55150

JOURNAL
DE MÉDECINE, CHIRURGIE ET PHARMACIE.

SECONDE ÉDITION.

JUILLET 1754.

Tome I.

A PARIS,
Chez DIDOT, Libraire, Quai des Auguſtins.

M. DCC. LXXXIII.
Avec Approbation & Privilege.

Digitized by the Internet Archive
in 2019 with funding from
Wellcome Library

https://archive.org/details/s3id11856960

PRÉFACE.

ON ne peut disconvenir qu'il n'y ait quantité de Piéces fugitives sur différentes Observations de Médecine, de Chirurgie & de Pharmacie dont on pourroit tirer quelque utilité, soit par les nouvelles découvertes qu'elles contiennent, soit par les sçavantes discussions qu'elles peuvent occasionner. Les Journaux & les Mercures ont toujours été jusqu'à présent les seules voyes par lesquelles on a pu en donner la connoissance au Public ; mais il en a résulté deux inconvéniens : 1°. Ces Ouvrages périodiques, faits pour être dans les mains de tout le monde, sont devenus dangéreux pour de certaines personnes lorsqu'elles y ont trouvé des Piéces qui traitoient de matieres Médecinales ou Chirurgicales, dans lesquelles on n'avoit pu s'empêcher de se servir des termes de l'art : 2°. Ces sortes d'observations se trouvent perdues pour la plus grande partie de ceux qui auroient intérêt de les connoître, parce que tout le monde n'est pas en état de mettre

dans ſa bibliothéque tous les Journaux, & que d'ailleurs dans cette immenſe collection, ils ne poſſéderoient qu'un petit nombre de morceaux dont ils pourroient avoir beſoin.

Ces motifs ont engagé à donner au Public un Ouvrage, qui ſera uniquement deſtiné à ces ſortes de matieres. Il ſera en même-temps un champ libre où chacun pourra paroître & développer ſes idées. On ne refuſera ni les réponſes ni les répliques, que les différens ſujets qui ſeront inſérés dans ce Recueil, pourront occaſionner. On le diſtribuera en trois Articles. Le premier ſera deſtiné aux matieres qui regardent la Médecine; le ſecond à celles qui regardent la Chirurgie, & la Pharmacie ſera le ſujet du troiſiéme Article. On invite ceux qui s'intéreſſent au progrès des Sciences & des Arts, de vouloir bien nous communiquer leurs obſervations. On leur ſera garder l'Anonyme lorſqu'ils le jugeront à propos, où l'on mettra leurs noms s'ils le déſirent. Leurs piéces ſeront imprimées telles qu'ils les donneront, & on n'y ſera aucun changement.

RECUEIL PÉRIODIQUE D'OBSERVATIONS

De Médecine, de Chirurgie & de Pharmacie.

JUILLET 1754.

ARTICLE PREMIER,

Contenant quelques Obſervations de Médecine.

Lettre de M. Cantwel, Docteur Régent de la Faculté de Médecine, à M. le Camus, Docteur Régent de la même Faculté.

JE viens de recevoir à la fin, Monſieur, (1) votre Réplique pour M. l'Abbé G. Vous la déſavouerez, ſi vous voulez, mais on n'en ſera pas la dupe. Votre ſtyle eſt trop bien carac-

(1) Un Mémoire de M. le Camus de la Faculté de Paris inſéré dans le Journal Œconomique du mois de Juillet 1753, au ſujet des maladies qui ont affligé le Collége Sainte Barbe pendant le mois de Mai &

térisé pour qu'on s'y méprenne. J'en appelle au Public, & au jugement éclairé de nos critiques, qui vous ont déjà rendu la juſtice que vous méritez ſur les productions immortelles dont vous avez enrichi la république des Lettres. Vous mépriſez le mien, dites-vous, apparemment parce qu'une plume étrangere n'eſt pas en état de répandre ſur ſon ſtyle, les fleurs que vous prodiguez à outrance dans tout ce que la vôtre enfante. Oh tout le monde ne peut pas y entendre fineſſe comme vous, ni connoître les graces Romaneſques dont vous ſavez parer tous vos écrits. Vous avez raiſon, Monſieur, tout dépend du ſtyle & de l'élégance, & qu'importe que l'on raiſonne juſte, pourvû qu'on ſache éblouir par le clinquant de quelques périodes artiſtement contournées! Qu'eſt-ce que la ſcience au prix du bel eſprit? Jaſer élégamment, broder ſes phraſes, les peigner, quand même elles

de Juin de la même année, a donné occaſion à une diſpute littéraire, entre Mrs. le Camus & Cantwel. Celui-ci qui avoit ſeul traité toutes les maladies de Sainte Barbe, ſurpris qu'un Confrere qui n'y avoit jamais aſſiſté, s'avisât de donner le détail de cette Epidémie, & trouvant le Mémoire de ce Journaliſte auſſi infidele, que contraire aux régles de la ſaine Médecine, en fit des reproches à M. le Camus, & lui en donna un autre, que celui-ci promit d'imprimer fidélement ſans en rien changer ni retrancher. M. le Camus manqua à ſa parole & retrancha environ le tiers & plus du manuſcrit de M. Cantwel, ſous prétexte que cette partie n'étoit *qu'un détail Anatomique*. Il y fit auſſi des changemens que M. Cantwel lui reproche, & enſuite il y répliqua par une Lettre, ſous le nom de M. Genet, licencié en Théologie. Le Mémoire de M. Cantwel ſe trouve dans le Journal Œconomique du mois d'Avril 1754, & la réplique dans celui du mois de Mai. C'eſt à cette réplique que M. Cantwel répond ici.

ne ſignifieroient rien, c'eſt-là le point eſſentiel, & je vous céderai toujours volontiers à cet égard. Mais laiſſez-nous, s'il vous plaît, l'avantage de penſer. Après cette déclaration je ſerois injuſte de trouver mauvais que vous ſachiez ſi peu de latin, & que vous donniez tout votre tems à cultiver votre langue maternelle pour mériter un jour une place dans l'Académie. Je dois encore moins vous faire une querelle ſur votre ignorance dans la Langue grecque, & ſi! ce ſont deux langues mortes, qui déshonorent dans le ſiécle où nous vivons. La mode en eſt paſſée; il n'y a que des pédants qui ſe piquent de les entendre, & vous voulez être du bel air, un joli écrivain, un érudit à la mode. Mais vous deviez vous reſſouvenir que vous êtes Médecin, & qu'en cette qualité il nous eſt non-ſeulement permis de ſavoir ces Langues que vous ignorez, mais que c'eſt même une choſe fort condamnable que de ne les ſavoir pas. Si vous euſſiez fait ces réflexions, je ſuis perſuadé que vous n'auriez pas inſéré dans cette ſeconde piéce la faute groſſiere qu'on a déja vue dans la premiere. Vous avez crû me corriger, & me convaincre d'un barbariſme grec; mais il eſt aiſé de voir à qui en appartiennent le blâme & la confuſion. J'avois écrit dans ma Lettre τὰ ἔξωθεν, * & vous avez fait imprimer en place το ἔξωρεν. Dans votre réponſe vous avez imprimé p. 126. το ἔξωρεν, à la p. 127. vous écrivez το ἔγωθεν dans une ligne, & dans une autre εγωμεν. Vous ajoutez que εγωμεν eſt un barbariſme grec, & vous laiſſez ſubſiſter το ἔξωρεν, qui ne ſignifie rien.

* Voyez le premier aphoriſme d'Hippocrate.

M. l'Abbé votre disciple auroit bien dû, Monsieur, vous éviter une si lourde bévue. Car la Langue grecque doit être familiere à un Ecclésiastique, sur-tout à un supérieur d'humanité. Je suis surpris qu'il n'y ait pas pensé, & qu'il ait souffert que vous missiez sur son compte un trait d'impéritie qui saute aux yeux; lui sur-tout qui n'ignore de rien, qui pénétre dans les mystères les plus profonds de la Médecine qu'il n'a jamais étudiée. Selon vous, ce prodige de savoir connoît parfaitement l'Hémistatique de M. Hales, & le traité de la saignée de M. Sylva, dont il n'a peut-être jamais entendu parler avant qu'il les ait vûs cités dans ma Lettre que vous eûtes grand soin de lui porter le même jour que je vous la laissai. Vous lui faites dire qu'une grande partie de ma Lettre est tirée de ces deux Auteurs. Mais ne craignez-vous point que cet écrit ne tombe entre les mains de ceux qui ont réellement lûs ces livres, & qu'ils ne vous accusent de suppositon? Non, Monsieur, je n'ai rien tiré de M. Hales, quoique je l'aye cité. Je n'ai tiré que quelques conséquences des expériences qu'il a faites. Quant à M. Sylva, je l'ai cité pour ce que j'ai emprunté de lui. Mais, dites-vous, je n'ai point averti de ce que j'y ai changé. Vous vous seriez bien apperçu du contraire si ce livre vous étoit familier. Mais ce fatras d'érudition pourroit gâter votre style, & il vaut mieux hazarder une fausse imputation, que de se mettre en danger de contracter une rudesse d'expression dans des livres aussi secs que ceux qui traitent de Médecine.

Si vous les lisiez ces livres, vous auriez vû encore que j'ai puisé bien des choses dans Bellini, Pitcairn, Guillelmini, Quesnai, Martin, &c. &c. &c. Vous faites raisonner M. l'Abbé,

des calibres du ſang, des vaiſſeaux imperceptibles, & des fibres. Mais comment, ne voyez-vous pas que vous bleſſez en tout la vraiſemblance? C'eſt comme ſi cet Abbé vous faiſoit parler de la grace & de la prédeſtination.

Que ne le faiſiez-vous encore parler de *l'orgaſme du ſang*, que vous m'opposâtes dans votre chambre? Vous voulez, dites-vous, *des régles modifiées ſur les particularités du corps humain.* Ne vous ai-je pas ſuffiſamment démontré, après vous avoir lû ma Lettre, que les régles que je venois de porter étoient celles du mouvement des fluides dans des vaiſſeaux élaſtiques & fléxibles, en un mot les régles du mouvement du ſang dans les arteres & les veines? N'y ai-je pas conſidéré les arteres comme des vaiſſeaux qui ſe dilatent & ſe contractent? N'y ai-je pas diviſé la diaſtole & la ſyſtole en trois tems? N'y ai-je pas aſſigné l'effet du ſang ſur les parois de l'artere dans chacun de ces trois tems, & l'effet de l'artere ſur le ſang dans chacun des trois tems de ſa contraction? Après cela comment oſez-vous dire que je raiſonnois de ce méchaniſme, comme s'il s'agiſſoit de canaux ſemblables aux tuyaux de la machine de Marli? Pourquoi donc n'avez-vous pas laiſſé imprimer tout ce qui concernoit cet article dans ma Lettre? Chacun auroit pu juger par ſoi-même de ce qui en étoit; mais tout cela vous embarraſſoit, & vous n'auriez pas pû dire que vous retranchiez un détail anatomique, ni *que je prenois les calibres du ſang pour des calibres à fuſils, & que j'en raiſonnois comme s'ils étoient de fer ou de bronze.* Sur quoi il eſt bon que je vous avertiſſe en paſſant que *calibres du ſang* eſt une expreſſion très-impropre, & qu'on doit dire ſeulement les calibres des vaiſſeaux.

Cependant, Monſieur, vous m'aviez promis bien poſitivement que vous ne retrancheriez rien de ce que j'avois écrit, & comme, ſur l'avis qui me fut donné que vous vouliez ſupprimer l'hydraulique de ma lettre, je fus venu vous en faire mes plaintes, vous m'aſſurâtes que vous la feriez imprimer toute entiere, & me donnâtes parole que vous m'enverriez l'épreuve à corriger. L'avez-vous fait, Monſieur, & ne ſentiez-vous pas toute l'indécence de cette infidélité ?

Pour faire ſentir l'énorme diſtance qui ſe trouve entre vous & moi, entre mes productions & les vôtres *où marchent de pair le ſolide & l'agréable ; une vaſte érudition avec un jugement profond ; où regnent la délicateſſe & le bon goût ; & qui ont déjà conſacré votre nom à l'immortalité*, vous alléguez *quelques-unes de mes Lettres inſérées dans les Journaux, l'eau de Goudron* que vous appellez la mienne, *les ſcarifications ſur l'Apophyſe Maſtoïde, & autres ſecrets de ma façon.* Il eſt vrai, Monſieur, qu'on trouve quelques-unes de mes lettres dans les Journaux. Mais quoique dépouillées d'un ſtyle guindé & fleuri, elles n'en ont pas moins mérité l'approbation du Public qui en a fait ſon profit. Il y en a quatre dans les Mercures de l'année 1749. Celle qui contient un abrégé des vertus attribuées à l'eau de Goudron par le ſçavant Evêque de Cloyn, eſt imprimée dans les écrits de M. l'Abbé Desfontaines. Cette production n'eſt pas de moi, comme vous voyez, elle appartient à un des premiers hommes du ſiécle, & qui ne cédoit à perſonne en aucun genre d'érudition. Cependant ſon trop grand attachement pour la Médecine lui a donné une eſpéce de ridicule. M. l'Abbé Genet devroit bien craindre le même

ſort, lui qui eſt encore plus travaillé de cette maladie que ne le fut jamais l'Evêque de Cloyn, & qui n'a pas moins d'antipathie pour la ſaignée du pied, que le Prélat avoit d'attachement pour l'eau de Goudron. Cependant j'ai ſouvent fait uſage de ce reméde pour moi & pour ma famille, & m'en ſuis trouvé fort bien. Quant à l'Apophyſe Maſtoïde, je ſuis très-perſuadé que votre Abbé n'en a jamais rien ſçû, avant que vous la lui ayez indiquée. Apprenez, Monſieur, qu'on ne fait jamais des ſcarifications ſur cette Apophyſe. Il en réſulteroit deux inconvéniens que vous ignorez, & que je vous expliquerai quand vous voudrez. Malgré votre procédé à mon égard, je vous ferai voir toute cette opération, dont je n'ai jamais fait myſtere à aucun Médecin. L'expérience m'a convaincu que c'eſt le reméde le plus prompt & le plus efficace contre la migraine, les fluxions à la tête, ou au viſage, l'ophtalmie, &c.

Je n'ai pas donné cette eſpéce de ſaignée comme un ſecret de ma façon. J'ai dit ſimplement que j'en avois introduit l'uſage à Paris. Voyez mon *hiſtoire d'un reméde efficace pour les rougeurs, & maux des yeux.* Vous voyez que je ſuis de bonne foi. De quelles autres productions entendez-vous parler encore? Eſt-ce de ma réponſe à la queſtion qu'on m'a propoſée ſur la transfuſion du ſang? Eſt-ce de la généalogie des Bougies, ou de l'action du Mercure qui font la matiere des trois autres Lettres? Il eſt vrai qu'elles ne ſont ni ſi étendues, ni ſi fardées que les vôtres; mais je laiſſe au Public à apprécier le mérite des unes & des autres, & je me réſerve de donner un jour l'analyſe de ce qui vous appartient. Croyez-moi, Monſieur, dépouillez-

vous de ce ton ironique qui vous ſied auſſi mal qu'à M. l'Abbé ; & qu'il ſçache qu'avant qu'il ait paru à Sainte Barbe, j'y ai fait des Cures qui ont ſuffiſamment fondé ma réputation. M. Pigorié, Supérieur de Philoſophie & de Théologie, M. Nagle, & tous les autres Supérieurs qui ont précédé M. l'Abbé G. depuis près de dix ans, en ont été témoins. Vous n'ignoriez pas, Monſieur, que c'étoit moi qui traitois les malades de Sainte Barbe, pourquoi donc attribuiez-vous tout le mérite de leur guériſon à M. l'Abbé G. ? Quel étoit le but de cette affectation à ne rien dire du Médecin ordinaire de la maiſon ? Qui ne ſoupçonneroit pas de la malice dans votre intention ? Mais quel étoit donc la méthode de cet Abbé qu'il vous a plu d'ériger en Docteur ? La voici. Tantôt il faiſoit donner un lavement banal indifféremment à tous ceux qui vouloient bien le prendre, tantôt il empêchoit une ſaignée du pied, quelquefois il faiſoit ſaigner & purger ſans prendre l'avis du Médecin ; & laiſſoit enſuite les malades à eux-mêmes pendant ſeize ou dix-ſept jours, comme ſi la nature eut dû ſe plier à ſes volontés, & ſuivre à point nommé ſes intentions. Après cela il me faiſoit avertir quand le mal avoit acquis un degré de force ſupérieure à tous les remédes. Tel fut le cas de *Kequé*, tout le Collége a ſçu que j'ai reproché à cet Abbé ſon imprudence & ſa témérité en préſence des autres Supérieurs, & lui ai déclaré qu'elle ſeroit funeſte à la Communauté. Dites à préſent, Monſieur, qu'il *a ſçu ſuivre la marche de la maladie, qu'il a bien étudié les faits, qu'il a raiſonné conſéquemment.* Non content de m'oublier, vous n'avez rien dit non plus des autres Supérieurs, comme ſi leur zéle n'avoit pas éclaté dans ces

tems critiques; cela eſt-il juſte, Monſieur; cette affectation n'eſt-elle pas tout-à-fait condamnable? Pour moi je veux leur rendre la juſtice qu'ils méritent, & je me crois obligé de dire, que les deux autres Supérieurs dont j'ai parlé étoient beaucoup plus aſſidus auprès des malades que M. l'Abbé G. Il eſt très-mauvais Médecin, & ſeroit un très-dangereux infirmier. Combien voyons-nous périr de malades par la témérité de ceux qui oſent ſupprimer les ordonnances du Médecin, pour en ſubſtituer de leur chef; qui donnent aux malades de petites ſoupes qu'il a défendues, ou du vin ſous prétexte de leur laver la bouche & la langue? Le Médecin a beau s'y oppoſer, on continue. Quelle en eſt la ſuite? Le délire, la gangrène, & la mort.

Vous me dites fort obligeamment que je dois renvoyer *ailleurs qu'à Sainte Barbe*, pour chercher des preuves de ſuccès de la ſaignée du pied. Pour vous convaincre du contraire, je ne vous citerai qu'un petit nombre de malades qui s'en ſont bien trouvés, & qui doivent, j'oſe le dire, leur ſalut à cette opération. Du Mage, Humaniſte, que M. l'Abbé a voulu ſouſtraire à cette ſaignée, qu'un redoublement violent rendit pourtant néceſſaire le lendemain. *Felix*, *Maget*, *Terri*. Je fis traſporter dans d'autres maiſons les deux derniers pour les ſauver d'une répétition des lavemens ordinaires qu'ordonnoit M. l'Abbé. *Hauteville*, *Bergé*, *Vaubert* tous trois Humaniſtes. Parmi les Théologiens *Bridou*, *Bonet*, *Rouſſel*, *Varé*, *Colombet*, *Bichard*, *Segon*. Parmi les Philoſophes, *Vénare* qui a été ſaigné ſept fois dans vingt-ſept heures, & guéri dans cinq jours, malgré un mal de gorge très-violent. Voici quelque choſe de plus. Il n'y a pas long-tems

que je fus appellé aux petites Cordelieres pour voir une malade qu'un Chirugien avoit ſaignée une fois du bras ; & trois fois du pied. Je la trouvai dans un délire affreux, le pouls plein & fort, la peau quelquefois ſéche, quelquefois humide, une inſomnie continuelle accompagnée de tems en tems de convulſions, & mouvemens convulſifs. J'ordonnai la ſaignée du pied, & le Chirurgien refuſa de l'exécuter. M. Seron entra après moi & ordonna la ſaignée du pied. Le Chirurgien perſiſta toujours à dire qu'elle mourroit dans l'opération.

M. Seron & moi inſiſtâmes toujours, & le Chirurgien s'opiniâtra à refuſer ſon miniſtere. M. le Hoc étant appellé avec un Chirurgien pour voir une Dame malade dans la même maiſon, fut prié de voir celle dont je viens de parler. Il fit fermer la porte de la chambre, & fit faire la ſaignée devant lui par le Chirurgien qu'il avoit amené. Cette ſaignée, ſans laquelle elle n'eut pas vécu deux heures *, la tira du fâcheux état où elle ſe trouvoit, & lui rendit la raiſon en moins d'un quart-d'heure.

On eut beſoin de répéter cette opération deux jours après. Le Chirurgien ordinaire de la maiſon refuſa de la faire, & on fut obligé de tranſporter la malade à l'Hôtel-Dieu, où M. le Hoc pouvoit lui procurer ce ſecours ſans oppoſition. Elle en ſortit en parfaite ſanté. Je n'ignore point le ſort de Bridou, je le lui avois prédit quatre jours avant ſon départ, comme je lui avois déja prédit une rechûte la premiere fois qu'il ſortit ; ce qui ne manqua pas d'arriver : de ſorte que je l'avois guéri deux fois de la même maladie. J'ai fait voir que les ſecours dangereux de M. l'Abbé

* On la diſoit à l'agonie.

ont été la cauſe de la mort de *Kequé*, & non pas la ſaignée du pied. S'il raiſonnoit conſéquemment, il auroit à ſe reprocher celle de *Petit pas*, & peut-être de bien d'autres. Penſez-vous après tout ceci qu'on doit s'en rapporter à tout ce qu'il dit ? Sa relation eſt très-infidelle. Toute votre page 127 tombe d'elle-même. Le cas de la malade des petites Cordelieres en prouve l'invalidité. La ſaignée du pied faite à M. *Saint Prié* étoit de l'ordonnance de M. Vernage en conſultation avec moi. J'eſpere qu'on ne refuſera pas de la connoiſſance à celui-ci.

Je ſuis admirable, dites-vous, quand je veux trouver quelqu'un en contradiction. Vous n'avez *jamais dit, ni écrit cela*, ajoutez-vous. Mais il eſt aiſé de le voir. Qu'on liſe les deux dernieres lignes de la page 149. Il s'agit d'une Demoiſelle qui mourut faute d'une ſaignée du pied, que malheureuſement le Médecin n'avertit pas de réitérer. *La ſeule impétuoſité d'un redoublement*, dit votre texte, *eſt capable d'engorger conſidérablement ſans aucun accident préalable : il eſt donc un tems marqué pour les ſaignées.* J'ai demandé, & je demande encore ſi ce n'eſt pas avant que les *redoublemens deviennent impétueux, avant qu'il paroiſſe aucun accident ?* Si vous étiez bon Logicien l'un ou l'autre, vous verriez que cette conſéquence ſuit naturellement de tout ce qui précede, & qu'il y a contradiction manifeſte par tout où je l'ai noté. Mais il me ſera aiſé d'en trouver bien d'autres, ſi je puis avoir le tems de vous lire à mon aiſe.

Vous dites *qu'étant partiſan de la ſaignée du pied, ſi la premiere ne ſuffit pas, ſi le redoublement, & le tranſport s'enſuivent, on doit en faire une ſeconde, une troiſieme, &c. juſqu'à ce que*

les accidens ceſſent. Et vous prétendez que *c'eſt-là ma pratique.* Mais vous le prétendez gratis, & ſans aucune apparence de fondement. Je vous ai déjà dit de ne vous en pas rapporter à M. G., qui vous donne des rêveries pour des vérités, comme de m'avoir accompagné dans un Hôtel-Garni, d'avoir viſité des malades avant moi, & de m'avoir enſuite trouvé de ſon ſentiment comme ſi nous euſſions conſulté tous les jours enſemble. J'en appelle aux Médecins & aux Etudians qui m'accompagnoient pendant toute cette Epidémie. Mais quelle apparence que M. G. que j'avois prié de me laiſſer le ſoin des malades, & de ſe mêler de ce qui le regardoit, voulut ſe préſenter tous les jours pour ſoumettre ſes idées aux miennes? *Son avis*, dites-vous, *étoit confirmé par le mien.* Mais je crois vous avoir aſſez démontré le contraire. Vous l'avez dû ſentir. Il eſt impoſſible de s'y méprendre; & tous vos petits ſophiſmes ne prouvent rien à cet égard, non plus que la reponſe que vous faites à la demande s'il faut être prompt à la ſaignée du pied ou non, page 129? Cette reponſe ne ſignifie rien, & toute votre Logique eſt déplacée & en pure perte en cet endroit, comme elle l'eſt auſſi dans le premier volume de votre chef-d'œuvre. Mais vous voulez recriminer contre moi à propos de la dénomination des maladies ſporadiques. Il faut vous renvoyer encore ici à Hippocrate pour la ſignification de ce terme σποραδες νοσοι. Vous apprendrez chez lui ce que toute pathologie vous apprendra: que les maladies ſporadiques ſont *morbi diverſi, diſtincti, ſparſim graſſantes quorum tamen cauſa procathartica una eſt eadem & communis.* Par exemple chez l'un, c'eſt une fluxion de poitrine; chez un autre, c'eſt une pleuréſie.

pleuréſie. Un troiſieme ſe plaint de mal de tête; le quatrieme ne ſauroit avaler; un cinquieme a la colique; le ſixieme n'urine pas; le ſeptieme a un rhumatiſme, un autre a la goutte, &c. Je vous demande à préſent ſi vous ſauriez réduire les huit maladies à quatre claſſes? Et comment le pourriez-vous par rapport aux maladies de Sainte-Barbe où il y en a eu pour le moins trente ou trente-cinq de différentes eſpéces? Je dirai donc toujours que votre diviſion eſt pitoyable, & que ſon Auteur n'entend point la Pathologie.

Voilà, dites-vous, un principe *inflammatoire auquel vous donnez vous-même différentes dénominations ſelon les différens viſceres qu'il a affectés.* Oui; mais toutes ces différentes affections peuvent-elles ſe réduire à quatre différentes claſſes? Que vous gâtez de papier mal-à-propos, & que vous vous mettez bien inutilement en frais de Logique ſans avoir compris l'état de la queſtion? C'eſt avoir bien de la préſomption que de croire que tout le monde, (*la ſociété*) ſoit de votre avis ſur la ſaignée du pied. Vous deviez diſtinguer, Monſieur, deux ſortes de Public, car le terme eſt équivoque. Il ne ſe doit prendre ici que pour cette portion d'hommes qui pourront vous lire par hazard ſans être au fait de la queſtion, ſans avoir étudié, ſans avoir aſſez de connoiſſance pour mettre entre les choſes une juſte diſtinction. On trompe ce Public-là tous les jours, & votre Lettre peut lui faire quelque impreſſion. Mais les gens éclairés n'en ſeront point la dupe, & je m'en rapporte à leur jugement.

J'ai dit cependant que je voulois détromper ce Public, ces Lecteurs à qui vous pourriez en faire accroire, & là-deſſus vous vous écriez que j'ai

emprunté cette phraſe de M. Sylva. Vit-on jamais une chicane plus ridicule ! En vérité voilà une critique bien digne de vous ! Non, Monſieur, je n'ai point lû cette phraſe dans M. Sylva; ce ne ſont pas des paroles que je cherche dans les Auteurs, ce ſont des faits. Je vous laiſſe la gloire de vous approprier les expreſſions des autres, & ſi tous ceux dont vous avez couſu des morceaux dans vos écrits, vouloient revendiquer ce qui leur appartient, vous ſeriez furieuſement défiguré, & il ne vous reſteroit que le ſquelette.

Quant à M. l'Abbé G. il faudroit, je crois, lui parler Théologie, & peut-être en parleroit-il plus pertinemment, qu'il ne parle de Médecine.

Vous dites que le lavement poſtiche qu'il diſtribuoit indifféremment à tous les malades, étoit de l'ordonnance de M. de *Juſſieu*. Vous me permettrez de n'en rien croire. Ce Médecin a trop de lumieres pour cela, & trop de prudence & d'uſage du monde pour ordonner où il a un Confrere, ſans le voir, & ſans conférer avec lui. J'en dis de même par rapport à la ſaignée du pied. On peut lui avoir mal rendu les choſes, ce qui l'auroit peut-être engagé à éviter cette ſaignée. Si M. l'Abbé G. eût été le maître, le caſuel du Curé de la Paroiſſe en eut mieux valu; mais il n'a pas tenu à lui, & j'ai eu la cruauté de m'y oppoſer de toutes mes forces.

Vous revenez encore à votre *coëne rouge*, & vous ne voulez pas en démordre. Mais je vous demande encore ce que c'eſt que cette prétendue coëne. C'eſt un phénomene dont M. Hales ne dit pas un mot. Quant à l'autre coëne qui ſe manifeſte quelquefois, je n'ai jamais dit qu'elle ne

fut pas un ſymptôme d'inflammation. Vous me prêtez des choſes auxquelles je n'ai jamais penſé; & il eſt aiſé de s'en convaincre dans ma réponſe.

Pour ce qui eſt de cet étalage de Chymie que vous préſentez d'un ton ſi avantageux & ſi emphatique, il n'y a jamais eu de ſatras ſemblable, & l'application que vous en faites eſt ſinguliere. *Une peau ſurnageante dans la ſeroſité.* Vous nous expliquerez cela une autrefois.

Apprenez, Monſieur, pour me ſervir de l'expreſſion d'un célebre Auteur, * qu'il y a de l'imprudence à un homme qui n'a qu'une maiſon de verre, de jetter des pierres dans celle d'autrui. Je crois avoir ſuffiſamment refuté votre petite ſatyre, où ſous le nom de l'Abbé G. vous tâchez de me déprimer, en faiſant votre panégyrique complet. Tout homme de bon ſens ſera révolté de cet orgueil ridicule avec lequel vous vous flatez que vos écrits ont conſacré votre nom à l'immortalité. Quand M. l'Abbé ſeroit véritablement l'Auteur de la Lettre qui m'eſt adreſſée, comment pouviez vous permettre, étant du nombre des Journaliſtes, qu'il y fit votre éloge en terme ſi pompeux? La modeſtie eſt la vertu des vrais ſavans; & je ne ſuis point ſurpris qu'elle n'entre point dans votre caractère; mais je le ſuis fort que vous jugiez votre Public aſſez dupe pour croire de bonne foi que cet éloge indécent doit être mis ſur le compte de M. l'Abbé, & que votre réponſe eſt véritablement de lui. L'appas eſt trop groſſier, & quelque fond d'érudition que vous ſuppoſiez dans votre Diſſertation Helvétique, on vous ſaura toujours mauvais gré de prendre les gens pour des ſtupides auxquelles vous pouvez faire croire tout

* Lettre de Rouſſeau.

ce qu'il vous plaît, & on trouvera M. l'Abbé fort imprudent de ſe mêler de choſes qu'il n'entend point, & très-ridicule de prêter ſon nom aux bagatelles ſcientifiques que vous n'oſez pas faire paſſer ſous le vôtre, je ſuis, &c.

Sur une Maladie Singuliere.

II. La maladie de Mademoiſelle B.... me parut d'abord ſi extraordinaire, que je m'informai d'elle-même, & de ſa naiſſance, & de ſes autres maladies, pour écrire avec plus de préciſion le détail de cette maladie de ſept ans & demi, & joindre ces obſervations à celles que j'écris journellement des différentes maladies qui méritent quelque attention.

La mere de cette Demoiſelle avoit cinquante ans & demi lorſqu'elle la mit au monde. Cette fille eut dès ſa naiſſance toutes les maladies de l'enfance, juſqu'à l'âge de douze ans, qu'elle commença d'être réglée, quoiqu'avec de grandes incommodités. A l'âge de quatorze ans elle reçut un violent coup ſur le dos, qui lui fit vomir le ſang, & les alimens qu'elle prenoit; & ces accidens durerent aſſez long-tems. Mais à l'âge de ſeize ans ces accidens étant ceſſés, elle tomba dans une apoplexie qui dégénéra en une paralyſie de huit mois, dont la guériſon ſe fit d'une façon ſinguliere; mais qui n'a aucun rapport à la maladie préſente. Elle eut enſuite une ſanté fort délicate, & eut en différens tems, fiévres malignes, crachemens de ſang, maladie du ſexe juſqu'à l'âge de trente cinq ans, qu'elle tomba dans la maladie dont j'écris le détail, & dont je fus le Médecin. Ce que j'écris juſqu'ici eſt ſur le récit de la malade elle-même, n'ayant rien vû de ſes premieres maladies dont M. D. D. M. P. a été le Médecin.

Le 12 Novembre 17.. je vis pour la premiere fois cette Demoiſelle que je continuai de voir juſqu'à quatre ou cinq fois par jour dans le tems des accidens les plus fâcheux, dont voici les détails exacts du commencement à la fin de ſa maladie.

Elle avoit une tumeur qui ſe déclara bientôt en abcès, vers l'orifice inférieur de l'eſtomac, accompagnée d'une douleur extrême. Elle vomiſſoit ſans ceſſe, du ſang, du pus, des urines, d'autres matieres d'une odeur inſupportable. Les évacuations du ventre & des régles, & les urines étoient ſupprimées : la difficulté de reſpirer étoit entiere, avec tenſion dans l'eſtomac, fluctuation dans la poitrine & enflure des cuiſſes & des jambes. Il y avoit des défaillances dans leſquelles la Malade perdoit connoiſſance, avec des mouvemens convulſifs des plus violens. La vue fut éteinte pendant plus d'un mois de ſuite, avec une fièvre violente & irréguliere, des ſueurs froides & des écorchures conſidérables vers le ſiége. A l'occaſion d'une cueillerée de ptiſane ou de bouillon, les vomiſſemens convulſifs, & les autres accidens redoubloient avec tant de vivacité, qu'il y a eu lieu de s'étonner que la malade ait pu y ſurvivre depuis Novembre 17.. juſqu'en Avril de l'année ſuivante : car elle n'avoit pas d'intervalle dans ſes maux, ni de ſommeil, & ne pouvoit être couchée de crainte d'étouffer ſur le champ.

Nous lui fîmes divers remedes pour la ſoulager, ſuivant nos indications. On profita des mouvemens convulſifs pour faire les ſaignées; & c'étoient les ſeuls momens dont on pouvoit ſe ſervir, pour lui tirer du ſang. Elle fut ſaignée neuf fois du pied : toutes les fois que la

ſaignée du pied fut faite, elle eut un jour ou deux de ſoulagement; mais les accidens revenoient les mêmes.

Le 10 d'Avril d'après ſa premiere attaque, quoique la Malade eut vomi toute la nuit avec défaillances & mouvemens convulſifs, l'eſtomac devint gonflé comme un balon, avec des douleurs très-violentes. Les remédes intérieurs & les lavemens furent mis en œuvre, & le ventre commença à ſe dégager. Elle fut en état d'être purgée le 18 d'Avril très-heureuſement avec deux verres de ptiſane laxative, appropriée à la maladie : & les accidens commencerent à diminuer, c'eſt-à-dire, qu'ils furent moins violens, quoique continuels. On ſuivit intérieurement les remedes les plus indiqués, tandis qu'à l'extérieur on appliquoit ſur la région de l'eſtomac & ſur les endroits écorchés, les topiques les plus convenables.

Cependant la fiévre irréguliere, le vomiſſement, le degoût continuel, la foibleſſe, l'inſomnie continuoient; mais à cauſe du crachement & du vomiſſement de ſang, on tenta en Mai l'uſage du lait coupé. On purgea la malade de tems à autre avec les plus doux purgatifs, & quoique le lait ne paſſât qu'avec peine, le ſommeil revint. Ce ne fut qu'à l'occaſion de ce lait & du régime exact que la Malade eut quelque intervalle dans ſes maux.

Ses forces ſe rétablirent de telle maniere que le 2 de Juillet de la même année, elle fut en état d'entendre la Meſſe de ſa Paroiſſe; mais à ſon retour chez elle il lui prit un vomiſſement ſi violent, que l'on crut pendant trois ou quatre jours, qu'elle ſeroit ſuffoquée. Il diminua enfin par les différens remedes qu'on pra-

tiqua; & la Malade fut purgée à diverſes repriſes, pour reprendre le lait coupé, qui ſeul lui procuroit du ſommeil.

Cependant il fallut en Août ſuivant interrompre l'uſage du lait; il s'aigriſſoit ſans ſe diſtribuer, & la fiévre & le vomiſſement augmentoient. A la place du lait, la Malade prit le matin les eaux de Paſſy avec l'eau de la Seine, & le ſoir le petit lait, qui donna du repos. Mais comme les eaux de Paſſy n'apportoient pas de ſoulagement, il failut les quitter bientôt, ſe repurger & s'en tenir au petit lait; au thé léger, &c. Ce régime réuſſit & mit même la Malade en état de pouvoir ſe ſoutenir foiblement ſur ſes pieds, quoique boiteuſe un peu du côté affecté à l'occaſion de ſa maladie.

Le 12 de Septembre de la même année, tandis qu'elle marchoit dans ſa chambre avec la foibleſſe ordinaire, elle tomba de ſa hauteur, & ſe bleſſa la tête, ſans cependant ſe faire de fracture. La tête s'enfla conſidérablement avec des élancemens violens, qui firent craindre un abcès. En effet une fiévre ardente, un vomiſſement de ſang, des défaillances, des mouvemens convulſifs, une reſpiration preſque tout-à-fait arrêtée, aucunes évacuations par le bas, firent craindre pendant quinze jours une mort preſque certaine. Car les ſaignées du bras & du pied faites dans les momens favorables, les potions différentes vulnéraires & cordiales, les fomentations à la tête, & les cataplaſmes émolliens, furent preſque inutiles. On fut obligé de donner des bouillons à la viande en lavemens, pour en quelque ſorte ſoutenir les forces, dans la difficulté où ſe trouvoit la Malade de pouvoir avaler.

Le 1 d'Octobre de la même année, les accidens quoique toujours funeſtes, permirent enfin de donner un remède avec le ſon, & un peu de gratiole, à laquelle la Malade étoit accoutumée, pour lâcher le ventre toujours opiniâtrement reſſerré. Ce lavement fit effet, il y eut quelque eſpérance, malgré les violentes coliques, les vomiſſemens redoublés, & les fréquentes défaillances qu'il excita. L'évacuation ayant été abondante, la Malade avala plus aiſément, & l'on joignit aux bouillons ordinaires les ſucs de cerfeuil, de lierre terreſtre & d'ortie blanche. Elle prit par intervalle d'une potion appropriée à la ſituation préſente, & fit quelques autres remédes qui eurent un ſuccès favorable. Comme le tout étoit en meilleur état, la Malade fut enſuite purgée en deux verres de ptiſane laxative; mais une diarrhée ſurvint qui dura quinze jours. Une portion cordiale, vulnéraire & aſtringente fit ceſſer ces accidens, & ſelon l'occaſion on augmenta un peu les nourritures; ce que l'on fit dans tout le cours de l'année. L'année ſuivante les mêmes accidens plus ou moins violens, & les remedes déja énoncés & placés ſelon les indicatioons, avec l'uſage du lait coupé, & les bouillons ordinaires exercerent la Malade, ſans avoir eſſuyé d'attaques nouvelles.

La Malade s'abſtint entiérement des bouillons la troiſieme année de ſa maladie, à cauſe des vomiſſemens preſque continuels. Les purgatifs, & une eau particuliere dont la Malade ſe ſervoit pour ſe rendre le ventre libre, lui firent paſſer plus commodement cette année, toujours aſſiſe dans ſon fauteuil ſans pouvoir ſe lever, & ſans pouvoir changer de linge, que

ſouvent avec crachement de ſang. Le lait coupé, l'eau légere de ris mêlés enſemble avec un peu de pain, étoient ſa nourriture principale à la place des bouillons à la viande.

Il eſt aiſé de remarquer que, quoique les accidens fuſſent toujours les mêmes, ils étoient cependant bien plus ſupportables dans ces deux dernieres années; puiſqu'on ne fut pas obligé d'avoir recours aux ſaignées & aux autres remédes dont on a déjà parlé.

La quatrieme année, la ſituation de la Malade étoit la même; mais le 1 d'Août la mort ſubite d'une ſœur la jetta tout à coup dans les dernieres extrémités : le tout ſe paſſa preſque à ſa vue, n'y ayant qu'une cloiſon qui ſéparât les deux ſœurs. Point de reſpiration ni d'excrétion : fiévre ardente, mouvemens convulſifs, défaillance entiere, étouffemens prochains, & autres accidens mortels, durerent plus de huit jours au milieu d'un été le plus chaud, dans un petit appartement expoſé aux ardeurs du ſoleil : les ſaignées du pied, les potions vulnéraires, cordiales & huileuſes & autres ſemblables, priſes peu & ſouvent, ſoutinrent la malade, qui revint par degrés à ſon état précédent.

En Février de l'année ſuivante, qui étoit la cinquieme de ſa maladie, les vomiſſemens énormes avec matiere purulente, ſanglante, fœtide, & pour la premiere fois avec fragmens certains de membrane, ſaiſirent la Malade. Les mouvemens convulſifs redoublerent, les urines & les déjections du ventre ſe ſupprimerent, les défaillances ou ſyncopes furent auſſi conſidérables que jamais, & les écorchures vers le ſiége plus profondes. Les ſaignées furent faites, & les potions différentes, priſes par cueillerées, &

autres choſes adouciſſantes & cordiales furent miſes en œuvre. Les écorchures furent adoucies par les remédes extérieurs les plus convenables ; mais le relâchement & la chûte du fondement, obligerent la Malade à courber les genoux pour ſoutenir l'anus alternativement avec les talons ; car elle ne voulut de chirurgien, ni pour cette chûte du fondement, ni pour les différentes ſuppreſſions d'urine qui demandoient la ſonde, ni pour les profondes ulcérations qui faiſoient craindre la mortification ou la gangrene, ſur-tout dans la ſituation gênée d'être toujours aſſiſe dans un fauteuil où elle fut aſſervie nuit & jour depuis le commencement de ſa maladie.

En Novembre & Décembre de la même année, elle eut les mêmes accidens, & à peu près les mêmes remedes qu'elle ſoutint toujours avec une piété & une réſignation exemplaire & tout-à-fait édifiante.

Dans tout le cours de la ſixieme année de la maladie, les accidens parurent être moins violens, & la malade eut moins de foibleſſe. Elle étoit à peu près dans l'état que nous avons remarqué avant la chûte & la mort ſubite de ſa ſœur.

L'année ſuivante, qui étoit la ſeptieme de la maladie, les vomiſſemens revinrent avec fragment de membrane, comme nous avons dit être arrivés dans la cinquieme année ; ce qui confirmoit le kiſte ou la poche qui renfermoit l'abcès. Les remédes furent pratiqués à l'ordinaire ; mais comme les accidens étoient moins violens & moins continuels, la Malade changeoit peu la ſituation de ſes jambes, pour ſoutenir la chûte perſévérante de l'anus, quoiqu'elle

les étendit en partie, & les reposât par intervalle ſur un tabouret toujours placé au devant de ſon fauteuil. Elle ne pouvoit néanmois les étendre beaucoup par l'habitude qu'elle avoit contractée : mais les jambes jouoient à peu près comme les bras dans les mouvemens convulſifs. Elles étoient raccourcies par la ſituation forcée & devenue néceſſaire ; mais pas plus amaigries que le reſte du corps. Aucun Chirurgien n'y a travaillé, & le ſeul beurre de Mai a été mis en uſage encore aſſez peu, quoique pluſieurs autres topiques ayent été conſeillés.

La Malade ſupportoit ſon état très-tranquillement, & s'y accoutumoit par degrés : mais un violent rhumatiſme, accompagné d'éréſipele au haut de la cuiſſe, la déſola ; & c'eſt la ſeule fois qu'elle ait marqué de l'impatience. On fit les remédes convenables, qui réuſſirent avec le tems. L'eſtomac, cauſe premiere du mal, la tourmentoit toujours plus ou moins, par les vomiſſemens, quoique moins violens, par les peſanteurs & les aigreurs, & par intervalle avec crachement de ſang. Ces accidens ordinaires n'empêchoient pas ſa nourriture deux fois par jour avec le pain, le lait, un poiſſon, & l'eau, une pinte mêlés enſemble : & l'on pratiquoit les purgations dont la Malade avoit beſoin.

Au mois de Janvier de la huitieme année de la maladie, elle preſſentit le retour de ſon mal. L'eſtomac ſe rempliſſoit de telle maniere, que la Malade ſe trouvoit preſſée & à l'étroit dans ſon fauteuil. Elle reſpiroit avec grande difficulté, & ſentoit dans la bouche une odeur & des rapports auſſi inſupportables que de coutume. En effet les vomiſſemens affreux, & du moins

auſſi longs & violens que dans les premieres années ; les mouvemens convulſifs univerſels par tout le corps, les défaillances & les accidens tous ſemblables à ceux que nous avons décrits, la tourmenterent avec une violence extrême. Elle rendit comme les autres fois des choſes infectes, & remplies de membranes, kiſtes ou poches, dont une partie ſortit par la bouche dans les vomiſſemens, & l'autre partie s'écoula par le bas quelques jours enſuite. Ces évacuations durerent pluſieurs jours, pendant leſquels on ſe ſervit à peu près des mêmes remédes ſuſdits, ſans cependant employer de ſaignée ni de purgatif. La Malade ſe ſentit par ces évacuations plus ſoulagée que les autres fois ; ſoit que les accidens moins violens & continuels depuis quelques années, euſſent donné à la Malade plus de force ; ſoit que le kiſte ou la poche dans laquelle la matiere abſcédée étoit renfermée, & qui n'avoit été qu'ébranlée dans les autres ſecouſſes, ſe détachât enfin tout-à-fait.

Il eſt évident qu'en conſéquence de ces dernieres évacuations, la Malade fut ſi conſidérablement ſoulagée, qu'elle commença de remuer non-ſeulement ſes jambes plus aiſément, mais tout le corps, & que malgré ſa foibleſſe & même contre ſon attente, elle eſſaya de ſe mettre de bout ſur ſes pieds. Elle s'y ſoutint quoiqu'avec foibleſſe, & s'apperçut qu'elle n'étoit pas boiteuſe, c'eſt-à-dire, qu'elle étendoit également les muſcles de chaque jambe.

Un autre fait particulier eſt, que la Malade fut enſuite de ces évacuations, trente-neuf jours, ſans que le ventre ſe fut ouvert, & que l'eſtomac, la poitrine, la tête, ne ſouffrirent en rien de cette longue retenue.

Le degoût qui continuoit ne permit pas à la Malade de prendre de nourriture plus qu'à l'ordinaire ; au contraire elle avoit une répugnance plus grande que de coutume. Mais en Février on hazarda un quart de bouillon gras, dont elle ne prenoit plus depuis quatre ans, avec trois quarts d'eau de navet, dont la Malade se servoit depuis long-tems. Par degrés la nourriture augmenta, & les forces commencerent à se rétablir.

Les six mois suivans la Malade se coucha pour la premiere fois depuis qu'elle étoit malade, & dormit assez tranquillement. Le 21 de Mars, elle fut en état d'aller à pied à sa Paroisse pour y entendre la Messe : & depuis ce tems-là, elle boit, mange, marche, dort, & fait ses fonctions, comme une personne qui est dans une heureuse convalescence.

Après avoir fait de sérieuses réflexions sur tout le cours de la maladie de cette Demoiselle, (outre sa chûte de toute sa hauteur, & l'impression que lui fit la mort subite de sa sœur) & sur les terribles symptômes, dont elle a été diversement travaillée durant huit années consécutives, j'ai compris que son mal avoit eu pour cause premiere un abcès enkisté, qui s'étoit formé dans la capacité de l'estomac, dont l'inflammation & la suppuration renouvellées par intervalles, faisoient renaître aussi les divers accidens dont elle étoit plus ou moins cruellement tourmentée : tant qu'enfin la nature ayant fait un dernier effort, le kiste ou la poche de cet abcès a été totalement enlevé par les vomissemens & les selles : de maniere que l'estomac délivré de ce fardeau, ayant repris vigueur, a cessé de fournir à tout le corps les mauvais sucs

qui en ruinoient l'économie, ce qui a donné lieu à tous les organes de se rétablir en assez peu de tems dans leurs fonctions ordinaires, & de reprendre leurs forces naturelles par des sucs nourriciers plus abondans & mieux dirigés.

Consultation pour M.... attaqué d'une goutte héréditaire.

III. Entre les choses qui contribuent à la conservation de la santé, une des principales est l'insensible transpiration. Cette évaporation qui surpasse de beaucoup toutes les autres évacuations sensibles, doit avec ces mêmes évacuations égaler la quantité des alimens qu'on a pris. La matiere de cette transpiration est produite par le superflus des sucs nourriciers qui auroient passé dans le sang, lesquels étant devenus inutiles pour la nourriture des parties, s'échappent par les pores de la peau destinés à cet usage. Ces pores sont d'une extrême petitesse : il est donc nécessaire que la matiere de la transpiration soit très-fine pour y pouvoir passer. Il faut aussi que la masse du sang ne soit pas trop épaisse, ni trop visqueuse ; sans quoi cette matiere ne sauroit se séparer du sang qu'imparfaitement. Si donc la matiere de la transpiration renfermée dans un sang trop épais ne sauroit s'en débarrasser, ou bien si les molécules de cette matiere sont trop grosses pour pouvoir passer dans les petits canaux excrétoires de la peau, elle s'accumule dans le sang ; & enfin à force de rouler avec lui, elle se dépose tantôt sur une partie, tantôt sur une autre, suivant le rapport qu'elle a avec la matiere qui se sépare dans quelqu'un des couloirs du

corps, ou bien selon qu'une partie est plus foible, & donne lieu par conséquent à cette humeur de forcer de ce côté-là pour sortir. De-là naissent les inflammations, les dépôts, les rhumatismes, les fluxions, les gravelles & la goutte.

Cette derniere maladie qui a pour cause générale la surabondance des sucs nourriciers superflus qui ne peuvent s'échapper par les voies de la transpiration à cause de leur grossiereté, & à cause du rétrécissement des pores de la peau, a pour cause particuliere le rapport qui se trouve entre ce suc superflu & la synovie, ou le suc nourricier destiné par la nature pour arroser la jointure des membres, & particulierement celui qui se sépare du sang par les petites glandes parsemées sur les membranes qui enveloppent les articles.

Nous ne voyons gueres de goutteux que les gens avancés en âge, ceux qui font excès de vin ou de femme, qui menent d'ailleurs une vie molle & oiseuse, & ceux enfin qui ont reçu cet héritage de leurs parens.

Les Vieillards transpirent beaucoup moins que les jeunes gens, le desséchement de leur peau, ferme une partie des pores qui donneroient passage à la matiere de l'insensible transpiration. Ils ne laissent pas pour l'ordinaire de manger autant qu'ils faisoient auparavant, & beaucoup plus qu'ils n'en ont besoin. Le sang d'ailleurs est moins animé d'esprit, plus grossier par conséquent & plus gluant. Il ne permet pas au reste des dernieres digestions de s'échapper par les pores cutanés. C'est la cause pour laquelle ils deviennent pituiteux, asthmatiques, sujets au dévoyement, graveleux ou goutteux.

Ces matieres ſuperflues, épaiſſes & groſſieres ſe portent quelquefois ſur les glandes du poulmon, ou ſur les glandes ſalivaires, quelquefois ſur les glandes inteſtinales, & d'autres fois ſur les glandes des reins, ou ſur les glandes membraneuſes des jointures.

Ceux qui mangent & boivent beaucoup, ſur-tout des liqueurs ſpiritueuſes, qui font par conſéquent beaucoup de ſang & très-épais, ſans faire d'ailleurs beaucoup d'exercice, ſont auſſi très-ſujets à la goutte, par la raiſon qu'ils accumulent dans leurs vaiſſeaux plus de ſucs qu'ils n'en peuvent évacuer par la tranſpiration, & trop groſſiers pour pouvoir paſſer par les pores de la peau. Les liqueurs ſpiritueuſes ſur-tout coagulent tous les ſucs du corps & les durciſſent au point de devenir oſſeux ou pierreux, & donnent par-là naiſſance à la goutte & à la pierre & gravelle.

Ceux qui ſe livrent à trop de fréquens excès avec les femmes, perdent dans ces exercices beaucoup d'eſprit. Leur ſang groſſier ne circule qu'avec peine; les ſucs qui doivent ſe ſéparer dans les différens organes du corps, ne le font qu'imparfaitement. Ils ſont très-épais & diſpoſés à la coagulation, la matiere de l'inſenſible tranſpiration embarraſſée dans le corps épais du ſang & de la lymphe, ſe trouve d'ailleurs trop groſſiere elle-même par les corps cutanés, qui ſont de plus rétrécis par l'affaiſſement des fibres nerveuſes de la peau relâchées faute d'eſprits.

Enfin dans ceux qui ont reçu cet héritage de leurs parens, cette diſpoſition à la goutte vient de la petiteſſe & de la petite quantité des pores cutanés pour la tranſpiration, de la diſpo-

ſition

ſiſſon naturelle des liqueurs, & ſur-tout de la lymphe nourriciere, à s'épaiſſir & à s'arrêter par conſéquent en différentes parties, & enfin de la foibleſſe particuliere des membranes qui enveloppent les jointures.

La perſonne pour laquelle on conſulte, étant dans le dernier cas, il eſt queſtion d'examiner; ſi on peut guérir ſa goutte; ſi on doit tenter de la guérir en cas qu'il ſoit poſſible, ou du moins ſi on peut la ſoulager, en rendant les accès de goutte légers & moins fréquens.

A l'égard du premier point, ſi on ne conſidere que les ſymptômes de la goutte, c'eſt-à-dire la douleur, l'inflammation & la tumeur qui ſurviennent de tems en tems aux articles, il n'eſt pas abſolument impoſſible de les détourner. Tous les remedes aſtringens & repercuſſifs appliqués ſur les articles, ſoit dans le commencement des douleurs, ſoit hors des accès, peuvent tellement fortifier & reſſerrer les membranes nerveuſes ou tendineuſes des jointures, qu'elles ne céderont pas aiſément aux humeurs qui avoient coutume de s'y dépoſer de tems en tems. Mais cette pratique eſt tout-à-fait pernicieuſe au malade, comme on en peut juger par ce que nous avons dit ci-devant, des cauſes de la goutte. Fermant ainſi le paſſage à l'humeur de la goutte, il faudra que cette humeur reflue dans le ſang, qu'elle ſe porte ſur d'autres parties ſouvent plus conſidérables & plus néceſſaires à la vie. De-là viennent ces gouttes irrégulieres, ou ces dépôts auxquels on donne le nom de goutte remontée, qui ſe font ſur le diaphragme, à l'eſtomac, dans la tête, & qui font ſouvent périr le malade. Ainſi, quoiqu'il ne ſoit pas impoſſible de détourner les dépôts de

la goutte, on ne doit pas du tout le risquer.

Si d'un autre côté on considere la goutte en elle-même ou par rapport à ses causes, on convient que celle qui survient à un mauvais régime, à des excès de débauches, à des passions vives, à des chagrins, se peuvent quelquefois guérir par un bon régime de vie & par l'usage de remedes convenables, sur-tout dans les personnes jeunes, où elle n'a pas encore jetté des racines bien profondes : que dans les vieillards elle guérit très-difficilement ; mais que pour celle qui est héréditaire, on ne la guérit point radicalement. Il n'est pas au pouvoir de la Médecine de changer totalement la disposition organique des parties qu'on apporte en naissant, qui s'oppose à la transpiration des humeurs superflues. Il est vrai que si on ne peut pas promettre une parfaite guérison à ceux qui sont affligés d'une goutte héréditaire, on peut leur procurer du moins un soulagement considérable, en rendant ces accès de goutte plus légers & moins fréquens.

La goutte héréditaire dépendant comme nous l'avons dit de la petitesse naturelle des pores de la peau, du défaut de la transpiration, de l'épaisseur du sang & des humeurs qui devoient transpirer, du reflux de ces humeurs sur d'autres parties, & de la foiblesse des enveloppes membraneuses des jointures, il faut pour éviter les retours fréquens de la goutte, entretenir toujours la transpiration aussi libre & aussi abondante qu'il est possible, tenir les pores de la peau très-ouverts, donner au sang & aux liqueurs du corps toute la fluidité qu'on peut leur procurer, détourner par d'autres voies les humeurs qui ne peuvent s'évacuer par la transpiration, & enfin raffermir les jointures relâchées

ou affoiblies. Ce ſont auſſi les vues que nous nous propoſons, pour procurer tout le ſoulagement poſſible au malade pour lequel nous ſommes conſultés.

Il faut premierement hors des accès, pour en prévenir les retours, éviter ſoigneuſement le paſſage trop précipité du chaud au froid. Ce changement ſubit ſupprimant tout-à-coup une grande partie de la tranſpiration, refoule dans le ſang l'humeur qui s'en ſéparoit, d'où elle peut ſe porter ſur les articles & y renouveller la goutte.

Il doit ſe tenir toujours aſſez couvert pour ne point ſentir trop vivement l'action du froid de l'air. Les Anglois ont une pratique fort avantageuſe pour aider la tranſpiration, qui eſt de porter des chemiſettes de flanelle fort fines, à crud ſur la peau. La flanelle retient beaucoup plus facilement que le linge, les émanations du corps. L'air contenu en grande quantité entre les filamens de la flanelle échauffée par ces émanations, fomente la tranſpiration, en tenant les pores de la peau plus ouverts. D'ailleurs cette légere irritation, que les poils de la flanelle produiſent ſur la peau, y attire une plus grande quantité de ſang & d'eſprits, ce qui donne encore lieu à une tranſpiration plus abondante.

Les mêmes Anglois ont ſoin de ſe faire broſſer le corps tous les matins avec une broſſe douce. Par cette friction ils ôtent la craſſe qui peut s'amaſſer ſur la peau & en boucher les pores; ils y attirent plus puiſſamment par ce moyen le ſang & les eſprits. Ils rendent par conſéquent la tranſpiration plus libre & plus abondante: ainſi nous conſeillons l'une & l'au-

tre pratique comme très-salutaire au malade.

Il faudra la même attention à se garnir les pieds & les jambes, afin de n'y point sentir de froid. Quelques personnes à Paris à l'imitation de quelques Hollandois, arment leurs pieds contre la goutte, de chaussons de grosse laine, teinte en écarlatte, qu'ils ne quittent ni jour ni nuit. Nous ne croyons pas que la couleur de l'écarlatte soit en cette occasion de grande utilité; mais la chaleur dans laquelle cette chaussure entretient les pieds n'est pas inutile. Elle conserve le sang & les liqueurs qui se portent aux pieds dans leur fluidité naturelle, & prévient leur épaississement & les dépôts de goutte qui commencent par se faire sentir pour l'ordinaire aux articulations des orteils.

Le malade évitera de se mouiller trop souvent les pieds & les jambes de peur de trop affoiblir ces parties, & d'y attirer par conséquent une humeur à laquelle nous voulons faire prendre une autre route.

Il prendra garde de ne se pas laisser aller à des passions trop vives, sur-tout à la colere, qui trouble le mouvement circulaire du sang & son mouvement de dépuration. La bile qui s'y mêle pour lors le met dans une violente effervescence qui interrompt toutes les fonctions, ou les rend moins parfaites, & corrompt par conséquent ce fluide. On ne lui permet qu'une joie modérée, qui faisant couler une grande quantité d'esprits dans le sang le rarefie, le rend fluide, augmente l'oscillation réglée des fibres nerveuses sans froncement, favorise toutes les secrétions & par conséquent la transpiration.

Il ne doit pas se livrer à de trop grandes

applications, & à des contentions d'esprit trop fortes & trop longues, qui retenant une trop grande quantité d'esprits dans le cerveau, ne leur permettent pas de couler en suffisante quantité dans toute l'habitude du corps, soit pour aider aux digestions, soit pour faciliter les secrétions & les évacuations sensibles & insensibles.

Si nous lui défendons les peines & les travaux de l'esprit, nous lui conseillons de s'en dédommager par les exercices du corps; une grande regle d'Hippocrate pour la santé est celle-ci, *non impleri cibis & impigrum esse ad laborem sanum efficit corpus.* Rien ne contribue plus à la santé que de manger peu & de faire beaucoup d'exercice. Très-rarement voyons-nous les gens qui fatiguent attaqués de la goutte. C'est la maladie des gens aisés, rarement du Bucheron. La chasse, le jeu de paume, le jeu de mail, les promenades à pied & à cheval fournissent différentes sortes d'exercices. Ces mouvemens du corps triturent le sang & les humeurs; les subtilisent, accélerent leur circulation, augmentent les secrétions & la transpiration; mais surtout les exercices qui se font à pied sont les plus convenables pour dissiper l'humeur de la goutte, qui occupe le plus souvent les pieds; c'est même le seul & le plus sûr moyen pour fortifier ces parties, qui dans l'inaction restent acblées du sang & des humeurs qui les inondent & les relâchent. Les tems les plus propres pour les exercices, sont le matin à jeûn, & un peu loin du repas, pour ne pas troubler la digestion. La regle de l'exercice est de le pousser jusqu'à une légere sueur ou même jusqu'à une lassitude modérée. Il ne faut rien outrer en cela comme

en toute autre choſe. On peut dire néanmoins que l'excès de ce côté-là eſt moins dangereux pour la ſanté qu'en toute autre choſe ; un peu de repos répare très-promptement le déſordre que la trop grande fatigue pourroit avoir cauſé. Il faut avoir ſoin de changer de linge ſi l'on avoit pouſſé l'exercice juſqu'à la ſueur, & de ne point s'expoſer trop promptement enſuite à l'air froid ; ne point boire froid, & ſe faire bien frotter le corps après ces ſueurs, non-ſeulement pour l'eſſuyer, mais même pour augmenter la tranſpiration.

L'autre condition qu'Hippocrate demande pour la conſervation de la ſanté eſt, *non replери cibis*, de ne pas trop manger. Il eſt difficile de déterminer juſqu'où peut aller ce trop. Dans ſon livre *de Dieta*, il dit que la nourriture doit être proportionnée au travail. *Si inventa fuerit ciborum menſura & laborum ad unam quamque naturam, ita ut exceſſus neque ſuprà neque infrà modum fiat ; inventa erit exacta hominibus ſanitas.* Mais comment déterminer cette quantité juſte d'alimens ? Si on ne mangeoit comme les premiers hommes, ou la plupart des animaux, que des choſes ſimples, notre appétit ſeroit une regle ſuffiſante ; mais les différens mets, tant de ragoûts divers avec leſquels nous piquons nos ſens & notre imagination, nous font ſentir encore un faux appétit, quand la nature ceſſe de nous rien demander. Accoutumés à manger beaucoup plus qu'il ne faut, cette habitude devient en nous une ſeconde nature que nous cherchons à ſatisfaire, ſouvent au détriment de notre ſanté, *plures enim occidit gula quam gladius.* La médecine ſtatique pratiquée par Sanctorius,

faisant connoître ce que le corps est capable de transpirer, pourroit marquer très-exactement la quantité d'alimens dont on a besoin pour suppléer à cette perte ; mais elle n'est pas praticable pour les personnes qui sont dans le courant du monde.

Nous ne prétendons pas y assujettir M., & nous ne lui prescrivons d'autre régle sur la quantité d'alimens qu'il doit prendre, que son appétit avec lequel il doit toujours sortir de table. Il y est d'autant plus engagé, que son estomac nous paroît un peu foible, puisque ses digestions, dit-on, tournent en matieres glaireuses, & lui causent de tems en tems des flatuosités dans les hypochondres. Il ne doit donc pas charger son estomac d'une trop grande quantité d'alimens à la fois, qu'il ne digéreroit qu'imparfaitement. Les matieres crues & indigestes sont incapables de se dissiper par la transpiration, & par conséquent très-propres à produire ou à entretenir la goutte & la gravelle.

Ainsi M. fera deux ou trois repas médiocres par jour plutôt qu'un seul & trop ample. Il prendra à son lever deux ou trois tasses de thé ou d'infusion de chamœdrys avec un peu de sucre pour laver son estomac des matieres glaireuses, qui peuvent y être restées des digestions du jour précédent, & pour porter en même tems dans son sang un fluide propre à le diviser & à entretenir la transpiration. Il mangera dans le milieu de la matinée un peu de pain, s'il sent en avoir besoin, pour n'être pas trop long-tems sans prendre de nourriture. La quantité d'alimens qu'il prendra à son dîner sera proportionnée à son appétit ; mais le souper doit être léger, parce que la digestion se fait plus lentement, &

moins bien pendant le ſommeil, à cauſe que le cerveau répand dans ce tems-là peu d'eſprits dans toutes les parties, & par conſéquent dans les fibres nerveuſes de l'eſtomac.

Pour la qualité des alimens, il doit ſe conſulter lui-même, prendre ceux que ſon eſtomac digere plus facilement, parce qu'ils feront moins de crudités, & ſeront plus en état de tranſpirer.

Le pain de ſeigle eſt préférable au pain de froment, ſur-tout à celui qui eſt fait de fine fleur de farine. Celui-ci nourrit trop & produit un ſang trop épais. L'autre fait moins de ſang, il le fait moins épais, & il a cet avantage qu'il tient pour l'ordinaire le ventre libre, ce qui eſt abſolument néceſſaire aux goutteux. Simon Paûli & Nonnius ne font point de difficulté d'attribuer à l'uſage du pain blanc fait de fleur de farine de froment, la goutte & la gravelle à laquelle les gens aiſés ſont ſujets. *In quotidianâ victûs ratione*, diſent-ils, *qui ſimilagineo pane veſcuntur nec corpus laboribus validoque opere aliquo exercent parum ſibi conſulunt : nam cum palato morem gerunt in varios morbos incurrunt. Confeſtim enim illis jecur & lien obſtruitur, nephriticis arthriticiſque doloribus corripiuntur atque hæc eſt ratio, cur magnates & ditiores calculi & podagræ doloribus aſſiduè vivant obnoxii.*

Pour ce qui eſt de la viande, la chair des jeunes animaux eſt préférable à celle des vieux. Il préférera toujours la viande blanche à toute autre. Il s'abſtiendra de viandes dures, ſalées, fumées, de viandes étouffées ou en pâtes, de croutes de pâté & de gâteaux.

Quoique nous croyons la chair de poiſſon

très-bonne pour faire un ſang doux, fluide, & moins inflammatoire ou moins bilieux, cependant la facilité avec laquelle l'eſtomac du malade tourne les nourritures en glaires, nous fait héſiter à la lui conſeiller. Il faut qu'il conſulte ſur cela ſa propre expérience, & qu'il eſſaye ſi ſon eſtomac digere bien le poiſſon, s'il n'en eſt pas incommodé, en ce cas nous lui conſeillons d'en manger quelquefois. Il préférera les poiſſons dont la chair eſt tendre & légere. On les lui ſervira cuits au court-bouillon, frits & grillés. Il les mangera au ſec, ou à l'huile avec peu de vinaigre & de ſel. Le beurre, les épices & les ſauſſes de haut goût rendent ſouvent mal faiſant le poiſſon, qui de lui-même ne le feroit pas.

Nous ne défendons pas abſolument les ſalades de laitue & de chicorée, ni les fruits fondans tels que les figues, les pêches, les poires fondantes de beuré, de virgouleuſe, de doyenné, &c. Les pommes de calville & de reinette; mais nous croyons qu'on en doit uſer très-modérément. Nous rejettons les ſalades de fines herbes, de cornichons, perce-pierre, & autres choſes confites au vinaigre, comme très-indigeſtes; les fruits fermentans, comme ceriſes, fraiſes, framboiſes, groſeilles, raiſins, &c. qui fourniſſent un ſuc glaireux, qui fermentent aiſément dans les entrailles, & qui produiſent un chyle groſſier, gluant, diſpoſé à s'aigrir & à ſe grumeler.

Il fera un uſage très-modéré des ſucreries: les choſes douces chez les bilieux ſe tournent facilement en bile, c'eſt-à-dire, portent les liqueurs du corps à la fermentation, & par conſéquent au développement de leurs principes ſalins & ſulphureux.

Il s'abſtiendra de beurre, de toutes ſortes de fromages, de choux, de navets, de pois, de feves, de légumes, & autres alimens capables de produire un chyle groſſier, glaireux, & un ſang épais, peu propre à la tranſpiration. Pour ce qui eſt de la boiſſon, nous ſommes du ſentiment que l'eau eſt celle qui lui convient le mieux. Elle rend les digeſtions plus parfaites; elle produit un chyle plus doux, plus fluide; elle fournit un ſang moins âcre, moins chargé de ſels, & plus propre à la tranſpiration. Elle lave le ſang & en enleve plus facilement les ſels groſſiers par la voie des urines, au défaut de celle de la tranſpiration. Ce ſeroit un des moyens ſur lequel nous compterions le plus pour éloigner les accès de goutte, & les rendre plus légers.

C'eſt auſſi le ſentiment des meilleurs Praticiens *de potu tantum dicemus*, dit Riviere, *vinum arthriticis eſſe maximè noxium multoſque ejus abſtinentiâ penitùs fuiſſe liberatos.* C. Celſe, dit en parlant des goutteux: *Quidam cum toto anno à vino, mulſo, venere ſibi temperaſſent, ſecuritatem totius vitæ conſecuti ſunt.* Les goutteux & les graveleux en France, rarement boivent impunément des vins de Champagne. Quelques-uns pour un ſeul verre reſſentent des atteintes de goutte & de gravelle. Nos vins de Bourgogne ſont moins mal-faiſans. *

Il pourroit arriver que dans les commencemens l'eſtomac du malade qui n'eſt pas accoutumé à l'eau, auroit de la peine à s'y faire. En ce cas, il faudroit s'y accoutumer peu-à-peu, la boire avec peu de vin de Bourgogne, & ſe deſhabituer inſenſiblement du vin. Nous ne croyons

* M. Liger D. M. P. ne paroît pas être de cet avis dans ſon Traité ſur la goutte.

pas la bierre bonne ; elle forme des obſtructions dans les ſujets qui y ſont déjà diſpoſés, & produit un ſang groſſier & viſqueux. Sa boiſſon ſera donc ou de l'eau commune très-claire, & bien pure, quelquefois de chiendent, d'autres fois une infuſion légere de ſalſe-pareille bien choiſie, & d'un peu de réglisſe, animée d'un peu de nitre purifié, environ dix ou douze grains ſur chaque pinte de liqueur, ou une infuſion de chicorée ſauvage.

Pour les liqueurs ſpiritueuſes nous les croyons abſolument nuiſibles. L'eſprit de vin verſé ſur le ſang ou ſur la ſéroſité les coagule dans l'inſtant, & les durcit peu après preſque comme du plâtre, en une matiere ſemblable à celle qu'on trouve dans les nœuds des goutteux. Le café met le ſang en mouvement à la vérité : il paroît d'abord le ſubtiliſer, & en effet il en diviſe les molécules ſulphureuſes, qui ſont pour ainſi dire, les réſervoirs des eſprits, de telle maniere que les eſprits n'étant plus retenus dans le ſang, s'exhalent & laiſſent cette liqueur dénuée de principes actifs, comme un vin pouſſé ; de ſorte que par la ſuite les molécules ſalines & terreuſes ſe rapprochent aiſément & forment en s'uniſſant un ſang groſſier & viſqueux. Le chocolat tient un peu du café. Pour le thé, c'eſt une eau chaude quand il eſt léger & qu'il y a peu de ſucre, qui ne ſauroit faire de mal, ſur-tout étant animé par la légere aſtriction du thé. L'infuſion de chamœdrys que nous propoſons pour prendre le matin comme du thé, produit à peu près le même effet. Elle inciſe la maſſe du ſang, & procure une tranſpiration plus abondante.

Le lait entre les nourritures mérite une atten-

tion particuliere, outre les obſervations que J. Dolæus dans ſon Traité *de furiâ podagræ lacte victâ & mitigatâ*, rapporte des Cures de la goutte par l'uſage du lait pour toute nourriture ; nous avons ici l'expérience de pluſieurs perſonnes très-âgées, qui dans leur jeuneſſe ſe ſont trouvées affligées d'accès de goutte très-violens, & qui ſe ſont délivrées, ou qui n'en ont eu que des reſſentimens très-légers en prenant le lait de vache pour toute nourriture. *

Mais nous ne croyons pas qu'il doive ſe mettre préſentement à ce régime, qui pourroit l'incommoder. Il eſt naturellement bilieux, mélancolique, & ces tempéramens ont beaucoup de peine à s'accommoder du lait, & ſur-tout du lait de vache, qui eſt fort épais, chargé de beaucoup de parties butyreuſes & fromageuſes. Ce lait augmenteroit les flatuoſités & le gonflement des hypochondres. Il pourroit occaſionner des obſtructions dans les entrailles, & peut-être même allumer de la fiévre. On ne doit penſer à ce régime, qu'en cas que tout ce que nous propoſons ici ſoit inutile. Pour lors par le régime que le malade aura obſervé, il ſera préparé. Il aura réformé en quelque ſorte par-là ſon tempérament, & il ſe ſera mis en état de prendre plus utilement cette nourriture.

Cependant nous ſommes d'avis qu'il faſſe uſage du lait d'âneſſe pendant ſix ſemaines dans le Printems & dans l'Automne. Ce lait étant plus ſéreux que le lait de vache, ne ſera pas ſujet aux mêmes inconvéniens, il en a d'ailleurs

* M. Liger dans l'ouvrage ſuſdit, penſe que le lait eſt lui-même très-propre à produire la goutte, & qu'il ne ſoulage les goutteux que parce qu'ils ne mangent alors que fort peu.

les mêmes avantages; qui ſont de produire un ſang plus doux, plus fluide, en embarraſſant par ſes parties onctueuſes les pointes des ſels trop développés de la maſſe du ſang; de diviſer par un ſel ſubtil & ammoniacal dont il eſt chargé, le tiſſu trop ſerré du ſang & de ſa viſcoſité, & d'empêcher par conſéquent les concrétions tartareuſes qui s'y forment, & qui occaſionnent les gouttes & les gravelles.

L'uſage de ce lait pour la goutte eſt très-ancien dans la Médecine. Il paroît qu'on le donnoit avec ſuccès aux malades dans les commencemens de la goutte, & qu'il étoit leur ſeule nourriture. C'eſt ce qu'on peut voir par ce paſſage de Celſe, *quidam etiam cum lacte aſinino poto ex toto ſe eluiſſent in perpetuum hoc malum evaſerunt.* Comme ce lait n'eſt pas aſſez nourriſſant, pour que le malade en puiſſe faire ſon unique nourriture, il faut qu'après y avoir été préparé, il en prenne d'abord une fois le jour de grand matin, dormant par deſſus, & s'il s'en accommode comme nous l'eſpérons, il en prendra une ſeconde fois le ſoir en ſe couchant. Pour lors il ne ſoupera point; il ſe contentera de bien dîner, & s'il a beſoin de quelque nourriture, il pourra manger du pain, du biſcuit, ou une ſoupe légere trois ou quatre heures avant le lait du ſoir.

S'il arrivoit que le lait d'âneſſe n'accommodât pas l'eſtomac du malade, dont les digeſtions un peu glaireuſes marquent qu'il ne fait pas ſes fonctions auſſi parfaitement qu'on le pourroit ſouhaiter, en ce cas on lui ſubſtitueroit le lait de chévre qui n'eſt pas ſi ſéreux, & qui eſt plus propre à aider les digeſtions, quoique d'ailleurs moins rafraîchiſſant.

Outre le lait & le régime que nous venons de propoſer, nous croyons qu'il eſt abſolument néceſſaire que le malade, pour ſuppléer à la tranſpiration, qui n'eſt pas ſuffiſante chez lui, ſoit ſaigné & purgé de tems-en-tems, pour prévenir la plethore qui s'accumule. Nous lui conſeillons de ſe faire ſaigner deux fois au moins l'année vers les équinoxes du Printems & de l'Automne pour prévenir les révolutions qui ſe font ordinairement vers ces tems-là dans nos corps comme dans l'air. Ces ſaignées ſe feront au bras, & ſeront de trois à quatre palettes, à moins que des raiſons particulieres ne demandaſſent qu'on les fît au pied. Outre ces ſaignées réglées, ſi le malade dans le cours de l'année ſe ſentoit de la plénitude dans les vaiſſeaux, il ne doit pas craindre de les réitérer. Quelque prévention que les goutteux ayent ordinairement contre la ſaignée; cette prévention n'eſt fondée que ſur ce que la ſaignée, diſent-ils, leur réveille ordinairement la goutte; ce qui véritablement arrive quelquefois; mais c'eſt ſe plaindre d'un bon effet de la ſaignée. On ne la propoſe pas ſans quelque raiſon de plénitude. Le ſang trop abondant ſe trouvoit reſſerré dans ſes vaiſſeaux, & ne pouvoit pas ſe dépurer des humeurs ſuperflues dont il étoit ſurchargé. Ce ſang circulant avec peine, & s'embarraſſant par-tout ménaçoit d'un dépôt en quelques endroits, & peut-être ſur quelques parties nobles. La nature ſoulagée par la ſaignée rejette cette humeur ſur les articles des membres éloignés, qui ſont les ſeuls émonctoires propres pour cette humeur goutteuſe incapable de tranſpirer. C'eſt donc un bon effet de la ſaignée que l'accès de goutte qui la ſuit, & qui délivre le malade d'ac-

dens plus fâcheux dont il étoit menacé.

Pour la purgation, il eſt aiſé de juger de ſa néceſſité, & de la déduire des cauſes de la goutte que nous avons établies. L'utilité de ce reméde eſt prouvée par l'expérience de la plûpart des goutteux. Mais doit-on faire vomir le malade ? Pluſieurs habiles Médecins conſeillent le vomiſſement, qui ſeul a guéri quelquefois des goutteux, en débarraſſant leur eſtomac des crudités dont il étoit ſurchargé. Proſper Martian dans ſon Commentaire ſur Hippocrate dit, *ego obſervavi quam plurimos podagricos ab hoc affectu liberatos, aut mitigatos fuiſſe, ubi acetoſa evomuerint.* Proſper Alpin *de Medicinâ Ægyptiorum* dit ces mots : *multos novi à podagra renumque calculo vexatos, vomituum crebro uſu magnopere adjutos.* Il eſt vrai que Cælius Aurelianus blâme cette pratique de la plûpart des Médecins de ſon tems qui faiſoient vomir les goutteux deux ou trois fois le mois. *Plurimi*, dit-il, *vomitum poſt cibum laudarunt ſingulò vel tertiò per menſes ſingulos adhibendum; ſi quidem & materiam avertit ab articulis, & indigeſtos eſſe non ſinit; non advertentes quod magis vexabilis ipſo morbo approbetur.* Il conſidere que le remede étoit pire que le mal, parce qu'on faiſoit vomir dans ce tems-là avec l'ellebore qui étoit un reméde très-violent & dangéreux, qui laiſſoit de fâcheuſes impreſſions à l'eſtomac & à tous les nerfs du corps ; au lieu que nous avons aujourd'hui le tartre émétique, & d'autres préparations d'antimoine, dont l'effet eſt infiniment plus ſûr, & dont cet Auteur n'auroit peut-être pas blâmé l'uſage.

Ce n'eſt pas que nous penſions qu'il ſoit utile de faire vomir ſi fréquemment. Il eſt quelque-

fois néceſſaire de vuider l'eſtomac ; mais il ne faut pas le fatiguer au point de l'affoiblir aſſez conſidérablement pour donner lieu à l'humeur de la goutte de tomber enſuite ſur cette partie.

Nous croyons donc qu'il eſt à propos de faire vomir le malade deux fois l'année, au Printems & en Automne, après les deux ſaignées qu'il ſe ſera fait faire dans ces ſaiſons ; immédiatement devant que de prendre le lait d'âneſſe, pour nettoyer ſon eſtomac & le préparer au lait ; ce qu'on fera avec quatre ou cinq grains de tartre émétique fondus dans de l'eau chaude. Comme l'émétique ſeul ne purge gueres par en bas, il ſera bon de faire ſuivre l'émétique d'un verre de Médecine qu'il prendra le lendemain, compoſé de manne, rhubarbe & ſel végétal, pour achever d'emporter les humeurs que l'émétique auroit ébranlées dans les entrailles ſans les évacuer.

Depuis quelques années pluſieurs goutteux obſervent ici avec ſuccès cette maniere de ſe purger. Ils prennent tous les mois vers les quatre derniers jours de chaque Lune le matin, l'infuſion d'un gros de rhubarbe en un ou deux verres d'eau. On la prépare en mettant le ſoir dans un demi-ſeptier, ou chopine d'eau bouillante, un gros de rhubarbe bien choiſie & rompue en très-petits morceaux ; on la laiſſe infuſer toute la nuit, & le lendemain on fait chauffer le tout, & on paſſe l'infuſion qu'on boit chaude, en un ou deux verres, à demi-heure l'un de l'autre. On prend un bouillon deux heures après.

D'autres ſe purgent une ou deux fois dans le mois, dans le tems du décours de la Lune avec les purgatifs fondans & phlegmagogues, tels que le turbith, les hermodattes, le jalap, &c. mais le ſuccès ne nous a pas paru ſi conſtant que dans l'uſage

l'uſage de la rhubarbe. La purgation avec la rhubarbe convient mieux ici que toute autre. Le malade eſt naturellement bilieux, & a beſoin d'une eſpéce de purgation qui évacue la bile.

D'ailleurs ſon eſtomac foible a beſoin d'un reméde capable de le fortifier. Il trouve cela dans la rhubarbe; il y a ſeulement quelques obſervations à faire.

1°. Dans les perſonnes dont les entrailles ſont très-échauffées, la rhubarbe purge peu & laiſſe quelque impreſſion de chaleur. On remédie à ces inconvéniens en y joignant un bol de deux ou trois gros de moëlle de caſſe du Levant, qu'on prend le ſoir avant ſouper, la veille des jours qu'on prend l'eau de rhubarbe, ou bien le matin du même jour immédiatement avant que de boire cette eau.

2°. On tempere auſſi la chaleur de la rhubarbe, ſoit en mettant dans ſon infuſion dix ou douze grains de nitre purifié, ſoit en faiſant boire au malade dans les jours de ces purgations quelques bouillons faits avec le veau & quelques herbes tempérantes, comme laitue, pourpier, chicorée ou bien de l'infuſion de feuilles de chicorée ſauvage avec un peu de nitre purifié.

3°. A ceux dont l'eſtomac eſt foible, & dont les digeſtions ſont mauvaiſes, nous ne nous contentons pas de les purger tous les mois les quatre derniers jours de chaque Lune; nous leur faiſons prendre encore une fois toutes les ſemaines, l'infuſion d'un gros de rhubarbe, & nous les purgeons même quelquefois avec des médecines plus fortes ſelon le beſoin.

Nous conſeillons au malade de ſuivre cette pratique. Il prendra une fois toutes les ſemaines, le matin à jeûn, une chopine d'eau dans

laquelle on aura fait infuſer pendant la nuit un gros de rhubarbe bien choiſie, & rompue en très-petits morceaux. S'il ſe trouvoit un peu échauffé, on feroit fondre dans l'infuſion douze grains de nitre purifiée. Il prendra de même l'infuſion d'un gros de rhubarbe les quatre derniers jours de chaque Lune ; & s'il avoit le ventre très-reſſerré, & qu'il obſervât que la rhubarbe ne le purgeât point ; en ce cas il prendroit la veille de ſa rhubarbe, le ſoir à l'entrée de ſon ſouper, deux autres gros de moëlle de caſſe du Levant nouvellement mondée en bol, qui prépareroit ſon ventre à s'ouvrir, & le lendemain l'infuſion de rhubarbe qui le purgera bien & ſans aucune impreſſion de chaleur.

Il obſervera auſſi les jours qu'il prendra de la rhubarbe, d'éviter toutes ſortes d'application & de contention d'eſprit, ou de mouvement de colere, juſqu'à ce que l'effet de la rhubarbe ſoit paſſé, parce que nous avons obſervé en quelques perſonnes que cela arrêtoit l'effet de la rhubarbe, d'où il s'enſuivoit quelque déſordre. Quoique nous ne ſoyons pas perſuadés qu'il ſoit d'une grande importance que cette purgation ſe faſſe ſcrupuleuſement les quatre derniers jours de Lune, cependant nous ſuivons en cela un ſentiment depuis long-tems établi, & reçu aſſez généralement, que les purgations de précaution font toujours un meilleur effet dans le décours des Lunes, & nous le faiſons d'autant plus volontiers que nous éprouvons tous les jours, que dans l'uſage des remédes de précaution qui ne ſe prennent que de tems-en-tems, ſi nous ne fixons pas ſcrupuleuſement un certain tems aux malades entraînés ou par leurs affaires, ou par leurs parties de plaiſir, ils négligent peu à peu,

& enfin abandonnent totalement des remédes pour leſquels ils ont d'ailleurs naturellement aſſez de répugnance.

Dans l'uſage du lait d'âneſſe, il ne ſe dérangera pas de celui de la rhubarbe, qu'il prendra ſeulement ces jours-là plus tard, c'eſt-à-dire, environ trois heures après avoir pris le lait.

Il ſuppléera par ces légeres purgations réitérées, au défaut de la tranſpiration, en dérobant toujours par les ſelles une partie de l'humeur gouteuſe. Il mettra en même tems ſon eſtomac & ſes entrailles en état de faire de meilleures digeſtions, & par conſéquent de fournir moins de matiere à la goutte.

Pour ce qui eſt des remédes altérans, qui ſont en uſage pour cette maladie, ils ſe peuvent réduire à deux claſſes, les Spécifiques Anti-arthritiques proprement dits, & les ſudorifiques.

Entre les Spécifiques, il y a la fameuſe poudre du Prince de la Mirandole, à laquelle on peut rapporter toutes les autres. Elle eſt compoſée de parties égales de feuilles de chamœdrys & de chamœpytis, de ſommités de petite centaurée, des racines d'ariſtoloche ronde & de gentiane, le tout ſeché & mis en poudre ſubtile. On fait infuſer un gros de cette poudre pendant la nuit dans un demi-verre de bon vin, ou dans un verre d'eau de veau. Le lendemain matin à ſon réveil, on avale le tout bien brouillé. On prend cette poudre tous les jours pendant un an, puis tous les deux jours pendant quelque tems, & enfin une fois la ſemaine pendant long-tems pour confirmer ſa guériſon.

Il eſt vrai que ces poudres ameres fortifient l'eſtomac, aident aux digeſtions, diviſent la maſſe du ſang, rétabliſſent les ſecrétions, aug-

mentent la tranſpiration, & entretiennent ſouvent la liberté du ventre. Mais dans les ſujets bilieux & échauffés, elles augmentent peu à peu l'ardeur des entrailles ; à force d'augmenter le reſſort des fibres nerveuſes, elles les froncent, elles diſpoſent le ſang à l'inflammation, & la portent à la fin dans quelque viſcere. Nous voyons ſouvent arriver à ceux qui font un trop grand uſage des ſtomachiques amers, que leurs urines deviennent peu à peu fortes & hautes en couleur, enſuite briquetées & en petite quantité, & qu'ils tombent enfin dans des obſtructions de foie ou dans l'hydropiſie. Il eſt rare qu'un trop long uſage de ces amers ſoit tout-à-fait innocent. Cælius Aurélianus confirme cela par l'autorité des anciens Médecins qui l'avoient précédé. Il penſe avec beaucoup de raiſon, que ceux qui ont guéri dans le long uſage de ces remédes ſpécifiques, doivent moins leur guériſon à ces prétendus ſpécifiques, qu'à la diete ſévere & exacte qu'ils ont obſervée pendant ce tems-là. *Sic denique legimus*, dit-il, *quoſdam veteres memoraſſe ex jugi medicamine poto in celeres vel acutas veniſſe paſſiones, & alios apoplectuos, alios pleureticos, alios peripneumonicos interiiſſe, &c.... Alii vero qui ſe iſto medicamine profeciſſe teſtantur non advertunt ſervatæ bonæ & ſeveræ diætæ cauſâ id fuiſſe factum : quippe cum cæterarum rerum exceſſus declinando quidam ſervaverint ſanitatem, cum interrumpere metuerint ſumptionem medicaminis ſui ; & propterea iis intentionibus occupati, alias ſibi neſciverint profuiſſe rationes.* D'ailleurs, s'il y a quelque utilité à attendre de ces amers, nous l'eſpérons de la rhubarbe que nous croyons beaucoup plus convenable.

L'autre genre de remédes altérans, dont on

a coutume de faire uſage dans la goutte pendant long-tems, ſont les racines & les bois ſudorifiques donnés ſous la forme d'électuaires, ou ptiſanes. Ce que nous avons dit des ſtomachiques & des amers, nous pouvons le dire de ceux-ci; ils diviſent conſidérablement à la vérité le tiſſu de la maſſe du ſang, ils en ſubtiliſent les parties, ils aident pour l'ordinaire à la tranſpiration. Mais ſi le défaut de tranſpiration vient moins de l'épaiſſeur du ſang que de la petiteſſe ou du petit nombre des pores de la peau, comme nous l'avons établi dans la goutte héréditaire, inutilement ſubtiliſera-t-on le ſang pour le faire paſſer par des pores qui ne ſont pas ouverts. Les parties du ſang ſubtiliſées, & retenues dans les vaiſſeaux ſanguins, agiront ſur elles-mêmes, fermenteront & cauſeront bientôt la fièvre & l'inflammation de quelque partie. Il eſt donc bien plus sûr, comme nous le propoſons, d'étendre le ſang par de ſimples délayans, de dérober par la voie des ſelles le ſuperflu des digeſtions, & de ne point refournir au ſang plus de nourriture qu'il ne lui en faut, & que le corps n'en peut dépenſer. Ce n'eſt pas que nous ne croyons que le malade ne puiſſe uſer quelquefois pour boiſſon d'une légere infuſion de ſalſe-pareille, comme nous l'avons déjà dit, en y joignant quelque peu de nitre, pour déterminer par la voie des urines ce que la ſalſe-pareille pourroit fondre.

Après avoir établi les remédes que nous croyons plus convenables, pour prévenir les retours des accès de goutte, il s'agit d'examiner préſentement ce qu'il y a à faire dans le tems des accès, ſoit pour calmer les douleurs, ſoit pour prévenir les tumeurs.

Le meilleur conſeil que nous puiſſions donner dans le tems des douleurs, c'eſt d'avoir patience, de reſter tranquille de corps & d'eſprit autant qu'il ſera poſſible, de tenir chaudement la partie affligée, d'obſerver une diete très-auſtére, ſur-tout ſi la vivacité des douleurs donnoit la fiévre, de ne prendre pour lors que des bouillons légers, de l'eau de poulet émulſionnée, des ptiſanes légeres de chiendent & de racine de chicorée aiguiſée quelquefois d'un peu de nitre, ſi elles ne paſſoient pas facilement par les urines, de ne mettre aucun reméde topique ſur la partie affligée.

Quelques-uns propoſent des cataplaſmes émolliens ſur les parties affligées de la goutte, dans le commencement des douleurs, afin de relâcher les parties, de les faire prêter plus facilement à l'humeur de la fluxion qui n'eſt douloureuſe que par la réſiſtance que font les membranes au dépôt qui ſe forme. Mais ſi en relâchant par les onctions & les cataplaſmes émolliens, on diminue les douleurs du malade, on lui laiſſe quelquefois la partie dans une ſi grande foibleſſe, qu'il eſt très-long-tems ſans pouvoir marcher ni ſe ſervir de la partie affligée. Le reſſort des membranes une fois trop relâché ne ſe rétablit qu'avec beaucoup de peine.

D'un autre côté, les cataplaſmes réſolutifs étant chauds pour l'ordinaire, font à la vérité tranſpirer une partie de l'humeur qui forme le dépôt, & qui en eſt ſouvent la partie la plus fluide; le plus groſſier reſte engagé dans l'articulation & y forme avec le tems des nodus très-difficiles à réſoudre.

Nous ne parlons pas des repercuſſifs, le danger en eſt trop évident.

Quelques-uns ne mettent point l'opium ni les autres narcotiques au rang des repercuſſifs; ils en propoſent l'application pour calmer les violentes douleurs & ils les regardent en même tems comme de puiſſants réſolutifs. Néanmoins comme ces narcotiques portent toujours de la ſtupeur & de l'engourdiſſement dans les parties, nous en craignons l'uſage pour deux raiſons.

La premiere parce qu'ils produiſent cette réſolution de nerfs, ou de relâchement que nous redoutons dans les émolliens. La ſeconde parce que ces mêmes narcotiques ſuſpendant la douleur & par conſéquent le cours des eſprits vers la partie affligée, interrompent auſſi le mouvement par lequel la nature s'efforce à diſſiper la cauſe du mal; car nous regardons la douleur & tout ce qui l'accompagne, comme le remède que la nature ſe prépare elle-même pour diſſiper la cauſe du mal, c'eſt-à-dire, l'engorgement des glandes ou des vaiſſeaux excrétoires des extrémités des jointures. La quantité d'eſprits qui ſurviennent à la partie à l'occaſion de la douleur, la chaleur que contracte cette partie, occaſionnent une fermentation dans les ſucs épaiſſis & grumelés qui forment le dépôt. Dans cette fermentation ces ſucs ſe fondent, ſe diſſipent, ſe rarefient, s'attenuent, & deviennent en état ou de tranſpirer par les pores de la peau de la partie même, ou de repaſſer dans la maſſe du ſang, & d'y chercher quelqu'autre endroit pour s'échapper d'autant plus facilement qu'elle aura été plus retenue. Ainſi il n'eſt pas toujours à propos de ſuſpendre les douleurs, à moins qu'elles ne ſoient ſi violentes qu'il y ait à craindre qu'elles ne portent un notable préjudice au malade.

Par la même raiſon, on voit bien qu'on ne doit point faire prendre intérieurement des narcotiques au malade, pour ſuſpendre ces douleurs de goutte, à moins que ces douleurs ne ſoient exceſſives.

Il n'eſt pas hors de propos de faire mention du Moxa * des Chinois, brûlé ſur la partie affligée de douleur de goutte, & qui a été beaucoup vanté pendant quelque tems. Ce cautere qu'ils font ſur le lieu de la douleur, par la ſuppuration qu'il occaſionne, emporte une partie de la matiere qui faiſoit la fluxion, & la termine par conſéquent un peu plutôt, qu'elle n'auroit fait, ſi on avoit laiſſé faire la nature. Mais ce ſoulagement n'eſt que momentané. Ce cauſtique diſſipe cet accès de goutte un peu plus promptement; mais il n'emporte pas la cauſe qui reproduira dans quelque tems un nouvel accès.

* On peut voir à ce ſujet une Théſe compoſée par M. Hatté, Bachelier en Médecine, & ſoutenue aux écoles de Médecine le 16 Mai 1754. Le point eſt *an Moxæ uſtulatio Arthritidi* ? L'Auteur conclut pour l'affirmative. Quoique cette Théſe ſoit remplie d'érudition, de recherches, & d'excellentes obſervations ſur la goutte, & qu'elle préſente d'une façon avantageuſe, tout ce qu'il eſt poſſible de dire en faveur de ce reméde; il n'y a pas lieu de croire, que l'on le mette en uſage, lorſqu'on voudra bien réfléchir, que chaque dépôt de matiere goutteuſe eſt critique, & eſt la ſuite d'un effort que fait la nature pour ſe débarraſſer d'une ſurabondance de principe mucilagineux: que toute l'indication que doit avoir un Médecin, eſt de faciliter ce dépôt, & de diſpoſer les articulations à le recevoir avec le moins de douleur qu'il ſe peut, lorſque le malade eſt dans l'accès; & d'éloigner cette ſurabondance, lorſque l'accès eſt paſſé. Ce qui très-certainement ne peut être procuré par le reméde propoſé.

Il faut à chaque accès avoir recours au même reméde, brûler de nouveau la partie qui eſt attaquée par l'humeur de goutte. Ce reméde n'eſt-il pas auſſi fâcheux & auſſi douloureux que la goutte même, dont les accès paſſent ſouvent promptement, ſur-tout avec les précautions que nous avons marquées.

En effet, les anciens Médecins qui n'étoient pas trop pitoyables envers leurs malades, après avoir mis en pratique la brûlure contre la goutte, l'ont rejettée parce qu'ils ont remarqué qu'elle n'alloit pas à ôter la cauſe du mal, comme on le peut voir dans le paſſage de Cœlius Aurelianus: *item alii uſtionem nodorum faciendam probant quam nos reprobamus; ſi quidem conſenſus faciat tumorem.* On pourroit croire bien plutôt qu'un cautere ouvert en quelque partie, & qu'on laiſſeroit couler continuellement, ſeroit un préſervatif plus utile contre la goutte, ſi on n'avoit pas vû ſouvent des gens chargés de cautères, très-incommodés de la goutte, l'humeur de la goutte n'étant pas de nature à s'unir avec celle qui s'écoule par la ſuppuration.

Tant que l'humeur de la goutte ſe porte à l'extrémité des membres loin du tronc, il n'y a rien à craindre pour la vie du malade; il faut la reſpecter dans ces endroits, l'y laiſſer ſcrupuleuſement s'uſer & s'éteindre entiérement ſans l'émouvoir en aucune façon, de peur de pis. Mais lorſque par quelque mouvement de colere, par quelqu'autre paſſion forte, par quelque dérangement dans le régime, par quelque changement ſubit dans l'air, ou par quelqu'autre cauſe que ce ſoit, l'humeur de la goutte qui paroiſſoit fixée à quelque jointure éloignée ſe

rapporte vers le tronc; ou bien lorſque par quelque cauſe intérieure cette humeur, au lieu de ſe porter aux extrémités, ſe jette vers l'eſtomac, le diaphragme, la poitrine, ou l'intérieur de la tête; pour lors on doit tout craindre, & on ne doit point reſter tranquille juſqu'à ce qu'elle ſe ſoit déplacée pour ſe reporter aux jointures des membres. Dans ces cas là les meilleurs praticiens ont premierement recours aux ſaignées. Enſuite Paul de Sorbait, dans ſa pratique de Médecine, vante fort la poudre *diamargaritarum frigidarum*, la fleur de ſoufre, ou le diaphorétique minéral. Guillaume Muſgrave dans ſon Traité *de arthritide anomalâ* propoſe les préparations du Mars jointes aux poudres abſorbantes cordiales & diaphorétiques; & le ſavant M. Shtal propoſe le nitre dans ſa diſſertation *de uſu nitri medico polychreſto.*

Pour nous, nous regardons les ſaignées comme le principal reméde, le plus efficace dans cette occaſion, & celui qui ſeul fait ſouvent tout ce qu'il y a à faire, comme l'expérience nous le fait voir tous les jours. Nous croyons donc que le meilleur moyen pour rappeller cette goutte irréguliere & fourvoyée, c'eſt de faire bruſquement une ou deux ſaignées du pied en très-peu de tems, ou même davantage ſelon le beſoin plus ou moins preſſant & les forces du malade.

Par ces ſaignées qui diminuent conſidérablement le volume du ſang, on lui donne plus de facilité pour circuler, on donne aux ſolides plus de liberté pour leurs oſcillations, plus de force pour triturer les humeurs; on facilite la ſéparation des parties héterogenes du ſang dans les divers émonctoires du corps. De plus en dé-

ſempliſſant par ces ſaignées révulſives les vaiſſeaux des parties inférieures, on force le ſang à s'y porter plus abondamment & à abandonner un peu les parties ſupérieures, où ſon cours étoit embarraſſé. On donne lieu par conſéquent au dépôt qui ſe formoit dans les parties ſupérieures, de ſe jetter ſur les parties inférieures, qui ſont rendues plus foibles par ces ſaignées.

Cela n'empêche pas que nous ne ſoutenions l'effet des ſaignées par des remédes variés ſuivant les différentes circonſtances. S'il y a beaucoup de feu, d'ardeur, d'agitation dans le ſang, les poudres abſorbantes, les yeux d'écreviſſes, la nacre de perle, les perles, le diaphorétique minéral joints au nitre purifié, peuvent être très-utilement employés. Si le mouvement du ſang eſt modéré, ſi la fiévre eſt conſidérablement relâchée par les ſaignées, on donnera avec beaucoup de ſuccès le Kermès minéral à très-petites doſes de demi-grain ou d'un grain ſouvent réitérées, mêlées avec deux ou trois grains de nitre purifié, pour faciliter le mouvement de dépuration du ſang, & pouſſer les humeurs du centre à la circonférence. On joindra très-utilement à ces remédes de très-petites doſes de ſaffran de Mars, lorſque l'humeur de la goutte ſera reportée aux extrémités, pour fortifier par ſa petite aſtriction tous les viſceres, & empêcher par conſéquent que les parties internes ne ſe prêtent de nouveau au reflux de l'humeur goutteuſe.

Mais avec les uns & les autres de ces remédes, il faut avoir ſoin immédiatement après les ſaignées du pied, de faire avaler au malade beaucoup de boiſſon & bien chaude, & le tenir dans une moiteur continuelle, mais modérée.

Par ce moyen on détrempe le ſang, on le tient en quelque maniére en fonte, & on facilite la ſéparation des matieres groſſieres & hétérogenes qui y ſont contenues; ces boiſſons ſeront auſſi différentes ſelon les circonſtances. S'il y a de la fiévre on ſe contentera d'une eau de gruau, de ptiſane de bardane, de ſcorſonere, ou d'une légere eau de poulet émulſionnée; s'il n'y en a point, ou peu, on pourra donner de légeres infuſions de feuilles de chamœdrys, de chamœpytis, de racine de ſquine ou de ſalſe-pareille.

Enfin ſi, malgré tous ces remédes, la goutte ſe tenoit opiniâtrement fixée dans l'intérieur avec danger pour la vie du malade, il faudroit pour l'attirer plus vivement aux extrémités, faire tremper les jambes dans l'eau chaude, & les y frotter quelque tems, appliquer aux endroits que la goutte avoit coutume d'affliger les Sinapiſmes avec la graine de moutarde, de roquette, le levain ou même les veſicatoires.

Lettre à M. ſur la tranſpiration & ſur la cauſe du flux menſtruel des Femmes.

IV. Vous parutes ſurpris, Monſieur, il y a quelques jours dans une converſation que nous eumes à l'occaſion des maladies qui regnent dans les différentes ſaiſons, lorſque j'avancai que l'on tranſpiroit plus en hyver qu'en été, & que l'on devoit déduire de la même cauſe l'évacuation périodique qui arrive chez les femmes tous les mois ou environ. Il ne me fut pas poſſible alors de vous expoſer les raiſons qui me déterminoient à penſer ainſi; la compagnie nombreuſe & le peu d'intérêt qu'elle prenoit à une

queſtion, qui n'affecte guéres que les Médecins, m'empêcherent de vous prouver mon ſentiment; mais en ſortant, vous me preſſâtes de vous écrire les motifs qui me faiſoient embraſſer un ſentiment que vous ſemblez ne point approuver. Pour ſatisfaire votre impatience, je vais vous expoſer en peu de mots pourquoi, ſuivant moi, l'on tranſpire plus en hyver qu'en été, l'on ſe ſent plus léger, on dort mieux & on a plus d'appétit.

L'hyver raffermit les fibres du corps en les rapprochant les unes des autres, & l'air qui ſe mêle dans les liqueurs de notre corps, fait des efforts nouveaux parce qu'il eſt plus preſſé: le cœur eſt obligé de battre plus fréquemment, & par ces pulſations redoublées le ſang ſe ſubtiliſe davantage, & ſe triture avec plus de ténuité.

Le ſang coule donc avec plus de vivacité, & ſe diſtribue plus aiſément dans toutes les parties du corps, de-là vient que nous ſommes plus légers l'hyver que l'été. Comme le ſang eſt fort atténué, les molécules en ſont très-fines, & la tranſpiration des choſes inutiles eſt plus abondante; au lieu que dans les chaleurs d'été, l'utile & l'inutile ſe confond également par les ſueurs, & tous les pores étant plus dilatés, la ſubſtance du ſang s'échappe, & l'inutile reſte à cauſe de la lenteur plus grande du cœur, & de la molleſſe des ſolides qui ne ſubtiliſent & ne broyent pas ſuffiſamment les différentes humeurs de notre corps, à cauſe de leur relâchement. On mange davantage & avec plus d'appétit l'hyver que l'été, parce que la vivacité, c'eſt-à-dire, le mouvement plus vif des liquides, les pulſations plus fréquentes des ſolides

ſont plus propres à s'aſſimiler les alimens, & à en faire une digeſtion plus prompte, ce qui oblige l'eſtomac à en demander plus ſouvent : car vous ſavez mieux que moi, Monſieur, que la faim n'eſt excitée que par l'irritation que produiſent ſur les fibres nerveuſes de l'eſtomac, les ſels des ſucs digeſtifs trop exaltés, ou le frottement trop immédiat des parois de ce viſcere l'un contre l'autre : l'été au contraire, la digeſtion ne ſe fait que lentement, ſouvent même on ſe ſent lourd & appeſanti après le repas à cauſe de la molleſſe des fibres qui n'ont qu'une force languiſſante, & de la groſſiereté des ſucs qui ne coulent qu'avec lenteur, & qui ſe trouvent peu propres & plus lents à réduire en chyle les différens alimens, ſur-tout ceux qui ſont un peu trop ſolides ; c'eſt ſans doute pour cela que la nature toujours attentive à nos beſoins, ne donne dans ce tems que des fruits fondans, & qui ſe digérent avec facilité.

On dort mieux l'hyver encore, parce que la tranſpiration eſt plus abondante, & les parties du ſang étant mieux unies entre elles, tout eſt plus diſpoſé à produire de douces oſcillations dans toutes les fibres. Cette harmonie réciproque produit une agréable tranquillité dans tout le corps, & un repos plus doux & plus long, mais dans l'été le ſommeil eſt court, inquiet, & agité à cauſe d'une irritation ou d'un éréthiſme que des alimens mal digérés, des ſucs groſſiers, des ſueurs âcres & ſalées peuvent produire dans différens endroits, ce qui cauſe des inquiétudes, des rêveries, & un ſommeil imparfait & court.

C'eſt de la même théorie ſur la tranſpiration que l'on doit déduire la cauſe du flux menſ-

truel chez les femmes, & du flux hémorrhoïdal, qui ſe fait régulierement chez quelques hommes. Car ſi les femmes ont une évacuation périodique, c'eſt qu'elles ne tranſpirent pas autant que les hommes. Ce défaut de tranſpiration leur vient de la molleſſe de leurs parties, du battement du cœur plus lent, & d'une vie ordinairement plus oiſive que celle des hommes. Ces trois cauſes produiſent une abondance de matiere ou de ſang qui ſe dépoſe dans certaines parties, ne pouvant s'évacuer ſuffiſamment. Les animaux femelles peuvent être auſſi regardés de même : car les ſinges & les ours qui ſont des animaux qui marchent debout quelquefois, ſe trouvent ſelon les naturaliſtes dans le même cas des femmes : leur matrice avant la conception eſt très-petite, & eſt arroſée d'une infinité de vaiſſeaux repliés qui s'étendent dans le tems qu'elle contient le fœtus, & ces différens vaiſſeaux reçoivent entre eux le ſuperflu de ce qui n'a pu être diſſipé : les orifices de ces vaiſſeaux ſanguins ſe trouvent continuellement augmentés de diamêtre par le ſang qui ſurvient ſans ceſſe, & étant à la fin trop gonflés, ils s'entr'ouvrent & laiſſent couler un ſang que l'on appelle régles. La Lune n'a aucune part à ces évacuations, & ſi les anciens ont dit :

Luna vetus veteres, juvenes nova Luna repurgat ;

C'eſt qu'ils avoient recours à des qualités occultes, que les modernes expliquent d'une façon très-vraiſemblable. La raiſon pour laquelle le ſang s'écoule plutôt par la matrice que par un autre endroit, eſt que la matrice

eſt parſemée d'une infinité de vaiſſeaux d'une texture très-délicate, & que le marcher & la ſituation d'être debout détermine le ſang dans ces endroits plutôt que dans aucun autre. Les orifices de ces vaiſſeaux s'entr'ouvrent plus aiſément à cauſe de la maſſe du ſang, qui s'y ramaſſe inſenſiblement pendant le cours périodique du mois, & peut-être que par ce repos ou cette lenteur du ſang dans la matrice, les parties ſanguines fermentent entre elles, ſe rarefient, ſe dilatent, & forcent par-là les orifices de laiſſer écouler cette matiere ſanguine que la tranſpiration lui refuſe. Dans les autres animaux qui ne marchent point debout, quoiqu'ils n'ayent pas d'ordinaires réglés chaque mois, il ſurvient dans le tems de l'amour des évacuations ſanguines, qui ne leur viennent que de la lenteur du ſang dans l'utérus, & qui s'écoule dans leurs chaleurs. La ſeule différence qu'il y ait, c'eſt que dans les animaux qui ſe tiennent debout, la ſituation du corps le détermine plus fréquemment, & que dans les quadrupedes il s'y amaſſe plus lentement, & qu'il faut ces chaleurs de l'amour pour produire le même effet. Le défaut de tranſpiration, qui ne peut être proportionné à la quantité d'alimens que l'on prend, eſt la preuve certaine de la cauſe que j'ai apportée, qui produit les régles : car il ſe trouve quelquefois des hommes, dont la tranſpiration n'eſt pas plus abondante que chez les femmes. Auſſi leur arrive-t-il des évacuations périodiques : tantôt ce ſont des hémorrhoïdes, qui leur tiennent lieu de régles tous les mois, tantôt ce ſont des flux de ventre, tantôt des ſaignemens de nez, tantôt une abondance de pituite qui leur ſort de la bouche ou des narines, &

ſouvent

souvent lorsque la nature n'a pas assez de force pour pousser dehors ces superfluités, mille maladies leur font ressentir le défaut de cette transpiration si nécessaire.

Dans les femmes même qui se trouvent dans un âge trop avancé pour que la nature permette ces évacuations, il survient un dédale de maux, qui ne se guérissent que difficilement. Elles ont souvent de longues & dangereuses pertes de sang, soit à cause que les vaisseaux de la matrice n'ont pas la force de se refermer, soit à cause que l'âge diminue encore la transpiration, ce qui augmente la surabondance des humeurs : souvent elles ont des maux de tête violens, des vapeurs, des migraines, des saignemens de nez, des palpitations de cœur, & mille autres accidens qui ne les font périr que trop souvent, si l'on n'y remédie par les saignées & la diete.

Les regles sont donc causées par le défaut de transpiration, tant par rapport à la texture de la matrice, & aux vaisseaux repliés, que par rapport à la situation d'être debout; ce même défaut de transpiration dans les hommes leur fait essuyer mille maux. Je ne m'étends pas davantage pour vous prouver mon sentiment, que vous trouverez très-bien développé dans une These de M. Th. Bern. Bertrand, D. M. P. soutenue le 21 Mai 1711, dont le point étoit *An Catamenia à Plethorâ?* Vous aurez, je crois, grand plaisir à la lire; j'en connois peu de mieux écrites.

De tout ce que j'ai avancé on doit conclure que la transpiration interceptée est la cause d'une infinité de maladies, & reconnoître avec Sanctorius, que c'est la plus abondante de tou-

tes les évacuations, quoiqu'elle échappe à nos ſens. Je ſuis cependant perſuadé que l'on peut former bien des objections contre ce que je ſoutiens ; je ne vous ai même expoſé en détail mon ſentiment, que pour me conformer à votre volonté, & vous donner des preuves de l'attachement avec lequel j'ai l'honneur d'être, Monſieur, Votre, &c. B.

ARTICLE II,

Contenant quelques Obſervations de Pharmacie.

Lettre Critique ſur la Pharmacie Moderne de M. Pyraux.

L'Auteur ingénieux, & digne de beaucoup de conſidération, qui vient de mettre au jour un livre intitulé, *La Pharmacie Moderne*, ſe récriera peut-être contre un jeune Candidat, qui prétend, en liſant ſon Livre, y trouver des principes plus nuiſibles qu'utiles ; Mais, Monſieur, quelle que ſoit ma témérité, je ne puis m'empêcher de faire voir le ridicule de ce nouveau Coriphée.

A parcourir exactement cette Pharmacie, on ne voit autre choſe que des raiſonnemens, qui bien loin d'être de l'Auteur, ne ſont que des compilations, qui, ſi elles euſſent été copiées ſoigneuſement, auroient pû lui faire quelque honneur ; mais ſans doute pour s'acquérir plus de gloire, il a cru qu'il étoit bien de les déguiſer, & en effet, il a ſi bien réuſſi qu'elles ſont méconnoiſſables. Son point de vue cependant eſt

de marcher ſur les traces d'un habile *Maître*, * dont la ſeule réputation lui eſt connue, qu'il cite dans ſa préface ; & ſous lequel il eût été à ſouhaiter qu'il eût fait cinq ou ſix Cours de Pharmacie, peut-être après ce tems auroit-il ſçu faire une médecine. Analyſons, Monſieur, quelques-unes de ſes formules.

Décoction purgative.

℞	Sené en poudre.	
	jalap,	aa. ℥j
	turbith,	℥ß
	caſſe en bâton,	℥ij
	ſel de nitre,	℥j

Cuiſez le tout dans l'eau commune, ſ. q. paſſez-le enſuite, & que le malade en prenne ℥iv pour chaque doſe. **

Premierement, il auroit dû ſpécifier la quantité du véhicule, principalement ordonner pour combien de doſes : car enfin, eſt-ce pour quatre ou pour ſix ? Cependant, lorſque notre Auteur parle de la façon de formuler, il dit qu'il faut régler la quantité de *l'excipient*, & ſur-tout ne pas oublier de marquer en combien de doſes, & l'intervalle que le malade doit mettre entre chaque. *** A quoi ſert de dicter des regles, ſi celui qui les donne s'en écarte ? *On a ajouté à ces purgatifs le ſel de nitre pour rendre les reſines ſolubles dans l'eau, & pour retenir les parties volatiles que les purgatifs pourroient contenir.*

* M. Rouelle.
** P. 46
*** P. 33.

Pour emprunter le langage de l'Auteur, c'eſt ſans doute la ſcience de l'Analyſe qui lui aura appris que les ſels fixoient les parties mobiles d'un purgatif, & que le nitre rendoit les réſines ſolubles dans l'eau. S'il avoit quelque teinture de chymie, il ſçauroit qu'il n'eſt pas poſſible qu'un ſel empêche la diſſipation des parties volatiles ; que le nitre ne fut jamais le diſſolvant des reſines, ni aucun ſel neutre, excepté le ſel végétal, de ſeignette, & la terre folliée qui les attaquent à raiſon de leurs parties graſſes ; que l'alkali fixe a auſſi cette vertu, mais différente, puiſqu'il décompoſe en partie les reſines.

Lotion pour la Galle.

℞ Racines de patience ſauvage broyée.
d'aunée, ... *aa.* ℥iv
d'ellébore blanc broyée, ... ℥v
feuilles d'abſinthe coupées,
de creſſon de fontaine, *aa.* m̃j
ſel de tartre, ℥vj

Cuiſez-les dans de l'eau commune, ℔v juſqu'à la réduction de la quatrieme partie. *

Remarquez, Monſieur, qu'un remede qui n'eſt que pour l'extérieur, notre Docteur détermine le volume d'eau & ſa conſommation, & pour ce qui concerne l'intérieur qui eſt l'eſſentiel, il en laiſſe l'arbitre ; peut-être bien dans ſa pratique le dit-il à la Garde-malade : *l'abſinthe agit en ce cas par ſes parties huileuſes, le creſſon par ſon ſel fixe, & le ſel de tartre eſt déterſif.*

* P. 71.

Tous les gens de l'Art croient que le creſſon, qui eſt de la bande des *cruciferes*, donne dans l'ébullition de l'alkali volatil ; point du tout, Monſieur, ils ſe ſont trompé : c'eſt de l'alkali fixe, que les Chymiſtes diſent préſentement qu'il n'exiſte pas dans les plantes, & qu'il ne ſe forme que dans leur incinération ; ceci n'eſt que le commencement de ſes découvertes.

Injection Anodyne.

℞	Du lait,	℥j
	huile d'amandes douces,	℥j
	du laudanum en opiate,	ℊj

Mêlez le tout, & faites-en une injection. *...

L'Auteur eſt ſi inconſéquent qu'il ne ſe reſſouvient pas de ce qu'il a écrit au-deſſus de cette recette, ce qui lui arrive à chaque inſtant.

Il faut éviter une erreur aſſez commune, qui eſt de faire entrer les huiles dans les lavemens & les injections. Comme elles nagent ſur la liqueur, elles entrent les premieres dans les conduits qu'elles enduiſent de leurs parties oléagineuſes, & les rendent inſenſibles aux impreſſions du médicament, ** certainement quelque expérience lui aura montré que le lait & le laudanum étoient miſcibles avec l'huile.

Pour tirer le ſuc des plantes, il faut les piler, enſuite de quoi on les preſſe. Les borraginées, la laitue, le pourpier donnent beaucoup de ſuc ; il y en a qu'il faut faire macerer pour le tirer, celles qui contiennent de l'huile comme l'anis, le fenouil, &c. ne peuvent donner leur ſuc par l'expreſſion ; on n'en tire que l'huile. ***...

* P. 70.
** P. 70.
*** P. 72.

On diſtille les végétaux pour en retirer l'huile eſſentielle ; point du tout, ſi on en croit ce Chymiſte la preſſion ſuffit ; en vérité, Monſieur, c'eſt avoir l'imagination heureuſe.

On peut encore clarifier les ſucs en y mêlant un blanc d'œuf, & leur faiſant faire un bouillon. Il ne faut pas ſe ſervir de cette méthode pour ceux qui contiennent un eſprit volatil, ils perdroient leurs parties actives ; il vaut donc mieux le donner verd. *

Quel dégoûtant breuvage pour un malade, d'avaler la partie colorante des plantes ! Quoi ! ce Docteur ſi fécond ne ſçait-il pas la leur enlever ſans en diſſiper les parties mobiles ? Sûrement il n'y a pas réfléchi, ſes lumieres ſont trop profondes pour ignorer un procédé ſi trivial.

Oxymel.

℞	Bon miel,	℔ j
	du fort vinaigre,	℔ j
	Des fruits de concombre dans le point de leur maturité,	℔ ß

L'oxymel & le miel de concombre ſont deux compoſitions. M. PYRAUX n'en fait qu'une ; il paroît qu'il aime les amalgames, auſſi eſt-il Chymiſte. Régle générale pour donner la conſiſtance aux ſyrops : il faut deux parties de ſucre ſur une de fluide : cependant dans les ſyrops acides, on peut mettre un peu plus de ſucre, ils ſe conſervent mieux : mais il ne conviendroit pas de le faire pour les autres plantes ; cela occaſionneroit une fermentation qui gâteroit le ſyrop. ***

* P. 74.
** P. 76.
*** P. 80.

Ce début n'annonce rien de bon. Les syrops acides qui se gardent facilement, & auxquels on met moins de sucre à cause du corps muqueux, sont cependant au vouloir de M. PYRAUX ceux qui se gâtent plus promptement. Si on en mettoit trop aux syrops faits avec les décoctions, ils fermenteroient; un syrop cuit avec excès se candit, & le reste a sa juste proportion de sucre; c'est-à-dire, deux parties de sucre sur une de fluide comme l'Auteur l'a marqué plus haut. Que l'on mette une surabondance de sucre, ou que l'on cuise fortement, je crois que c'est la même chose; de plus, celui qui cuit trop est bon Artiste. Examinons maintenant, Monsieur, le manuel d'un de ces syrops.

Syrop d'Orgeat.

℞ Amandes douces séparés de leur écorce, ℥iij
amandes ameres sans écorce, ℥j
d'une décoction d'orge mondé, ℥ix

Broyez-les dans un mortier de marbre avec un pilon de bois; passez-les après en les exprimant, & ajoutez-y du sucre blanc, vingt onces.

Cuisez-les selon l'Art jusqu'à la consistance de syrop, quand il sera froid, ajoutez-y de l'eau de fleurs d'oranges, d'esprit de citron, *aa.* ℊ *

L'auteur demande jusqu'à la consistance de syrop, c'est une mépriſe; assurément, il veut parler de la consistance d'extrait, puisqu'en fondant seulement le sucre dans le lait d'amande, la consistance est déjà plus que syrupeuse; convenez, Monsieur, que le préambule répond à l'exécution.

* P. 99.

Pour connoître, ajoute l'auteur, s'il y a du cuivre dans un ſyrop, on y verſe du ſel de tartre fondu, & la liqueur devient bleue; * au moins devoit-il dire verte.

Gelée de Corne de Cerf.

℞ Rapure de corne de cerf, ℔ij
faites-la bouillir à petit feu
dans de l'eau commune, ℔iv
juſqu'à la conſiſtance de gelée, paſſez-là; & clarifiez-là avec le blanc d'œuf; ajoutez-y du bon
vin vieux, ℥iv
de la canelle, ℥ß
du ſuc de citron, ℥j**...

L'auteur de ſa pure grace donne cette gelée à la conſidération des Pharmaciens, *parce qu'ordinairement ils la préparent très-mal.* Soyez certain, Monſieur, que quant à moi, je lui en témoigne ma ſenſibilité; mais elle ſeroit plus grande, s'il nous avoit preſcrit une gelée qui puiſſe s'exécuter. Eſt-ce avant ou après la clarification que l'on emploie le vin, la canelle, & le ſuc de citron? Sans contredit, il ſuppoſe que les Apothicaires ſont inſtruits, mais M. PYRAUX a donc oublié qu'il a dit qu'ils étoient des ignorans? Ainſi, lorſqu'il rêvoit à l'ombre de ſon cabinet que quatre livres d'eau extrairoient la partie lymphatique d'une livre de corne de cerf, il falloit qu'il eût la bonté de ne rien omettre dans ſon chef-d'œuvre qu'il propoſe comme de lui, n'étant qu'un plagiaire peu exact de M. CHARAS, qui en bon Phar-

* P. 81.
** P. 103.

macien a demandé douze livres d'eau, & même si on en avoit le tems, laisser tremper la corne de cerf pour la mollifier.

Pilules Mercurielles.

℞ Racine de jalap.
aloës succotrin, *aa.* ℥ij
rhubarbe choisie.
scammonée, *aa.* ℥j
feuilles de sené.
mercure doux, *aa.* ℥iv
thérébenthine de Venise.
confection hamec, *aa.* ℥j
syrop de Nerprun, q. s.

Il est essentiel, pour faire ces pilules, d'éteindre le Mercure doux dans la thérébenthine. *

Jugez de M. PYRAUX par son extinction de Mercure doux, & pour apprécier entierement ses talens, suivez-moi, & armez-vous de courage.

Tablettes d'Althéa.

℞ Racine de pulpe d'althéa passée par le tamis, ℥xij
sucre, ℔ij
eau de fleurs d'oranges, ℥ij

Faites-les évaporer au bain-marie, jusqu'à la consistance d'électuaire, & vous en ferez des tablettes. **

Faut-il que l'auteur avance de pareils raison-

* P. 126.
** P. 136.

nemens ſans avoir conſulté l'expérience? car il eſt évident qu'il parleroit mieux.

Gouttes Anodynes de Sydenham.

℞	Vin d'Eſpagne,	℔i
	opium,	℥ij
	ſaffran,	℥j
	poudre de canelle,	
	de gérofle,	*aa.* ℥j

Vous les ferez infuſer enſemble au bain-marie pendant deux ou trois jours, juſqu'à ce qu'enfin la liqueur ait acquiſe une certaine conſiſtance.*

Le bain-marie, tant de fois répété, ſe trouve à la fin bien placé; *mais que la liqueur ait acquiſe une certaine conſiſtance*, c'eſt toujurs être auteur à ſpéculation.

Elixir cordial de Garus.

Il a copié la deſcription *du Codex* de la *Faculté de Paris*, mais pour tâcher de ſe faire un mérite, il y a joint du neuf.

	Syrop de Capillaire,	
	Eſprit aromatique,	*aa.* parties égales.
	tartre rectifié,	℥vj **.

Que ſignifie du *tartre rectifié?* C'eſt ce que je n'entends pas, j'en aurois accuſé mon ignorance, ſi je n'avois pas conſulté le célebre Maître qu'il s'attribue, qui ne le comprend pas plus que moi. Apparement, eſt-ce une prépartion chymique qu'il n'a pas encore publié.

* P. 180.
** P. 194.

Pommade pour les Levres.

℞ Graiſſe de porc lavée, ℥iiij
moëlle de bœuf, ℥j
racines d'iris de florence en poudre,
de calament aromatique, *aa.* ℥j
de gérofle, ℈j

Après avoir pilé groſſiérement ces aromates, vous les mettrez dans un nouet, & vous le ferez cuire à petit feu, avec la moëlle de bœuf & la graiſſe de porc. Vous y ajouterez enſuite

eau de fleurs d'orange, ℥ß

Après une légere ébullition, vous les paſſerez par un linge, & vous les laiſſerez refroidir. Vous en ſéparerez l'eau, & vous y ajouterez de la cire blanche, ℥j

racine d'orcanette ſ. q.
pour la colorer.

Vous les ferez fondre enſuite au bain-marie en les remuant juſqu'à la conſiſtance du ſyrop.*

Cette pommade, Monſieur, eſt trop bien conditionnée pour ne pas décider pertinemment que l'Auteur ait paſſé quelque tems chez les Parfumeurs, qui comme vous ſçavez ſont grands amateurs de leurs odeurs; mais admettre le bain-marie pour des onguens, des pommades & des tablettes, n'eſt autre choſe que le ridicule Pharmaceutique.

Emplâtre de Cinnabre naturel.

℞ Huile roſat, ℥xx
cinnabre naturel, ℥xij
cire jaune, ℥iij
eau commune, ℔ß

*P. 219.

Cuiſez le tout à petit feu, en le retirant de tems en tems, de crainte que l'emplâtre ne brûle ou ne blanchiſſe. Ajoutez la cire ſur la fin pour la faire fondre, & vous aurez votre emplâtre. *...

L'huile & le cinnabre s'uniſſent-ils? A la bonne heure, puiſque l'Auteur nous l'aſſure; mais n'auroit-il pas confondu le minium avec le cinnabre? Tous les deux ſont rouges; de-là, il a tiré les mêmes inductions.

Il n'eſt pas aiſé, Monſieur, de tenir contre de pareilles abſurdités, ni de ſoumettre à la Cenſure le nombre des fautes qui y regnent d'un bout à l'autre; car l'énumération ſe monte à cinquante-trois; ſi vous en exceptez les phraſes inintelligibles, & les expreſſions dures & étrangeres. Puiſque ſon deſſein eſt que ſa pharmacie ſerve de préceptes aux éleves, n'étoit-il pas plus juſte au lieu de ſa diſſertation ſur la petite Vérole, & la fievre intermittente, de faire un appendix des termes qu'il lui plaît d'innover, que de s'étendre ſur une matiere qui ne les regarde point? Il faut qu'il ſoit bien borné dans les connoiſſances Pharmaceutiques, ſi de ſon Livre, qui n'eſt qu'un index, elles n'en compoſent que la moitié. Croyons que ſes diſcours ſont des morceaux achevés, je laiſſe aux Médecins à en juger; pour moi, je penſe, Monſieur, que ce que je viens de vous détailler eſt ſuffiſant pour ne pas refuſer votre applaudiſſement à cet Auteur. Ce ſeroit injuſtement, puiſque ſa bonne volonté ſupplée à ſa capacité: car il invite tous les Médecins à réformer l'ancienne Pharmacie pour lui en ſubſtituer une fondée ſur les Loix de la Chymie. Peut-être quelqu'un y travaillera, mais je

*P. 223.

doute fort qu'il suive la route de notre Auteur. Nul n'ignore que les mauvais Livres de notre Art ne sont déja malheureusement qu'en trop grand nombre sans encore les multiplier, & ne produisent tous les jours que trop de sophistiqueurs qui ne s'occupent qu'à donner des Médicamens préjudicables à la société; rien n'est moins surprenant, puisqu'ils y puisent tout leur sçvoir. Au reste, Monsieur, il faut que nous soyons dans le siécle de la Librairie, pour qu'il soit imprimé, d'autant plus qu'il n'a l'approbation d'aucun Médecin.

Je suis, Monsieur, votre obéissant T... F...

TABLE DES CARACTERES MEDICINALES.

Livre,	℔
once,	℥
gros,	ʒ
scrupule,	℈
grains,	ℊ
gouttes,	gt
demi-livre, demi-once.	
demi-gros,	ß
poignées,	m
suffisante quantité,	s. q.

Réflexion sur les sels Neutres avec quelques conséquences utiles à la médecine.

II. ON regarde les sels neutres comme l'union d'un acide avec une substance, soit alkaline, soit terreuse, soit métallique; mais on n'a pas fait assez d'attention aux sels neutres,

qui ſont formés par l'union de deux acides avec quelqu'une de ces ſubſtances. On ſçait néanmoins que l'or n'eſt ſoluble que dans l'eau régale, & qu'il y a d'autres ſubſtances métalliques que l'eau régale diſſout: ces connoiſſances auroient dû faire conclure qu'il y avoit des ſubſtances ſuſceptibles de deux acides à la fois, & cette concluſion auroit bientôt conduit à quelque découverte. Mais une marque qu'on n'a pas ſongé à tirer cette conſéquence, c'eſt qu'on aſſure que l'acide vitriolique chaſſe tout autre acide uni à une ſubſtance alkaline: ſi on ſe contentoit de dire, que l'acide vitriolique affoiblit l'union de tout autre acide avec une ſubſtance alkaline, il n'y auroit rien que de vrai: mais la premiere maniere de s'exprimer eſt défectueuſe & erronnée; l'expérience ſuivante qui eſt la ſeule que j'aie faite à ce ſujet, ſuffit pour le prouver.

Si on prend de l'huile de vitriol qui ne ſoit pas trop concentrée, & qu'on la verſe ſur le double du nitre qui ne ſoit pas deſſéché au feu, à peine ſent-on l'odeur d'eſprit de nitre, & même on n'en ſent point du tout, ſi l'huile de vitriol eſt aſſez phlegmatique. Si on fait le mêlange dans une cornue de verre blanc, & qu'on diſtile à feu nud, on remarquera les phénomenes ſuivans; 1°. tout le nitre ſe diſſout à un degré de chaleur aſſez léger & avant que la liqueur bouille; il paſſe pour lors très-peu de vapeurs nitreuſes; 2°. A un dégré de chaleur un peu plus fort, la liqueur commence à bouillir, & produit d'abord un peu d'écume qui ceſſe bientôt: alors les vapeurs rouges ſont plus apparentes, elles ſont encore cependant très-phlegmatiques; 3°. En continuant la diſtillation, le phlegme ſurabondant à l'état ſalin ſe trouve paſſé dans le récipient

avec une certaine quantité d'esprit de nitre, mais la plus grande quantité de cet esprit se trouve encore dans la cornue. C'est dans ce moment que le sel qui est dans la cornue passe de l'état de dissolution à l'état de fusion; on s'apperçoit, à ce qu'il m'a paru, de ce passage, par l'écume qui recommence de nouveau avec un plus grand bourfoufflement que la premiere fois, mais le sel ne cesse aucun instant d'être fluide. Il est visible qu'alors le degré de chaleur est plus que suffisant pour faire passer tout l'esprit de nitre dans la cornue, s'il étoit absolument dégagé: mais si on n'augmentoit pas le feu, on cesseroit bientôt de voir les vapeurs rouges; mais il ne faut pas l'augmenter trop subitement, de peur de faire passer le sel dans le récipient; 4°. Pour retirer les derniers atômes d'esprit de nitre, on est obligé de donner un feu qui fait fondre le cul de la cornue; 5° Lorsque l'esprit de nitre est presque tout passé, le sel qui est dans la cornue commence à perdre sa fluidité, parce que c'est pour lors un tartre vitriolé qui n'est pas susceptible de fusion.

6°. Si un peu avant que le sel ait perdu sa fluidité, on en retire une partie, il se coagule sur le champ en une masse d'une belle blancheur ressemblante à du crystal minéral; mais qui a une saveur fort acide.

Cet exposé paroît suffisant pour conclure 1°. que l'Alkali de nitre (& peut-être toutes les substances alkalines) sont susceptibles de l'union de deux acides qui forment un sel différent de ceux qui sont formés par l'union de l'une des deux acides : cette différence peut se prouver par l'eau seule de dissolution, car le sel dont il est question demande moins d'eau

que le nitre pour être diſſous, & par conſéquent beaucoup mois auſſi que le tartre vitriolé.

2°. Le nitre en fuſion, & qui n'eſt expoſé qu'au degré de feu abſolument néceſſaire pour le tenir en cet état de fuſion, eſt ſuſceptible d'une addition d'acide vitriolique, ſans perdre autant de ſon acide que cette addition pourroit lui en faire perdre à un plus grand degré de feu.

3°. Cette theorie donne lieu de ſoupconner que le cryſtal-minéral n'eſt pas ſimplement du nitre uni à un peu de tartre vitriolé, comme pluſieurs Chymiſtes le penſent; que c'eſt un nitre qui a un peu d'excès d'acide à cauſe d'une légere addition de l'acide vitriolique, & qui eſt par conſéquent plus rafraichiſſant que le nitre ordinaire.

4°. Que faute de précaution, on peut avoir un ſel *de duobus* qui ſoit émétique ou trop acide, quoiqu'on ſe ſoit ſervi d'huile de vitriol pour la diſtillation de l'eau forte. On croit communément que l'éméticité du ſel *de duobus*, vient des parties vitrioliques cuivreuſes qui ſe trouvent dans le vitriol de Mars, lorſqu'on emploie ce dernier pour la diſtillation de l'eau forte: mais lors même qu'on emploie l'huile de vitriol, ſi on ne pouſſe pas aſſez le feu ſur la fin, il reſte toujours un peu d'excès d'acide, & ſi on vient enſuite à faire évaporer la diſſolution du ſel dans les chaudrons de fer, il ſe forme un vitriol de Mars qui ſe mêle avec les dernieres cryſtalliſations, & rend le ſel émétique.

FIN.

TABLE
DES MATIERES
Contenues dans cette partie.

ARTICLE PREMIER.

I. *Lettre de M. de Cantwel, Docteur Régent de la Faculté de Médecine, à M. le Camus, Docteur Régent de la même Faculté.*
II. *Sur une maladie singuliere.*
III. *Consultation pour M... attaqué d'une goutte héréditaire.*
IV. *Lettre à M... sur la transpiration & sur la cause du flux menstruel des femmes.*

ARTICLE II.

I. *Lettre critique sur la Pharmacie Moderne de M. Pyraux.*
II. *Réflexion sur les sels neutres, avec conséquences utiles à la Médecine.*

Fin de la Table des Matieres.

JOURNAL
DE MÉDECINE, CHIRURGIE ET PHARMACIE.

SECONDE ÉDITION.

AOÛT 1754.

Tome I.

A PARIS,
Chez DIDOT, Libraire, Quai des Augustins.

M. DCC. LXXXIII.
Avec Approbation & Privilege.

RECUEIL
PÉRIODIQUE
D'OBSERVATIONS

De Médecine, de Chirurgie & de Pharmacie.

AOÛT 1754.

ARTICLE PREMIER,

Contenant quelques Observations de Médecine.

Lettre au ſujet de trois maladies différentes.

I. QUOIQUE je ne ſois point Médecin, Monſieur, je prends part à tout ce qui peut perfectionner cette profeſſion dont l'objet intéreſſe tous les hommes. Cette raiſon m'a fait prendre le parti de vous communiquer trois Obſervations de maladies qui ſont ſurvenues à des perſonnes de ma connoiſſance, pour vous prier de les rendre publiques, ſi vous croyez qu'elles puiſſent être de

quelque utilité. J'aurois desiré que le Médecin qui a vu ces trois malades eût pû rédiger lui-même ce que je vous envoie ; mais ses occupations ne le lui ayant pas permis, j'ai cru qu'il valoit mieux encore vous en faire part moi-même que de les laisser dans l'oubli. J'ai l'honneur d'être, &c.

Sur une Paralysie des parties internes.

M. . . . . âgé de vingt-cinq ans, fort & robuste, se sentit tout-à-coup attaqué d'une forte douleur avec difficulté d'uriner & vomissement.

Le Médecin fut appellé & croyant que c'étoit une colique néphrétique, comme les symptômes sembloient le prouver, il le fit saigner promptement, & lui fit donner un lavement ; mais quelques heures après, il tomba dans une paralysie depuis la ceinture en bas. La vessie & les intestins furent aussi attaqués de paralysie. Il ne sentoit pas les lavemens quelque chauds qu'ils fussent, & ne pouvoit les rendre qu'à force d'y dissoudre du sel ; ce qui obligea d'introduire dans la vessie par l'urêtre une *algalie* & la presser sur l'adomen vers la région hypogastrique pour le faire pisser. M. C. ayant été appellé & l'ayant vu, désespéra de lui, à cause de la paralysie interne, qui prouvoit que la matiere s'étoit insinuée dans les nerfs, d'où elle ne pouvoit être chassée que très-difficilement. Cependant il lui fit donner l'émétique pour tenter de le dégager. Il ne fut que peu vuidé & sans soulagement ; parce que les voies inférieures étoient en partie paralytiques & comme insensibles. Son pouls devint petit & bas, & il mourut à dix heures du soir.

M. C. regarda ceci comme un cas fort particulier, parce que les paralysies des parties in-

ternes ſont rares, & d'ailleurs dans ce cas on voit une matiere qui cauſe tous les ſymptômes & qui réſiſte quelquefois aux plus forts purgatifs. M. C. s'informa avec ſoin de tout ce qui avoit pu précéder la maladie, & il ſut que le malade avoit eu l'été paſſé des chancres qu'on lui avoit fait paſſer trop tôt, & qui de tous les maux vénériens, donnent le plus ſouvent & le plus vîte la vérole, ſur-tout quand ils ſont mal traités & négligés : ce qui fit que le virus ſe mêla avec la maſſe du ſang, l'infecta, & ſe manifeſta de nouveau dans la ſuite. Car on vit ſur ſon corps, après ſa mort des puſtules ; on trouva un petit ulcere à la langue, & il avoit ſenti auparavant des douleurs de rhumatiſme : mais comme la ſaiſon étoit devenue froide, le virus n'ayant pas pu gagner l'habitude du corps que le froid de l'hyver avoit rendu trop ſerré, a regorgé dans les vaiſſeaux internes, & s'eſt jetté au commencement vers les lombes où il a cauſé des douleurs ; & vers l'eſtomac, ce qui a occaſionné le vomiſſement. Il a pénétré dans les nerfs de la veſſie & des inteſtins, & dans les nerfs cruraux, & s'eſt jetté auſſi ſur le nerf intercoſtal & même ſur les cardiaques, puiſque le pouls a toujours été fort petit. M. C. dit qu'il faut que ces accidens & la mort ſoient cauſés par le virus ; car on ne peut pas ſoupçonner autre choſe ; ce que confirment les chancres : d'ailleurs l'homme étoit fort vigoureux, réglé dans ſa maniere de vivre, & n'avoit fait aucun autre excès. M. C. dit que s'il n'avoit eu que la paralyſie des parties inférieures, il l'auroit fait paſſer par les frictions, omettant les bains qui ne conviennent pas dans les paralyſies, excepté les thermaux, qui ſont l'unique reméde pour les

guérir, attendu que l'émétique n'avoit pas pû le dégager. L'uſage du mercure auroit été bon pour deux raiſons; 1°. Pour le virus; 2°. Pour la paralyſie, en tant qu'il fait évacuer une grande quantité de ſéroſités, en augmentant beaucoup la tranſpiration. C'eſt même à cette tranſpiration interceptée que l'on doit attribuer la ſalivation, qui eſt toujours plus fréquente, à choſes égales, l'hyver que l'été, telles précautions qu'on prenne.

Ulcere Scrophuleux & Fiſtuleux avec carie des os du carpe.

II. Une fille avoit une tumeur à la main, qui avoit été traitée au commencement avec les remédes ordinaires; enſuite de quoi elle diminua en quelque maniere, mais reparut peu après avec dureté & une réſiſtance extraordinaires, approchant fort des tumeurs qu'on appelle *froides*. On lui appliqua les remédes émolliens, réſolutifs; ce qui n'avança de rien. On fut d'avis d'en faire l'ouverture, & comme on ſoupçonnoit quelque carie à l'os, à cauſe de l'opiniâtreté de la tumeur, on fit deux ouvertures; une d'un côté, & l'autre de l'autre côté de la tumeur. On les prolongea juſqu'à ce qu'on apperçut l'os carié. Cette carie jetta du pus tout ſéreux, elle avoit ſes bords calleux, étoit fort dure & ſans douleur. Tous les remédes qu'on appliquoit ne ſervoient de rien, ce qui fit dire au Médecin que c'étoit une tumeur ſcrophuleuſe, qui venoit apparemment d'un ſel acide mêlé avec beaucoup de parties terreſtres & tartareuſes, dont le ſang tout ſéreux qu'il étoit, étoit chargé; on attribua ce vice du ſang à la ſuppreſſion des mois de la malade, laquelle ne

les avoit jamais eu que deux ou trois fois, & en petite quantité. Cette tumeur se produisit plutôt en cette partie qu'en une autre, à cause de la disposition particuliere qui donna lieu peu à peu à la congestion de cette matiere. Les Médecins disoient que la matiere qui produisoit cette tumeur pouvoit devenir assez corrosive pour se changer en cancer, parce que ces sels acides, embarrassés, venant à être en liberté & plus dégagés, agiroient contre la substance des parties & les rongeroient, d'où s'ensuivroit le cancer qui différe des écrouelles, en ce qu'il est douloureux, & qu'il s'étend vers les parties voisines; ce qu'on voit arriver tous les jours.

Pour guérir cette maladie, on tomba d'accord de purifier la masse du sang de ces parties salines & terrestres qui causoient cette tumeur. Le meilleur remède étoit de se se vir des apéritifs pour redonner les mois à cette fille, & par ce moyen décharger la masse du sang de ses impuretés. Les bouillons apéritifs avec les purgations faites avec le mercure doux réitérées de tems-en-tems soulagerent la malade. Ensuite on en vint à l'opiate d'acier dans lequel on fit entrer les résines, la poudre d'écrevisse. On y ajouta ensuite la poudre de cloporte, & on lui fit faire usage du petit-lait, & d'autres remédes. Afin de ne pas laisser périr la main de cette fille, on se servit de l'éponge préparée, laquelle dilate la plaie en se gonflant par les eaux & humidités qu'elle reçoit, à laquelle on ajouta le sublimé-corrosif, qui rongeant petit à petit, fit une ouverture assez grande par son escarre, pour que l'on pût porter le feu ou les remédes nécessaires sur la carie des os. Sur la

fin, la ptisane sudorifique fut employée avec bien du succès, & pendant ce tems on fit faire des frictions sur la partie avec deux gros d'onguent mercuriel à parties égales de deux jours l'un. Ce traitement a duré cinq mois, & la malade a été parfaitement guérie.

Sur une suppression d'urine causée par un ulcere aux deux reins.

III. Un homme de trente ans, ayant un ulcere aux deux reins depuis quatre ans, y sentoit une grande chaleur, ce qui venoit apparemment de quelque inflammation ou embarras qu'un pus âcre y pouvoit causer. Il lui prit une suppression d'urine avec vomissement, ce qui probablement étoit occasionné par les ulceres des reins, car la vessie n'étoit point tendue. Dans le premier jour de la suppression d'urine, il fut saigné une fois sans soulagement. M***. ayant été consulté ordonna une saignée le second jour, & on le mit dans le demi-bain. Pendant qu'il y étoit, on lui donna un gros de cloportes séchés au four dans un verre d'eau de manne. Le même soir il fut encore saigné, & cependant le vomissement continua toujours. On lui donna dix gouttes d'esprit de térébenthine dans un julep qu'il vomit. Comme il vomissoit le bouillon & l'eau, M***. lui fit prendre un jaune d'œuf dans le bouillon, & un verre d'eau à la glace par-dessus. On le saigna au pied le matin du troisieme jour de sa maladie, & il prit un lavement avec la térébenthine & la casse. Après l'avoir rendu, on le mit dans le demi-bain, où il prit deux cuillerées d'huile d'amandes douces avec autant de suc de citron, pour

dissoudre quelques gouttes de sang ou de pus qui bouchoient les reins. Il rendit alors un peu d'urine sanglante, à cause, sans doute, que quelques vaisseaux des reins s'étoient ouverts; ce qui empêcha de donner de plus forts apéritifs de crainte d'occasionner une hémorrhagie plus violente par les reins.

Le soir il se mit dans le demi-bain, & prit une émulsion avec l'esprit de sel, & continua d'en faire usage pendant quatre jours. La nuit il rendit encore un peu d'urine sanglante avec du pus. Il essaya souvent d'uriner, mais il n'y avoit rien dans la vessie, ce qui étoit facile à connoître par le défaut de tension. Le quatriéme jour de sa maladie, il ne vomissoit pas la crême d'orge ni les bouillons. On fit le matin une saignée de deux palettes, & le sang se trouva tout séreux. Le cinquiéme, il urina un peu, mais il rendit du pus & du sang. Il s'assoupit ensuite, mais le vomissement recommença; cependant on le nourrissoit toujours avec des œufs comme dessus. On auroit voulu pouvoir le saigner encore, quoiqu'il l'eût été quatre fois, mais on ne put le faire davantage, parce que son pouls étoit petit, qu'il se nourrissoit peu, qu'il rejettoit tout, & que son sang étoit noyé de sérosité. On continua le lavement ordinaire, le bain & la potion suivante.

Prenez

racines de guimauve,
de piſſenlit, de chaque, une once & demie;
feuilles de millepertuis,
de ſoucis de campagne, de chaque, deux pincées,
d'aigremoine,
de capillaires,
de turquette, de chaque, une demi-poignée.

Après les avoir coupées & lavées, jettez deſſus trois demi-ſeptiers d'eau bouillante: laiſſez infuſer juſqu'à ce que l'eau ſoit froide. Paſſez le tout pour trois priſes, à chacune deſquelles vous ajouterez,

ſyrop de guimauve de Fernel, une demi-once,
eſprit de ſel, ſix gouttes.

Dans la premiere priſe que le malade prendra une demi-heure après avoir été dans ſon demi-bain, on y fera fondre,

pulpe de caſſe, une once.

Le ſeptiéme jour de la maladie, il ne rendit qu'un peu d'urine mêlée de pus & de ſang, ne gardant que les jaunes d'œufs & la crême d'orge qu'il prenoit alternativement, avec un verre d'eau à la glace par-deſſus. Quand on vouloit lui faire garder le bouillon, il falloit qu'il fut froid. Comme il eut quelques tranchées, on lui fit prendre des lavemens de lait & d'eau d'orge avec le miel roſat. Il a toujours continué les demi-bains ſoir & matin, pendant leſquels on lui faiſoit prendre la potion indiquée ci-deſſus. On lui fit auſſi faire uſage de la ptiſanne de cynorrhodon. Il paſſa la nuit ſuivante ſans dormir,

& il rendit un peu d'urine & de ſang. On continua toujours à le nourrir avec la crême d'orge & les œufs.

Le malade paſſa huit jours ſans uriner, & il paroît ſurprenant qu'il ne ſoit arrivé aucun accident de ceux qui ont coutume de ſurvenir dans les ſuppreſſions, comme aſſoupiſſement, difficulté de reſpirer, hydropiſie, &c. Enfin le huitiéme jour au ſoir, les reins ſe débouchérent, & il rendit une quantité prodigieuſe d'urine; ce qui le tira pour lors entiérement d'affaire.

L'année ſuivante, le même malade fut attaqué de nouveau d'une ſuppreſſion d'urine. Le Médecin qui l'avoit traité dans ſa derniere maladie fut appellé, & il le fit ſaigner quatre fois. Le malade cependant rendoit des urines ſanglantes, & en petite quantité. Il prit le demi-bain le ſoir & le matin, avec les potions appéritives décrites ci-deſſus. Il fut purgé avec de la caſſe, & des lavemens plus forts, auxquels on ajouta le diaprun, parce qu'il alloit plus difficilement à la ſelle que dans ſa derniere maladie. On lui fit faire uſage de la ptiſanne de cynorrhodon avec la ſemence de lin; mais il ne vouloit boire que très-peu, afin de ne pas augmenter l'urine qui ne paſſoit pas. Sa nourriture fut la même que dans l'autre maladie.

Quoiqu'il ait eu de fréquens hoquets dans le commencement de ſa maladie, il n'a cependant vomi que le huitiéme jour; mais il ſe trouvoit ſouvent mal. On lui ordonna alors la poudre ſuivante:

Prenez

cloportes en poudre, un ſcrupule,

corail rouge préparé, un demi-gros.

Mettez-les en poudre, & prenez cette poudre dans un verre de décoction de pois-chiches rouges.

La ſuppreſſion continua toujours, & le malade ne rendoit que quelques gouttes d'urine mêlée avec du ſang, & le ventre ne ſe lâchoit pas. Le douziéme jour, il rendit beaucoup par les ſelles; ce qui lui cauſa un grand ſoulagement. On fut obligé de diſcontinuer le demi-bain à cauſe de la foibleſſe du malade, & l'on avoit lieu de craindre qu'il ne lui ſurvînt quelque défaillance lorſqu'il le prendroit. On le purgea de tems-en-tems avec la caſſe & le jalap. Il n'avoit pas le ventre tendu, ni aucune marque d'épanchement d'eau, & l'aſſoupiſſement n'étoit pas conſidérable; il vomiſſoit cependant des matieres amères. Comme il ne pouvoit conſerver les bouillons, on lui fit prendre des gelées de veau & de poulet. Tous les remédes ont été inutiles, & il mourut le vingt-huitiéme jour. Ce qui eſt ſurprenant, c'eſt qu'il n'a eu aucun accident conſidérable. Sur la fin, ſon ventre étoit un peu tendu.

Conſultation pour une affection ſcorbutique.

IV. La maladie par laquelle nous ſommes conſultés, nous paroît d'autant plus grave qu'il y a environ vingt ans qu'elle s'eſt manifeſtée d'une façon non équivoque, quoiqu'on ait imaginé pendant un certain tems que la malade étoit attaquée de la poitrine; ſans doute pour n'avoir point fait attention aux ſignes qui démontroient clairement l'affection ſcorbutique, & pour avoir pris quelques ſymptômes de la maladie, pour la maladie elle-même. Ceux qui

ſe ſont ainſi mépris ignoroient apparemment que la maladie dont il s'agit, ſe maſque de mille façons différentes, qui n'empêchent cependant pas les gens éclairés de la reconnoître. Il y a même tout lieu de croire que les différens accidens, ſavoir, les rhûmes fréquens, les péripneumonies, les lienteries, les rétentions d'urine, les fiévres de différentes eſpéces, & les douleurs de rhumatiſme qui ont tourmenté depuis la malade, & qui ont empêché M. le Médecin ordinaire de continuer les remédes appropriés à l'affection ſcorbutique; il y a lieu, dis-je, de penſer que tous ces accidens ont été produits par la même cauſe.

Il s'agit d'apporter reméde à l'état préſent de la malade, qui depuis quatre ans ſpécialement éprouve une douleur de ſciatique, & actuellement a une foibleſſe ſi grande dans les extrémités inférieures, qu'elle ne peut marcher ni même ſe ſoutenir; en outre, il s'eſt joint des tumeurs œdémateuſes aux jambes & aux cuiſſes, le bas-ventre & les parties ſupérieures même commencent à s'enfler: tout ſemble menacer une hydropiſie prochaine, d'autant plus que tous les remédes ſagement adminiſtrés par M. le Médecin ordinaire, & dont il étoit important d'être inſtruit, n'ont juſqu'ici paru produire aucun ſoulagement à la malade. Car il faut peu compter ſur les régles qui ont toujours paru périodiquement, la facilité que les parties du ſang ont à ſe déſunir, le peu de liaiſon qu'elles ont entre elles, tout a concouru à les faire paroître régulièrement; d'ailleurs, on obſerve que la malade a été ſujette à des fleurs blanches en différens tems.

Dans ces circonſtances, nous propoſerions

l'uſage d'une ptiſane faite avec une demi-once de racine de raifort ſauvage, & pareille doſe de racine de patience dans trois chopines d'eau réduites à pinte, & à laquelle on ajouteroit, après l'avoir paſſée, vingt grains de ſel de nitre; il faudroit que la malade en bût une pinte tous les jours; il ſeroit néceſſaire qu'elle prît pendant huit jours les bouillons ſuivans.

Prenez racines d'aunée, une once; feuilles de fumeterre, de cochléaria, creſſon, de chaque une poignée; ſemence de raifort ſauvage, une demi-once; douze écreviſſes; une demi-livre de rouelle de veau dans ſuffiſante quantité d'eau pour deux bouillons, dont la malade en prendroit un le matin à jeun, & l'autre quatre heures après ſon dîner. Immédiatement avant chaque bouillon elle prendroit un gros de l'opiate ſuivant.

Prenez conſerve d'aunée, une demi-once; tartre vitriolé, un gros; rhubarbe, deux gros; jalap un ſcrupule; canelle, un gros; incorporez le tout avec ſuffiſante quantité de ſyrop de Nerprun.

Après huit jours de l'uſage des bouillons, & de l'opiate, la malade ſera purgée de la façon ſuivante.

Prenez racine de petit houx, une once; polypode de chêne, ſix gros; feuilles de chicorée ſauvage, une poignée; ſenné mondé, une once; tartre vitriolé, deux gros; rhubarbe, un gros, avec un bâton de réglisſe dans ſuffiſante quantité d'eau pour réduire à une pinte, que la malade prendra en deux matinées, en trois verres chaque fois, ayant ſoin de laiſſer deux heures d'intervalle entre chaque verre, & de ne boire un bouillon qu'un heure après le ſecond.

Elle reprendra enſuite encore pendant huit jours l'uſage des bouillons, & de l'opiate ſuſdit, & ſera repurgée après de la même maniere.

Pendant tout ce tems, la malade ne vivra que de ſoupes peu mitonnées, de bouillons, de ris au gras, & d'œufs frais, & aura ſoin de manger quatre ou cinq fois dans la journée peu à chaque fois, pour faciliter la digeſtion, qui vraiſemblablement ſe fait mal.

Je propoſerois auſſi de frotter avec des linges chauds, ou avec une liqueur ſpiritueuſe, & de l'eau vulnéraire les parties inférieures de la malade, pour tâcher de ranimer le ton des parties, qui eſt conſidérablement affoibli. La malade pourroit auſſi uſer, ſuivant le beſoin, pour ſes gencives d'un gargariſme fait avec deux onces de ſuc de limon, une once d'eſprit-de-vin camphré, un gros de ſel ammoniac, & quatre onces d'eau de plantin.

Si l'enflure diminuoit par les remédes indiqués, je conſeillerois de paſſer à l'uſage d'eaux minérales, analogues à celles de Forges, s'il eſt poſſible d'en avoir dans le pays, dont la malade prendroit pendant 15 jours trois chopines ou deux pintes tous les matins, ayant ſoin de les rendre purgatives de deux jours l'un, par un paquet ou un demi-paquet de ſel de ſeignette, ſuivant la force des eaux & l'état de la malade, qui pourroit alors manger à ſon dîner un peu de poulet ſeulement, ayant ſoin de prendre tous les jours dans ſa premiere cuillerée de ſoupe quinze grains de rhubarbe en poudre. Pour lors la malade quitteroit l'uſage de la ptiſane preſcrite, & boiroit ſeulement l'après-midi quelques verres de limonade.

Si par tous les remédes propoſés la malade

ſe trouvoit mieux, alors je ſerois d'avis qu'elle ſe mît au lait de chévre, que je préférerois à tout autre dans les circonſtances préſantes.

Tels ſont les remédes que j'imagine les plus propres pour l'état actuel de la malade, qui par-là pourra prévenir les accidens dont elle eſt menacée. Je m'en rapporte cependant en tout à la prudence & à l'habileté de M. le Médecin ordinaire, qui les pourra modifier ſuivant les différentes circonſtances, ſi l'on n'aime mieux me faire part de leur effet. B... d. m. p.

La malade a fait uſage des remédes indiqués ci-deſſus, & jouit maintenant d'une parfaite ſanté.

Maladie extraordinaire de la peau arrivée à une Dame dans le Royaume de Naples, & qui a été guérie par les ſoins de M. Charles Curzio, Médecin de la méme Ville.

V. Le 22 Juin 1752, une jeune Dame âgée de dix-ſept ans, nommée Patrice Galieri, dont la peau s'étoit endurcie comme l'écorce d'un bois ſec & dur, ſe tranſporta à l'Hôpital Royal des Incurables de Naples. Les Médecins qui s'y étoient aſſemblés, aſſuroient que cette maladie étoit très-extraordinaire. Cette Dame ne ſentoit autre choſe qu'une extrême tenſion & dureté par toute la peau; ce qui l'empêchoit de mouvoir ſes membres avec facilité. Cette tenſion & cette dureté n'étoient cependant pas égales par toutes les parties de ſon corps. Elles étoient plus ſenſibles au col, au front, & aux paupieres; en ſorte qu'elle

ne pouvoit ni ouvrir ces dernieres, ni les fermer entiérement. Les levres, la langue, l'abdomen, & la largeur de quatre doigts de la ligne blanche ſe trouvoient auſſi particuliérement affectés de cette maladie. A la vérité, les muſcles étoient libres, & les articulations s'étendoient & ſe fléchiſſoient à la volonté de la malade. Ainſi ce n'étoit pas le défaut des muſcles eux-mêmes qui empêchoit les parties de ſon corps de faire les mouvemens naturels; mais ſeulement la dureté & la tenſion de la peau qui ne cédoit pas au mouvement des muſcles.

Si l'on touchoit à ſa peau, on la trouvoit beaucoup moins chaude que dans l'état naturel; lorſqu'on la preſſoit avec l'ongle, la malade diſoit qu'elle ſentoit une douleur ſemblable à celle que produiroit le déchirement de la peau. Le pouls étoit profond & lourd, mais le battement en étoit égal & régulier. La reſpiration étoit libre & nullement interrompue ou forcée: il paroiſſoit que la digeſtion ſe faiſoit aſſez bien, ſi ce n'étoit qu'après le dîner la malade éprouvoit une plus grande tenſion & preſſion dans le ventre. A l'égard des excrémens, la matiere fécale étoit ordinaire, naturelle & rendue avec facilité; mais l'urine étoit beaucoup plus abondante que la quantité de boiſſon qu'elle prenoit. Elle étoit chargée de ſels: ce qui devoit néceſſairement arriver, la tranſpiration ſenſible & inſenſible étant entiérement ſupprimée, puiſqu'il y avoit long-tems que la malade n'avoit ſué, quoiqu'elle ſe fût beaucoup fatiguée & exercée. Elle dormoit tranquillement, & autant de tems que les douleurs qu'elle ſentoit en ſe remuant lui pouvoient permettre.

Elle déclara que ſon mal avoit commencé par le col, qu'il avoit enſuite gagné le viſage, & que ſucceſſivement elle avoit ſenti ſa peau s'endurcir, & ſe roidir à chaque extrêmité de ſon corps. Elle déclara auſſi qu'elle n'avoit jamais eu d'autre incommodité qu'une petite fievre qu'il l'avoit priſe quelques années avant ſa maladie : que d'ailleurs elle n'avoit jamais été ſaiſie d'aucune peur, ou agitée de quelque paſſion violente, mais qu'elle n'avoit jamais eu ſes regles.

M. Curzio ordonna d'abord à ſa malade de prendre les bains d'eau douce, qui loin de diminuer le mal, ne ſervirent qu'à l'augmenter & à cauſer à la malade des convulſions ſpaſmodiques. Le Médecin perſuadé que la peſanteur de l'eau contribuoit à ce déſordre, lui fit prendre les bains de vapeurs dans ſon lit même. Cet expédient eut tout l'effet que le Médecin pouvoit en eſpérer, car la malade commença à ſuer dès le ſixieme jour. Ces bains furent continués pendant vingt jours, après leſquels le Médecin fit prendre à la malade le petit lait l'eſpace de deux ou trois jours de ſuite. Il paſſoit aſſez facilement par la voie des urines; mais quand cela n'arrivoit pas, la malade prenoit des lavemens anodyns ou un électuaire de caſſe. Après toutes ces préparations, le Médecin lui fit tirer du pied une livre de ſang. Cependant les bains de vapeurs furent continués pendant quarante jours, & alors on commença à appercevoir quelque molleſſe dans la peau des jambes.

Comme le Médecin s'apperçut que l'air froid incommodoit la malade, il la fit tranſporter dans un lieu où l'atmoſphere avoit un degré

égal de chaleur. Il continua à lui faire prendre de tems en tems les bains de vapeurs, & lui fit boire à chaque repas une eau anti-vénérienne, mêlée avec de l'eau commune. Enfin au bout de cinq mois la mollesse de la peau qui avoit commencé par les jambes s'étendit jusqu'aux cuisses, & ensuite jusqu'aux bras. Le Docteur Curzio se détermina alors à donner à sa malade des remedes plus efficaces. Il lui fit prendre par la bouche du mercure bien dépuré, & dépouillé de tout ce qu'il a de plomb. Il l'avoit purgée avec deux onces de casse & une livre de petit lait, & lui avoit fait faire une saignée. Elle prit ainsi le mercure pendant quatre mois, ayant commencé par une dose de cinq grains avec une demi - dragme de casse. Elle buvoit par-dessus un verre de décoction de salsepareille, infusée dans de l'eau bouillante, qu'on laissoit ensuite refroidir. Dix jours après, on ajouta un grain de mercure qui fut poussé dans la suite jusqu'au nombre de douze qu'on n'a jamais passé. Pendant que la malade prenoit le mercure, elle demeura toujours dans un lieu où la chaleur étoit égale, & elle faisoit usage de tems en tems des bains de vapeurs. Enfin la peau parut molle & flexible, & la malade put se lever, se tenir sur ses pieds, & se servir librement de tous ses membres. Il étoit cependant resté quelques duretés au visage & aux extrémités des levres, mais elles ont cessé insensiblement, & la peau s'est relâché. Il est vrai qu'on observoit au toucher une certaine tension contre nature dans les muscles, sur-tout dans ceux du radius & de l'extrémité de la main. M. Curzio ordonna à la malade de faire un long usage du lait dont elle avoit ressenti de si bons effets.

Cette observation est tirée d'une dissertation de M. Curzio. Elle est imprimée à Naples, & contient quatre-vingt-trois pages.

Voyez la Gazette littéraire de Florence, n°. 22, pag. 172 & suiv.

On demande si cette maladie n'auroit pas quelque rapport avec celle de la nommée Supiot, sur laquelle M. Morand d. m. p. a donné un petit traité historique, & l'on prie en même tems les personnes qui sont en état de travailler sur ces sortes de matieres, de donner leurs observations sur cette maladie, & de les communiquer au public par la voie de ce Recueil.

OBSERVATIONS

Sur un lait répandu, & autres fâcheuses suites d'un accouchement.

IV. Une Dame âgée d'environ 36 ans, après avoir déjà souffert deux ou trois accouchemens fâcheux, eu égard à leurs suites, devint grosse en 17... & vers le troisieme mois de sa grossesse, fut attaquée d'une fievre érésypelateuse. On la traita de la maniere la plus convenable, & elle accoucha heureusement & à terme, le 20 Février 17... quoique cependant elle ait toujours eu une santé bien foible, le cinquieme jour de son accouchement, elle fut si fort agitée par la suppression des lochies & du lait, qu'ayant fait venir un Médecin & un Chirurgien, elle fut administrée le matin même. Elle prenoit déjà l'*arcanum duplicatum* (le tartre vitriolé) en ptisane. Mais en place de ce sel, on lui ordonna du nitre, des anodyns, des huileux, un régime approprié à la maladie, des

fomentations sur la région hypogastrique, des cordiaux doux à prendre par cuillerées. Ces remedes & autres semblables soulagerent la malade. Ses lochies coulerent, elle avoit le ventre libre ; on la purgea plusieurs fois avec de la manne & de l'huile dans des bouillons. Cependant les sueurs abondantes diminuerent peu-à-peu, l'appétit revint avec le sommeil, & au milieu du mois de Mars, la malade n'eut plus besoin de Médecin.

Il faut remarquer qu'elle ne fut point saignée à cause de l'abattement total de ses forces, & que depuis six mois, suivant l'observation des plus habiles Chirurgiens, il périssoit beaucoup de femmes en couches par rapport à l'intempérie de l'air qui passoit d'une chaleur excessive à un froid subit, & peut-être aussi par rapport au mauvais régime qu'elles observoient pendant leur grossesse.

Mais quoique la malade parût hors de danger, son lait se répandit insensiblement par tout son corps ; la fievre s'alluma, elle perdit l'appétit, eut des élancemens dans le bas-ventre, des nausées, & une insomnie : en un mot, elle se trouva dans un triste état. On appella le Médecin au commencement du mois de Mai. Il observa, outre les accidens susdits, une fievre presque continuelle, mais avec des redoublemens irréguliers. Il fit aussi-tôt saigner la malade deux fois du bras, & une fois du pied. Elle ne se trouva que fort peu soulagée. Elle prit cependant des lavemens pour débarrasser les premieres voies de la bile & du lait dont elles étoient engorgées, ainsi que tout son corps. Pendant l'évacuation des selles & des urines, on lui fit prendre une potion purgative de manne & de tamarins par-

tagée en trois prises, & dans chacune on mit un grain de tartre stibié. La malade évacua par haut & par bas une grande quantité de lait & de bile. On lui prescrivit un régime très-modéré, peu de nourriture, des lavemens, des potions, des apozêmes avec du syrop violat. On la purgea une seconde fois avec une pinte d'eau minérale, pour quatre verres, composée de deux grains de tartre stibié & de la manne. Elle rendit par haut une bile verte, & l'évacuation par bas fut aussi abondante que la premiere fois.

Depuis son accouchement, ce ne fut que par l'abondance des selles qu'elle sentit diminuer la pesanteur de son corps. Mais pendant tous ces traitemens, des hémorrhoïdes lui survinrent la nuit même du jour de sa derniere purgation, & le jour suivant on lui appliqua à l'anus des sangsues. Elle en fut un peu soulagée, mais elle sentoit toujours de la douleur, principalement dans le bas-ventre; elle ne respiroit de tems à autre que très-difficilement, avoit continuellement la fievre, étoit sans appétit, ne pouvoit dormir, & maigrissoit de jour en jour. Il y avoit des embarras dans les visceres du bas-ventre, tels que le foie, le mésentere, la rate, & autres, & peut-être enfin quelqu'abcès : ce qui obligea le 26 Mai de lui donner pour boisson ordinaire les eaux de Passi, à la quantité de trois chopines par jour. On cessa les apozêmes (dont elle avoit fait usage pendant quatorze jours & plus) de crainte de fatiguer davantage l'estomac déjà affoibli. Quant au régime, il fut toujours le même, c'est-à-dire, très-régulier. Le grand nombre des symptômes, qui depuis trois mois tourmentoient cette Dame, la

détermina à demander une conſultation de Médecins. Elle ſe fit le 27 Mai, tout ce qui avoit été fait juſqu'alors fut approuvé. On y ajouta le bol ſuivant que la Dame prit à jeun tous les matins.

℞ ſaffran de Mars préparé à la roſée de Mai, gr. x
extrait de creſſon, gr. vj
aloës, gr. ij
quantité ſuffiſante de ſyrop de cinq racines;
faites-en un bol ſuivant l'Art.

Elle buvoit par-deſſus de l'eau de Paſſi dépurée, qui pour lors étoit ſa boiſſon ordinaire, & prit des lavemens, afin que les matieres ſtercorales puſſent s'évacuer en même-tems que les urines; juſques-là, le lait ne ſéjournoit ſpécialement dans aucune partie, quoique toutes les glandes du bas-ventre en fuſſent attaquées, ainſi que tout le corps. Mais on préſuma que la maladie ſeroit chronique. Le 28 Mai, la Dame prit le matin un bol, & but par-deſſus un verre d'eau de Paſſi qui étoit toujours ſa boiſſon ordinaire. Elle n'avoit encore pris que quatre bols, & quoiqu'elle n'en fût point fatiguée le premier Juin, on lui en interdit l'uſage à cauſe du retour de ſes régles, pour le lui faire continuer, lorſqu'elles ceſſeroient; ce qu'elle fit. Mais des élancemens dans le bas-ventre, & ſur-tout des douleurs de poitrine furent cauſe que l'uſage du bol fut interrompu par intervalles. Elle prit toujours les mêmes lavemens, & les eaux de Paſſi. On la purgea avec du ſel polychreſte, & un ou deux grains d'émétique. Les ſelles furent aſſez abondantes, & d'une odeur très-fétide. On la traita ainſi alternativement

juſqu'au 23 Juin qu'on lui ordonna de prendre le bol ſuſdit, y ajoutant un grain d'extrait d'aloës, & lui faiſant boire par-deſſus un verre ou deux d'armoiſe infuſée en forme de thé. On mit de l'armoiſe dans ſes lavemens ordinaires, & ſa boiſſon étoit toujours de l'eau de Paſſi dépurée. Le ſoir on lui donnoit à prendre deux grains de pilules de cynogloſſe pour adoucir l'humeur devenue cauſtique, & par ſon ſéjour, & par l'aigreur que le lait avoit contractée; pour relâcher les fibres irritées & faire ceſſer leur éretiſme, & enfin pour évacuer peu-à-peu, & ſans irritation l'humeur qui devoit néceſſairement l'être.

On lui preſcrivoit une diete rigoureuſe, car elle avoit une fievre lente & erratique, & l'appétit & le ſommeil ne revenoient qu'avec bien de la peine. Les mêmes douleurs continuoient dans le bas-ventre, cauſées par la tenſion des parties, & on craignoit quelqu'abcès ou dans le foie, ou dans le méſentère; & depuis l'accouchement la malade maigriſſoit de jour en jour. Ses régles revinrent le 26 Juin. On ceſſa les remédes ci-deſſus, juſqu'à ce que les régles fuſſent paſſées. Elle prit néanmoins toujours des lavemens avec de l'armoiſe, & but de l'eau d'armoiſe, de l'eau de Paſſi purifiée, toutes choſes qui provoquent le flux menſtruel. Cependant les régles coulérent à peine, excepté les deux premiers jours, & ſans que la Dame reçût du ſoulagement; ce qui fit que le 2 Juillet elle évacua par haut & par bas une grande quantité de lait & de bile d'une fétidité inſupportable. Et le lendemain, on lui donna des lavemens plus fréquemment répétés. Mais comme la tenſion & la douleur perſéveroient dans tout le bas-

ventre ſpécialement, & par affinité autour de la poitrine, on fit une conſultation le 5 du même mois. On conclut unanimement qu'il falloit faire une ſaignée du pied, & donner des lavemens pour rendre le ventre libre; qu'elle devoit prendre une potion émético-purgative, & faire uſage le matin, pendant quelques jours, des eaux de Cranſac, à la doſe de deux pintes, au lieu des eaux de Paſſi, preſcrivant toujours un régime approprié. Car juſqu'alors il n'avoit preſque point été queſtion de ſommeil, ni d'appétit; mais la fievre prenoit de nouvelles forces, la tenſion & la douleur continuoient dans le bas-ventre, & étoient accompagnées de battemens & d'élancemens, ſur-tout vers la région du foie, & tout le corps tomboit de plus en plus dans l'amaigriſſement. Elle fut donc ſaignée du pied le même jour, & le lendemain 6 Juillet ſon état ſe trouva preſque le même : il y avoit toujours une *intempérie chaude de viſceres* ſelon l'idée des anciens; c'eſt pourquoi on lui donna les mêmes anodyns que ci-deſſus, & le 9 elle but pour potion émético-purgative deux pintes des eaux de Cranſac; dans la premiere on avoit fait fondre une once de ſel de ſeignette pour rendre les ſelles plus copieuſes. Ce qui réuſſit : car elle commença par rendre beaucoup de matiere bilieuſe, & elle en fut ſoulagée. Le jour ſuivant elle prit une pareille doſe des mêmes eaux minérales, mais ſans ſel; & l'évacuation fut moins abondante, & toujours de matieres laiteuſes & bilieuſes en même tems. Le troiſieme jour, on mit du ſel dans les derniers verres, parce que les premiers avoient occaſionné des tranchées, ſans preſqu'aucune évacuation. Le ſel en cauſa une plus abondante,

mais accompagnée de coliques ; ce qui obligea le quatrieme jour de faire prendre à la Dame, ſeulement dans les trois premiers verres d'eau de Cranſac, ſix gros de ſel de ſeignette. Il s'enſuivit une pareille évacuation aſſez copieuſe. Comme le cinquieme jour il ſurvint tout-à-coup une toux, une foibleſſe de poitrine, & une difficulté de reſpirer, elle ne but point d'eau minérale. Mais le ventre étoit pareillement libre, au moyen des lavemens. Le ſommeil ne revenoit cependant pas encore, elle ſentoit toujours de vives ardeurs dans le bas-ventre, & la fievre continuoit toujours avec ſes inégalités. Mais l'appétit commençoit à ſe réveiller. On lui ordonna pour le ſoir de la crême de ris pour la poitrine, de l'eau de lin avec une infuſion de pied de chat pour calmer l'ardeur de l'urine, & pour appaiſer la toux. Le 13 Juillet, mêmes médicamens, même régime, des lavemens trois fois le jour, afin que la matiere bilieuſe qui couloit, s'évacuât encore plus librement ; & pour ranimer & fortifier davantage la poitrine, on lui preſcrivit les bouillons ſuivans.

℞ Veaux, ℔ ß
orge battu, ʒj
feuilles de pulmon.
lierre terreſtre,
bugloſſe,
ſcolopendre de chacune une pincée ;
faites-en deux bouillons ; un pour le matin & l'autre pour le ſoir.

On lui donna ſouvent à boire d'une légere décoction de fleurs de mauve, ou de bouillon blanc, ou de lin. Des potions huileuſes faites de ſyrop de tuſſilage & d'huile d'amandes douces, avec un régime pectoral & approprié.

Le 14 du même mois, elle ſe ſentit mieux, au moyen des bouillons ordonnés ; mais quoique plus tranquille, elle ne dormoit point, & avoit toujours la toux, & les ardeurs de bas-ventre. On lui preſcrivit pour le ſoir le bol ſuivant.

℞ Pillules de cynogloſſe gr. ij
gomme arabique, gr. xx.
quantité ſuffiſante de ſyrop de lierre terreſtre.

Et dans chaque bouillon pectoral, on mit douze grains de gomme arabique pour calmer la toux, & la chaleur du bas-ventre ; faiſant obſerver exactement à la malade ce qui a été dit ci-deſſus, c'eſt-à-dire, lui faiſant prendre trois lavemens dans un jour, pour tenir le ventre libre. Car elle ſentoit ſouvent des coliques, & on voyoit dans les excrémens des filamens huileux & ſéreux. Le 15 Juillet, le bol & les bouillons appaiſerent la toux. Mais la malade étoit toujours fatiguée de la même inſomnie pendant la nuit, & de mêmes ardeurs de bas-ventre. On lui ordonna en conſéquence pour le ſoir trois grains de pilules de cynogloſſe ſans gomme. Elle prenoit de la gomme arabique, pendant le jour, de tems-en-tems dans ſes bouillons & ptiſanes. Elle faiſoit cependant uſage des mêmes médicamens, & l'évacuation des ſelles & des urines étoit la même, & avec quelque ſoulagement, quoique cependant les ſymptômes fuſſent preſque les mêmes que ceux que nous avons rapportés plus haut. Le 16 du même mois, les trois grains de pilules de cynogloſſe lui firent paſſer une nuit un peu plus tranquille, & elle continua les mêmes remedes & le même régime. Car quoique la toux & la

difficulté de reſpirer diminuaſſent peu-à-peu, elle avoit toujours les mêmes ardeurs d'entrailles. Le 17, on lui donna quatre grains des mêmes pilules pour calmer ſon inſomnie. Le 18, la toux s'appaiſa, mais ſur le ſoir, la Dame fut attaquée tout-à-coup de douleurs de tête très-violentes, ce qui fit qu'on ne lui donna point de pilules le ſoir. Elle prit les mêmes lavemens, & garda le même régime; la digeſtion ſe fit mieux; elle eut plus de repos pendant la nuit, ſa douleur de tête étant diminuée. Le 19, les Médecins s'aſſemblerent, & conclurent qu'en continuant toujours l'uſage des lavemens pour faciliter les ſelles, & faire évacuer les humeurs aigries & inépuiſables depuis cinq mois, il falloit donner à la malade ſur les cinq heures le bouillon pectoral ci-deſſus; & le lendemain 20 du mois au matin, les eaux de Cranſac à la quantité de deux pintes avec une once de ſel de ſeignette, avant que les régles revinſſent; mais que le ſoir elle ne prendroit pas les pilules de cynogloſſe de peur d'arrêter les évacuations, qui ſeules étoient le fondement de quelqu'eſpérance. La malade en effet alla par haut & par bas, & même aſſez abondamment; & le ſoir elle prit un bouillon béchique, & garda le même régime. Le 21, autre évacuation copieuſe, peu de ſommeil, même régime. Le 22, elle but une égale quantité d'eaux de Cranſac, & prit le même bouillon pectoral. Mais la toux & l'inſomnie ne lui permirent aucune tranquillité pendant la nuit. Le même jour le ſoir les régles revinrent après pluſieurs ſelles abondantes. On fit ceſſer l'uſage des eaux de Cranſac, & on ordonna des adouciſſans avec des lavemens, & des pilules de cynogloſſe pour le len-

demain, deux bouillons pectoraux, toujours un régime exact : car ce devoit être de l'évacuation périodique de ſes régles qu'on devoit attendre en partie la guériſon de cette Dame. La premiere fois l'uſage des eaux de Cranſac pendant quatre jours avoit procuré des ſelles abondantes, ce qui détermina à en faire une ſeconde fois pendant trois jours, & elles eurent le même effet; mais les régles ne parurent qu'à peine, quoique la malade plongeât ſes pieds dans l'eau tiede. C'eſt pourquoi on lui donna pareillement à prendre le 28 Juillet pour la troiſieme fois les eaux de Cranſac, dont l'uſage avoit été interrompu depuis le 22, à cauſe des régles, les ſuites furent un vomiſſement abondant, & des ſelles copieuſes, mais qui n'occaſionnerent qu'un foible ſoulagement. Le jour ſuivant, encore les eaux de Cranſac, & le même régime, parce qu'il n'étoit pas queſtion de flux menſtruel, & comme la poitrine étoit rétablie, & les ſymptômes diminués, on ceſſa les bouillons béchiques, & on continua les mêmes lavemens avec aſſez de ſuccès. Dans les deux ou trois premiers verres d'eau de Cranſac, on mettoit deux gros de ſel polychreſte; autrement les eaux ne paſſoient ni par les ſelles, ni par les urines.

Les 30 & 31 Juillet, on fit encore uſage des mêmes eaux, & l'évacuation fut la même.

Le premier Août, jour où l'on fit ceſſer les eaux de Cranſac, quoique l'évacuation eût été abondante, néanmoins il étoit reſté des élancemens douloureux dans la région du foie, autour des fauſſes côtes; & cependant l'appétit & le ſommeil commençoient à revenir, mais le ſommeil plus rarement, & la malade ſe trouvoit mieux : toutefois elle n'étoit pas ſans fievre, ni ſans inquiétude d'eſprit.

Mais le 2 Août sur le soir, on rejetta tout à fait les eaux de Cransac, à cause d'une nuit fâcheuse occasionnée par une indigestion. Ainsi on lui prescrivit plus exactement des lavemens, des alimens choisis & de facile digestion, lui défendant l'usage de la viande le soir. On avoit en vue de prévenir toute rechute, dont le principal remede, sur-tout dans les maladies chroniques, consiste dans les alimens.

Le 3 Août, comme la malade avoit eu une insomnie toute la nuit, & tout le jour des élancemens accompagnés d'ardeurs vers la région du foie, & dans le bas-ventre avec une vive inquiétude d'esprit, on essaya de lui faire prendre le soir un demi-bain simple & tiede; elle en reçut quelque soulagement, & le lendemain 4 au matin, elle en prit un second, avec des lavemens anodyns; les deux jours suivans même bain, avec des herbes émollientes. Le 7 Août, la même chose; & parce qu'elle n'avoit joui d'aucune tranquillité pendant la nuit, elle prit le soir quatre grains de pilules de cynogloſſe, gardant toujours un régime exact, pour éviter toute indigestion, qui ne pouvoit qu'être très-nuisible. Les lavemens occasionnerent des selles, & la malade se promena & sortit. Malgré les pilules la nuit ne fut gueres plus tranquille; mais enfin la malade commençoit à mieux aller; les élancemens dans le bas-ventre étoient moins vifs, quoiqu'ils durassent toujours. La fievre cessa peu à peu, l'appétit revint, la respiration fut plus libre, & l'on espéra beaucoup des bains. C'est pourquoi on lui avoit donné des pilules le 7 au soir, & le lendemain matin elle prit un bain, se promena modérément, & garda son régime ordinaire. Les bains lui furent

favorables, auſſi-bien que les pilules, dont elle prit chaque jour cinq ou ſix grains depuis le 3 Août, juſqu'au 8 qu'étant hors de danger, elle congédia ſon Médecin, qui lui preſcrivit de continuer les bains juſqu'au retour de ſes régles; de prendre le ſoir par intervalles des pilules de cynogloſſe, pour provoquer le ſommeil, de garder toujours un régime convenable, & d'aller à la campagne pour rétablir entiérement ſes forces.

Mais le 18 du même mois il fallut rappeller les Médecins, qui trouverent la malade dans un triſte état. Elle avoit eu la veille des élancemens autour du foie, dans tout le bas-ventre, & par-tout le corps, cette rechûte vint peut-être des pilules qui lui avoient été ordonnées, à l'inſçu du Médecin, & qui, comme on le rapporta, avoient occaſionné une évacuation très-abondante, & très-fétide; & peut-être auſſi du reflux d'une matiere purulente dans le ſang, ce qui eſt d'un très-mauvais préſage. Quoi qu'il en fût, les Médecins appellés, après avoir bien examiné toutes choſes, voyant des douleurs & des inquiétudes par-tout le corps, une fievre qu'ils ne jugerent que ſymptômatique, une toux ſéche, un engourdiſſement dans les pieds & dans les bras, une inſomnie, les régles ſûr le point de couler, firent faire ſur le champ une ſaignée du bras, & le lendemain, une ſaignée du pied, ordonnant pour boiſſon des bouillons pectoraux, des potions huileuſes & pectorales; & pour lavemens les anodyns dont il a été parlé ci-deſſus, avec de l'huile, & une diete adouciſſante. Les ſaignées cauſerent le retour des régles le 19 Août; ainſi on preſcrivit ſeulement, comme à l'ordinaire, les potions anodynes huileuſes &

béchiques ; & les ſymptômes ſe calmerent ; mais non ſans fievre. Les douleurs avec des élancemens qui affectoient auparavant tout le bas-ventre, attaquerent le foie, ſur-tout depuis le mois d'Août ; ainſi il y avoit à craindre un abcès dans ce viſcere. Par rapport aux ſymptômes du 11 Septembre, accompagnés de fievre, d'inſomnie, & de manque d'appétit ; la malade fut purgée le 12 avec de l'huile & de la manne : à peine ſe fit-il quelqu'évacuation ; on la purgea une ſeconde fois le 14, & elle alla copieuſement par haut & par bas ; le ventre s'étoit tenu juſqu'alors dans une tenſion conſidérable ; la Dame fut ſoulagée, mais non pas guérie ; car les ſymptômes continuoient preſque toujours les mêmes. Le 15 Septembre on lui conſeilla les pilules de Stahl. Les Médecins ignoroient qu'elle en avoit fait uſage pendant cinq jours ſans aucun ſoulagement ; elle devoit en prendre deux après le retour de ſes régles qu'elle attendoit alors ; on lui recommandoit toujours un régime très-exact. Elle prit ces pilules à dîner dans la ſoupe pendant quelque jours, juſqu'à ce qu'elle eût le ventre libre. Juſques-là rien n'avoit fait un meilleur effet que l'huile avec des purgatifs doux. Le 18 Septembre la malade alla à la campagne, & devoit faire uſage de potions huileuſes, & d'une diete convenable. De retour à Paris, vers le milieu d'Octobre, voyant que ſa ſanté n'étoit pas meilleure, elle ne voulut plus entendre parler d'aucun reméde. Cependant ſur la fin du même mois elle fit uſage de l'emplâtre de l'Abbé Pipon, * elle en

* Cette emplâtre de l'Abbé Pipon eſt compoſée de cire jaune, de poix noire, de graiſſe de porc, & d'huile d'olives.

prit

prit intérieurement en forme de pilules, jusqu'à un demi-gros; elle s'en appliqua extérieurement; elle fut soulagée, le ventre devint assez libre, l'appétit se réveilla, le sommeil revint; mais de temps en temps la région du foie étoit douloureuse. La Malade fut purgée légérement par intervalles dans le mois de Janvier, temps qui fut jugé le plus propre pour cela, quoiqu'elle eût encore une santé bien foible; l'emplâtre attira au dehors une sérosité, & la Dame sentoit des démangeaisons à la peau; ce même emplâtre lui relâcha le ventre, les choses se passerent ainsi au mois de Janvier 17...

Elle s'est servie pareillement de la même emplâtre pour la tête, & la gardoit jour & nuit, elle la prenoit de temps en temps en forme de pilules; les choses étoient en cet état, depuis un an qu'elle étoit accouchée. Elle sentoit encore quelque légere douleur vers la région du foie. Mais cette partie désenfla peu à peu, la Malade observa pendant long-temps, que toutes les fois qu'elle ne faisoit point usage de l'emplâtre, elle étoit bien plus mal, & qu'au contraire, elle se trouvoit soulagée lorsqu'elle en appliquoit sur la région du foie & à la tête. Ainsi l'appétit, le sommeil, l'exercice, les secrétions, tout alloit au mieux: de temps en temps l'emplâtre excitoit des sueurs légeres & salutaires, & sur la fin de Février, il n'y avoit ni pustules, ni démangeaisons à la peau comme auparavant. Dans les mois de Mars & d'Avril la Malade eut des intervalles de douleurs, pour avoir interrompu l'usage des bols de l'emplâtre de l'Abbé Pipon. C'est pourquoi on la réitéra intérieurement & extérieurement. Elle fut repurgée au mois de Mai, prit le lait d'ânesse,

& garda un régime régulier. Mais comme ſes regles revinrent au temps marqué, & que ſa ſanté fut meilleure, elle ceſſa les purgations & le lait ; mais elle uſa toujours de régime, & de la même emplâtre. Elle ſe portoit mieux au commencement de Juin 17... mais dans ce même mois la fiévre revint. On la ſaigna, on la purgea deux fois, & on lui donna les eaux de forges ; on y jettoit pour les trois premiers verres, trois gros de ſel de la Rochelle, elle en but d'abord une pinte, & enſuite par degrés on lui en donna juſqu'à deux. A peine ces eaux paſſoient-elles, malgré le ſel de la Rochelle. C'eſt pourquoi le premier Juillet elle prit le ſoir de la caſſe cuite depuis deux gros juſqu'à une demi-once ; les ſelles & les urines en devinrent plus libres, ce qui lui procura du ſoulagement. Les eaux de forges furent continuées depuis le 27 Juin, juſqu'au 4 Juillet, & elle guérit enfin.

On conſulta le célebre Boerrhaave, dont voici la réponſe datée à Leyde du 13 Août 17...

» J'ai examiné attentivement la deſcription » qui m'a été faite de la maladie de Madame***, » & j'ai conclu que c'étoit une véritable cachexie » cauſée par la crudité des humeurs, laquelle » crudité vient du peu d'action des viſceres, de la » pauvreté du ſang, du relâchement des fibres, » de la foibleſſe du ſyſtême nerveux, & de ſa » trop grande facilité à être ébranlé.

» Sans doute il y a à craindre que cette Dame » ne tombe dans une éthiſie fâcheuſe, à moins » que l'art ne prévienne ce malheur prompte- » ment, avant la fin de l'été. Comme au moyen » de tant & de ſi puiſſans évacuans, la matiere a » été aſſez épuiſée, il me paroît qu'il ne reſte » plus qu'à rétablir les forces d'un corps tendre » & ſi affoibli,

» Ce qui se fera, si sur les sept heures du matin » la Malade à son réveil, avant que de rien » prendre, se fait frotter pendant un quart- » d'heure les parties molles du bas-ventre avec » des morceaux de gros drap.

» Cela fait : qu'elle prenne trois pilules.... *en voici la recette.*

℞ saffran très-choisi,	gr. xv
curcume,	ʒß
mastich,	ʒj
myrrhe,	ʒjß
opoponax,	ʒj
rhubarbe,	ʒß
sel polychreste,	ʒj
térébenthine,	gr. xv.

Mêlez : faites des pilules chacune de trois grains.

» Qu'elle boive par dessus ces pilules une » once de ce vin.

℞ écorces de capres,	ʒj
cannelle,	ʒij
tamarisc,	ʒj
bois d'aloës,	ʒß
santal citrin,	ʒiv
limaille d'acier nouvelle,	ʒxiv.
racines de benoîte,	ʒiij
quatre semences chaudes mineures, *aa*	ʒijß

Mêlez : faites une poudre fine,
prenez vin du Rhin, ℔v.

Faites suivant l'art un vin médecinal.

» Qu'elle reste tranquille dans son lit pendant » une demi-heure, ensuite qu'elle prenne une

» prise de chocolat ; qu'elle se leve, & se
» promene en voiture dans la campagne pen-
» dant l'espace d'une demi-heure. A midi
» qu'elle prenne encore trois des mêmes pilu-
» les, & une once du même vin. A une heure
» qu'on lui donne pour son dîner une soupe
» faite d'un bouillon à la viande, & aux her-
» bes, & de pain (*bis cocto*) ; ou des légumes
» & de la viande rôtie ; qu'elle prenne pour sa
» boisson ordinaire du lait coupé avec une égale
» quantité d'eau ; qu'elle termine son dîner par
» un petit verre de vin de canarie. Elle peut se
» reposer un peu, & même dormir, après son
» dîner ; & quand la digestion sera presque faite
» entre les 4 & 5 heures du soir, qu'elle fasse
» en voiture la même promenade que le matin ;
» & à cinq heures qu'elle prenne encore un peu
» de chocolat. Qu'elle mange à 8 heures une
» soupe faite d'un bouillon au veau cuit avec du
» ris, & de pain rôti. Qu'elle termine pareille-
» ment son souper par un petit verre de vin de
» canarie. Qu'elle se couche à neuf heures, &
» dorme jusqu'à six heures du matin, si cela se
» peut. Si une toux fâcheuse l'empêche de re-
» poser, il faudra en appaiser la violence par
» des calmans, & par des narcotiques, si une
» trop vive irritation agite la poitrine.

» Il faut observer très-exactement toutes ces
» choses, si l'on veut rétablir les forces *vitales*,
» qui sont présentement si affoiblies. Mais com-
» me la maladie est invétérée & opiniâtre, il
» faut du temps & de la constance, avant que
» de pouvoir statuer rien de certain sur l'évé-
» nement. Ainsi, il faut suivre pendant deux
» mois entiers la méthode que je donne, pour
» détruire la maladie jusque dans sa racine.

» Mais j'avertis encore de ſe donner bien de » garde de prendre pendant ce temps-là des » évacuans, qui énervent les forces, & trou- » blent l'action des nerfs.

OBSERVATION

Sur une Fiévre putride inflammatoire ſurvenue à une ſuppreſſion ſubite de Régles.

VII. Une fille âgée de 15 ans avoit les pâles couleurs depuis quelques mois. Ses régles parurent pour la premiere fois le 4 Juin 17... & coulerent pendant deux jours entiers. Le 6 elles s'arrêterent, & elle fut attaquée tout à coup de la fiévre. Le 7 on la ſaigna deux fois du bras. On lui donna des lavemens & des potions béchiques. La fiévre devint plus forte; elle étoit putride & inflammatoire, le bas-ventre étoit dans une tenſion exceſſive & douloureuſe. La malade fut ſaignée du pied le 8, & ſon ventre qui juſqu'alors avoit été extrêmement reſſerré, ſe lâcha, ſans que les ſymptômes diminuaſſent. Elle but continuellement de l'eau de nitre, des potions béchiques, & adouciſſantes, des bouillons légers, ſans aucun ſoulagement. Le quatrième jour, depuis ſa maladie, on lui fit deux ſaignées du bras : ſon ſang étoit toujours fort coëneux. On lui appliqua ſur le bas-ventre des fomentations; & elle rendit, ſans en être ſoulagée, un ver long & vivant. Malgré les lavemens, les potions & les fomentations, la fiévre augmentoit toujours : il ſe fit même une évacuation bilieuſe, dont elle ne ſe trouva pas mieux. Le 10 du même mois de Juin, elle tomba dans le délire, les ſymptômes augmenterent, & on

remit au lendemain, par rapport au flux de ventre, la saignée qu'on s'étoit proposé de lui faire le jour même : elle fit exactement usage trois ou quatre fois dans la journée de lavemens émolliens avec de l'huile ou du beurre, aussi-bien que des fomentations & des potions anodynes susdites : à sçavoir d'huile d'amandes douces, d'eau d'orge, de potions béchiques, &c. Le 12 les symptômes devinrent encore plus violens, le ventre étoit fort tendu : elle avoit une grande difficulté de respirer, l'ardeur de la fièvre étoit extrême, le pouls inégal, & l'on conclut à une sixieme saignée du bras. Le sang n'avoit rien perdu de sa qualité inflammatoire. On employa les mêmes remedes qu'auparavant. Le bas-ventre devint moins tendu ; mais la poitrine fut plus affectée, la toux plus fréquente, & la respiration plus gênée : les crachats étoient légérement teints de sang. Les symptômes diminuerent au moyen des anodyns, & béchiques susdits ; & quoique la fièvre fût au même degré jusqu'au 16, c'est-à-dire, jusqu'au onzieme jour depuis la maladie ; avec quelque diminution, néanmoins par intervalle, on saigna la malade du bras pour la septieme fois, & son sang étoit toujours inflammatoire. Cependant le ventre étoit libre, & à cause de la difficulté de respirer, elle fit continuellement usage des remedes dont on a parlé ci-dessus, de looch blanc, de potions pectorales, de bouillons, &c. Comme après cette septieme saignée, l'expectoration se faisoit difficilement, que les crachats étoient teints de sang, & la respiration toujours aussi peu libre, on craignit que la maladie d'aiguë ne devint chronique. C'est pourquoi, après une mûre consultation, les Médecins, pour procurer l'évacuation de

l'humeur, ordonnerent le 17 cette légere purgation.

℞ Moëlle de caſſe nouvellement tirée, ℥j
manne calabre, ℥jß
ſyrop de violettes, ℥j
eau de fleurs d'oranges, ℥ß

Faites, ſuivant l'art, une potion pour deux priſes : entre ces deux priſes, il faut prendre un bouillon.

La malade ſentit quelque ſoulagement de cette purgation. Son ventre fut autant libre, que la nature le demandoit. Elle buvoit continuellement ; & pour calmer ſa toux, elle prenoit alternativement du bouillon, du looch avec le ſyrop d'orgeat, de l'infuſion de bouillon blanc, avec ſix grains de nitre dans une pinte d'eau ; & par intervalles de l'huile d'amandes douces. Elle évacua ; mais la fievre continuoit, & devint plus forte le ſoir, & pendant toute la nuit. Le 18, on lui donna de grand matin un lavement, qui procura une évacuation abondante & bilieuſe, quoique le ventre & la poitrine fuſſent douloureux. Il n'y avoit plus alors de crachement de ſang : la fiévre de temps en temps n'étoit pas ſi violente ; mais la malade ſentoit de la douleur au bas-ventre, du côté gauche. Elle fit uſage des remedes ſuſdits, & le matin elle prit le bol ſuivant.

℞ blanc de baleine, 3ß
corne de cerf philoſophiquement préparée,
ſuccin, *aa* gr. xv.
kermès, gr. j
ſyrop d'herbe au chantre, q. ſ.

Faites deux bols, l'un pour neuf heures, & l'autre pour une heure après midi.

La malade but par deſſus ce bol pluſieurs verres d'un apozême de fleurs de bouillon blanc, tuſſilage & de coquelicoc. Elle ne prit point le ſecond bol ; mais le ſoir elle but par cueillerées de l'infuſion d'une tête de pavot blanc avec des apozêmes, & des bouillons, & prit un lavement pour calmer ſes douleurs de ventre, & paſſer une meilleure nuit. Ce jour-là, qui étoit le treizieme de la maladie, les ſymptômes augmenterent en nombre & en violence. Mais le ſoir ils s'adoucirent, après une évacution aſſez abondante, & la malade eut la nuit un peu plus de repos. Le lendemain, elle prit un lavement à huit heures du matin, d'où s'enſuivit une évacuation aſſez abondante. On lui ordonna les deux priſes ſuivantes.

℞ huile d'amandes douces tirée ſans feu, ℥ij
kermès minéral, gr. ſ.

Elle en prit une à neuf heures ; & l'autre à une heure après midi ; & toujours des potions pectorales & des bouillons. La fiévre & les ſymptômes s'appaiſerent ; elle alla pluſieurs fois par bas ſans douleur, & l'infuſion de tête de pavot qu'elle avoit priſe pendant la nuit précédente provoqua le ſommeil. On ceſſa l'uſage de l'eau d'orge, & du looch dont la malade étoit dégoûté. Mais elle continua celui des bouillons, & d'une légere infuſion de verbaſcum ou bouillon blanc. Elle prit le ſoir un lavement d'eau de lin & de beurre, & à l'heure du ſommeil deux cuillerées d'eau de pavot. Elle avoit été tout le jour plus tranquille à tous égards qu'à l'ordinaire ; mais le ſoir elle ſouffrit beaucoup, & la fiévre étoit plus violente.

Le quinzième jour de la maladie, quoique les deux cuillerées du susdit narcotique eussent procuré de temps en temps quelque repos pendant la nuit, le matin, la fievre étoit ardente & accompagnée de douleurs de ventre très-vives. La malade prit sur les sept heures un lavement avec de l'eau de lin & du beurre, dont l'effet fut une évacuation bilieuse, & une moindre tension du bas-ventre. De trois en trois heures elle but de l'apozême des fleurs susdites, auquel on ajouta par prise un demi-grain de kermes. Son dégoût pour l'eau d'orge étoit passé, elle en but : mais elle ne voulut plus d'huile. Elle prit alternativement de la décoction de verbascum, & des bouillons. On avoit résolu de lui appliquer des topiques d'herbes émollientes & de baume tranquille : mais elle les refusa à cause de leur odeur. Toute la journée fut très-fâcheuse, par rapport à la fiévre, à la difficulté de respirer, & aux douleurs dans le bas-ventre, quoique les urines passassent assez bien, & que le ventre se fût relâché au moyen d'un lavement pris à six heures. On lui donna à onze heures du pavot, & la nuit fut plus tranquille.

Le seizieme jour on la purgea de la même maniere, ajoutant à chacune des deux prises un grain de kermès. L'évacuation fut abondante, & accompagnée de soulagement, les matieres que la malade rendit étoient visqueuses, grumelées, bilieuses, fort colorées ; d'où il s'ensuivit plus de liberté de poitrine, & quelque relâchement du bas-ventre. Toutefois la fiévre existoit toujours, quoique moins forte. Mais parce que les fesses étoient devenues douloureuses presque depuis le commencement de la maladie, on continua l'usage du blanc Rhasis,

ou de l'onguent roſat. Juſques-là la nature commença à ſeconder les efforts de l'art. La nuit fût tranquille, & il y eut un peu de ſommeil. En conſéquence, le dix-ſeptieme jour on continua l'uſage du lavement ordinaire, de l'apozême avec un demi-grain de kermès, dont la malade but quatre verres dans le jour ; des bouillons, des potions ſuſdites, & de l'eau d'orge. Le ventre ſe relâcha, la reſpiration devint plus libre, la fiévre s'appaiſa, les maux de ventre ſe calmerent, quoique la douleur cauſée par le ſéjour au lit durât toujours, malgré l'onguent roſat, & une diete très-exacte. Le ſoir on lui donna un lavement, qui fit ceſſer les douleurs erratiques du bas-ventre, en procurant une légere évacuation d'humeurs bilieuſes. A l'heure du ſommeil, on prit le narcotique ordinaire, la nuit fut tout à fait tranquille, & la malade repoſa doucement juſqu'à cinq heures, que ſa toux revint.

C'eſt pourquoi, le 18 au matin, on lui donna un lavement qui la fit évacuer : elle prit quatre verres de l'apozême, ſans eau de fleurs d'oranges, pour laquelle elle avoit du dégoût; du looch blanc par cueillerées, les mêmes potions & les mêmes bouillons, qu'elle avaloit avec goût, & de temps en temps de l'eau d'orge. On vouloit calmer la toux, faire ceſſer les douleurs du bas-ventre qui revenoient par intervalles, & la fiévre qui diminuoit quelquefois, quoiqu'elle fut continuelle. La malade n'avoit plus rendu de ver depuis le quatrieme jour de ſa maladie, comme il a été dit. Mais elle ſentoit autour du coccyx une douleur vive & ſans relâche, quoique les urines fuſſent abondantes, & que l'on continuât l'onguent roſat.

Il faut remarquer qu'on ne pouvoit lui don-

ner les lavemens qu'avec peine, à cause de la douleur qu'elle sentoit aux deux côtés du bas-ventre depuis le commencement de sa maladie. L'expectoration n'étoit plus teinte de sang; pendant le jour, elle eut des intervalles de repos; elle évacua par les selles & par les urines. Mais comme elle avoit toussé une partie de la nuit, elle prit, dès cinq heures du matin, dans un bouillon chaud, un scrupule de blanc de baleine. On lui avoit donné auparavant son lavement ordinaire. Elle vomit le blanc de baleine, & le lavement lui lâcha le ventre. A l'heure du sommeil, on lui donna à prendre deux onces de pavot, après avoir pris sur les 8 heures & vomi sur le champ un demi-scrupule de blanc de baleine délayé dans deux onces d'huile. Ainsi cette journée fut très-fâcheuse par le retour des mêmes symptômes, quoiqu'ils fussent moins violens.

La nuit fut néanmoins assez tranquille; & le dix-neuvieme jour on donna à la malade la purgation suivante, observant de la lui faire prendre en deux prises, avec un bouillon dans l'intervalle.

℞ moëlle de casse,	℥j
manne calabre,	℥j ß
syrop de pommes composé,	℥j
kermès minéral,	gr. ij
eau de fleurs d'orange,	℥ ß

Elle reçut du soulagement, évacua six ou sept fois, but beaucoup, & put se mettre sur le côté droit; mais elle étoit encore bien foible. Au lieu de blanc Rhasis, & d'onguent rosat, on lui appliqua une emplâtre de l'Abbé de *Grace*, au moyen de laquelle elle put prendre une situation plus commode. A l'heure du sommeil, on lui

donna deux onces de décoction de pavot, ſans eau de fleurs d'orange. Tout paroiſſoit en sûreté : elle eut des intervalles de repos pendant la nuit, & le vingtieme jour de la maladie, on lui donna le matin le lavement ordinaire, qui cauſa une évacuation aſſez copieuſe. Elle prit pendant la journée quatre verres de l'apozême avec un demi-grain de kermes minéral pour chaque verre. Elle continua l'uſage des bouillons, de l'eau d'orge, du looch blanc, & des mêmes potions. La fiévre & les ſymptômes ſe calmerent. Le même jour on donna à la malade un ſecond lavement qui la fit évacuer, & le ſoir un narcotique. Son ventre s'étoit lâché de lui-même une ou deux fois depuis midi, & la fiévre devint moins forte. Elle paſſa tranquillement la nuit, & le vingt-unieme jour un lavement le matin, deux priſes ſeulement du ſuſdit apozême, avec deux grains de kermès minéral, les potions ordinaires, un ſecond lavement. Elle fut ſoulagée, cracha, évacua par les ſelles & par les urines, & prit le ſoir ſon narcotique. Elle avoit beaucoup bu pendant la journée, pris des bouillons, & touſſé fréquemment. La nuit fut plus tranquille que de coutume, quoiqu'elle touſſât par intervalles, crachant de tems en tems avec quelque difficulté. Ainſi le vingt-deuxieme jour elle fut purgée en deux verres, de la même maniere. Elle évacua beaucoup ſans être ſoulagée à cauſe de ſa toux, & de douleurs vives par tout le corps. C'eſt ce qui fit qu'on lui donna le ſoir trois onces de ſon calmant ordinaire. Au reſte, elle fit uſage pendant toute la journée des mêmes potions, de looch blanc, & d'eau d'orge. Les ſelles étoient tout-à-fait bilieuſes, mais la ma-

lade étoit plus impatiente qu'elle ne l'avoit encore été, quoique la fièvre fut moins violente pendant la nuit, la toux fut plus fréquente, & plus incommode. Les trois onces du narcotique lui procurerent néanmoins quelques intervalles de repos. C'eſt pourquoi, indépendamment des évacuations précédentes, le vingt-troiſieme jour au matin on lui donna un lavement, qui lui fit rendre de la bile. La toux continua, accompagnée par intervalles d'expectoration. Elle but plus que de coutume : ſes crachats n'étoient point teints de ſang, mais elle ſentoit un *malaiſe* univerſel. Elle prit à midi pour la premiere fois une légere ſoupe, de l'avis des Médecins. On lui ordonna de l'eau de ris avec les potions & les bouillons dont elle avoit fait uſage juſqu'alors. Si la toux eût ceſſé, tout auroit été en sûreté, quoique cette jeune Demoiſelle devint plus maigre de jour en jour, & qu'elle fût d'une conſtitution naturellement fragile & délicate : à tant & de ſi longs ſymptômes ajoutez l'intempérie de l'air, qui, dans ce temps-là, paſſa d'un chaud ſubit à un froid extraordinaire. Son ventre ſe lâcha deux ou trois fois de lui-même ; les matieres étoient toujours bilieuſes ; la toux & les ſymptômes perdoient quelquefois de leur violence, ſans que les inquiétudes qu'elle ſentoit par tout le corps diminuaſſent, ou que ſa foibleſſe fût moins grande. Trois onces de narcotique lui firent paſſer une nuit plus tranquille.

Le vingt-quatrieme jour, quoiqu'elle n'eût point pris de lavement le matin, elle alla pluſieurs fois. La fièvre s'adoucit peu à peu, & non la toux, qui étoit quelquefois accompagnée d'expectoration. Elle fit uſage des mêmes boiſſons, & on lui donna pour la ſeconde fois une

légere ſoupe qu'elle mangea avec appétit. Mais parce que la toux & les ſelles étoient plus fréquentes, on lui preſcrivit à ſix heures du ſyrop de karabé juſqu'à trois gros dans trois cueillerées d'eau commune. Point de ſoulagement, toujours une toux ſeche & ſans relâche, cinq ou ſix évacuations pendant la journée, & aucune diminution de fiévre. On continua le looch blanc, & une boiſſon abondante, auſſi-bien que l'emplâtre de l'Abbé de *Grace* pour différentes écorchures au croupion, & aux deux cuiſſes, occaſionnées par l'extrême maigreur de la malade. Elle paſſa toute la nuit ſans dormir à cauſe de la continuité de ſa toux, de trois évacuations, & de l'abbatement total de ſes forces. Ce qui fit que le vingt-cinquieme jour, on lui donna des gelées à prendre par cuillerées, & toutes les heures auſſi une cueillerée de cette potion, qui eſt en même tems calmante & abſorbante.

℞ eau de pavot rouge, ℥iv.
corne de cerf philoſophiquement préparée,
ſuccin préparé,
nacre de perles, *aa* ℈j
laudanum, gr. j
eau de canelle orgée, ℥ij
ſyrop d'Althea, ℥ß
faites une portion. ſ. a.

Outre cela elle fit uſage de ſes boiſſons, & de ſes bouillons ordinaires. A midi elle mangea avec goût & appétit une légere ſoupe, quoique depuis plus de vingt-quatre heures, elle eût rendu par bas ſans douleur des matieres en partie bilieuſes, en partie ſéreuſes, en partie vertes, crues & quelquefois cuites, mais plus ou moins

fétides. Après-midi elle mangea une seconde soupe légere, & elle alla une fois sans lavement, après avoir pris les boissons ordinaires. Tout alloit bien, si cela eût continué; car après avoir pris à dix heures une cueillerée de la susdite portion calmante, elle dormit toute la nuit jusqu'à quatre heures. Elle prit les boissons convenables; le sommeil revint par intervalles. Sur les six heures elle ne rendit que de la bile. La toux & la fiévre s'étoient adoucies; mais elle étoit extrêmement foible. C'est pourquoi le vingt-sixieme jour, après une consultation des Médecins ordinaires, le lavement qu'on avoit coutume de donner tous les matins à sept heures, depuis le commencement de la maladie, n'eut pas lieu, par rapport à des hémorrhoïdes survenues. On se contenta de faire boire davantage la malade, pour procurer l'évacuation des selles & des urines. A midi elle mangea avec appétit une légere soupe. Mais vers la moitié de l'après-dînée la fiévre & la toux revinrent & durerent plusieurs heures. On lui donna un lavement avec du beurre; son ventre se lâcha un peu. Elle prit donc les boissons & les bouillons ordinaires. Mais le soir on ne lui donna point de potion calmante. Sur les neuf & dix heures la toux & la fiévre furent moins violentes, quoiqu'il y eût ardeur de poitrine, & abattement de forces. La nuit fut assez tranquille; elle rendit par bas de la bile cuite : mais les urines n'étoient pas abondantes.

Le vingt-septieme jour de la maladie, on lui donna le matin du thé avec du sucre, & deux grains de nitre, parce qu'on s'étoit apperçu depuis un ou deux jours de quelque œde-

me au visage & aux pieds. Elle en but deux ou trois verres, sans cesser l'usage des potions & des bouillons ordinaires : peu à peu elle prit dans le lit une situation plus commode, ce qui lui occasionna de tems en tems quelque repos, la fièvre & la toux s'adoucissant d'ailleurs par intervalles. Sur le midi, elle mangea une légère soupe avec appétit, & à cinq heures, elle but autant de thé qu'elle en avoit bû le matin. Elle évacua aisément deux ou trois fois des matieres bilieuses, mais plus cuites, & ses urines étoient d'une bonne couleur. Le tems étoit alors fort mauvais, froid & pluvieux. La toux augmentoit par intervalles, & quelquefois elle étoit accompagnée d'expectoration : pendant toute la journée la fièvre fut moins forte. A huit heures, elle prit une seconde soupe, mais plus légere. Les urines coulerent en assez petite quantité. Elle eut de la fièvre toute la nuit, elle toussa plus fréquemment, & ses crachats étoient blancs ; elle eut quelques momens de repos & de sommeil ; elle alla par les selles & par les urines sans soulagement. L'œdeme au visage & aux pieds augmenta aussi-bien que les inquiétudes de la malade.

Le vingt-huitieme jour, elle ne sentit point de douleur dans le bas-ventre ; la poitrine lui fit plus de mal, & elle urina moins. Il falloit donc accélérer l'évacuation ; ce qui se fit avec succès, au moyen d'un lavement avec du beurre, comme de coutume ; elle le prit à huit heures du matin, & s'en trouva mieux que jamais. Elle évacua avec les urines des matieres bilieuses. Elle fut soulagée, & les symptômes se calmerent. Elle but du thé, des bouillons, de l'eau de riz & autres boissons semblables ; & pour ses hémorrhoïdes,

hémorrhoïdes, on les lui baſſina avec de l'eau de cerfeuil : car ce ne fut qu'avec beaucoup de difficulté qu'on pût lui donner l'après-dînée un ſecond lavement. A midi, elle avoit mangé une petite ſoupe, & une aîle de poulet avec un peu de pain. Ceux qui la ſoignoient avoient eu la complaiſance de ne point ſe refuſer à ſon deſir. Cela s'étoit fait néanmoins à l'inſçu du Médecin. Mais il n'en arriva rien de mal. A cinq heures, elle prit donc le mieux qu'elle pût le ſecond lavement au beurre qui lui fit rendre de la bile ; la toux & la fiévre s'augmenterent par intervalles, quoique l'expectoration ne fut pas extrêmement difficile : les crachats étoient toujours blancs & épais. On lui fit boire plus ſouvent du bouillon, du thé, du riz, du chocolat ; la reſpiration étoit toutefois plus gênée de tems en tems. Les urines furent plus abondantes, mais plus colorées que la veille. Cependant, le retour ſubit des ſymptômes fit craindre qu'il n'y eut quelque ſuppuration intérieure, car depuis quelques jours les évacuations étoient abondantes, & les ſymptômes étoient devenus tout-à-coup plus violens. On voyoit, de plus, au fond du vaſe quelque matiere cendrée, & de la bile. Ce qui fit ſoupçonner quelqu'ennemi caché, auteur de la fiévre, de la toux, de l'œdeme, des inquiétudes, & des autres ſymptômes qui ceſſoient & renaiſſoient tout-à-coup & ſans cauſe manifeſte. C'eſt pourquoi on n'attendoit plus rien que du tems, & ſur-tout de la jeuneſſe de la malade, ſans négliger cependant l'application prudente des remedes. Il auroit été à ſouhaiter que la ſaiſon fut plus conſtante : mais elle étoit très-variable, comme nous l'avons déjà dit. On fit toujours l'uſage du looch à cauſe

de la continuité de la toux, & d'une reſpiration difficile par intervalles. La nuit fut mêlée de ſommeil, de toux, & de fiévre.

Le vingt-neuvieme jour, les ſymptômes ſe calmerent, la région du foie étoit tendue; ce qui fut cauſe qu'on preſcrivit à la malade, de deux heures en deux heures, du petit lait & du ſyrop de violettes. Elle prit ſon lavement ordinaire, & évacua de la bile en abondance: ſes hémorrhoïdes diminuerent. Du thé, du looch blanc, des potions à l'orge, du bouillon furent ſa boiſſon. Sur le midi, elle mangea une ſoupe avec appétit. Les urines furent aſſez abondantes pendant la nuit, ce qui empêcha l'œdeme de croître: mais la malade extrêmement foible touſſoit ſouvent & plus doucement. Les ſymptômes étoient toujours les mêmes, quoique moins violens; car toutes les évacuations ſe faiſoient aſſez librement.

On voit par-là que la maladie d'aiguë étoit devenue chronique, comme il a déjà été dit. En effet, cette jeune Demoiſelle ſentit pour la premiere fois des picotemens & des élancemens au côté droit, vers la région du foie & des reins. La cauſe de cette douleur étoit peut-être la premiere éruption de ſes régles, qui coulerent pendant deux jours entiers, depuis le 4 juſqu'au 6 Juin, comme nous l'avons obſervé; ou bien des vents, ou un amas purulent.

Elle prit le même jour, à ſix heures du ſoir, un lavement qui la fit aller, mais moins copieuſement qu'elle n'avoit fait le matin. Pendant la journée, foibleſſe extraordinaire, douleurs très-vives par-tout le corps, aucun ſoulagement. La nuit fut auſſi fort mauvaiſe.

Le trentieme jour au matin, on ordonna à la ma-

lade du thé, du petit lait, des bouillons & un lavement, parce qu'elle avoit beaucoup uriné pendant la nuit, quoiqu'avec un peu d'ardeur. Jusqu'alors la tête étoit saine, mais la poitrine & le bas-ventre étoient extrêmement fatigués par l'inflammation précédente, ce qui faisoit craindre quelque suppuration intérieure. Le lavement du matin occasionna une légere évacuation de bile cuite. La malade ne le prit qu'avec beaucoup de peine, tant elle étoit foible. C'est pourquoi il fut résolu qu'on ne lui en donneroit point d'autre ce jour-là, quoique les hémorrhoïdes fussent diminuées. A trois heures, les urines furent assez abondantes & colorées; on lui donna le petit lait. Elle avoit mangé à midi une légere soupe avec appétit, & avoit bû plus qu'à l'ordinaire. Pendant la journée, toux plus fréquente, & néanmoins plus modérée; de-là, expectoration plus libre, & plus facile, & moins de tristesse d'esprit. La nuit ne fut pas aussi tranquille que le jour.

Ainsi depuis trente jours que la maladie avoit commencé, ce n'étoit qu'une vicissitude continuelle du pis ou du mieux, la toux, la fiévre, les élancemens & autres symptômes de cette espéce, ayant toujours duré avec plus ou moins de violence.

Le soir du même trentiéme jour, la toux revint & fut continuelle, & accompagnée de tems en tems d'une expectoration assez difficile. Les urines coulerent, mais sans aucun soulagement pour la malade, quoiqu'elle eût bu tout le jour assez copieusement. Elle eut quelque relâche pendant la nuit.

Le trente-uniéme jour de la maladie, on lui fit boire beaucoup de petit lait, & elle conti-

nua l'uſage de ſes remedes ordinaires. Elle prit le matin un lavement avec beaucoup de difficulté à cauſe de ſa toux, & de ſa reſpiration gênée, & elle rendit des matieres moins bilieuſes & plus blanches, quoiqu'on vit néanmoins ſurnager des floccons de bile. Après cette évacuation, elle dormit. A midi, ſoupe légere, & même appétit. Elle jouit par intervalles d'un ſommeil plus tranquille. Les urines coulerent, & comme elle buvoit fréquemment, la fiévre & la toux de tems en tems s'appaiſoient. Le ſoir, elle prit avec autant de ſuccès que la veille, environ une pinte de petit lait en pluſieurs verres. Ce qui fit que les Médecins ordonnerent qu'elle en continuât l'uſage. On la crut hors de danger. Toutes les évacuations ſe firent bien, tous les ſymptômes ſe calmerent. Sur les neuf heures, on lui donna une autre petite ſoupe. Elle paſſa cependant une aſſez mauvaiſe nuit, par rapport à la douleur qu'elle ſentoit depuis trois ou quatre jours au côté droit. Elle urina aſſez abondamment, mais elle ne rendit de toute la nuit aucune matiere ſtercorale.

Le trente-deuxiéme jour au matin, elle prit ſon lavement ordinaire, qui procura une évacuation ſemblable à celle de la veille, avec du ſoulagement. Elle fit uſage de toutes les choſes qu'elle avoit coutume de prendre, & du petit lait à l'heure preſcrite. Il faut remarquer qu'on ne pût lui donner le lavement qu'avec beaucoup de peine, non pas à cauſe des hémorrhoïdes qui avoient ceſſé, mais parce que la douleur & les élancemens qu'elle ſentoit au côté droit étoient ſi vifs, qu'ils l'empêchoient de reſpirer.

La chaleur de l'été revint le 6 de Juillet,

Ainſi depuis le commencement de la maladie, la fiévre & la toux furent plus ou moins fortes, à raiſon des changemens de tems : le ventre étoit toujours tendu, quoiqu'un peu moins, & il y avoit une inflammation dès la premiere atteinte du mal.

Le jour fut plus tranquille que la nuit, & la nuit auroit été aſſez bonne, ſi la douleur des écorchures n'eut pas interrompu ſouvent le ſommeil de la malade. Elle évacua cette même nuit deux ou trois fois, par les urines & par les ſelles : ce qui engagea les Médecins à lui ordonner pour le lendemain de prendre une cinquiéme purgation en deux priſes, obſervant d'avaler un bouillon après la premiere.

℞	Moëlle de caſſe,	℥j
	manne de calabre,	℥jß
	ſel d'epſom,	ℑj
	ſyrop de pommes compoſé,	℥j

La malade avala la premiere priſe à huit heures, & la ſeconde à onze heures du matin ; & pour les écorchures qui la tourmentoient cruellement, on fit uſage d'un cataplaſme anodyn & deſſiccatif, ajoutant par-deſſus l'emplâtre de l'Abbé de *Grace*, pour contenir le tout plus exactement. La fiévre n'avoit point encore ceſſé, ni les autres ſymptômes qui ont déjà été détaillés tant de fois, & qui, ſans cauſe manifeſte, varioient, augmentoient, & diminuoient, ou dans la poitrine, ou dans le bas-ventre, ou dans tous les deux à la fois. Le bas-ventre étoit toujours tendu ; peut-être que des vents étoient la cauſe de cette tenſion : & toutes les fois que la malade évacuoit, elle y ſentoit du ſoulagement.

On commença le trente-troiſieme jour à bien

espérer de la malade, pourvu que les symptômes, dont la violence avoit duré si long-tems, ne revinssent point fondre tout-à-coup sur un corps aussi tendre. Il est surprenant qu'une jeune fille de quinze ans, d'un tempérament si délicat, ait pû supporter une maladie inflammatoire, les symptômes les plus violens, des évacuations si fréquentes & si abondantes, & tous les maux que nous avons exposé ci-dessus; & cela malgré la maigreur excessive dans laquelle elle est enfin tombée.

La purgation du jour la fit aller dix fois, & autant de fois elle rendit en abondance des matieres bilieuses, & d'autres de différente nature. Elle but beaucoup, & fit usage, à cause de sa toux, du looch & des béchiques: elle mangea deux petites soupes avec appétit, prit du thé, des potions à l'orge, & autres semblables. Le soir il fallut changer de cataplasme à cause des douleurs qu'elle sentoit au coccyx, & lui substituer l'emplâtre de l'Abbé de *Grace*, qui appaisa ces mêmes douleurs. Elle passa une nuit tranquille, & dormit un peu.

Le trente-quatriéme jour, comme il n'y avoit eu pendant la nuit aucune évacuation, elle prit le matin son lavement ordinaire qui lui fit rendre sans douleur des matieres séreuses, bilieuses, &c. après avoir uriné copieusement. Elle fut tout le jour assez tranquille; la toux étoit moins forte, & la fiévre un peu calmée; & pour tâcher de détruire l'une & l'autre, elle fit toujours usage de béchiques, d'eau-d'orge, de thé, de looch, &c. Elle prit deux bouillons, mangea deux petites soupes, & avec celle de midi, un peu de pain, & la moitié d'une aîle ou d'une cuisse de poulet. Elle y trouva du goût. On la

changea de chambre ; ce qui lui occasionna une toux plus fréquente, & non sans fiévre. Ses urines étoient cependant plus colorées. Le soir, plus de tranquillité ; soupe légere. La nuit fut entremêlée de repos & de mal-aise.

Le trente-cinquiéme jour, même état ; il y avoit néanmoins du mieux. Le lavement causa une évacuation assez ample, elle fut soulagée. Elle prit les mêmes potions, & usa du même régime. Le soir, elle but par intervalles plusieurs verres de petit lait & de syrop de violettes, afin de calmer peu-à-peu la toux, qui étoit néanmoins accompagnée d'expectoration. La malade ne laissoit pas que d'avoir de l'appétit ; elle se leva. La toux & la fiévre, quoique diminuées, continuoient toujours. Les douleurs du bas-ventre, & du coccyx furent moins vives. La peau étoit seche & ardente, telle qu'elle avoit toujours été dès le commencement de la maladie, quoique la malade suât assez souvent de la tête. Ce même jour, le coccyx suppura, la fiévre & la toux cesserent par intervalles. Le soir, le ventre se lâcha de lui-même, & les urines coulerent, mais elle en ressentit fort peu de soulagement. La nuit, point de repos à cause de la suppuration du coccyx, & parce que la malade lâcha ses urines dans le lit. Les inquiétudes du corps & de l'esprit, & l'insomnie augmenterent la force de la toux, & l'ardeur de la fiévre.

Le trente-sixiéme jour au matin, on donna à la malade le lavement ordinaire : on renouvella l'emplâtre : cette jeune fille étoit très-foible & souffroit beaucoup. Le lavement lui fit évacuer néanmoins sans douleur une grande quantité de bile cuite. Elle continua l'usage des

mêmes potions ; mais on ajouta à ſes bouillons de la crême de riz, & au lieu du looch blanc, on lui donna à prendre par cueillerées cette potion béchique.

℞ Eau de pavot rouge, ſcabieuſe.	} a	℥ij
Huile d'amandes douces, ſyrop d'Althea.	} a	℥ß
Eau de fleurs d'orange,		℥ij
blanc de baleine.		ʒß

Faites une potion à prendre par cueillerées : agitez bien la bouteille avant que d'en donner.

A cette potion béchique, on ajouta pour rétablir les forces, deux gros d'eau de canelle orgée. L'état de la malade devint pire ; ſes forces s'étoient affoiblies davantage ; & les ſymptômes étoient devenus plus violens. La nuit elle ſentit des douleurs plus fortes qu'à l'ordinaire, & ſon ventre ſe lâcha deux fois légérement, & les matieres qu'elle rendit étoient très-ſolides.

Le trente-ſeptiéme jour, ſe trouvant d'une foibleſſe extrême, & déſeſpérant de recouvrer ſa ſanté, elle refuſoit tout : on fit cependant uſage des remedes ordinaires, mais on eut bien de la peine à les lui faire prendre à cauſe des nauſées qu'ils exciterent. Elle évacua ſix ou ſept fois dans la journée ſans tourment, ni ſoulagement ; les matieres étoient toujours bilieuſes, la toux fut moins rude, & la fiévre ne diminua pas. Elle paſſa une mauvaiſe nuit, dormit par intervalles, mais d'un ſommeil agité.

Le trente-huitiéme jour, on lui ordonna les mêmes remédes, & quelques alimens de facile digeſtion ; & par rapport au flux de ventre, on lui défendit le petit lait. Elle ne voulut, ni riz, ni gelée ; ils l'excitoient à vomir. La maigreur

augmentoit; la fiévre & la toux continuoient quoiqu'un peu appaiſées. Elle but de l'infuſion de fleurs de mauves, qui la dégoûtoit moins que les autres boiſſons : elle prit des cueillerées de la potion ſuſdite pour rétablir ſes forces, & toujours un peu de bouillon après chaque priſe. Les douleurs du bas-ventre & du côté ſe calmerent; les écorchures faiſoient moins de mal, & on les panſa de la même maniere. Elle rendit quatre ou cinq fois des matieres plus ſéreuſes, & de même nature juſqu'à dix heures du ſoir. La nuit auroit été plus tranquille, ſans trois évacuations du ventre juſqu'à ſix heures du matin : les autres ſymptômes s'étoient calmés. La malade devint encore plus foible. Elle fut tourmentée d'une ſoif continuelle, qui l'obligea de boire tout le jour & toute la nuit.

Le trente-neuviéme jour, la fiévre & la toux s'adoucirent, & à cauſe d'un flux de ventre ſans douleurs, on ajouta à la potion béchique ci-deſſus, au lieu d'huile & de blanc de baleine, un ſcrupule de corne de cerf philoſophiquement préparée. Le matin, la malade avala avec appétit un jaune d'œuf délayé dans l'eau avec un peu de ſucre, & elle prit les mêmes choſes, & dans le même ordre que les jours précédens. Elle mangea une légere ſoupe ſans y trouver de goût; enſuite un peu de pain & d'aîle de poulet, ſans avoir aucun appétit. Elle rendit trois fois de la bile ſans douleurs; ſa fiévre & ſa toux continuoient, mais avec moins de violence. Elle étoit extrêmement foible, peut-être à cauſe de la chaleur de la ſaiſon. Sa joue droite devint rouge & enflammée; ce ſymptôme dura plus de deux heures. Sur les cinq heures, la fiévre s'augmenta, & elle diminua le ſoir. Pen-

dant le jour, il y eut trois évacuations de matieres de la même nature, & autant pendant la nuit. Le ſommeil revint par intervalles, quoique la toux augmentât; & la fiévre ſe calma.

Le quarantieme jour au matin, l'expectoration ſe teignit de ſang : la fiévre & la toux ne donnerent aucun relâche à la malade, dont le corps étoit fort maigre & fort ſec. C'eſt pourquoi, de l'avis des Médecins, on lui donna du lait d'amandes, avec de l'eau de pavot rouge, & du ſyrop d'althéa. Elle rendit trois fois des matieres bilieuſes, & les urines furent aſſez abondantes juſqu'à quatre heures. Elle reſpiroit avec tant de difficulté qu'elle refuſât ſoupe & bouillons. On lui donna donc le matin un jaune d'œuf délayé dans de l'eau qu'elle avala avec appétit; & elle mangea un peu de pain avec dégoût. Elle but de l'infuſion de fleurs de mauves, & prit une potion béchique ſans huile, des bouillons, & ſur-tout du lait d'amandes. Sa cuiſſe gauche s'écorcha, & fut panſée de la même maniere que le coccyx, qui peu-à-peu ſe guériſſoit. Un ſiflement de poitrine ſe fit entendre avec le râle par intervalles : elle expectora le matin pendant quelques heures, & les crachats qu'elle tiroit du goſier & des narines n'étoient point teints de ſang. Juſqu'à neuf heures, elle pouſſa deux ſelles; ſes urines étoient toujours de la même nature. Tout le jour, l'expectoration ne parut point ſanguinolante, & l'état de la malade n'en étoit pas pire; il n'étoit pas meilleur non plus : elle n'avoit plus de forces. Peut-être que le grand chaud nuiſoit à la reſpiration. La nuit, elle évacua trois fois des matieres bilieuſes, ſéreuſes & aqueuſes; & tout alloit toujours de même.

Le quarante & uniéme jour, après avoir été adminiſtrée le matin, elle prit un lait de poule, & on continua très-exactement les remédes ordinaires. Elle évacua quatre fois juſqu'à dix heures des matieres aſſez ſéreuſes & bilieuſes. La nuit fut tranquille: elle dormit: la fiévre & la toux étoient diminuées, & il y eut encore deux évacuations juſqu'au lendemain ſept heures du matin. Ce qu'elle rendit étoit plutôt de l'urine, que de la matiere ſtercorale, & ce qu'il y avoit de celle-ci étoit moins fétide qu'à l'ordinaire. On panſa de la même maniere les écorchurus de la cuiſſe gauche & du coccyx. Cette derniere partie ſe rétabliſſoit inſenſiblement. Mais en moins d'une heure, la poitrine de la malade fut ſuffoquée; & cette Demoiſelle mourut dans un état de phthiſie le dix-ſeptiéme jour de Juillet, qui étoit le quarante-deuxiéme de ſa maladie, dans l'année 17.... à 10 heures du matin.

On voit que dans ces circonſtances la poitrine fut attaquée trop violemment, & qu'il y eut une trop grande conſomption de forces, pour que l'on pût eſpérer de réuſſir. La ſuppreſſion ſubite des régles, qui commençoient à coûler pour la premiere fois au gré de la nature, fut la cauſe unique de la maladie, & de la mort de cette jeune fille.

ARTICLE II,

Contenant quelques obſervations de Chirurgie.

OBSERVATION

Sur un Cancer aux Mammelles.

I. UNE femme, âgée d'environ 55 ans, ſentit au mois de Septembre 17... une certaine dureté à la mammelle gauche. Elle la négligea, & cette dureté augmenta au point de cauſer à la partie quelque peſanteur & quelque douleur. Au mois de Novembre on examina le mal avec attention, & l'on apperçut ſur la mammelle une tumeur dure, fixe, inégale, quelquefois ſans douleur. Lorſqu'on touchoit la partie tuméfiée, tantôt la malade avoit un ſentiment de douleur, accompagné d'une légere inflammation, tantôt elle n'en avoit aucun. Mais la tumeur qui, au commencement, n'étoit pas plus groſſe qu'un pois, le devint inſenſiblement autant, ou plus qu'une groſſe noix.

Pendant les quatre premiers mois la peau étoit ſaine extérieurement. Elle devint un peu rougeâtre, de couleur de lentille. La tumeur perça d'elle-même, & il ſortit ſans beaucoup de douleur un pus très-blanc. Le pus continua à couler ſans douleur pendant un mois entier; mais en petite quantité, & la tumeur s'amollit au

mois de Février 17... c'eſt-à-dire, le ſixiéme mois, le pus ceſſa de couler, & la fiévre, qui à peine étoit ſenſible auparavant, s'alluma : une toux ſéche, continuelle & fâcheuſe; une grande difficulté de reſpirer, un abattement total de forces, avec une ſoif violente incommoderent vivement la malade.

Cette femme, depuis deux ou trois ans, étoit de tems en tems affectée d'une paſſion hyſtérique; elle tomboit dans une maigreur dont on ignoroit la cauſe. Pendant tout ce tems, elle fut ſaignée trois ou quatre fois du pied & du bras, pour la ſuppreſſion de ſes régles, ſuppreſſion naturelle à l'âge où elle étoit, & pour des flux de ventre incommodes. Les ſaignées produiſirent l'effet qu'on attendoit. Mais la malade périſſoit inſenſiblement; & enfin cette tumeur parut être l'effet de la ſuppreſſion des régles, comme le remarque Hippocrate.

Les Chirurgiens les plus célebres ne furent pas d'accord ſur la nature de cette tumeur. Les uns au ſeul toucher jugerent que c'étoit un cancer commençant; d'autres qu'il n'y avoit point de cancer à craindre, que ce n'étoit qu'une petite glande tuméfiée, un ganglion, une petite véſicule pleine de pus.

Si l'on en croit la doctrine d'Hippocrate, de Galien, de Celſe, de Lommius, il eſt certain que ce n'étoit pas encore un cancer; car dans le cas dont il s'agit, aucunes veines autour de la tumeur ne s'enfloient : on n'en voyoit point de pâles ni de livides. Celſe dit que dans certaines perſonnes attaquées d'un cancer, ſouvent les veines ne paroiſſoient pas. Mais ici aucune douleur ne paſſoit des mammelles à la gorge ni

aux épaules, comme il arrive dans un cancer; ſuivant l'obſervation d'Hippocrate. La reſpiration étoit affoiblie, la malade ſentoit de l'amertume dans la bouche. Après avoir ſoigneuſement tout examiné, & avoir médité tout ce qu'ont dit les Auteurs ſur le cancer, malgré leurs différens ſentimens ſur cette maladie, les Médecins ont préſumé que dans le cas préſent ce pouvoit être un cancer véritable; mais qui n'étoit pas accompagné de tous les ſymptômes qu'on vient de rapporter, ou quelque choſe d'analogue au cancer, ou un cancer commençant, qui exigeoit des remédes tout-à-faits doux. Car ſelon Etmuller & les Praticiens les plus fameux, & ſuivant l'expérience, il faut prendre bien garde d'irriter ce mal par des médicamens trop violens.

Voici ce qu'on preſcrivit à la malade; une nourriture douce, ſçavoir tous les matins des bouillons faits avec du veau, du cerfeuil, de la pimprenelle, de la chicorée, & des écreviſſes de rivieres, & vingt grains de clôportes en poudre. A midi une ſoupe très-peu ſalée faite avec de la volaille, & avant diner & ſouper vingt grains d'yeux d'écreviſſe. On lui défendit expreſſément les ragoûts & les alimens difficiles à digérer. On lui donna pour boiſſon de la ptiſanne de riz, avec peu de vin: & on lui fit prendre toutes les ſemaines des lavemens, & des purgatifs doux. Lorſqu'on s'appercevoit de quelqu'inflammation à la mammelle, on baſſinoit la partie deux fois par jour avec portions égales d'eaux de fray de grenouilles, de ſedum, & de ſolanum bien mêlées: on la traita ainſi juſqu'à ce que les ſymptômes fuſſent devenus plus graves.

Lorſqu'ils ſe manifeſterent, la fiévre occaſionnée par leur violence, fit ceſſer l'uſage des clôportes & des yeux d'écreviſſes. La malade fut ſaignée trois fois. Son ſang étoit fort mauvais. On lui mit ſur la mammelle une emplâtre de ſtyrax, après l'avoir baſſinée avec les eaux ſuſdites. Elle prit des béchiques pour la toux, & pour calmer les ſymptômes, elle fit uſage de la potion ſuivante, qu'on lui ordonna de prendre par cueillerées :

℞ confection d'hyacinthe,	℥j
eau vulnéraire,	℥ſs
ſyrop de diacode,	℥j
eau de meliſſe,	
de plantin, *aa*,	℥iiij

On lui preſcrivit, à cauſe des vents continuels qui la fatiguoient, deux lavemens émolliens par jour, avec de l'anis & du miel Nénuphar ; & après une troiſiéme ſaignée, elle en prit tantôt avec de la caſſe, tantôt ſans caſſe. Sa ptiſanne étoit faite avec du nitre purifié, de la grande conſoude, du chiendent, & de la réglisſe ; elle prit de la manne & du nitre dans un bouillon ; les ſymptômes s'appaiſerent, & elle eut la nuit des intervalles de repos.

Quoiqu'elle parût un ou deux jours ſans fiévre, elle en avoit cependant une qui étoit accompagnée des ſymptômes d'une fiévre tierce ſimple, & quelquefois double, d'un léger friſſon & de bâillemens. Pour calmer l'ardeur de l'œſophage & de la poitrine, & la ſoif preſque continuelle qui la tourmentoit, elle buvoit ſans ceſſe le jour & la nuit de la ptiſanne par cuillerées, & aucune ne lui faiſoit plus de bien que celle où il entroit du nitre purifié. On lui donnoit en petite quantité les bouillons, les

juleps, & la ptiſanne. Cependant elle prit, comme il a déjà été dit, des lavemens une ou deux fois par jour ſuivant l'état de ſes forces, qui diminuoient ſenſiblement. Pour les rétablir, on lui ordonna de prendre pendant huit jours le matin dans un bouillon une once de manne, & un gros de nitre purifié. Cette potion lui lâcha un peu le ventre, & ſoulagea ſon eſtomac rempli d'humeurs. C'eſt pourquoi quatre jours après qu'on lui eut ordonné de la manne, on lui preſcrivit la potion purgative ſuivante, que l'on n'auroit pas pû lui donner plutôt, à cauſe de la diminution ou même de l'abbattement de ſes forces.

℞ Moëlle de caſſe nouvellement tirée,
tamarins, *aa*, ℥ß
ſenné, ℥j
rhubarbe choiſie, ℥j
nitre purifié, ℥j
manne, ℥ij

Faites ſuivant l'art une potion purgative pour deux verres. Entre ces deux priſes on donna un bouillon à la malade. Cette potion lui fit rendre par bas des humeurs noires, bilieuſes en grande abondance, & un ver. Cette évacuation ſe fit doucement ſans douleur, & la malade s'en trouva fort ſoulagée. Les deux jours ſuivans, elle ſe porta beaucoup mieux, ſes forces étoient un peu rétablies. Enfin elle fut guérie, quoique ſa ſanté eut été juſques-là bien foible. Elle fut deux ans ſans s'appercevoir d'aucune tumeur ſur aucune partie de ſon corps; mais ſur la fin de 17.... il lui en vint une à la main. Elle étoit dure, indolente, & participoit de la nature du ſchirre ou du cancer, & peut-être de tous les

les deux. Elle augmenta toujours de plus en plus, & cette femme négligea pendant plusieurs années l'usage des remedes internes appropriés à la maladie. La tumeur devint fort grosse à la partie supérieure & inférieure de la main, & demandoit d'être ouverte promptement. Plus de retard auroit causé un sphacele aux tendons, aux os, aux muscles, aux cartilages, à toute la main. On fit venir des Médecins & Chirurgiens, & le 16 Mai 17.. on ouvrit la tumeur à la partie supérieure de la main, & le jour suivant à sa partie intérieure, pour procurer, s'il y avoit lieu, l'écoulement des humeurs. On trouva beaucoup de chairs fongueuses, & les parties solides étoient un peu rongées. On prescrivit cependant à la malade de faire diete, pour prévenir la fievre, qui dans pareille circonstance est d'un funeste présage. On pansa la plaie tous les jours. Le prognostic de cette plaie l'annonçoit fort longue à guérir, & fort dangereuse. La tumeur à la main venoit d'un vice de tout le corps, & les parties solides embarrassées d'humeurs, indiquoient une mauvaise disposition de tout le sang, eu égard sur-tout à l'âge sexagenaire de la malade, & au cancer qu'elle avoit eu auparavant. On continua de panser tous les jours la main, qui avoit été incisée des deux parts, avec de l'eau de lavande, & de l'onguent *brun* & des caustiques pour manger les chairs fongueuses. Le pansement & la suppuration durerent pendant le mois de Novembre 17.. Comme la suppuration continua long-tems, la malade prit par intervalle des purgatifs & de bons alimens. Elle guérit enfin, & mourut quelques années après d'une autre maladie.

AUTRE OBSERVATION

Sur la même Maladie.

II. Un garçon âgé de 63 ans, qui avoit toujours joui d'une assez bonne santé, se plaignit, au commencement de l'année 17.. d'une légere tumeur à la mammelle gauche. Il y eut une suppuration lente, & qui se desséchoit de tems à autre, sans douleur. Depuis huit mois il avoit un écoulement verd, sans y avoir donné lieu, ayant avoué que depuis environ 40 ans, il n'avoit eu aucun commerce avec les femmes; qu'il avoit bien eu affaire dans sa jeunesse avec une; mais qui étoit parfaitement saine. Enfin au mois de Septembre de la même année il consulta un Médecin qui lui ordonna des remedes généraux, & lui prescrivit une diete appropriée à sa maladie. Cependant il alla trouver de célebres Chirurgiens qui lui conseillerent l'amputation du cancer. Il se fit, en attendant, saigner deux fois, prit des bouillons rafraichissans, & fut purgé d'une maniere convenable. Son Médecin qu'il revit, lui dit de ne point se laisser couper la mammelle, qu'il n'eût auparavant fait une consultation de personnes habiles & prudentes. Il défera à cet avis, & le 27 Septembre, il appella deux Médecins & deux Chirurgiens. Après avoir examiné la chose mûrement & attentivement, ils conclurent, que quoique le malade depuis 40 ans, se fût abstenu de tout acte vénérien, & qu'il n'eût jamais eu aucune des maladies qui sont les suites ordinaires de la débauche, néanmoins il pouvoit y avoir quelque virus caché; & qu'il ne falloit

pas procéder à l'amputation ; parce qu'il ſe pouvoit faire que la cauſe du cancer fut la même que celle de l'écoulement, ſans aucune douleur ni incommodité. Quoique cela arrive rarement, néanmoins il y en a quelques exemples. Le virus vénérien eſt, comme on ſait, un vrai prothée. On lui ordonna donc de nouveau des bouillons rafraîchiſſans, des purgatifs, des bains, la diete, & enfin du mercure. La raiſon des Médecins & des Chirurgiens étoit que, ſi l'écoulement & le cancer procédoient de la même cauſe, l'un & l'autre ſeroit également guéri par le mercure : qu'autrement on donneroit tous ſes ſoins au cancer, convaincu qu'il n'y auroit point de virus vénerien, & qu'ainſi le corps ſeroit mieux préparé, & l'amputation plus ſûrement faite, s'il falloit en venir là.

C'eſt pourquoi on le purgea le 28 Septembre : on lui fit prendre enſuite les bains & des bouillons, & garder un régime exact, ſuivant ce qui a été dit ci-deſſus : enfin les préparations mercurielles, comme nous le dirons en ſon lieu.

Les bains commencerent le 30 Septembre, & il en prenoit un par jour. Ses forces ne s'affoiblirent point, l'écoulement duroit toujours ſans douleur, & ſa couleur étoit toujours verte. Après quinze bains, on le repurgea de la même maniere le 16 & le 17 Octobre. Le 17 au ſoir, on lui fit la premiere friction. Juſqu'alors le malade ſe portoit bien, & avoit toujours le même cancer & le même écoulement : de tems en tems néanmoins le cancer jettoit un peu de ſang, & le malade ſentoit une légere douleur. Le 20 du même mois, on lui fit une ſeconde friction ſemblable à la premiere, & il

vécut de bouillon, de soupe, de beaucoup de ptisane; il y avoit dans sa chambre un feu continuel, afin d'y entretenir la température de l'air. Le 22, troisieme friction; jusques-là, point de salivation, aucune incommodité. Il observoit le même régime, & ne perdoit rien de ses forces; en un mot, il étoit toujours dans le même état.

Le 24, autre friction, même régime; & aucun changement, ni dans le cancer, ni dans sa santé, & point de salivation. On différa la cinquieme friction à cause d'un enrouement auquel il étoit souvent sujet, aussi bien qu'à un asthme, mais qu'il n'avoit point alors. Le malade demeura dans le même état sans aucune salivation, ni incommodité, gardant toujours le même régime, si ce n'est qu'à cause de l'interruption des frictions, on lui permit un peu plus de nourriture, c'est-à-dire, l'usage une fois par jour d'une viande de facile digestion. Le 30 Octobre, même état du cancer. Cependant l'écoulement n'étoit plus si verd; le malade avoit bon appétit, reposoit bien, & faisoit toutes ses fonctions comme s'il eut été en bonne santé. Mais il ne quittoit point sa chambre où il y avoit toujours du feu. Comme l'enrouement continuoit, & que les deux jambes commençoient à s'enfler, on ajouta dix grains de sel de nître sur chaque pinte de ptisane, lui faisant toujours observer son régime ordinaire, & on le purgea ainsi:

℞ mann. calabr.
huile d'amandes douces, *aa* ℥ij
sel de nitre purifié, ʒj
eau de fleurs d'oranges, ℥j

Faites suivant l'Art une potion purgative dans une infusion de thé.

Il ſe fit une évacuation ſi abondante qu'il en fut fatigué : auſſi le laiſſa-t-on repoſer pendant trois jours, & le 8 Octobre, on le purgea de la même maniere, & avec le même ſuccès.

La doſe des quatre frictions fut un once de mercure : car on en employoit à chaque friction deux gros, avec une égale quantité de graiſſe.

Mais le malade, las des remedes, les ceſſa, retourna à ſes fonctions ordinaires, garda un régime convenable, appliqua ſur ſon cancer des feuilles de ſedum broyées. Le cancer cependant étoit toujours dans le même état, auſſi-bien que l'écoulement. Les jambes déſenfloient peu à peu, il reſpiroit plus librement qu'à l'ordinaire, & ſans aſthme, auquel il étoit plus ſujet en hiver. Mais au printems de l'année ſuivante, il s'apperçut que ſon cancer croiſſoit de jour en jour, & il ſentoit une douleur qui alloit toujours en augmentant. Il fut ſaigné au mois de Mai, & purgé deux fois avec la potion dont il avoit déjà fait uſage : mais il ne voulut entendre parler, ni de bain, ni de frictions, ni de lait. Il ſe contenta de garder ſon régime ordinaire, & ſourd à tous les conſeils des Médecins, il attendoit une triſte fin. Il ſe faiſoit ſaigner tous les mois, & ſe purgeoit à ſa fantaiſie. Il vivoit ainſi dans un état de langueur : le cancer fit cependant de rapides progrès, & devint enfin incurable.

Obſervation ſur une gangrene à la jambe.

III. Une Dame âgée de 26 ans eut un accouchement naturel au mois d'Août 17.. Tout alloit bien, lorſque le douzieme jour, depuis ſes cou-

ches, elle se plaignit d'un engourdissement à la jambe. Elle ne sentoit cependant pas une douleur bien violente. On fit venir un Chirurgien, qui sans avoir ni vu ni touché la partie affligée, imaginant que des sueurs interceptées pouvoient en être cause, lui ordonna des cataplasmes anodyns. L'engourdissement devint plus fort, & sur les quatre heures après midi, le Chirurgien qui étoit fort expérimenté, & qui l'avoit accouchée, examina la jambe, & y vit une gangrene, accompagnée de tous ses symptômes. Les Médecins & les Chirurgiens conclurent unanimement qu'il falloit la lui couper au-dessus du genoux; ce qui se fit le 2, même jour 25 Août, à neuf heures du soir. La malade souffrit cette opération avec beaucoup de constance, & peut-être sans grande douleur; ce qui est d'un très-mauvais présage.

Cette observation est très-rare & fort importante. Comment s'est-il pu faire qu'après un accouchement, tout-à-fait heureux, dans un tems fort doux, pour ne pas dire froid, la malade étant à la fleur de son âge, n'ayant eu précédemment aucune maladie, enfin tout allant aussi-bien qu'on pouvoit le desirer, une gangrene subite ait fait en si peu de tems de si rapides progrès, qu'on fut obligé de procéder sans aucun retard à l'amputation.

Après cette opération on fit tout ce qu'il convenoit de faire; mais à peine les arteres fourniſſoient-elles du sang, quoiqu'on eût lâché le tourniquet.

La malade n'avoit point perdu ses forces, son esprit étoit même assez tranquille, & on la saigna du bras le même jour. Le 27 du même mois, on leva l'appareil, & on ne vit

point de suppuration, peut-être parce qu'on l'avoit levé trop tôt, ce qu'il falloit néanmoins absolument faire, pour arrêter les progrès de la gangrene. On traita la Dame intérieurement & extérieurement comme il convenoit, & on lui fit une seconde saignée. Mais la fievre qui avoit été jusqu'alors assoupie, s'alluma le 28 avec douleur. Le pouls étoit intermittent à chaque quinzieme pulsation; d'où l'on pouvoit présumer, ainsi que du commencement de la maladie, une mort presque certaine.

Cependant le 29, la malade fut plus tranquille, peut-être parce qu'on supprima l'usage de cordiaux trop forts. On eût quelque lueur d'espérance, il ne paroissoit point de gangrene dans aucune autre partie du corps, quoique la cause de cette maladie subite eût d'abord paru interne. Ainsi comme rien ne pressoit, on fut deux ou trois jours sans lever l'appareil, pour donner à la nature le tems de produire la suppuration: car il n'y en avoit point encore eu. En effet, on doit observer que lorsqu'il n'y a rien à craindre de l'amputation, on ne doit lever l'appareil que le troisieme, quatrieme ou cinquieme jour, de peur que la plaie trop tôt nettoyée ne s'irrite & ne s'enflamme, & que la suppuration ne soit retardée au grand danger du malade, parce qu'alors on détourne la nature du but où elle tend. Les sucs nourriciers convertis en pus humectent la plaie d'une rosée salutaire, & la détergent beaucoup mieux. Le 30 Août, on leva l'appareil, & il y eut suppuration. L'on en augura bien, quoique le pouls fut toujours intermittent, & la douleur plus vive. Le 31, même état. Le 1 & 2 Septembre, le sommeil revint par intervalle. Le 3,

la même choſe ; & tous les jours depuis le 30 Août on panſa la plaie. La ſuppuration étoit en partie purulente, & en partie ſéreuſe. La malade vécut de bouillons & de gelées. Les 4 & 5 Septembre, on conçut beaucoup d'eſpérance. Le 6, après l'appareil levé, la Dame ſentit une douleur autour de la plaie ; effet du reſte de ſon lait : toute choſe d'ailleurs étoit en très-bon état. Le 7, la plaie rendit du pus, & une ſéroſité âcre avec douleur & fievre. Juſqu'au 11, ce fut la même choſe, & la malade alloit aſſez bien. Mais le 12, matiere ichoreuſe & point de pus, douleur très-vive, fievre plus ardente, inquiétudes par tout ſon corps, point de ſommeil à moins qu'on ne le provoquât par des calmans. Cet état dura juſqu'au 14. La plaie cependant n'étoit plus ſi vermeille, elle devint livide, & les ſymptômes, qui juſqu'alors avoient été aſſez doux, furent plus violens ; les forces s'affoiblirent, & la Dame vivoit cependant de ſoupes, de gelées & de bouillons. C'eſt pourquoi le 14, on lui donna un purgatif doux. Elle n'en reçut que très-peu de ſoulagement, quoiqu'elle eût été bien purgée. Le 15, la malade ſe trouva dans un pire état ; au lieu de ſuppuration, la plaie ne rendoit toujours qu'une matiere ichoreuſe, la fievre s'alluma de plus en plus, les forces s'abattirent, le pouls ne ceſſoit point d'être intermittent, & la gangrene, dont la cauſe étoit cachée, attaqua l'autre jambe, & inſenſiblement tout le corps. La Dame mourut enfin le 18 Septembre.

Il eſt certain que la cauſe de ſa maladie & de ſa mort étoit une gangrene interne. Mais la cauſe même de la gangrene n'a pas été connue clairement. Ce n'étoit apparemment qu'un

sang corrompu, scorbutique, peut-être sans aucune cause manifeste. Le mal commença par attaquer la jambe, dont l'amputation ayant été assez heureuse pendant quinze jours. Mais cette suppuration ne diminua pas, & ne s'arrêta pas plutôt que la même humeur en se répandant toujours, acquit de nouvelles forces, corrompit la masse du sang, renversa toute l'économie animale, & causa une mort prompte & inévitable.

LETTRE DE M. L. H. S., CHIRURGIEN;

A Monsieur Pontardin le jeune, Maître en Chirurgie de Reims.

IV. Vous me demandez, Monsieur, quel a été le succès de l'opération de la taille latérale, selon la méthode de M. le Cat. Comme y ayant assisté, je suis fort en état de vous apprendre le vrai, & vous en rendre un fidele compte.

M. le Cat a taillé à l'Hôtel-Dieu de Rouen le 15 Mai 1754, sept malades en dix-sept minutes.

La pierre du premier a laissé échapper de la ténette toute sa couche extérieure qui s'est cassée, & qu'on a été rechercher dans la vessie.

Celle du sixieme taillé s'est brisée en entier en quatre ou cinq morceaux, & en graviers qu'on a aussi exactement recherchés & tirés.

Celle du cinquieme ne s'est cassée qu'après avoir été tirée de la vessie.

Le plus grand nombre de ces sept taillés a dormi l'après-dîner même de l'opération, & une partie de la nuit suivante.

Le premier taillé, âgé de 20 ans, n'a point eu un ſeul accès de fievre.

Cinq autres n'en avoient plus le quatrieme jour.

Six de ces taillés ont guéri parfaitement, & ont été en état de s'en retourner chez eux dès le 17 Juin.

Un ſeul a eu des accidens, & y a ſuccombé le ſixieme jour.

Il a été taillé en deux minutes douze ſecondes. Dans le premier tems de l'extraction de la pierre, on s'apperçut d'une réſiſtance de la part du fond de la veſſie même, qui fit ſoupçonner que ce corps étranger étoit engagé dans des excroiſſances.

On découvrit le troiſieme jour après l'opération que ce ſujet avoit la teigne, & l'on a remarqué depuis long-tems que preſque tous les teigneux qu'on a taillé ont péri par la ſuppreſſion & la rentrée de cette humeur.

Le cadavre de ce taillé fut ouvert en préſence des Chirurgiens de l'Hôtel-Dieu, & du Chirurgien-Major des Dragons Royaux, &c. Le trajet de l'inciſion étoit régulier ; mais mortifié. On trouva trois ou quatre excroiſſances dans la partie poſtérieure & inférieure de la veſſie. C'eſt dans ces excroiſſances qu'on avoit trouvé la pierre engagée pendant l'extraction. Il y avoit inflammation & un commencement de ſuppuration dans la circonférence de la veſſie, & dans les inteſtins voiſins, ce qu'on attribue à la rentrée de l'humeur de la teigne, jointe à l'état fongueux de la veſſie. Il paroît évident aux gens de l'art que ſans ces circonſtances très-étrangeres à l'opération, tous les ſujets de cette taille euſſent guéri, comme il eſt déja

arrivé dans neuf Printems par cette méthode. Savoir, dans ceux de 1732, 33, 34, 37, 38, 1746, 48, 1751 & 53.

Je crois avoir ſuffiſamment ſatisfait à ce que vous m'avez demandé, je ne pouſſerai pas plus loin mes réflexions. Je crois que vous êtes aſſez inſtruit à préſent. Je ſuis, &c.

L. H. S., CHIRURGIEN.

A Paris, ce 17 Juillet 1754.

Nota. *On trouvera peut-être que la plûpart des Obſervations de ce Recueil ſont trop longues & trop détaillées : comme on ne la fait que pour preſſentir le goût du Public, on les retranchera dans la ſuite ſi on penſe qu'elles ne ſont d'aucune utilité. Si, au contraire, elles font plaiſir au plus grand nombre, on continuera d'en donner quelques-unes de ſemblables dans chaque Recueil.*

FIN.

TABLE
DES MATIERES
Contenues dans cette partie.

ARTICLE PREMIER.

I. *Sur une Paralysie des parties internes*, p. 84
II. *Ulcere scrophuleux & fistuleux, avec carie des os du carpe*, p. 86
III. *Suppression d'urine causée par un ulcere aux deux reins*, p. 88
IV. *Consultation pour une affection scorbutique*, p. 92
V. *Sur une maladie extraordinaire de la peau*, p. 96
VI. *Sur un lait répandu, &c.* p. 100
VII. *Sur une fievre putride, &c.* p. 117

ARTICLE II.

I. *Sur un cancer aux mammelles*, p. 140
II. *Sur le même sujet*, p. 146
III. *Sur une gangrene à la jambe*, p. 149
IV. *Lettre sur la taille*, p. 153

Fin de la Table des Matieres.

TABLE

JOURNAL
DE MÉDECINE, CHIRURGIE ET PHARMACIE.

SECONDE ÉDITION.

SEPTEMBRE 1754.

Tome I.

A PARIS,
Chez DIDOT, Libraire, Quai des Augustins.

M. DCC. LXXXIII.
Avec Approbation & Privilege.

RECUEIL
PÉRIODIQUE
D'OBSERVATIONS

De Médecine, de Chirurgie & de Pharmacie.

SEPTEMBRE 1754.

ARTICLE PREMIER,

Contenant quelques Observations de Médecine.

OBSERVATION

Sur un vice singulier de conformation, par M. Missa M. P.

MADAME D.... accoucha le 18 Juillet 1754, d'une fille qui étoit extrêmement bouffie, tant du corps que des membres; son menton gros & allongé formoit quatre plis, & descendoit sur sa poitrine; elle avoit les cheveux bruns; sa lévre supérieure étoit échancrée dans sa partie moyenne de la largeur d'un pouce & demi, un peu plus cependant du côté droit que

du côté gauche ; chacun des angles étoit dur, calleux, allongé, de la groſſeur & de la figure du petit lobe de l'oreille d'un homme fait ; ces deux angles rentrant dans la bouche couvroient les deux corps cartilagineux, qui tenoient la place de l'os de la mâchoire ſupérieure, & dont nous parlerons plus bas. Cette mâchoire étoit échancrée dans la partie qui répondoit à l'échancrure de la lévre, mais ſon échancrure étoit un peu plus conſidérable.

La partie qui manquoit à cette mâchoire ſembloit être attachée & ſuſpendue à la pointe du nez vers l'union de ſon cartilage moyen avec l'os *vomer*, & tenoit en partie au cartilage gauche vers ſon extrêmité, bouchant par-là l'ouverture de la narine gauche, ainſi qu'une partie de l'échancrure de la levre du même côté. Ce corps ſuſpendu ne reſſembloit pas mal à un *bourdonnet* de la groſſeur d'une ceriſe ; ſes extrêmités étoient oblongues, dures comme de la corne, & renflées en forme de pois ; ſon corps étoit oval, déprimé tranſverſalement par ſon milieu membraneux, qui ſe trouvoit ſurmonté près de la pointe du nez d'un morceau de chair mollet, de couleur un peu plus vermeille que dans l'état naturel, & couvert d'un petit duvet.

Il ſembloit que cette partie tenoit lieu de celle qui avoit été deſtinée à former l'échancrure de la lévre ſupérieure.

Ce morceau de chair étoit de la figure, & à peu près de la groſſeur d'une petite noiſette, ſans être adhérent au nez, comme le corps ſur lequel il portoit, quoiqu'il fût plus élevé que le nez.

Les os propres du nez étoient plus courts que dans l'état naturel, ſans doute parce qu'ils ne s'ar-

ticuloient point avec l'os frontal, auquel ils ne tenoient que par les enveloppes communes à toute la face; car il y avoit un vuide de deux lignes entre leurs extrêmités supérieures, & ce même os, comme il étoit aisé de s'en assurer en pressant avec le doigt cet espace intermédiaire.

On remarquoit que les cartilages, qui forment les aîles du nez, étoient fort évasés, sur-tout celui du côté droit, qui descendoit même plus bas que celui du côté opposé.

On appercevoit dans la cavité droite des narines trois os spongieux; dans la gauche il y en avoit deux: ces os au lieu d'être contournés en cornets, étoient droits, & revêtus d'une membrane qui suivoit la même direction: ils étoient inégaux à raison de leur longueur, & de la distance où ils étoient l'un de l'autre.

Le *vomer* étoit fort épais, penché sur la narine gauche, dont il resserroit la capacité au point, qu'à peine elle avoit une demi-ligne dans toute sa longueur; c'est sans doute pour cela que les deux os spongieux, dont nous avons parlé, étoient fort courts de ce côté.

Les os du palais manquoient en total, aussi-bien que le palais mobile & les amigdales.

A la place du corps des os maxillaires destinés à former les alveoles, & les sinus que l'on y observe dans l'état naturel, on trouvoit deux corps cartilagineux, quarrés, longs d'environ deux pouces, larges d'un, sur un demi-pouce de haut. Ces cartilages étoient immobiles, séparés l'un de l'autre; le gauche un peu plus long, moins épais, approchant moins de la nature de l'os, & avançant moins sur la partie antérieure & moyenne de la bouche: ils étoient recouverts chacun d'une membrane blanche, fine, &

ridée irréguliérement, qui se terminoit de chaque côté à leurs parties postérieures, en un corps charnu & épais. Leur partie antérieure étoit beaucoup plus dure que le reste ; on y remarquoit un point laiteux de la grandeur d'une lentille, recouvert de la membrane qui leur servoit d'enveloppe. Ils étoient attachés aux muscles intérieurs de la bouche.

De cette partie postérieure produite par la membrane blanche & fine, qui recouvroit les deux corps cartilagineux, partoit de chaque côté une espece de luette, dont la base avoit à peu près une ligne d'épaisseur.

Celle du côté gauche étoit un peu plus grosse, plus courte, & son extrêmité étoit flottante.

Celle du côté droit étant plus longue, son extrêmité se trouvoit logée dans une espéce de rigole ou rainure, qui étoit pratiquée de chaque côté de la langue, depuis son frein, jusqu'à sa racine.

Cet enfant a apporté en naissant, les deux dents incisives moyennes de la mâchoire inférieure prêtes à percer.

Telles étoient les singularités qui concernoient la bouche ; voyons maintenant ce qu'il y a de particulier dans le reste du corps.

Quand elle est venue au monde, quoique l'accouchement n'eût point été laborieux, ses fesses étoient excoriées, rouges, enflammées, douloureuses, au point que pour peu qu'on la touchât, elle jettoit les hauts cris ; on y remarquoit aussi une quantité de petits boutons blanchâtres, d'où sortoit une humeur caustique & puriforme.

Son corps étoit parsemé de plaques rouges, larges, vives & douloureuses.

Aux malleoles internes des deux jambes ſe trouvoient des petites tumeurs écroüelleuſes, ſçavoir cinq à la jambe gauche, & trois à la droite.

Les talons étoient gonflés, rouges, & douloureux, le gauche beaucoup plus que le droit; on y obſervoit même une eſpéce de corps mou, ſpongieux, de la figure d'une groſſe noix, qui, quoique continu au talon, formoit une tumeur ſaillante & circonſcrite.

Ce cas m'a paru ſi ſingulier, que j'ai cru devoir le rendre public, après avoir fait voir cet enfant à pluſieurs Médecins & Chirurgiens.

Les changemens qui lui ſont arrivés depuis ſa naiſſance, & qui lui arrivent journellement, la façon dont on le nourrit, les phénomenes qui accompagnent la déglutition, & enfin le rapport que le tempéramment & les maladies précédentes de la mere peuvent avoir, avec quelques-uns des accidens de cet enfant, me fourniront la matiere d'un ſecond mémoire qui paroîtra le mois prochain.

QUESTION.

Sur la Rage.

II. La nature de la maladie qu'on appelle la *rage*, n'eſt peut-être pas aſſez connue, quoiqu'on ait déjà écrit pluſieurs fois ſur cette matiere; & les funeſtes effets qu'elle produit, la rendent ſi redoutable & en même tems ſi dangereuſe, qu'il paroît qu'on ne doit rien négliger à ce ſujet. Ces conſidérations ont engagé à placer dans ce Recueil la queſtion ſuivante, qui

peut occaſionner d'utiles diſſertations dont on fera part au public.

En parlant, il y a quelques jours, des effets de la rage, & de la maniere dont elle peut ſe communiquer; on agita, Monſieur, la queſtion ſuivante, ſçavoir ſi le lait d'une vache enragée, ou le beurre qu'on en feroit, ſeroit nuiſible ou non? Les avis furent partagés à ce ſujet. Pluſieurs penſerent qu'à la vérité l'action du poiſon devoit être moins prompte, mais qu'il y avoit lieu de craindre que la rage ne ſe développât par la ſuite; que c'étoit ſans doute à cette vivacité plus ou moins grande du poiſon qui produit la rage, que l'on devoit attribuer ce que l'on trouve rapporté dans différens Auteurs, ſçavoir que les accidens de cette maladie ne paroiſſent quelquefois que long-tems après la morſure; qu'il en étoit de même que dans la morſure de la vipere, dont le venin eſt plus ou moins actif, ſuivant que la vipere eſt plus ou moins irritée; & d'ailleurs, que la conſtitution du ſujet pouvoit auſſi diminuer ou augmenter l'action du venin, mais qu'il exiſtoit toujours. Car ajoutoient ceux qui étoient de ce ſentiment; ſi la ſalive des animaux enragés eſt capable de communiquer la rage, à plus forte raiſon le lait, qui de toutes les humeurs de notre corps, eſt celle qui ſe ſépare la premiere, doit-il participer de la nature des ſucs digeſtifs, qui ſont toujours altérés dans ceux qui ont la rage.

Ceux qui ſoutenoient le ſentiment oppoſé, prétendoient que la rage ne peut ſe communiquer que par l'intromiſſion du virus dans le ſang même; qu'alors, à la vérité, il ſe faiſoit une fer-

mentation dans le sang, & que les accidens de la rage paroissoient; mais qu'on ne devoit point en conclure que les humeurs de l'animal enragé fussent assez altérées pour produire la rage dans un animal en santé; qu'il pourroit peut-être arriver que dans une personne mal constituée, les sucs qui en résulteroient, seroient d'une moins bonne qualité, mais qu'ils n'occasionneroient jamais la rage. Ils confirmoient leur sentiment par l'altération que souffrent tous les alimens, avant que d'être changés en chyle; ils ajoutoient enfin qu'ils sçavoient de différens Médecins, qui avoient été consultés à ce sujet, que des payſans qui avoient vécu du lait & mangé du beurre d'une vache enragée, & cela pendant plus d'un mois, n'en avoient point été incommodés. Cette expérience, qui naturellement auroit dû convaincre ceux qui étoient d'un avis différent, ne les fit point changer de façon de penser. Votre Journal étant destiné, Monsieur, à éclaircir les différentes questions de Médecine, qui paroissent avoir de l'obscurité, les deux partis opposés m'ont engagé à vous prier, de vouloir bien proposer cette question, dans l'espérance que quelqu'un voudra bien se charger de la décider, en apportant les raisons qui doivent faire embrasser l'un ou l'autre sentiment.

J'ai l'honneur d'être très-parfaitement, M.
Votre, &c. T.

CONSULTATION

Pour une perſonne attaquée de concrétions pierreuſes dans les reins.

III. Il y a lieu de croire ſur l'expoſé que l'on nous fait de la maladie de M... qu'il s'eſt formé, premiérement dans les reins, une incruſtation pierreuſe, qui, pendant quinze ans, n'a pas incommodé le malade bien ſenſiblement; puiſque le cours des urines s'eſt toujours conſervé libre. Les urines cependant ſont venues par intervalle troubles & noirâtres, lorſque par quelque dérangement, le malade venoit à s'échauffer conſidérablement, & à occaſionner, ou quelque excoriation légere à la ſurface interne du baſſinet, & peut-être même des mamelons des reins, ou à gonfler trop les vaiſſeaux des reins; ce qui pouvoit donner quelque léger ſuintement du ſang, capable de colorer les urines en noir.

Il y a deux ans que quelque portion de cette croute pierreuſe, s'étant détachée & augmentée, a engorgé en quelque ſorte l'entrée de l'uretre, & a donné lieu à l'urine de couler comme en ſe filtrant, & de paroître en conſéquence claire, crue, & verjutée. Enfin par les remedes & l'émétique qui ont cauſé des ſecouſſes aſſez vives, ces pierres étant ſorties, le malade ſe trouva guéri en apparence pendant quelque tems. Cependant il y a lieu d'imaginer qu'une portion encore aſſez conſidérable de la croute pierreuſe eſt reſtée dans les reins, qu'elle s'y eſt accrue, & que c'eſt-là la cauſe qui a jetté le malade dans les accidens dont il a été attaqué depuis. Cette matiere pierreuſe s'augmentant,

a preſque bouché le paſſage des urines ; ſes inégalités & ſon poids, en irritant les reins continuellement, ont donné lieu aux accès de colique néphrétique, au gonflement inflammatoire des reins, & les urines retenues dans ces mêmes reins, & rendues fort âcres par leur ſéjour, ſe ſont mêlées de la partie pour jetter les nerfs dans une eſpece de criſpation ou de tenſion convulſive, qui s'eſt communiquée aux autres viſceres par les nerfs ſtomachiques, hépatiques & ſpléniques, que l'on ſçait avoir une trés-grande communication avec le plexus renal. Il ne faut donc pas s'étonner, ſi les ſucs qui ſe diſtribuent dans le foie, la rate, n'y coulant plus avec la même facilité, s'y ſont épaiſſis & accumulés peu-à-peu au point d'y produire des tumeurs skirrheuſes ou fort approchantes du skirrhe. Il n'eſt pas étonnant que l'eſtomac faſſe mal ſes fonctions, & ſoit ſujet à rejetter les alimens. Ces accidens ſont aſſez ordinaires dans les maladies des reins : il eſt même étonnant que le malade ait été pendant l'eſpace de dix à douze années incommodé des reins ſans que l'eſtomac s'en ſoit ſenti. C'eſt à ces défauts de digeſtion de l'eſtomac qu'on doit rapporter l'amaigriſſement du malade. Il n'eſt pas ſurprenant qu'avec tous ces déſordres dans le bas-ventre, la circulation du ſang étant embarraſſée dans les parties inférieures, les jambes ſoient devenues enflées : il y a même lieu de craindre que cette enflure n'augmente par la ſuite.

A l'égard de la fiévre, c'eſt l'effet du déſordre général répandu, tant dans les parties ſolides que dans les liqueurs : mais comme cette fiévre donne quelque relâche, & qu'elle n'eſt

pas même violente, il y a lieu de croire que le déſordre des parties, tant ſolides que fluides n'eſt pas encore à un tel point qu'on ne puiſſe pas en eſpérer la guériſon : car quelque mal affecté que ſoit l'eſtomac, le peu d'alimens qui y paſſe paroît ſortir bien digéré ; ce qui prouve que les coctions qui ſe font dans les inteſtins, réparent en quelque ſorte les défauts de la digeſtion dans les parties ſupérieures.

Il eſt vrai que les déjections quoique bien digérées ſont fréquentes, & la raiſon en eſt que la capacité du ventre étant occupée par les tumeurs, ne permet pas aux excrémens de s'accumuler en quantité dans les gros inteſtins.

La principale cauſe de tous ces accidens eſt donc dans les reins, & c'eſt principalement à détruire cette cauſe que nous nous attachons dans la cure de cette maladie. Nous eſpérons que la cauſe étant ôtée, nous remédierons plus facilement aux autres accidens.

Nous propoſons 1°. de retrancher totalement le vin au malade, s'il en boit encore : de le réduire pour toute nourriture au potage & au bouillon, lui permettant au dîner quelque peu de viande blanche & ſans ragoût, dans le tems où il n'y a point de fiévre. Il s'abſtiendra de fruit crud, ſalade, laitage. Sa boiſſon ordinaire ſera d'une ptiſane faite avec le fruit ſec du cynorrhodon, le chiendent & la graine de lin ; on pourra quelquefois entremêler cette ptiſane d'une infuſion légere de *camphorata*.

Le malade prendra deux fois par jour des bouillons faits avec une poignée de feuilles d'orties, une poignée de feuilles de lierre terreſtre, une once de tige & de racine de chardon étoilé ou *calcitrapa*, une once de pois chiches, trois

douzaines de clôportes, un jeune poulet écorché dont on aura coupé la tête & les pattes. On fera cuire le tout dans ſ. q. d'eau pour deux bouillons, dont le malade prendra l'un à ſon réveil, & l'autre trois ou quatre heures après ſon dîner. Il continuera ces bouillons pendant douze ou quinze jours, après leſquels nous conſeillons l'uſage des eaux minérales ferrugineuſes, telles que ſont celles de Vals, avec cette précaution, que le malade n'en prendra pendant quinze jours ou trois ſemaines, que quatre ou cinq verres par jour, diſtribués de quatre heures en quatre heures. Après lequel tems, on lui en donnera une pinte le matin en quatre verres dans l'eſpace d'une heure, & une autre pinte diſtribuée par verres le long de la journée, de quatre heures en quatre heures: ce qu'on pourra continuer juſqu'à ce qu'il arrive un ſoulagement conſidérable, ou tant que les Médecins ordinaires le jugeront à propos.

Nous nous propoſons par ces remedes de fondre les matieres glaireuſes qui peuvent entretenir ou augmenter les croutes pierreuſes des reins, ſans néanmoins charrier trop fortement ſur les parties malades; de laver & détremper avec les eaux minérales ces concrétions, ſans les entraîner avec précipitation dans les uretres. Nous remettons à la prudence des Médecins ordinaires de placer, s'ils le jugent à propos, quelques purgations au commencement & dans l'uſage de ces remedes, en cas qu'ils jugeaſſent les premieres voies remplies de ſucs glaireux, indigeſtes & groſſiers.

Fait à Paris le 17 Juin 17.. le T... G... B. d. m. p.

L'uſage de ces remedes a beaucoup ſoulagé le malade, mais ne l'a point guéri.

CONSULTATION

Pour une diſpoſition catarrheuſe.

IV. La cauſe des différentes incommodités dont la malade a été attaquée juſqu'à préſent, vient d'une diſpoſition catarrheuſe. Les principes du ſang mal liés laiſſent échapper aiſément leur ſéroſité, qui répandue dans les glandes de la tête, de la gorge & de la poitrine, y cauſe les différens accidens dont la malade ſe plaint dans ſon mémoire.

On pouvoit craindre que cette diſpoſition preſque habituelle ne jettât la malade dans une phthiſie, ſi on n'apportoit pas toute l'attention néceſſaire pour la prévenir; car nous ne pouvons attribuer cette diſpoſition catarrheuſe à rien autre choſe qu'à la nature du ſang de la malade qui eſt épais, groſſier, & qui s'épaiſſit encore davantage, & plus aiſément par les cauſes extérieures; de telle ſorte qu'il eſt très-propre à s'embarraſſer dans les vaiſſeaux de la tête, de la gorge & de la poitrine. Cela donne occaſion aux différens accidens dont la malade eſt tourmentée par l'épaiſſiſſement de cette ſéroſité, qui s'épaiſſiſſant par degrés dans les conduits du nez, des oreilles, de la gorge & de la poitrine, y cauſe les accidens fâcheux dont elle ſe plaint.

Les vues que nous devons avoir, ſont de rendre le ſang plus fluide, d'en atténuer les parties trop groſſieres, d'en réunir les principes, d'en adoucir les ſels, & de donner iſſue aux humeurs crues & indigeſtes dont il ſe trouve ſurchargé.

Ainſi nous conſeillons un régime de vivre convenable, c'eſt-à-dire, d'éviter le ſel, poi-

vre, vinaigre, ragoûts; de manger peu & souvent: faire quatre repas au moins, & toujours modérés; de boire peu ou point de vin. La boiſſon ordinaire ſera la ptiſane d'orge, de réglisſe & de chiendent. Elle ne fera maigre ni jeune; point de veille. Elle évitera les chagrins & toute application d'eſprit, & l'exercice trop violent du corps. Elle mangera peu le ſoir.

Outre ces précautions, elle aura ſoin d'avoir le ventre libre, ſoit par les lavemens d'eau, ou décoctions émollientes & laxatives.

Outre ce régime de vivre qui doit être ſuivi exactement, la malade ſe fera ſaigner au moins une fois du bras, & deux jours après du pied, pour prévenir les ébullitions auxquelles elle eſt ſujette, & que le Printems pourroit occaſionner. Deux jours après la ſaignée du pied, elle ſe purgera avec deux onces de manne, un gros de rhubarbe, un gros de ſel végétal, un gros d'agaric, & deux gros de ſenné bouillis dans deux grands verres d'eau de veau, coulés enſuite & partagés en deux verres qu'elle prendra tiédes à une heure l'un de l'autre, & un bouillon après le dernier verre. Le lendemain de la purgation, elle commencera l'uſage de la ptiſane ſuivante.

Prenez de racine de ſquine & ſalſepareille & bois de ſaſſafras, de chaque un demi-gros: feuilles de ſauge, betoine, pulmonaire, aigremoine, marjolaine, de chaque une pincée: iris de florence & ſené de chaque un gros: jettez le tout concaſſé dans un demi-ſeptier d'eau bouillante que l'on laiſſera infuſer comme du thé, ou juſqu'à ce que l'eau ſoit refroidie: on coulera le tout, & la malade en prendra un verre le matin à jeun, chaud comme du caffé, avec

un peu de ſucre ou de ſyrop de capillaires. Elle en prendra autant trois heures après le dîner, & le ſoir en ſe couchant. Elle continuera l'uſage de cette infuſion pendant trois ſemaines, le ſuſpendant néanmoins dans le tems des régles.

Nous eſpérons par cet uſage de détourner l'humeur qui ſe porte à la tête, à la gorge & à la poitrine, où les dépôts ſont ſi fréquens, & l'évacuer par les ſelles & une douce tranſpiration. Nous croyons devoir faire ſuccéder immédiatement après, le lait d'âneſſe, pour réunir les principes du ſang qui auront été atténués par l'uſage de cette ptiſane.

La malade le prendra pendant un mois ou ſix ſemaines avec les précautions requiſes, ne ſe purgeant vers le milieu & la fin avec la purgation ci-deſſus, qu'en cas qu'elle ſe ſentît quelques aigreurs, ou un peu moins d'appétit.

Après avoir ceſſé l'uſage du lait, nous ſommes d'avis que la malade tous les mois, pendant huit jours, quelque tems avant ſes régles, boive la même ptiſane qu'elle aura priſe avant l'uſage du lait, de la maniere qu'il eſt dit. Elle reprendra enſuite dans l'Automne ſuivant le lait d'âneſſe de la même façon qu'au Printems.

Nous eſpérons que l'uſage de ces remédes garantira la malade des accidens dont elle eſt tourmentée depuis ſi long-tems, & de ceux qui pourroient la menacer par la ſuite.

Si la difficulté de reſpirer revenoit par l'embarras qui ſe feroit dans le nez, on conſeille la fumigation faite avec les fleurs de ſuccin.

G... B. d. m. p.

Délibéré à Paris ce 7 Avril 17...

Quoique ces remedes euſſent ſoulagé la malade,

lade, on crut devoir lui mettre un cautere au bras pour en prévenir les rechûtes ; ce qui réuſſit pleinement & la fit jouir d'une ſanté parfaite.

AUTRE

Pour des urines ſanguinolentes à la ſuite d'une ſuppreſſion d'un flux hémorrhoïdal.

V. La maladie pour laquelle on conſulte eſt une évacuation de ſang mêlé avec les urines, qui ſans fatiguer le malade, lui en fait craindre les ſuites. Le malade étoit ſujet à un flux périodique d'hémorrhoïdes qui a ceſſé après pluſieurs années, & qui paroît être la cauſe du ſang qui coule aujourd'hui abondamment avec les urines. Il n'y a pas lieu de ſoupçonner que ce ſoit une autre cauſe, puiſque le malade n'a jamais rendu de ſable, de gravier, ni de pierre ; qu'il n'a jamais reſſenti de difficulté d'uriner, & qu'il ne s'eſt jamais plaint de colique néphrétique.

Ainſi les hémorrhoïdes ſupprimées demandent ici une attention particuliere, puiſque nous regardons que leur ſuppreſſion eſt la véritable cauſe de la maladie préſente. En effet, lorſque le flux hémorrhoïdal ceſſe, on doit craindre quelque dépôt funeſte, ſur quelque partie, ou quelqu'autre évacuation qui tienne lieu de la premiere, & pour lors le danger eſt moins preſſant, à moins que ces nouvelles évacuations ne ſe ſuppriment à leur tour. C'eſt alors que l'on doit craindre quelque affection ſoporeuſe, d'autant plus dangereuſe qu'elle accable quelquefois tout-à-coup. C'eſt-là la raiſon pour laquelle on laiſſe une ou deux hémorrhoïdes couler à ceux à qui on eſt obligé de faire l'opération. Dans

tout ces circonſtances, la pléthore & l'effervescence du ſang doivent être regardées comme les cauſes premieres de ces évacuations & de ces métaſtaſes, qu'un régime de vivre peu exact, & des exercices peu modérés entretiennent & augmentent par degrés.

Ainſi dans la maladie préſente, les urines teintes de ſang ſont une ſuite de la ſuppreſſion des hémorrhoïdes, qui paroît principalement affecter la veſſie comme nous l'avons déjà remarqué; mais comme il ſeroit dangereux de ſupprimer tout-à-coup cette évacuation, il ne le ſeroit pas moins de la laiſſer couler trop longtemps. La veſſie perdroit peu-à-peu de ſon reſſort, le ſang épaiſſi cauſeroit la ſuppreſſion de l'urine, & peut-être que le ſang extravaſé dans la veſſie croupiſſant avec les urines, s'aigriroit à tel point qu'il enflammeroit ces parties avec crainte de mortification.

Pour prévenir ces ſuites fâcheuſes, ou quelque reflux dangereux, il eſt néceſſaire de diminuer le volume du ſang, d'en adoucir l'âcreté, & de preſcrire au malade un régime exact, & différent de celui qu'il a ſuivi juſqu'à préſent.

Le volume du ſang a déjà été diminué par quatre ſaignées du bras, & cependant le ſang s'écoule encore avec les urines preſque en auſſi grande abondance. Je ſuis d'avis qu'on faſſe préſentement une ſaignée du pied, pour dégager la partie même. Cette pratique eſt heureuſe dans les femmes qui ſouffrent des pertes de ſang. Il faut non-ſeulement déſemplir préſentement les vaiſſeaux, mais il faut continuer tous les mois, ſoit du bras, ſoit du pied, ſoit des deux parties pour agir par révulſion & dérivation.

En diminuant ainſi le volume du ſang, on

aura grande attention d'en adoucir l'âcreté par un régime de vivre doux & humectant. La boiſſon ordinaire ſera faite avec le riz ou la guimauve, ou la grande conſoude. Le matin & le ſoir le malade prendra des bouillons faits avec la rouelle de veau, & la volaille, le riz & les ſucs dépurés de cerfeuil, d'ortie grieche à parties égales. Il ne boira pas de vin, & s'abſtiendra de café, de chocolat, & de toutes liqueurs ſpiritueuſes; il ne mangera ni alimens maigres, ni viandes noires, ni ragoûts. Il évitera toute ſorte d'exercice violent, & mangera peu le ſoir.

On ne doit pas ſe rebuter de ce régime de vivre : car cette maladie ne ſe peut guérir que par la perſévérance. On doit faire en ſorte que le ventre ſoit libre : s'il étoit pareſſeux, le malade prendroit des lavemens avec la caſſe & le petit-lait. Quand il ſera néceſſaire de le purger, on employera les purgatifs les plus doux; comme la caſſe, les tamarins, la manne, le ſyrop violat, en deux ou trois verres dans une décoction légere de chicorée ſauvage, pour rafraîchir en évacuant.

Lorſque les urines ſeront moins teintes de ſang, on ſe ſervira utilement d'injections déterſives avec l'eau d'orge, & d'aigremoine enſuite, & ſi le ſang ceſſoit tout-à-fait de couler avec les urines, on ne doit pas perdre de vue ce que nous avons déjà dit. C'eſt pour lors que les ſaignées du bras & du pied doivent être plus fréquentes pour prévenir quelque dépôt fâcheux.

L'uſage du lait d'âneſſe dans la ſaiſon ſera un puiſſant ſecours pour adoucir le ſang, que l'on doit regarder comme la cauſe premiere,

& du flux des hémorrhoïdes & du ſang mêlé préſentement aux urines. Voilà de quelle maniere on doit calmer l'impétuoſité d'un ſang qui cherche à s'échapper.

Ce 17 Décembre 17.....

AUTRE

Sur un ulcere à la matrice.

VI. La perte de ſang qui a duré près de ſix mois, & qui coule encore par intervalle, quoiqu'en moindre quantité; l'écoulement ſanieux qui eſt ſurvenu après des douleurs & des tenſions à la matrice; une fievre habituelle avec des vomiſſemens bilieux qui ont accompagné tous ces accidens, & qui tourmentent encore préſentement la malade preſque tous les jours, ſur-tout dans un âge avancé (75 ans), nous font craindre avec raiſon un ulcere dans la matrice.

Il eſt aſſez ordinaire aux femmes lorſque leurs regles ceſſent, d'avoir des pertes de ſang; c'eſt un ſoulagement que la nature ſe procure quelquefois d'elle-même; mais lorſqu'il y a long-temps que ces évacuations ſont finies, c'eſt ordinairement une autre cauſe qui produit ces eſpeces de perte de ſang.

La matrice n'eſt qu'un tiſſu de fibres & de glandes qui la tiennent continuellement humectée; & lorſque les liqueurs viennent à s'aigrir par quelque cauſe que ce ſoit, elles corrodent ſouvent la tiſſure de cette partie, cauſent à la matrice un météoriſme douloureux, & déchirent quelquefois les vaiſſeaux qui la tapiſſent. Le ſang ne tarde guere à paroître, & l'évacuation qui s'en fait donne ſouvent lieu de croire que c'eſt une

perte de sang, lorsque ce n'est qu'une suite d'un engorgement, qui s'augmentant par degrés, découvre enfin une humeur sanieuse qui est la preuve complette d'un ulcere dans la matrice.

En effet le reflux de cette matiere dans la masse du sang entretient non-seulement la fievre; mais une partie de cette humeur que l'on peut regarder comme caustique, se filtrant dans les glandes de l'estomac, excite des secousses violentes qui font entrer le ventricule en contraction, & qui l'obligent à se dégager par les vomissemens de ces mêmes humeurs qui y refluent continuellement; ainsi c'est la même humeur qui fait tout le désordre dans la matrice & dans l'estomac, & qui entretient la fievre.

Lorsqu'un ulcere se fait appercevoir dans une partie interne, il y est d'autant plus dangereux que la partie est plus glanduleuse, & qu'elle fournit continuellement des sucs prompts à se corrompre, & à se distribuer sans cesse dans la masse du sang. C'est pour lors autant le vice de la partie que de tout le corps. Nous pouvons ajouter pour le prognostic que *vitium positum in substantiâ partium emendare, non est virtutis humanæ.*

Nous avons cependant deux choses à tenter dans la maladie présente; à mondifier la matrice & à corriger la mauvaise disposition du sang. Pour mondifier la matrice, on s'est déjà servi d'injections déterssives avec l'eau d'orge, l'aigremoine & le miel rosat, mais ces injections feroient un foible secours, si l'on ne songeoit premiérement à corriger la mauvaise disposition du sang, qui entretient & augmente le désordre. Ainsi les déterssifs & les narcotiques sont les principaux remedes, dont on puisse sûrement

ſe ſervir. On uſera d'injections déterſives comme on a fait juſqu'à préſent, & tous les ſoirs on prendra ſix ou huit grains de pilules de cynogloſſe pour calmer les douleurs. On aura ſoin d'entretenir le ventre libre par l'uſage des lavemens anodyns, pour faciliter l'évacuation d'une partie des humeurs qui ſe filtrent dans les glandes de l'eſtomac & des inteſtins. Enſuite on ſe ſervira d'une légere eau de caſſe, avec le petit-lait, dont la malade prendra quatre verres. On ajoutera dans cette eau un gros ou deux de nitre purifié, & deux ou trois grains de tartre ſtibié, ſi les forces le permettent.

Les alimens doivent être légers & humectans. La tiſane ſera faite avec chiendent, regliſſe & riz : les eaux de forges & de Paſſi irriteroient plutôt que de calmer. Les bouillons ſans ſel ſeront faits avec la volaille, le veau & le riz : & on ajoutera quelquefois un jaune-d'œuf dans le bouillon. Si l'eſtomac demandoit quelque choſe de plus, on prendroit de la gelée & une panade au riz. Il s'agit d'adoucir & non d'irriter.

CONSULTATION

Sur la maladie des yeux de Monſieur H. 17... Septembre 17...

VII. Le Mémoire qui nous a été communiqué touchant la maladie des yeux de Monſieur, préſente divers objets, qui demandent chacuns une attention particuliere. Nous allons les examiner ſéparément ſelon l'ordre que le malade leur a donné dans l'excellent expoſé qu'il a fait lui-même de ſa maladie.

Nous ne dirons rien ſur les deux opérations qu'on lui a fait inutilement pour la fiſtule; ſur les accidens ſurvenus à l'œil droit, ſoit avant, ſoit après ces opérations, non plus que ſur l'accident de l'année derniere, touchant la cornée qui s'eſt crevée. Ce ſont des maux ſans remede. Il n'en ſera pas de même des réflexions que nous avons à faire ſur l'adhérence de la paupiere inférieure avec le globe de l'œil, qui eſt la ſuite de la ſuppuration ſurvenue à l'œil droit, au mois de Novembre dernier 1746.

Pour ce qui concerne l'adhérence de la paupiere avec le globe, on demande s'il eſt poſſible de la détruire ſans danger, afin de pouvoir porter un œil d'émail.

Nous répondons, qu'il n'eſt pas facile de détacher les paupieres, lorſqu'elles ſont collées avec la conjonctive, ſans intéreſſer l'une ou l'autre; que cette opération eſt cruelle, douloureuſe, & incertaine : quoiqu'il ſoit dit dans l'expoſé, que l'adhérence ne paroît que comme un fil, il y a cependant lieu de croire, qu'elle s'eſt faite dans toute l'étendue de la paupiere inférieure; & que dans ce cas la ſéparation n'en ſeroit pas aiſée. En ſuppoſant qu'on put l'entreprendre, elle ne pourroit l'être ſans témérité, que par une main exercée à cette opération, ce qu'on auroit de la peine à trouver, parce que ce cas eſt rare. Nous ajoutons à toutes ces raiſons, que l'avantage qu'on pourroit retirer de cette opération, ne paroît pas aſſez grand, pour oſer conſeiller de s'y ſoumettre, en ſuppoſant même qu'elle fut moins incertaine que douloureuſe. Nous penſons donc que Monſieur H.... ne doit point ſonger à ſe faire faire cette opération, à moins toutefois qu'on

ne fut sûr, qu'il n'y a effectivement que le bord de la paupiere qui soit collé avec la conjonctive, & que l'adhérence n'a pas plus d'étendue que l'épaisseur d'un fil, ce qui ne nous paroît pas vraisemblable.

A l'égard de la paupiere supérieure, le défaut de mouvement qu'on y remarque, ne peut venir que de ce que selon les apparences, elle est un peu enfoncée dans l'orbite, qui n'est pas rempli par le globe de l'œil, dont il ne doit rester que les membranes & les muscles. Or si cela est, comme on doit présumer, il s'en suit que le point d'insertion du muscle releveur de la paupiere, est autant rapproché qu'il se peut du point d'origine, & que par conséquent il ne reste plus de mouvement à faire à ce muscle, puisque toute son action ne tend qu'à rapprocher ces deux points. Il n'y a qu'à écarter cette paupiere, autant que l'est celle de l'œil gauche, & pour lors elle pourra agir. Ainsi l'immobilité de la paupiere supérieure ne suppose ici aucune affection particuliere dans cette partie. Nous n'avons insisté sur cet article, que parce que Monsieur H.... l'a mis au nombre de ses inquiétudes.

Il demande de plus, si sans trop intéresser la vue de l'œil gauche, il peut se faire faire l'opération au droit, dont la fistule suppure toujours.

Nous répondons à cela, que non-seulement nous n'y voyons aucun inconvénient, mais que cette opération pourroit même devenir nécessaire, pour prévenir la carie des os, suite ordinaire des fistules lacrymales négligées : cependant comme le malade craint que cette opération n'intéresse la vue de l'œil gauche, nous lui conseillons de la retarder, jusqu'à ce qu'il ait

éprouvé quel ſera, par rapport à cette fiſtule, l'effet du régime que nous avons à lui preſcrire pour arrêter les progrès de l'accident dont l'œil gauche eſt menacé.

C'eſt cet œil, touchant lequel Monſieur a des inquiétudes, qui ne nous paroiſſent que trop fondées, qui doit être l'objet principal de notre conſultation.

La protubérance qu'on remarque à la cornée, ne peut être que l'effet de l'hydropiſie des chambres de l'humeur aqueuſe, & cette hydropiſie dépend d'une ſéroſité ſurabondante & peu fluide, qui abreuve la maſſe du ſang, & ſe porte à l'œil en trop grande quantité.

Nous conſeillons donc l'uſage du collyre dont le malade ſe ſert, & d'y joindre les remedes internes ſuivans.

Monſieur ſera ſaigné du bras & du pied; il prendra de ſuite pendant vingt & un jour les bouillons faits avec la chair de vipere & le cœur de laitue; il ſe purgera après avec un gros de pilules *lucis majores*, & le lendemain de la purgation il ſe mettra pendant ſix ſemaines, ſe purgeant au milieu & à la fin avec les pilules précédentes, à l'uſage des bouillons ſuivans.

Prenez demi-livre de rouelle de veau, racines de *rubia tinctorum* & perſil, de chacunes une once; racine de valeriane, deux gros; creſſon de fontaine, cochléaria & piſſenlit de chacuns demi poignée. Faites bouillir dans ſ. q. d'eau pour deux bouillons, dont l'un le matin à jeun, & le ſecond à quatre ou cinq heures après le dîner. De plus & pendant l'uſage des bouillons, prendre tous les jours à l'entrée du dîner un bol fait avec douze grains de poudre de clôportes, autant de gomme ammoniac, incorporés avec ſ. q.

de ſyrop des cinq racines, & tous les trois jours ajouter à ce bol ſix grains d'extrait d'élixir des propriétés dès le commencement de ce régime. Le malade uſera pour boiſſon ordinaire d'une ptiſane faite ainſi.

Une once de ſaſſafras rapé, jettée le ſoir dans une pinte d'eau bouillante, & pendant la nuit la laiſſer infuſer hors du feu. Le malade pourra y ajouter aux repas un peu de vin. De plus ſe baſſiner l'œil droit avec l'eau tiede, & appliquer ſur la fiſtule une petite éponge trempée dans l'eau auſſi chaude qu'il pourra, trois fois par jour, deux à trois minutes matin, midi & ſoir.

Le régime doit être exact & adouciſſant, éviter les alimens cruds, venteux, peſans, indigeſtes, comme ſalades, fruits, légumes, maigre, ragoûts, même les alimens trop nouriſſans, & prendre un peu de vin avec ſa ptiſane de ſaſſafras, comme il eſt dit.

Nous eſpérons par ce régime rendre les humeurs fluides, dépurer le ſang, arrêter le progrès de l'accident dont l'œil gauche eſt menacé, & faire l'opération de la fiſtule avec plus de ſécurité. Si le ventre étoit naturellement pareſſeux, on conſeille les lavemens, & dans les ſaiſons favorables les bains domeſtiques. Si le malade eſt pléthorique, on pourra réitérer la ſaignée, & le malade nous informera du ſuccès des remedes preſcrits, ce qui nous déterminera ſur le choix de ceux qu'il faudroit faire, ſuppoſé que les premiers n'euſſent pas produit tout l'effet que nous en attendons. B... D... M. P.

OBSERVATIONS

Sur différentes maladies ſurvenues à la ceſſation du flux menſtruel.

VIII. La ſuppreſſion des regles eſt ordinairement ſuivie d'un grand nombre de maladies difficiles à guérir. L'hémorrhagie en eſt une, & vient non-ſeulement de la matrice, mais encore de toutes les parties du corps; elle eſt accompagnée de dégoût pour les alimens, d'abattement de forces, de cachexie, d'hydropiſie, de défaillances, &c. Si depuis pluſieurs années le ſang a coulé de la matrice en une quantité exceſſive, les vaiſſeaux n'ont plus de reſſort, ils ſont toujours ouverts; & de-là vient l'œdeme ou l'hydropiſie, cauſe d'une mort inévitable. Si l'hémorrhagie eſt tout-à-coup arrêtée, les ſecrétions ceſſent dans l'inſtant; & bientôt la malade a des maux de ventre accompagnés de tenſion & d'œdeme; les jambes, la poitrine, la tête ſont douloureuſement affectées. On ſent à la poitrine comme un poids conſidérable qui étouffe: des nauſées, des hoquets, des vomiſſemens fatiguent l'eſtomac. La tête eſt peſante; on y ſent des picotemens & des élancemens: il ſe répand ſur les yeux une eſpece de brouillard, les oreilles tintent; & l'eſprit ſouvent n'eſt pas dans ſon aſſiette ordinaire. Alors ſi l'art ou la nature ne procure aucune évacuation dont l'effet ſoit proportionné à celui de la ſuppreſſion, la malade eſt fort en danger.

C'eſt pourquoi une hémorrhagie de matrice, après une ſuppreſſion de regles, eſt toujours

dangereuſe ; car ou elle dure long-tems, ou elle eſt mortelle, ou du moins les femmes qui en guériſſent ne jouiſſent ſouvent que d'une ſanté bien foible.

Sur une Hémorrhagie de Matrice ſurvenue à une ſuppreſſion de Regles.

1. Une femme âgée d'environ 50 ans, en 17... avoit une perte de ſang depuis deux ou trois années. Tantôt tout ſon corps étoit œdemateux & livide ; tantôt elle vomiſſoit le ſang ; quelquefois elle tomboit en défaillance : ſa perte s'arrêtoit & revenoit par intervalles : elle étoit continuellement dégoûtée, & la reſpiration étoit de tems en tems très-gênée. Elle avoit beaucoup ſouffert, & éprouvé inutilement bien des remedes. Au commencement de la cure, on lui avoit fait pluſieurs ſaignées du bras & du pied ; car ſelon Hippocrate, il faut tirer preſque tout le ſang de ceux qui ont des hémorrhagies ; *hæmoptoici ſiant exſangues.* Elle a pris des lavemens anodyns, des bouillons à la viande avec de l'althea, du ris, du cerfeuil & du plantin ; quatre fois dans le jour du ſuc dépuré de cerfeuil avec du nitre ; de la ptiſane, l'eau de ris, & la potion cordiale ſuivante.

℞	Confection d'hyacinthe,	℥j
	ſyrop de coins,	℥j
	eau de canelle,	℥ß
	alun cru,	ʒß
	eau de plantin,	
	eau de millefeuilles,	*aa* ℥iij

On lui ordonna de plus une purgation douce. On lui recommanda de manger peu, & de ne prendre que des alimens incraſſans, & de ſe tenir

toujours au lit, choſe d'autant plus néceſſaire dans les pertes, que la ſituation perpendiculaire détermine encore une plus grande quantité de ſang à ſe porter vers la matrice, & empêche la réunion de ſes vaiſſeaux. La malade fit pendant deux ou trois ans uſage de ce qui vient d'être dit, ſe trouva ſoulagée par intervalles, & enfin recouvra peu-à-peu ſa ſanté.

Sur la méme Maladie.

2. En 17... une autre femme âgée d'environ 40 ans, avoit pareillement une perte de ſang. Son corps œdemateux étoit parſemé de taches de couleur de ſafran; ſon ventre enfloit; ſa poitrine & ſon eſtomac étoient affectés; ordinairement elle avoit le ventre pareſſeux, & la fievre revenoit par intervalles. Tantôt elle ſaignoit abondamment du nez, tantôt l'hémorrhagie de matrice étoit conſidérable. Ainſi elle avoit un écoulement continuel d'un ſang diſſous. On employa les mêmes remedes qu'on vient de citer dans la premiere Obſervation; les ſymptômes diminuerent, & la malade fut ſoulagée pendant un mois ou deux. Mais l'hémorrhagie revint: le ſang couloit en abondance, lorſque ſa fille vint à ſe noyer. Cette mere en fut ſi troublée, qu'il ſe fit tout-à-coup chez elle une ſuſpenſion de toute évacuation. A peine pouvoit-elle reſpirer; une douleur vive la rendoit toute brûlante; elle ne ceſſoit de crier & de pleurer ſur le malheureux ſort de ſa fille qui n'étoit âgée que de 12 ans. Au bout de trois ou quatre jours l'hémorrhagie revint & fut plus abondante. Alors on la ſaigna du pied à cauſe des ſouffrances & d'un étouffement qui

menaçoient de la ſuffoquer ; on lui donna des lavemens anodyns, & la ſuſdite potion cordiale à prendre par cuillerées. Elle fit uſage de ſoupes & de bouillons, nourritures faciles à digérer, & l'hemorrhagie ceſſa peu-à-peu. La perte de ſang étant ainſi appaiſée, on la purgea avec une once de caſſe, une once de manne, & autant de ſyrop de pommes. Elle fut ſoulagée pendant quelques jours, mais l'œdeme, les nauſées, & la difficulté de reſpirer continuerent. Elle fut purgée une ſeconde fois de la même maniere, & elle reçut du ſoulagement pendant quelques mois ; & quoique ſon corps fut toujours œdemateux & ſon viſage teint d'une couleur de ſafran, elle s'acquittoit des fonctions ordinaires de ſon état, & avoit deux ans après une ſanté encore bien fragile. La perte revint au bout de ce tems, occaſionnée ſans doute par les mouvemens de paſſions violentes, auxquelles cette malade étoit ſujette.

En Décembre de la même année, la fievre, les défaillances, les nauſées, & les autres ſymptômes dont nous avons déjà parlé, accompagnés d'une hémorrhagie très-abondante de matrice attaquerent cette femme. Le ſang qu'elle rendoit, tantôt étoit coagulé & noir, tantôt fluide & fort rouge ; & elle ne le rendoit qu'avec des douleurs très-vives. On la ſaigna deux fois du bras. Elle fit uſage des bouillons au ris, de ptiſane avec de la grande conſoude, d'une potion cordiale & aſtringente, d'alimens de facile digeſtion & incraſſans, de lavemens anodyns, & des autres remedes ci-deſſus détaillés. Mais rien ne réuſſiſſoit ; on la ſaigna du pied, & elle fut plus ſoulagée, quoique ſa perte durât toujours. On lui ordonna auſſi-tôt cette opiate.

℞ Conſerve de cynorrhodon,
Racine de grande conſoude en poudre, aa ℥ß
Yeux d'écreviſſes préparés, ℥ij
Pierre hæmathite réduite en poudre très-fine, ℥j
Syrop de coins, q. ſ.

Faites ſuivant l'art une opiate, dont la doſe ſoit d'un gros & demi ſoir & matin.

Elle continua de prendre la même potion cordiale & aſtringente. On lui appliqua ſur la région hypogaſtrique des fomentations qu'on avoit ſoin de renouveller, de bourſe à paſteur, de mille-feuilles, de ſceau de Salomon. On avoit pris une poignée de chacune de ces plantes, & on avoit fait bouillir le tout dans du vinaigre. Ces fomentations firent ceſſer la perte de ſang, & la malade recouvra une ſanté bien foible au mois de Septembre de l'année ſuivante; elle vécut c pendant encore long-tems, & ſa ſanté ſe fortifia par la précaution qu'elle eut de ſe faire ſaigner de tems à autre.

Sur une Hémorrhagie de nez, ſur une Hydropiſie; ſuite de la ſuppreſſion des Regles, & ſur le cadavre d'une femme ouverte.

3. Une femme, âgée d'environ quarante-cinq ans, après la ſuppreſſion de ſes regles, fut attaquée d'une violente douleur de tête, d'un ſaignement de nez, d'une laſſitude dans tous les membres, & de la fievre. On lui ordonna une ſaignée, des lavemens, des bouillons, des ptiſanes, des purgations, & autres remedes appropriés à la maladie. Elle fut guérie pendant 2 ou 3 mois.

Les ſymptômes revinrent enſuite les mêmes ; ils étoient auſſi violens qu'auparavant, accompagnés d'ailleurs d'une leucophlegmatie univerſelle.

Car on obſerve que ceux qui ont des hémorrhagies continuelles ſont enfin attaqués d'hydropiſie, & meurent hydropiques pour la plupart, à cauſe du peu d'union qu'ont entr'eux les différens principes du ſang. Ce fut en vain qu'on employa pendant une année entiere tous les remedes convenables pour guérir la perſonne dont il s'agit de ſon hydropiſie. Les ſymptômes augmenterent ; les globules du ſang qui étoit diſſous & appauvri n'avoient plus aucune liaiſon entr'eux. La ſéroſité s'écouloit continuellement, les forces s'épuiſerent ; enfin les fibres perdirent tout leur reſſort, & la malade mourut.

On l'ouvrit, on ne trouva rien dans la tête : le bas-ventre & la poitrine étoient pleins d'eau. Le foie étoit livide, comme s'il eût été à moitié cuit : la rate deſſéchée, les reins plus charnus qu'ils ne le ſont ordinairement. On n'en voyoit point les glandes ; elles avoient diſparu. Le poulmon étoit abreuvé d'eau, & toutes les autres parties dans un état de maigreur & de conſomption.

On peut conclure de-là que de continuelles hémorrhagies ſont cauſe que le ſang s'appauvrit ; que la ſéroſité s'en ſépare, & que tandis que cette ſéroſité s'écoule de tout côté, le ſang proprement dit, ou ſi l'on veut, ſa partie rouge, ſe deſſéche. La partie rouge & la ſéroſité étant ainſi ſéparées, les parties ſolides deviennent minces, tenues, maigres, faute de nourriture & de réparation ; les ſecrétions & les fonctions ceſſent peu-à-peu, & enfin la malade perd ce qui lui reſtoit de forces & meurt.

Il

Il faut remarquer, de plus, que les purgatifs diminuent la douleur les premiers jours ; mais auſſi dans la ſuite, ils augmentent & entretiennent le foyer de la maladie. C'eſt ainſi que par l'uſage, ſur-tout de ces purgatifs véhémens qu'on nomme en médecine *mochliques*, l'hydropiſie va toujours de mal en pis. Cependant au commencement de l'année 174... pluſieurs perſonnes ont fait uſage avec ſuccès du *mochlique* ſuivant, ordonné par un nommé Hary, de Paris, & qui paſſoit alors pour un Médecin Arabe.

℞ Safran de Mars, préparé avec le ſoufre. antimoine crû, de chaque, ℥j
ſcamonée ; ℥jv
réduiſez ces poudres en alkool, & mêlez-les dans
ſyrop de limons, ℔ jv

Prenez-en deux ou trois fois dans le jour une cueillerée ou deux ; au moyen de ce remede, les eaux s'évacuent ſans douleur par les ſelles & par les urines.

Il y a eu dans les hôpitaux de Paris & ailleurs, des exemples d'hydropiſies guéries par ce violent purgatif, qu'on dit être un remede ancien, & qu'une expérience quelquefois heureuſe a renouvellé. Néanmoins la doſe de la ſcamonée, qui, comme tout le monde ſait, eſt un purgatif des plus forts, eſt énorme dans la recette précédente.

Sur une Paſſion hyſtérique, ou plutôt ſur une Epilepſie ſurvenue à la ceſſation des Régles.

4. Madame *** étoit d'un tempérament pléthorique, elle eut pluſieurs enfans, & ſon eſtomac digéroit bien. Vers la quarante-cinquieme année

de ſon âge, l'écoulement de ſes regles diminua ; & elle fut attaquée d'une maladie hyſtérique, ou plutôt d'une épilepſie le 16 Septembre 17... Le délire, des mouvemens convulſifs, la fievre, une expectoration ſanguinolente, la perte totale de la mémoire, & autres ſymptômes de même nature la tourmenterent avec tant de violence, que pour prévenir une mort prompte, dont elle étoit menacée ; on la ſaigna en dix heures deux fois du bras, & une fois du pied. Le ſang qu'on lui tira étoit tout-à-fait inflammatoire. On la fit beaucoup boire d'une eau de tamarins avec le ſel végétal, & il ſe fit par bas une évacuation qui fit concevoir quelque eſpérance.

C'eſt pourquoi le 18 du même mois on la purgea ainſi :

℞ Manne de calabre, huile d'amandes douces, } *aa* ℥ij
Eau de fleurs d'oranges ; ℥ij

Faites ſuivant l'art une potion purgative.

Cette potion la ſoulagea, quoiqu'il y eut eu quelque convulſion pendant la nuit. On lui fit garder un régime fort exact : elle mangeoit très-peu, mais elle buvoit beaucoup de ptiſanes, & autres potions faites avec des antiſpaſmodiques, tels que la fleur de tilleul, la valeriane, &c.

Le 21, elle fut plus tranquille, & elle avoit plus de forces. On lui donna alors à boire par verres une pinte d'eaux de *balaruc* avec du ſel de Seignette. Les ſelles furent abondantes, ce qui lui rendit beaucoup plus légere la tête, qui avoit été juſques-là fort peſante : le ſommeil revint. Elle en continua l'uſage auſſi-bien que de ſon régime, de la même maniere, & avec

le même soulagement. Depuis le 21 jusqu'au 24 Septembre, elle prit de tems en tems des émulsions avec de l'eau de fleurs d'oranges, de l'infusion de *gallium* ou caille-lait, en forme de thé, tant pour adoucir la poitrine que pour arrêter les mouvemens spasmodiques. Les accidens s'appaiserent par ce moyen, & elle fut convalescente au mois d'Octobre, non sans crainte de rechûte, comme il arrive ordinairement dans les maladies chroniques, sur-tout dans les attaques d'épilepsie.

En effet, tous les mois elle avoit quelques accidens, & on employoit les mêmes remedes pour la soulager.

En Février 17... après lui avoir prescrit d'observer avec ordre l'usage des choses qu'elle avoit coutume de prendre, on lui recommanda de s'abstenir des eaux de *balaruc*, & on lui ordonna deux prises d'une potion laxative qui calma les mouvemens spasmodiques, & lui procura une respiration un peu plus libre. Outre cela, elle prit le bol suivant quatre fois dans le jour, gardant toujours un régime exact.

℞	Castoreum,	3ß
	nitre purifié,	gr. x.
	syrop de stéchas,	q. s.

Faites du tout quatre bols.

Le sommeil revint; les symptômes diminuerent. Mais dans le mois de Juin & Juillet, retour des mêmes symptômes, application des mêmes remedes, auxquels on ajouta le bain domestique, & un demi-gros de poudre de guttete soir & matin; la malade buvoit par dessus un verre de *gallium* infusé à froid pendant la nuit. Elle reçut du soulagement, observant de

ſe faire ſaigner * tous les mois, de faire diete autant qu'il ſeroit poſſible, & de ſe tenir le ventre toujours libre.

Au mois de Novembre de la même année, les mêmes ſymptômes revinrent avec plus de force, ce qui détermina promptement à lui tirer du ſang deux fois du bras, & une fois du pied.

La reſpiration en devint gênée, & l'hydropiſie étoit à craindre. Ainſi le ventre étant libre, & après avoir bu des béchiques, on la purgea comme ci-devant avec de l'huile, de la manne, & de l'eau de fleurs d'oranges. Elle évacua par bas beaucoup d'humeurs : on lui preſcrivit de prendre de trois en trois heures le bol ſuivant.

℞	Blanc de baleine,	℈j
	kermès minéral,	gr. jſs
	ſafran oriental,	gr xii
	ſyrop de lierre terreſtre;	q. ſ.

buvant par-deſſus une infuſion de *gallium* ou de tilleul.

La poitrine en fut ſoulagée. On lâcha le ventre de la malade par des lavemens; elle mangea peu, & prit de tems à autre des potions béchiques. Mais on craignoit toujours l'hydropiſie, ou l'aſthme; car elle ne pouvoit point être couchée: elle avoit les pieds enflés & ne reſpiroit qu'avec difficulté. Le 15 Novembre, elle ſe mit au lit pour la premiere fois, & malgré une toux violente, elle eut des intervalles de repos. Mais le 17, elle penſa mourir d'un exomphale, qui avoit commencé depuis environ vingt

* Quelques Médecins prétendent cependant que la ſaignée eſt plutôt capable de rappeller les accès d'épilepſie, que de les prévenir. Cette queſtion mériteroit d'être examinée avec ſoin.

ans, & qui pour lors rentra heureusement au bout de quelques heures, au moyen de plusieurs lavemens, & de très-peu de nourriture. Le rétablissement des forces, & un bandage convenable, la mirent à l'abri des rechûtes. Ce danger passé, & le ventre étant libre, on la purgea avec de l'huile & de la manne dans un bouillon, y ajoutant de l'eau de fleurs d'oranges, & le vingtiéme jour tout alloit mieux. Mais comme elle passa une nuit fort agitée, on lui ordonna le bol suivant, à peu près semblable au précédent.

℞	Castoreum,	3ß
	nitre purifié,	gr. x
	pilules de cynogloſſe,	gr. xii
	syrop de stéchas;	q. s.

Faites du tout quatre bols, dont elle prendra un tous les jours au soir.

La malade fut soulagée, & reposa toute la nuit; cet heureux état dura pendant trois ans, au bout duquel tems les mêmes symptômes revinrent. On craignoit une mort très-prochaine, mais les remedes ordinaires & les saignées en calmerent un peu la violence. Elle fit usage du *gallium*, du tilleul, des pilules de cynogloſſe, & de tems en tems de la poudre de guttete. Trois mois après les mêmes symptômes, & mêmes remedes. En Octobre & en Novembre, les symptômes revinrent plus fréquemment: les saignées, tant du pied que du bras, furent aussi plus fréquentes. On lui lâcha continuellement le ventre par des lavemens; elle but des eaux de *balaruc* avec le sel de Seignette, & on lui ordonna cette opiate, lui prescrivant de boire par dessus soir & matin du *gallium* en infusion.

℞ Racines de valeriane sauvage,
de la pivoine mâle,

du crâne humain, *aa* ℥ſſ
ſel ſédatif, ℥j
ſyrop de ſtéchas ; q ſ.

Faites ſuivant l'Art une opiate dont la doſe ſera d'un gros deux fois par jour.

La malade guérit enfin, en ayant ſoin de ſe faire ſaigner & purger de tems en tems.

IX. CONSULTATIONS

Sur une affection mélancolique hypochondriaque.

1. Le tempérament mélancolique de la perſonne pour laquelle on conſulte, & les accidens fâcheux dont elle a été affligée depuis quatre à cinq mois ; ſavoir les étourdiſſemens, les peſanteurs de tête, le ſommeil inquiet, la crainte de tomber à chaque moment, l'attaque d'apoplexie ; l'hémiplégie à quoi ont ſuccédé l'inſomnie & les violentes douleurs de rhumatiſme, avec les ſecouſſes convulſives des nerfs, jointes à la profonde mélancolie, font ſuffiſamment connoître la nature de la maladie, qu'on ne peut définir autrement qu'une affection mélancolique, hypochondriaque pouſſée juſqu'à ſon dernier période.

La cauſe de tous ces maux eſt une lymphe croupiſſante, & aigrie par ſon ſéjour, dont une partie ſe répandant dans le ſang, l'a rendu trop épais pour pouvoir couler librement dans les vaiſſeaux du cerveau ; de-là les peſanteurs & les aſſoupiſſemens : une autre portion ſe jettant dans les nerfs y interrompt l'irradiation directe des eſprits dans tout le genre nerveux, d'où eſt venu l'apoplexie & l'hémiplégie : quelque partie de

cette ſéroſité, s'échappant ſur les membranes, & les muſcles, cauſe les douleurs de rhumatiſme & les ſecouſſes convulſives.

La longueur & l'opiniâtreté de la maladie, qui a réſiſté aux remedes, quoique très-appropriés & ſagement appliqués, nous font craindre que tous les remedes que l'on pourra faire au malade, ne lui procurent pas un ſecours auſſi conſidérable & auſſi prompt que nous le ſouhaiterions.

Nous avons à corriger une ſéroſité âcre de la nature de l'eau-forte qui inonde les parties; & à diſſoudre un ſang gluant & épais propre à faire toutes ſortes d'embarras.

Cette nature de ſang paroîtroit demander des remedes capables de diviſer ſon tiſſu, & de le ſubtiliſer, tels que ſont les ſels & les eſprits volatils, huileux; mais la tenſion convulſive où ſont toutes les membranes, nous doit faire appréhender d'en augmenter l'érétiſme; ce que feroient infailliblement ces remedes actifs, dans un ſujet où les liqueurs ne ſont que trop armées de ſels, & où les parties fibreuſes ne ſont que trop diſpoſées à ſe fronçer.

Le but que nous devons donc nous propoſer ici, doit-être de rendre au ſang ſa fluidité, à la lymphe ſa douceur, & aux fibres la ſoupleſſe naturelle qu'elles ont perdues.

C'eſt dans ces vues que nous conſeillons les bouillons faits au bain-marie avec le cerfeuil, la chicorée ſauvage, la bourrache, la bugloſſe, la fumeterre, les écreviſſes & le veau, dont le malade prendra trois par jour; ſavoir, un le matin à jeun, l'autre trois heures après-midi, & le dernier le ſoir.

Une ptiſane pour boiſſon ordinaire, faite

avec racine de salsepareille, bois de gaiac *aa* ℥ij, squine ℥j, senné, rhubarbe, regliſſe *aa* ℥ß, ſalpetre rafiné ℥ij, racine d'aunée, de patience ſauvage, de bardanne, *aa* ℥ij ; on fera bouillir le tout dans cinq pintes d'eau réduites à quatre ; on y ajoutera pour lors un citron coupé par tranches : le tout étant refroidi, on le paſſera ; le malade en prendra deux verres le matin, & un trois heures après ſon dîner.

Il uſera tous les matins à jeun d'une opiate faite de cette ſorte.

℞ Blanc de baleine,
racine de pivoine mâle en poudre, de chaque, ℥ß
antimoine diaphorétique, ℥j
ſel de Mars de Riviere, gr. xviij
ſyrop de bétoine, ſ. q.

Faites ſuivant l'art une opiate dont la malade prendra tous les matins à jeun un gros & demi, en buvant par deſſus le bouillon qui a été ordonné.

A l'égard des purgatifs, outre ceux qu'on a mis dans la ptiſane ordinaire du malade, pour dérober inſenſiblement avec les légers diaphorétiques, une portion de cette ſéroſité ſurabondante, qui ſe répand ſur les membranes du cerveau, & des autres parties ; on croit qu'il ſeroit à propos de purger la malade de la maniere ſuivante, tous les ſix jours.

℞ Senné mondé, ℥ij
tartre vitriolé ; ℥j

Faites infuſer la nuit ſur les cendres chaudes, dans
infuſion de bétoine, ℥vij
dans la colature, faites-y fondre,
électuaire diacarthami, ℥ij

ſyrop de fleurs de pêcher,
manne de calabre ; de chaque ; ℥j

Faites ſuivant l'art une potion purgative pour un verre.

On frottera les parties paralytiques avec le liniment ſuivant.

℞ Huile de vers de terre,
eau de millepertuis ou *hypericum*,
eau-de-vie camphrée, de chaque ℥ij

Faites-en un liniment ſuivant l'art.

Nous eſpérons que l'uſage de ces remedes le mettront en état d'aller à Vichy, dont nous eſtimons les eaux néceſſaires.

Fait à Paris ce 3 Mai 17...

Le T... G..... B.... d. m. p.

AUTRE

Pour une Phthiſie accompagnée d'accidens ſcorbutiques.

2. Pour répondre avec ordre à votre mémoire exact & détaillé, Monſieur, le malade paroît avoir une phthiſie accompagnée d'accidens ſcorbutiques. La maigreur qui a ſuccédé à ſon état aſſez replet depuis l'âge de trente ans, quoiqu'il ait joui d'une ſanté aſſez parfaite juſqu'à quarante-cinq ans, où la phthiſie a commencé de ſe déclarer, avec des retours aſſez fréquens, ne laiſſent aucun doute de cette fâcheuſe diſpoſition.

En effet, un tempérament naturellement ſec & mélancolique, un pouls petit & lent, font connoître un ſang épais, qui ne coule qu'avec lenteur dans les vaiſſeaux, & qui par degrés a cauſé de grands déſordres dans les poulmons.

Depuis l'âge de quarante-cinq ans, vous avez remarqué des toux, des fontes d'humeurs, des rhumes qui duroient trois & quatre mois, accompagnés de fievres, de ſueurs, de taches rouges & livides ſur toute la peau, avec des reſſentiments de goutte. La forge * & l'exercice que demande un tel emploi, ont augmenté conſidérablement cette mauvaiſe diſpoſition. Les remedes que vous fîtes alors ſoulagerent le malade; mais un rhume épidémique avec la forge qui a toujours été continuée, a jetté le malade dans des plus violens ſymptômes en Janvier dernier, & le malade ſe trouve à préſent âgé de cinquante-cinq ans.

La fievre lente, les ſueurs légeres, la toux opiniâtre, les crachats verdâtres que vous avez obſervé en Mai dernier, avec un mauvais air, ſoit de la part des lieux mêmes, ſoit de la forge, ſoit en partie d'un mauvais régime que vous avez accuſé dès l'abord, confirmerent votre indication. Vous fîtes ſaigner le malade deux fois du bras, & le ſang étoit ſec & inflammatoire: les doux purgatifs, les opiates fébrifuges & pectorales, les bouillons altérans, béchiques & antiſcorbutiques, les ptiſanes légérement vulnéraires & déterſives, le rétablirent en partie, & le mirent en état de prendre le lait. Mais l'exercice de la forge gâta tout; & c'eſt l'état préſent du malade.

Un ſang âcre, & chargé d'une ſaumûre pleine de ſels, nous paroît faire tous les déſordres dont nous avons repris les détails, le régime peu exact du malade, & ſur-tout ſa préſence à ſa forge entourée de mauvais air, ont juſqu'ici oc-

* Le malade étoit à la tête d'une forge.

caſionné les récidives, & font craindre avec raiſon, qu'une diſpoſition auſſi mauvaiſe dans le malade, ne le jette dans un état où les remedes deviendroient enfin inutiles. Vous remarquez, en effet, Monſieur, à la fin de votre mémoire, que les urines ont une ſuperficie graiſſeuſe; ce qui déclare une colliquation prochaine.

Ainſi donc notre avis eſt que le malade quitte abſolument ſa forge, qu'il ait un régime exact, & qu'il ne ſe rebute pas; car il ne faut pas ici le flatter, ce n'eſt que par la perſévérance qu'il pourra avoir du ſoulagement.

Vous avez fait deux ſaignées en Mai dernier; mais ſi la fievre & la toux ſont violentes, nous eſtimons néceſſaire de faire encore une ſaignée du bras, pour rendre la circulation plus libre, & diſpoſer les remedes à produire enſuite un meilleur effet. La manne & le ſel d'Epſon paroiſſent être les purgatifs ordinaires, auxquels nous eſtimons qu'il ſeroit convenable d'ajouter une once de pulpe de caſſe récente, pour en faire deux verres: que le malade prendroit dans l'eſpace de quatre heures, & un bouillon au veau dans l'intervalle. Il faut repurger le malade tous les huit ou dix jours, ſoit de cette maniere, ſoit avec de l'huile d'amandes douces tirée ſans feu, la manne, de chaque une once & demie dans un bouillon au veau. Par-là le ventre & les urines couleront doucement, & la poitrine ſe trouvera conſidérablement adoucie, les crachats plus libres, & la reſpiration plus aiſée.

Si les accidens ſont aſſez diminués pour pouvoir prendre le lait d'âneſſe, avec les précautions ordinaires, & le régime de vivre exact, il faudra y avoir recours au plutôt, & prendre

le lait le soir, ou de grand matin à cause du chaud. Si, au contraire, le malade n'est pas en état de prendre le lait, il faudra présentement prendre l'opiate fébrifuge & pectorale qui a déjà si bien réussi, à laquelle nous serions d'avis d'ajouter l'aquila-alba, à la quantité de deux grains chaque prise, quatre fois par jour; si le malade n'en pouvoit prendre que trois prises, il ne faudroit pas trop le forcer; après chaque prise de cette opiate ainsi préparée, il boiroit un bouillon fait avec le mou de veau, le lierre terrestre, l'ortie blanche, la pulmonaire & le cresson. Dans l'intervalle, il boira l'eau de poulet émulsionnée. La ptisane ordinaire sera faite simplement avec la racine de guimauve, une once sur une pinte d'eau bouillante, ou l'eau de ris; ou l'infusion légere de coquelicot, ou le thé léger. On ajoutera à ces ptisanes une cuillerée de syrop de tussilage selon le besoin; & le soir une demi-once de syrop de diacode, si le malade avoit quelqu'insomnie. On aura soin de plus, de purger le malade tous les huit ou dix jours, comme il a été dit ci-dessus.

Si par l'usage de ces remedes les férosités diminuoient, il les faudroit continuer constamment, alors les vesicatoires & cauteres seroient inutiles : au contraire, il faudroit s'en servir selon l'observation de Morton, pour faire dérivation, si les accidens persévéroient les mêmes. Nous comptons que l'aquila-alba jointe à l'opiate fera un bon effet, sur-tout si le malade est exact à suivre les remedes qui demandent une grande attention, & que votre prudence réglera dans toutes les circonstances.

Nous ajoutons que le régime de vivre est aussi nécessaire que les remedes. Le malade

évitera le vin, la bierre, le caffé, les liqueurs, les ragoûts, les fruits, les salades ; il s'en tiendra aux soupes, panades au ris, aux bouillons, & ne mangera pas de viande qu'il ne soit sans fievre.

Enfin de ces remedes, le lait lui deviendra nécessaire dans les deux saisons ; car le point essentiel est d'adoucir un sang chargé de sels, qui picotent la poitrine, qui chargent les poulmons de sérosité, qui s'y aigrissent de nouveau en s'y épaississant, & qui occasionnent une toux violente avec crainte enfin de rupture de vaisseaux qui seroit déplorable.

Délibéré à Paris ce, &c. B... C... d. m. p.

AUTRE

Pour une suppression de flux menstruel.

3. La jeunesse de la malade donne lieu d'espérer qu'elle pourra reprendre ses forces, & sa premiere santé, malgré la longueur de sa maladie, & les violens remedes qui ont été pratiqués, pour rappeller les regles qui sont supprimées depuis plus d'un an : & qui ont été la cause d'une apoplexie qui lui a laissé des étourdissements, des assoupissements & des pesanteurs, avec une mélancolie qui entretient & augmente ses maux.

Aussi-tôt qu'elle sera de retour chez elle, elle se fera saigner du bras deux fois, & une fois du pied. Se purgera en deux verres de ptisane laxative, faite avec deux gros de séné, un gros de sel végétal, un bâton de régliſſe, une once & demie de manne, un citron coupé par tranches : on fera bouillir le tout dans trois verres d'eau

de riviere réduits à deux ; on paſſera le tout, & on y ajoutera une once de ſyrop de fleurs de pêcher. Elle prendra ces deux verres tiedes dans l'eſpace de quatre heures, & un bouillon entre ces deux verres. Elle ſe repurgera de la même maniere dans l'eſpace de quatre ou cinq jours.

Elle prendra enſuite les bains pendant quinze jours ou trois ſemaines, une ou deux fois par jours ſelon ſes forces, & l'on changera l'eau pour chaque bain. Elle prendra dans ſon bain une chopine de petit lait bien clarifié, dans lequel on ajoutera le ſyrop violat fait de l'année. Le régime de vivre ſera exact, la malade ſe promenera & ſe diſſipera le plus qu'il lui ſera poſſible, pour lui éviter les réflexions triſtes qui ne ſervent qu'à augmenter ſon mal.

Après l'uſage de ces bains domeſtiques, elle ſe repurgera comme il eſt dit ci-deſſus, & ſi les impreſſions de l'apoplexie ne ſe font plus ſentir, c'eſt-à-dire ſi les éblouiſſements, étourdiſſements, aſſoupiſſements, peſanteurs, ſe trouvent diſſipés ; elle prendra l'opiate que nous allons décrire : ſi, au contraire, les impreſſions ſuſdites continuent, quoique même diminuées, il faudra à la ſortie des bains prendre les eaux de Bourbon ſur les lieux, avec toutes les précautions que les Médecins des eaux jugeront néceſſaires, pour effacer entiérement les reſtes que l'apoplexie a laiſſés, ſur-tout du côté droit.

Quand il n'en reſtera plus d'impreſſion, ſoit avant, ſoit après les eaux minérales de Bourbon, l'opiate deviendra néceſſaire, & ſe prendra de quatre heures en quatre heures dans le pain à chanter, à la quantité d'un gros : mais il eſt eſſentiel avant que d'en faire uſage, que la malade ſoit bien préparée.

Cette opiate ſera faite avec une once de quinquina en poudre, une demi-once de poudre apéritive faite avec le mars préparé à la roſée de Mai, un gros de rhubarbe choiſie, un demi-gros de jalap & q. ſ. de ſyrop d'abſinthe & des cinq racines de chacune parties égales.

Pendant l'uſage de cette opiate, il faut ſe promener, & s'exercer modérément, éviter les triſtes réflexions, avoir un régime de vivre ordinaire, nourriſſant, & de facile digeſtion: éviter les fruits, ragoûts, choſes ſalées, poivrées, épicées; & continuer pendant un mois de ſuite l'opiate de la même maniere. Si les regles reviennent, il faudra pendant l'écoulement des regles en ſuſpendre l'uſage, & reprendre la même opiate lorſque les regles ſeront finies, juſqu'à leur retour. Ainſi continuer les deux ou trois premiers mois, pour rappeller la nature à ſes évacuations ordinaires. Pour lors il ſuffira de prendre l'opiate trois ou quatre fois par jour, les quinze derniers jours avant le retour des regles, puis les huit derniers avant qu'elles reviennent. Si elle ne revenoit que foiblement, il faudroit ſe ſervir continuellement de la même opiate; & même en augmenter la doſe ou les ingrediens; car tout dépend de rappeller les regles, qui ſeules ſont la cauſe de tous les déſordres dont la malade ſe plaint depuis le commencement de l'année précédente; de ne rien négliger à préſent de ce qu'il faut faire, & il auroit été à ſouhaiter qu'on eût moins perdu de tems, puiſqu'il faut à préſent combattre & les regles ſupprimées & les accidens de l'apoplexie, & la vivacité des remedes qui étoient peut-être néceſſaires dans le tems des alarmes, & des accidens les plus fâcheux auxquels la

malade a réſiſté ; ce qui donne encore eſpérance que les remedes que nous preſcrivons, pourront mettre dans un meilleur état, & rétablir la ſanté de la malade.

A Paris ce 16 *Juin* 17... T... B... B... d. m. p.

AUTRE

Pour des Palpitations.

4. La vigueur de l'âge, & peut-être les liqueurs & la table dont il n'eſt pas parlé dans le mémoire, ſont les cauſes les plus vraiſemblables des palpitations. Car les liqueurs ſurtout lorſqu'elles ſont priſes où fréquemment ou immodérément, cauſent des déſordres différens ſelon le dépôt qu'elles peuvent faire ſur certaines parties. La vigueur du tempérament qui croit tout ſoumettre, ou n'être incommodé de rien, ou du moins légérement, fait oublier ſouvent que la ſanté conſiſte dans la médiocrité, & l'on ſe retient difficilement ſur ce qui flatte. Voilà, ce me ſemble, les cauſes des paroxyſmes de la palpitation, qui ſelon le plus ou moins de degrés attire plus ou moins d'accidens. Car les liqueurs ardentes mettent d'abord le ſang en mouvement, le coagulent enſuite, & en ſéparent les parties ſéreuſes. De-là les ſucs ſont altérés, la digeſtion & le chyle ne ſe font qu'imparfaitement, & le battement du cœur & des arteres redouble, d'autant plus qu'il a plus de difficulté à ſurmonter la ténacité du fluide. Le ſang dépouillé de ſa ſéroſité, forme une eſpece de *coagulum ;* la circulation eſt ralentie, & la filtration des eſprits animaux ne ſe fait que lentement & par irritation ; de-là les convulſions, le

le *ris sardonique* à cause de la contraction des muscles des joues, & une espece de tremblement dans les membres, qui augmentent à mesure que les liens des solides se froncent en se raccourcissant davantage.

Quelque évacuation supprimée comme celle des urines, du ventre, des hémorrhoïdes, ou même celle de la transpiration, ou de la sueur, ou un défaut d'exercice, peuvent concourir à augmenter les palpitations, sans parler des passions qui causent souvent des secousses subites & violentes.

De tout cela il est aisé de tirer des conséquences; premiérement les liqueurs doivent être interdites si le malade veut vivre; car le bon tempérament se soutient jusqu'à un certain point; mais quand il s'affoiblit une fois, il est plus maltraité que le plus délicat. Le vin doit être pris très-modérement, & en diminuer l'usage autant qu'on pourra.

Les ragoûts, choses âcres, salées, épicées, qui mettent le sang en mouvement, doivent être évitées.

Peu de vin avec l'eau de riz convient fort pour l'ordinaire, les alimens d'un suc doux, les fruits fondans & autres choses faciles à être digérées, qui font un chyle coulant. La venaison ne convient en rien, outre qu'elle se digere plus difficilement, c'est qu'elle fait un chyle visqueux, qui se distribue avec peine, & qui augmente les symptômes.

Le régime de vivre est le remède le plus simple & le plus convenable. Mais outre cela si le tempérament est sanguin, les saignées sont nécessaires; faites fréquemment, ou de tems à autre

s'il n'y a pas de pléthore considérable, supposé néanmoins qu'il n'y ait pas de disposition à l'hydropisie. Ensuite se purger en ptisane laxative, comme :

℞	Séné,	℥ij
	regliſſe,	℥ij
	rhubarbe,	℥j
	crystal minéral ;	℥j ſſ.

Faites infuser sur les cendres chaudes la nuit dans une chopine d'eau, faites y fondre ensuite :

	Manne,	℥ij
	passez pour deux verres à prendre à trois heures de distance l'un de l'autre ; on ajoutera dans le deuxieme tartre stibié,	gr. ij

Dans les tems de paroxysmes, il faut faire saigner le malade, lui faire boire beaucoup d'eau, & y joindre selon le besoin quelques grains de tartre stibié, & le purger ensuite comme ci-dessus.

Il faut rappeller les évacuations supprimées par les remédes qui leur sont convenables ; & suivre avec exactiaude un régime de vivre doux & humectant, qui est ici essentiel.

Fait à Paris, le 28 Décembre 17... T... B... B...

ARTICLE II,

Contenant quelques obſervations de Chirurgie.

Extrait d'une Théſe Medico-Chirurgicale ſoutenue dans les Écoles de la Faculté de Médecine de Paris, le 25 Avril 1754, par M. H. S. Macquart, Docteur en Médecine de la Faculté de Reims, & Bachelier de celle de Paris.*

La Taille latérale *s'exécute-t-elle plus ſûrement & plus facilement avec l'inſtrument connu ſous le nom de Lithotome caché ?*

I. L'Auteur du parallele de deux inſtrumens qui portent le nom de lithotome caché, déjà imprimé chez d'Houry, ayant permis qu'il parût dans ce Recueil, on a cru devoir le faire précéder par l'extrait de la Théſe, dont il eſt en quelque façon la ſuite. L'importance de la matiere, la façon dont elle eſt traitée, a fait imaginer que le Public reverroit avec plaiſir un ouvrage dont l'objet eſt auſſi intéreſſant. On tiendra par la ſuite la même conduite pour tous les morceaux utiles imprimés ſur des feuilles volantes, expoſés par-là à être perdus ou oubliés.

La Taille, dit l'Auteur de la Théſe, eſt

* Cette Théſe ſe vend 15 ſols avec la Traduction & la figure de l'Inſtrument, chez d'Houry fils, Imprimeur Libraire, à Paris.

une des plus anciennes opérations de la Chirurgie ; mais abandonnée pendant plus de vingt siécles à la charlatanerie & à l'empyrisme, elle est restée long-tems dans le même état sans faire les moindres progrès ; cependant dès sa naissance elle n'étoit pas éloignée du point de perfection ; & il n'y avoit qu'un pas à faire pour l'y porter. Mais qui l'y eut portée ? Les Médecins dogmatiques s'interdisoient par serment cette opération ; & les Arabes qui leur ont succédé se faisoient un scrupule de toucher & d'examiner ces parties, qu'une bizarre contradiction fait appeller tantôt *nobles* & tantôt *honteuses*.

Enfin en 1520, Jean *de Romanis*, Médecin d'Italie, jetta les yeux sur cette opération, & il crut la perfectionner en s'éloignant de la Méthode de *Celse*. On doit lui savoir gré de ce qu'il a fait, puisqu'il a rendu cette opération à ses légitimes possesseurs ; & qu'il a excité les Médecins à ne pas négliger, comme ils l'avoient fait jusques-là, cette partie de la Chirurgie. La Méthode *de Romanis* fut appellée le *grand appareil*. Dans cette maniere d'opérer, on coupe une partie du col de la vessie, & on force le reste. Cette Méthode est passée d'Italie en France, où elle a été long-tems le domaine de quelques familles dont elle ne sortoit pas.

Le *grand appareil*, malgré ses inconvéniens & ses défauts, étoit suivi par-tout avec autant de sécurité, que si c'eût été le point de perfection, & qu'il n'y eut plus rien à faire ou à rechercher sur la Taille ; lorsqu'en 1697, un Hermite arrivé du fond de la Bourgogne, vint nous tirer

de notre indolence. Ce Moine eſt fort connu ſous le nom de *Frere Jacques*. Il eſt difficile, comme le remarque M. *Macquart*, d'apprécier au juſte le mérite de cet homme qui doit avoir un rang diſtingué dans l'Hiſtoire de la Taille; & ce qui rend ce jugement difficile, c'eſt la prévention avec laquelle on en a parlé; ſes Protecteurs en font beaucoup trop de cas, & ſes adverſaires n'en font pas aſſez. Quoi qu'il en ſoit, avec une main ſûre & hardie, un courage & une ſorte d'eſprit que rien n'étonnoit & n'arrêtoit, ayant de plus toutes les qualités qui attirent la conſidération du Public, la tempérance, la ſobriété, des mœurs innocentes, & le plus grand déſintéreſſement, il vint à Paris muni de Certificats & de Lettres de recommandation, s'y donnant comme un homme qui avoit reçu du Ciel un moyen plus ſûr & plus court de délivrer les hommes de la pierre. Il demanda à expoſer ſa Méthode en préſence des Médecins & des Chirurgiens; & les expériences répétées firent concevoir les plus grandes eſpérances. C'eſt pourquoi par un ordre des Magiſtrats, on ſe détermina à le laiſſer tailler à l'Hôtel-Dieu & à la Charité en 1698, mais ſes opérations furent très-malheureuſes; le plus grand nombre de ſes malades périt ou languit miſérablement. Alors de l'admiration on paſſa au mépris, qu'on étendit juſques ſur la Méthode, & on ſe déchaîna contre-elle au point, qu'on aſſuroit qu'elle n'étoit pas même ſuſceptible de correction.

Le *Frere Jacques* n'ayant plus de nom en France, s'en alla en Hollande. M. *Raw*, Médecin & fameux Lithotomiſte, vit opérer notre

Hermite, saisit la bonté de sa Méthode, ne fit pas de difficulté de l'adopter, & l'exécuta avec un tel succès, qu'il est regardé comme le plus heureux Opérateur qu'il y ait jamais eu.

Sa réputation attira près de lui tous ceux qui vouloient se distinguer dans la Chirurgie; mais ils ne voyoient que l'Opérateur, & ne pouvoient pénétrer dans l'exacte manœuvre de l'opération, que M. *Raw* cachoit autant qu'il pouvoit.

M. *Chéselden*, fameux Chirurgien Anglois, en saisit assez pour imaginer une Méthode qui, si elle n'est pas celle de M. *Raw*, en doit approcher beaucoup. Un de nos Chirurgiens des plus célebres, ne rougit pas alors d'aller prendre des leçons en Angleterre; il vit, & il vit en maître, opérer M. *Chéselden*. De retour en France, il naturalisa la Méthode de l'Anglois, ou plutôt il fit rentrer chez nous un effet qui en étoit sorti. L'époque du voyage de M. *Morand* est regardée par l'Auteur de la Thése, comme celle des progrès sensibles, que la Taille commença à faire parmi nous.

La Méthode rapportée d'Angleterre en France, fut appellée *Latérale*, à raison de l'incision etxérieure qu'on dirige sur le côté en allant vers le pli de la fesse. Au reste, il est bon d'observer que ce n'est pas la direction de cette incision qui fait l'essence de la Taille *Latérale*; » on ne pratique l'*appareil Latéral*, pour me » servir des termes de M. *Macquart*, que lorsqu'ayant fait une ouverture au-dessous du » pubis, dans l'endroit le plus favorable pour » l'extraction de la pierre, on prépare à la te-

» nette une entrée qui ſoit telle qu'elle puiſſe » paſſer dans la veſſie ſans peine, ſans rien for- » cer, & ſans être obligé d'agrandir la voie. Que cette façon d'opérer mérite la préférence ſur les autres, c'eſt ce qui ne fait plus gueres, que chez un très-petit nombre de gens, la matiere d'un problême. Cependant l'*appareil Latéral*, malgré ſes avantages généralement reconnus, ne ſe fait point en France. Comment cette Taille pourroit-elle être adoptée, puiſqu'on ne convient pas des parties qu'il faut couper, ni des inſtrumens dont il faut ſe ſervir pour l'exécuter.

L'objet de la Théſe de M. *Macquart* eſt de montrer quelle route il faut ſuivre pour exécuter la *Taille Latérale*, ou ce qui eſt la même choſe ſelon lui, pour entrer dans la veſſie ſans rien forcer ; il examine enſuite ſi *le Lithotome caché du Frere Coſme* mis en œuvre, comme il eſt preſcrit de le faire, remplit cet objet ſûrement & facilement.

La Taille *Latérale* peut ſe faire de deux façons : on peut entrer dans la veſſie directement par ſon corps ſans toucher au col ; ou l'on peut y entrer par le col. La premiere Méthode qui devroit peut-être être la ſeule qui fut appellée *Latérale*, n'eſt pratiquable que dans un très-petit nombre de cas, ſoit qu'on ſe détermine à ſuivre la manœuvre ingénieuſe & hardie de M. *Foubert*, ſoit qu'on ſuive celle d'*Albinus*, en profitant des changemens qu'a fait M. *le Dran* à la ſonde. Il reſte donc à ſuivre la Méthode qui attaque la veſſie par ſon col ; mais ce col eſt fortifié d'une glande conſidérable qui empêche l'extention de la plaie,

ou qui ne la laiſſe pas faire ſans beaucoup de délabrement ; c'eſt cette glande qu'il faut couper entiérement, & c'étoit l'idée de M. *Chéſelden*. Mais couper entiérement la proſtate eſt une choſe très-difficile ; l'étendue de la plaie extérieure doit être très-conſidérable, on n'a pas de régle ſûre pour ſaiſir avec préciſion l'extrémité de la proſtate qu'il faut cependant couper, & il eſt très-facile d'intéreſſer quelque partie eſſentielle dans la ſection. C'eſt ce que propoſe M. *Chéſelden*, qui eſt d'une ſi difficile exécution entre les mains même les plus exercées, & que M. *Macquart* prouve ſe faire ſûrement & facilement avec l'inſtrument du Frere *Coſme*.

Voilà ce que contiennent le premier & ſecond corollaire de la Théſe, dont nous ne pouvons trop recommander la lecture.

L'Auteur commence le troiſieme coroll. par la deſcription du *Lithotome caché*, elle eſt exacte & des mieux travaillée. Il paſſe enſuite au manuel qui eſt décrit de façon qu'en ſuivant ſes préceptes, on peut opérer ſûrement : on voit que M. *Macquart* n'a rien négligé pour ſe mettre au fait de la Méthode qu'il propoſe.

Nous renvoyons à la Théſe quant à l'inſtrument, & comme la façon de s'en ſervir eſt décrite briévement dans le morceau qui ſuit, nous paſſons au quatrieme corollaire ; après avoir fait obſerver que les femmes peuvent être taillées avec le *Lithotome caché* : « Bien plus, » comme s'explique M. *Macquart*, l'opération » eſt moins embarraſſante & plus courte « : on introduit le *Lithotome* dans le méat urinaire, ſa courbure étant tournée vers les os pubis, &

ſa convexité vers la tubéroſité de l'iſchium, l'Opérateur de la main gauche tire à droite le vagin, & après avoir préparé le degré de l'inciſion qu'il veut faire, il retire l'inſtrument tout ouvert, & coupe ainſi net le col de la veſſie.

Dans le quatrieme coroll. l'Auteur conſidere ſon opération dans les trois parties; il y fait voir que l'inciſion eſt ſûre & nette, que le col de la veſſie & la proſtate ſont coupés d'un ſeul trait, que les ureteres ni le fond de la veſſie ne courent aucun riſque. 2°. Que l'extraction de la pierre ne peut manquer d'être aiſée avec la voie que prépare cette Méthode; enfin que les deux premieres parties ſe faiſant avec autant de ſûreté & de facilité, la troiſieme où la guériſon de la plaie doit ſe faire d'elle-même ſans le ſecours même de l'art, & en très-peu de tems; c'eſt ce qui eſt expoſé avec toute l'exactitude & la préciſion poſſibles. M. *Macquart* ne parle pas de la préparation de ſon ſujet, c'eſt ſûrement parce que cela étoit inutile à la queſtion préſente qui eſt purement Chirurgicale, nous lui rendons la juſtice de croire qu'il eſt bien éloigné de la regarder comme inutile.

Juſqu'ici l'Auteur de la Theſe avoit prouvé par le raiſonnement la ſupériorité de la Méthode du Frere *Coſme;* mais le raiſonnement ne ſuffit pas, il doit être étayé des expériences ſans nombre. Or c'eſt le produit des expériences qui eſt expoſé dans le cinquieme corollaire. M. *Macquart* ne demande pas qu'on s'en rapporte ſeulement à celles qu'il a faites; pluſieurs Médecins & Chirurgiens véritablement attachés au bien public, lui ont envoyé le détail des leurs: elles ſont des plus nombreuſes, faites en différens lieux, & par différentes mains, & cepen-

dant conſtamment les mêmes, quant aux réſultats, après les expériences ſur les cadavres. M. *Macquart* parle des ſuccès ſur les vivans qui viennent mettre le comble à ſa doctrine. Ceux qui ſont morts quoique opérés par la nouvelle Méthode, ne la chargent en rien; les Procès-verbaux les plus exacts, munis de formes judiciaires, les ouvertures des cadavres faites en préſence des Médecins & des Chirurgiens les plus intégres & les plus éclairés, convainquent tous ceux qui ſont vraiment & uniquement attachés au bien de la ſociété. Auſſi pluſieurs Chirurgiens ont déjà adopté la Méthode, & ils n'ont pas rougi de s'inſtruire de l'Auteur, le Frere *Coſme* même, qui leur a donné tous les éclairciſſemens néceſſaires. Pouvoient-ils en effet ne pas trouver ces reſſources & cette ſatisfaction dans un homme, qui ſans autre vue que celle de l'utilité publique, conſacre toute ſon adreſſe & ſes talens au ſoulagement de l'humanité.

PARALLELE

*De deux inſtrumens qui portent le nom de Lithotome caché, à M. D***.*

Il y a aujourd'hui, Monſieur, pour la Taille deux inſtrumens * qui portent le nom de Lithotome caché: l'invention de l'un plus ancien & le premier qui ait porté ce nom, eſt dûe au

* Nous ne parlons ici que des deux *Lithotomes cachés* les plus connus, il y a encore deux autres inſtrumens qui ont ce nom, & la date de leur naiſſance eſt auſſi poſtérieure à celle du Lithotome caché du Frere *Coſme*.

F. Coſme, Religieux Feuillant; l'autre a été imaginé depuis peu par M. Thomas, Chirurgien, gagnant-Maîtriſe à Bicêtre.

Ces deux Inſtrumens exécutent l'un & l'autre la Taille *Latérale;* mais le premier qui eſt celui du F. C. entre dans la veſſie par le col qu'il coupe net, & d'un ſeul trait; le ſecond entre directement dans le corps de la veſſie ſans toucher à ſon col; le F. C. fait la Taille de M. Cheſelden, mais avec un inſtrument qui lui appartient, & qui la rend plus aiſée; M. T. veut faire celle dont Albinus a donné la deſcription, mais il emploie une manœuvre abſolument différente & avec raiſon: c'eſt la manœuvre de M. Foubert dont il ſe ſert, ce ſont ſes Inſtrumens avec leſquels il opere; mais deſquels Inſtrumens réunis & joints enſemble avec quelque changement & quelques pieces d'emprunt, il n'en a fait qu'un, auquel il a donné le nom de *Lithotome caché.*

Ce que ces deux inſtrumens ont de commun, c'eſt de couper du dedans & au-dehors, de renfermer une lame, qui ſort par le côté de la gaîne qui la reçoit, enfin c'eſt que dans tous les deux, une lame étroite y tient lieu de pluſieurs qui ſeroient de différente largeur; mais comme la façon de ſe ſervir de l'un eſt bien différente de celle dont on doit ſe ſervir de l'autre, que l'un évite ce que l'autre coupe, vous concevez, Monſieur, qu'il eſt très-important de ne pas les confondre, non plus que leurs ſuccès, comme le fait, je crois un peu malicieuſement, la perſonne dont vous me parlez.

Le but du F. C. eſt de couper entiérement la Proſtate, parce que la Proſtate étant coupée,

on entre ſans peine dans la veſſie, & que dans les cas où la tenette chargée de la pierre ne peut pas ſortir aiſément, la plaie ſe prolonge alors ſans peine & ſans délabrement : s'il y a quelques manœuvres qui touchent à ce but, il faut avouer que ſouvent elles ſont infidelles, & qu'elles exigent beaucoup de délicateſſe & d'expérience la plus conſommée ; le F. C. le fait immanquablement & aiſément avec ſa méthode *.

Vous connoiſſez ſon Inſtrument dont on a donné une ample deſcription dans la Theſe, ſoutenue aux Écoles de Médecine de Paris le 25 Avril dernier ; ainſi je ne vous rappelle ici que très-ſuccintement ſon opération, pour la mettre en oppoſition avec celle de M. T.

Le malade étant placé dans la poſition horizontale, & la ſonde poſée dans la veſſie, de ſorte que la plaque en ſoit tournée vers l'aîne droite, l'Opérateur après avoir fait à la peau une inciſion de deux ou trois pouces, qu'il commence à un pouce au-delà du ſcrotum, qu'il continue en allant vers la tubéroſité de l'Iſchium, découvre la ſonde de 7 ou 8 lignes. La crenelure de la ſonde étant bien découverte & bien nette, il y gliſſe la pointe mouſſe du *Lithotome*, qui s'avance ainſi juſqu'à ce qu'il ſe trouve arrêté par l'extrémité de la ſonde où il s'engage, alors il débarraſſe de l'inſtrument la ſonde qu'il retire, le *Lithotome* eſt ſeul dans la veſſie, & y eſt ſûrement ; il ſe poſe de façon que ſa courbure ſoit tournée vers les os pubis,

* Voyez la lettre qui ſe trouve à la ſuite de la Theſe ſur le Lithotome caché, chez d'*Houry* fils, Imprimeur-Libraire.

& que la convexité ou ſa lame regarde la direction de la plaie extérieure. L'Opérateur applique enſuite la patte du Biſtouri ou de la lame ſur un des pans du manche de bois; puis il tire ſon Inſtrument tout ouvert, & l'Inſtrument coupe en revenant, & du dedans au-dehors le col de la veſſie avec la Proſtate. Les Inſtrumens néceſſaires pour l'extraction de la pierre, s'introduiſent alors ſans aucune difficulté, ſans le ſecours même du Gorgeret ou du conducteur.

Le but de M. T. étant bien différent, ſa manœuvre l'eſt auſſi: il veut attaquer la veſſie directement par ſon corps & ménager entiérement la Proſtate & l'urethre; il fait ſon opération avec un ſeul Inſtrument: Biſtouri, Trocart, Canule, Gorgeret, tout ſe trouve réuni dans ſon *Lithotome caché*. Je vais tâcher de vous en donner une idée: vous la trouverez bien inférieure à celle que l'Auteur en donnera ſans doute bientôt au public; mais ce que je vous dirai ſuffira pour mon deſſein, qui n'eſt pas de vous donner la deſcription exacte de l'Inſtrument & de l'opération de M. T., mais de vous faire ſentir la différence qui ſe trouve entre la Taille de M. Thomas & la Taille du F. C.; le *Lithotome caché* du premier, & le *Lithotome caché* du ſecond.

Pour vous donner une idée du *Lithotome caché* * de M. T. repréſentez-vous une verge de fer, droite & longue de dix pouces, qui n'eſt pas de même diamêtre dans toute ſa longueur,

* Le *Lithotome caché* de M. Thomas ſe vend chez le ſieur Pradier, Me. Coûtelier, rue Galande, à la Galere, lequel tient les meſures de la main de l'*Auteur même*.

fendue en partie pour former une gaîne à jour, qui reçoit une lame de quatre ou cinq pouces de long, large de trois lignes ou environ. A ſon talon ou à ſa partie poſtérieure plus menue, elle a un petit manche de bois fixe & immobile, dont la portion qui regarde la queue de la lame eſt creuſée de quelques lignes pour augmenter la diſtance du manche à cette même queue. L'Inſtrument ſe termine par un petit poignard de la même piece que la tige de fer. Ce poignard a ſes côtés inégaux, il peut avoir environ quatre lignes de long & trois dans ſa plus grande largeur.

La lame ou le Biſtouri renfermé & caché dans la branche de fer comme dans ſa gaîne, en ſort & ſe meut en en-haut & en en-bas, au moyen d'un manche de fer qui lui eſt continu. Quand on veut faire agir l'Inſtrument, on doit approcher le manche de bois de celui de fer, ou ce qui eſt la même choſe de celui de la lame.

Faire ſix Biſtouris d'un ſeul, allonger ou diminuer à volonté le diamêtre d'une lame, c'eſt ce qui appartient au F. C. C'eſt ce qui ſe trouve dans ſon Lithotome : d'une lame, il en fait ſix, & cette production de lames ſe fait par la méchanique la plus ſimple & la plus aiſée : c'eſt au moyen du manche de bois qui tient à la gaîne ; ce manche eſt taillé à pans, plus ou moins ſaillans, leſquels pans on fait regarder à volonté la queue du Biſtouri, ou ce qui eſt la même choſe, on prend plus ou moins diſtans de la queue du Biſtouri *.

* Voyez la Fig. qui ſe trouve à la fin de la Théſe ſur le *Lithotome*, chez d'*Houry*, fils.

Au lieu de ſix Biſtouris, M. T. nous en fait douze avec une ſeule lame, & cette multiplication de lames ſe fait d'une autre maniere que chez le F. C. : ce n'eſt pas le manche de la gaîne, qui en préſentant une ſurface plus ou moins élevée, produit une lame de telle ou telle largeur ; mais c'eſt le manche même du Biſtouri, qui s'allongeant plus ou moins, eſt plus ou moins diſtant du manche de bois, & a par-conſéquent plus ou moins de chemin à faire pour venir le toucher.

Vous poſſéderez tout ce méchaniſme ingénieux, en vous repréſentant le manche de la lame formé en demi-cercle, épais de trois lignes, & large de quatre ou environ, & éloigné d'environ vingt lignes du manche de bois, donc il fera vingt lignes quand il le touchera ; la lame qui en eſt la continuité, & qui tient à la gaîne par une charniere fera auſſi le même chemin. Qu'on ſuppoſe actuellement que le manche même puiſſe s'allonger de deux ou trois lignes, il n'aura plus alors que 17 ou 18 lignes de chemin à faire pour s'approcher du manche de bois, & c'eſt l'artifice qui ſe trouve ici dans la queue du Biſtouri. A ſa partie concave, on a pratiqué douze crans, dans leſquels crans roule & ſe promene une eſpéce de cremilliere, ou ſegment de cercle, dont l'extrémité inférieure peut déborder à volonté le manche de fer, auquel il eſt attaché ; il l'allonge ainſi & le rapproche du manche de bois : delà les différens écartemens & les différentes lames. Il arrive ici ce qui arrive dans le *Lithotome caché* du F. C. La méchanique de M. T. eſt-elle plus ſimple & plus leſte ?

A la partie ſupérieure de l'inſtrument de M.

T., ou ce qui eſt la même choſe, à la partie oppoſée au tranchant de la lame, eſt fixé dans une rainure un Gorgeret qui s'étend juſqu'au poignard du *Lithotome*, & il eſt bon d'obſerver que ce Gorgeret eſt ici d'une néceſſité indiſpenſable.

Voilà une idée ou plutôt une eſquiſſe groſſiere de cet Inſtrument, dont vous êtes ſi impatient d'apprendre des nouvelles ; au moins en voilà aſſez pour mon objet, & pour ſatisfaire la dette que j'ai contractée. Vous voyez que ce qu'il a de commun avec celui du F. C., c'eſt de couper du dedans au-dehors, de renfermer pluſieurs lames en une ſeule ; mais il s'en éloigne en tant de points qu'on doit le regarder comme un Inſtrument différent, & que les Sectateurs du F. C. auroient mauvaiſe grace de révendiquer les ſuccès que ce nouvel Inſtrument pourra avoir. Le Lithotome caché du F. C. eſt courbe, celui de M. T***. eſt droit ; l'un eſt conduit & mené ſûrement dans la veſſie le long d'une ſonde qui ne peut jamais tromper ni égarer ; l'autre n'étant pas dirigé par la ſonde va à tâtons & comme il peut. Le premier eſt deſtiné à couper la Proſtate qui préſente une réſiſtance ſuffiſante, le ſecond doit couper un corps mou & qui céde ; on eſt ſûr de la grandeur & de l'étendue de l'inciſion qu'aura fait l'un ; on n'eſt pas ſûr de celle qu'aura fait l'autre par les raiſons que celui-ci inciſant un corps mou, & qui tend à ſe contracter, une plaie de 15 lignes devient un inſtant après la ſection, une plaie de 8 ou 10 lignes. Enfin, le Lithotome caché du F. C. eſt terminé en une pointe mouſſe qui peut ſoutenir le fond de la veſſie & l'empêcher

dans

dans certains cas d'aller rencontrer la lame de l'Inſtrument ; la ſituation horizontale à laquelle même il ſe détermine prévient encore ces accidens : Le Lithotome de M. T** ſe termine en un poignard qui déborde la gaîne de quatre lignes, & s'il taille dans la ſituation demi-verticale, ces rencontres de la veſſie contre la lame doivent arriver plus fréquemment.

A préſent que vous concevez ce en quoi le *Lithotome* caché de M. T** reſſemble à celui du F. C. auſſi-bien que ce en quoi il en diffère, il eſt à propos de vous faire appercevoir les droits qu'un Chirurgien célebre a ſur la nouvelle invention. Je veux parler de M. Foubert.

L'Inſtrument dont M. Foubert ſe ſert pour la Taille, eſt un Trocart renfermé dans une canule, à laquelle on a ménagé un ſillon, le long duquel l'urine coule dans l'inſtant de la ponction de la veſſie. L'Opérateur, après avoir procuré autant qu'il eſt en lui la dépreſſion de la veſſie vers la tubéroſité de l'Iſchium, ſaiſit le Trocart qu'il tient, comme il eſt preſcrit de le faire pour la ponction dans l'aſcite ; de deux doigts d'une main, il éloigne l'inteſtin *rectum* de la tubéroſité de l'Iſchium ; de l'autre, il enfonce près de la tubéroſité de l'Iſchium ſon Inſtrument qui va percer la veſſie dans ſon corps à ſa partie latérale, entre la Proſtate & les ureteres. Dès qu'il voit l'urine couler le long du ſillon qui ſe trouve à la canule, il retire le Trocart, & la canule reſte ſeule ; alors de la main gauche il baiſſe le manche de la canule, & de la droite il gliſſe ſur le ſillon, le tranchant tourné en en-bas, un ſcalpel fort long qui perce d'abord la veſſie, & dont la pointe en ſe relevant

ſans quitter la canule, doit faire l'inciſion néceſſaire vers la partie ſupérieure & antérieure.

Mettez d'un côté le Lithotome caché du F. C.; de l'autre les inſtrumens de M. Foubert, que chacun reconnoiſſe ſes effets, vous voyez ce qui reſte à l'inventeur du nouveau Lithotome dont il eſt queſtion aujourd'hui. La gaîne, la lame, & ſes écartemens ſont au F. C.; l'extrêmité appartient à M. Foubert; c'eſt la pointe de ſon Trocart changée en poignard; le Gorgeret eſt la ſeule piece que perſonne, à ce que je crois, ne peut revendiquer.

Paſſons actuellement à l'Opération & ſuccinctement: la façon dont M. T** opere n'eſt pas préciſément & à la lettre celle de M. Foubert, quoique tous les deux à la fin de l'Opération ſe trouvent avoir fait la même choſe: M. T** a ſoin que la veſſie de ſon ſujet ſoit pleine, pour cela il fait des injections s'il penſe qu'elle n'eſt pas remplie d'une ſuffiſante quantité d'urine, il prend enſuite ſon *Lithotome* & l'enfonce au-delà du Scrotum à deux lignes du Raphé, & à côté de l'uretre ſans toucher celle-ci; de ſorte qu'après avoir paſſé ſous l'arcade des os pubis, l'Inſtrument ouvre la veſſie dans ſa partie antérieure & un peu latérale, il perce ainſi la veſſie dans ſon plus grand diametre, l'urine qui coule le long de l'Inſtrument avertit de ſa préſence dans la veſſie, l'Opérateur approche alors le manche du Biſtouri du manche de la gaîne, la lame en ſuit les mouvemens & s'écarte de la gaîne, ſelon le degré qu'on lui a donné. L'Inſtrument tiré tout ouvert & dans cet état coupe la veſſie du haut en bas, & en revenant du dedans au dehors, il fait à la peau l'inciſion néceſſaire & proportionnée.

L'Opérateur en retirant le *Lithotome* de la main droite, met la main gauche sur le Gorgeret qui se dégage, & reste dans la plaie pour empêcher la retraite de la vessie, & retenir l'ouverture vis-à-vis celle qui est à la peau ; il lui fait faire un demi-tour pour que sa convexité qui est en haut se trouve en bas, & que la goutiere puisse recevoir la tenette & la conduire à la vessie.

La Taille de M. T** est bien différente, comme vous le voyez, de celle du F. C. ; leurs instrumens le sont aussi quoiqu'ils portent le même nom. La Taille de M. T** est celle de M. Foubert, elle en différe en ce que M. T** finit son incision où M. Foubert la commence, qu'il coupe la vessie de haut en bas, & que l'autre la coupe de bas en haut ; que M. Foubert se sert d'un Trocart, M. T** d'un poignard : que celui-ci enfonce son poignard & le dirige dans la vessie en passant sous l'arcade des os pubis ; que celui-là prend son chemin par la jonction des os pubis avec l'Ischium : que M. T** perce la vessie dans son long diametre & antérieurement, que M. Foubert le fait dans son plus petit & latéralement, &c.

Quoi qu'il en soit, me direz-vous, cette Taille vaut-elle mieux que celle de M. Chesselden exécutée à la maniere du F. C. Voici ma réponse à cette question.

Cette Taille est essentiellement celle de M. Foubert, elle a de plus quelques inconvéniens qui paroissent n'être pas aussi considérables chez son Inventeur. 1°. C'est que dans la manœuvre de M. T** il est plus aisé de manquer la vessie & d'aller s'égarer dans le tissu cellulaire que dans

l'autre qui l'attaque tranſverſalement. 2°. C'eſt que M. Foubert n'a pas à la fois deux poignards dans la veſſie, ce qui arrive chez M. T** ; car le poignard qui termine ſon Inſtrument reſte pendant toute l'opération ; enfin je ne ſçais pas ſi M. T** a une regle bien ſûre pour couper la veſſie, car il ſe peut très-bien faire qu'après l'avoir percé, & tiré ſon Inſtrument tout ouvert ſous l'angle qu'il a déterminé, il n'ait fait aucune ſection à ſon corps, & la raiſon la voici: le poignard qui termine le *Lithotome* de M. T** a quatre lignes de longueur, qu'il ſoit enfoncé de deux dans la veſſie, l'urine coulera auſſi-tôt, ſi l'Opérateur tire alors ſon Inſtrument, comme il eſt preſcrit de le faire, la lame qui eſt de deux lignes en deça du corps de la veſſie ne coupera rien de ſon corps.

Il peut arriver que les quatre lignes du poignard étant dans la veſſie, l'Inſtrument n'occupe encore que la moitié de ſes parois, pour peu qu'elle préſente d'épaiſſeur, &c.

Mais ſuppoſé que tous ces inconvéniens, qui ne ſont pas, à beaucoup près, auſſi grands chez M. Foubert, ſoient levés, reſtent toujours ceux qu'on reproche à la Méthode de M. Foubert. Pour apprécier la manœuvre de M. T**, il faut donc commencer par aſſurer la Méthode de M. Foubert, par montrer qu'elle mérite la préférence ſur les autres, & par faire légitimement le procès à toutes celles que nous avons, comme incertaines ou meurtrieres. Voilà le point d'où il faut partir pour porter un jugement ſur le mérite de l'Inſtrument dont vous me forcez de vous dire deux mots.

Il faut d'abord convaincre toute la Médecine,

que la veſſie peut & doit en général s'attaquer par ſon corps ; qu'elle eſt toujours aſſez grande ; qu'elle a plus de penchant pour deſcendre vers l'Iſchium que pour monter vers les os pubis ; qu'elle préſente communément une réſiſtance ſuffiſante au coup de Trocart ; qu'elle le reçoit ſans faire aucun mouvement ; que le fond de la veſſie s'éloigne à propos ; que le rectum fuit devant la pointe du poignard ; qu'on eſt ſûr de l'endroit où eſt le *Lithotome* ; qu'on ne craint jamais de percer la veſſie de part en part ; que l'Inſtrument, la main, la veſſie, tout ſuit à la lettre les idées & le deſſein de l'Opérateur ; que la veſſie inciſée ne tend pas à ſe rapprocher ; qu'on eſt ſûr qu'elle eſt ouverte de tant de lignes ; que l'ouverture ou la plaie eſt parallele à la peau ; qu'après qu'on a retiré une pierre, on retrouvera aiſément ſon ouverture pour en aller chercher une ſeconde, & une troiſieme, qu'on ne craint pas d'aller porter ſes tenettes dans le tiſſu cellulaire ſans pouvoir rentrer dans la veſſie ; qu'on peut ſans riſque, pour prévenir ces inconvéniens, laiſſer un Gorgeret pendant tout le tems de l'extraction ; enfin, que de pierres d'une certaine groſſeur ne ſont pas capables de contondre les ureteres, parties dont les contuſions ſont ſuivies de la mort : quand tous ces points auront été éclaircis d'une façon non équivoque, que les eſprits ſeront à-peu-près réunis ſur la validité des preuves, des raiſonnemens & des expériences ſans nombre ſur le Cadavre, qu'après avoir mis en oppoſition dans toutes ſes parties cette Méthode avec celle de M. Cheſelden, avoir calculé & apprécié les inconvéniens inſéparables de part & d'autre, on lui aura ad-

jugé la ſupériorité, alors on paſſera à l'examen de l'Inſtrument qu'on propoſe pour exécuter cette même Méthode; on pourra juger s'il eſt bon, ou mauvais, s'il remplit ſon objet plus ſûrement que ceux qu'emploie M. Foubert, plus aiſément & plus immanquablement que le *Lithotome caché* du F. C. remplit le ſien quoique différent.

Vous ne tarderez pas, Monſieur, à être ſatisfait ſur tous ces points : l'Auteur du nouvel inſtrument nous promet un Mémoire qui répondra à toutes ces difficultés; après avoir établi par de bonnes & ſolides raiſons la néceſſité d'une nouvelle méthode, & nous avoir montré qu'en général il faut & on peut attaquer la veſſie par ſon corps & reſpecter ſon col; il nous donnera des regles ſûres, aiſées & immanquables pour éviter tous les inconvéniens qui paroiſſent attachés à la Méthode & à l'inſtrument. Je vous en ferai part auſſi-tôt, Je ſuis, &c. 15 *Juill.* 1754.

RÉFLEXIONS

De Monsieur Maupillier le jeune, Chirurgien, sur la Taille de Monsieur le Cat, du 15 Mai 1754, décrite dans le Recueil Périodique de Médecine, de Chirurgie & de Pharmacie, Août 1754, par Monsieur L. H. S. Chirurgien.

II. Monsieur, en lisant le récit que vous faites à M. Pontardin, du succès de la Taille *Latérale* par M. le Cat, j'ai été presque aussi frappé de l'attention des assistans, à en suivre *seconde par seconde* toutes les circonstances, que de la diligence extrême de cet habile Opérateur. Car tailler sept malades en dix-sept minutes, ce n'est pas deux minutes & demi pour chaque opération. J'ai, de plus, appris par une Lettre de Rouen, qu'il y avoit de ces opérations qui n'avoient duré; une, qu'*une minute* 54 *secondes*; une autre, *une minute* 52 *secondes*, & une autre, qu'*une minute* 30 *secondes*, & M. le Cat dit dans son Recueil de pieces concernant l'opération de la Taille, page 121, qu'on l'a vu plusieurs fois n'employer qu'*une minute*, & *moins même* à faire l'opération entiere.

Introduire une sonde canellée dans la vessie, & après s'être assuré de nouveau de la présence de la pierre, reconnoître avec les doigts, à travers l'uretre & les tégumens, la principale courbure de cette sonde, pour la diriger & la faire tenir par un Aide, de façon

à lui faire faire saillie, au lieu destiné à l'incision; puis par un autre Aide, faire introduire dans l'anus le doigt index, ou un instrument fait exprès, pour tirer l'intestin entre l'ischium droit & le coccix. Mettre ensuite le genou droit en terre, appuyer le pouce de la main gauche sur le raphé, entre les bourses & l'anus; & de la main droite prendre *l'Urethrotome*, pour faire à plusieurs repriſes l'incision des tégumens & de l'uretre, jusque dans la crenelure de la sonde; cette premiere incision faite, relever *l'Urethrotome*, dans la crenelure de la sonde, à l'endroit le plus apparent, & se relever soi-même en même-tems, & changer ensuite cet instrument de main, sans quitter la crenelure de la sonde, & de la main droite prendre le *Cistitome*, l'introduire sur la crenelure de *l'Urethrotome*, dans la crenelure de la sonde; puis retirer *l'Urethrotome*, & le quitter. Alors de la main gauche empoigner tout ensemble, le manche de la sonde avec la main de l'Aide qui le tient: soulever ce manche pour approcher la crenelure de la sonde du pubis, & l'éloigner du rectum, & dans le même tems pousser le *Cistitome* par la crenelure de la sonde, jusque dans la vessie; pour couper la prostate latéralement & intérieurement, & débrider simplement le bourelet intérieur du col de la vessie. Après cela ramener le *Cistitome* dans le haut de la crenelure de la sonde, & abandonner ensuite le manche de cette sonde à l'Aide qui le tient toujours, & changer le *Cistitome* de main, sans quitter la crenelure de la sonde, & de la main droite prendre le gorgeret & le couler sur la crenelure du *Cistitome* dans la crenelure de

la ſonde, puis retirer le *Ciſtitome* & le quitter ; pouſſer enſuite le gorgeret le long de la crenelure de la ſonde juſque dans la veſſie, & faire retirer pour lors la ſonde hors de la veſſie. Changer enſuite le gorgeret de main, & pouſſer ſur cet inſtrument le doigt index de la main droite dans la veſſie, pour reconnoître l'étendue de l'ouverture, & la dilater avec ménagement s'il eſt néceſſaire ; puis introduire à la faveur du Gorgeret une tenette dans la veſſie : retirer enſuite le Gorgeret de la veſſie & le quitter, pour prendre & tenir de chaque main un des anneaux de la tenette, enfin chercher la pierre, & la charger ordinairement à pluſieurs repriſes, puis la tirer par des mouvemens doux & alternatifs, hors de la veſſie (*telle eſt la Méthode de M. le Cat,*) * & tout cela avec l'exactitude & les modifications qu'exigent chaque circonſtance, *& en moins d'une minute ;* une telle diligence n'eſt donnée qu'à M. le Cat, & il faut dans ſes ſpectateurs une préſence d'eſprit ſinguliere pour partager leur attention, entre la différente progreſſion des aiguilles à *minutes* & à *ſecondes*, & une ſuite ſi rapide de faits.

» Vous rapportez M. que dans l'un des taillés, » la pierre a laiſſé échapper de la tenette toute » ſa couche extérieure qui s'eſt caſſée, & qu'on a » été rechercher dans la veſſie. Que dans un autre » elle s'eſt briſée en entier en quatre ou cinq mor- » ceaux, & en graviers, qu'on a auſſi exactement » recherchés & tirés. Qu'il en eſt mort un le » ſixiéme jour qui a été taillé en deux minu- » tes, douze ſecondes, & qu'on s'eſt apperçu

* Décrite dans le Journal de Verdun, Août 1742.

» en tirant ſa pierre, d'une réſiſtance de la part » du fond de la veſſie même, qui fit ſoupçon- » ner que la pierre étoit engagée dans des ex- » croiſſances ; qu'on découvrit le troiſiéme jour » après l'opération, que ce ſujet avoit la teigne, » & que l'on a remarqué depuis long-tems que » preſque tous les teigneux qu'on a taillés ont » péri par la ſuppreſſion & la rentrée de cette » humeur ; enfin qu'à l'ouverture du cadavre » de ce taillé on avoit trouvé le trajet de l'in- » ciſion régulier, mais mortifié, & trois ou » quatre excroiſſances dans la partie poſtérieure » & inférieure de la veſſie ; & que c'eſt dans » ces excroiſſances qu'on avoit trouvé la pierre » engagée pendant l'extraction ; qu'il y avoit » inflammation & un commencement de ſup- » puration dans la circonférence de la veſſie, & » dans les inteſtins voiſins, ce qu'on attribue » à la rentrée de l'humeur de la teigne, jointe » à l'état fongueux de la veſſie «.

Je ſuis bien éloigné de penſer que l'écroulement des pierres, l'inflammation, la ſuppuration, la mortification, & l'état fongueux de la veſſie, qui ſe ſont rencontrés dans les tailles de M. le Cat, ſoient en aucune façon l'ouvrage de la tenette ; je ſuis, au contraire, très-perſuadé qu'il a rempli auſſi éminemment les deux autres conditions *tuto & jucunde*. Mais permettez-moi de vous obſerver M. qu'une taille compliquée d'adhérence, faite en *deux minutes* 12 *ſecondes*, une autre en *une minute* 30 *ſecondes*, & d'autres *en moins d'une minute*, ainſi que M. le Cat l'annonce lui-même, ſont une eſpece de nouveauté en Chirurgie ; & qu'une telle diligence en toutes autres mains que les ſiennes, ſeroit

ſuſpecte de précipitation, & qu'on pourroit bien y attribuer, au moins en partie, les accidens qui pourroient ſurvenir à ſes opérations. Des eſprits inquiets & ſoupçonneux pourroient douter, par exemple, ſi l'écroulement d'une pierre ne pourroit point être autant l'effet d'une tenette trop ſerrée, pour franchir bruſquement une ouverture diſproportionnée à ſon volume, que de ſa fragilité ? Si les tuniques internes de la veſſie, pincées avec la pierre & tiraillées par la tenette, ne pourroient point en impoſer pour des adhérences ? & ſi les portions contuſes, tuméfiées & mortifiées de ces tuniques, qui en ſeroient les ſuites, ne pourroient point tenir lieu après la mort d'excroiſſances fongueuſes & de chaton de la pierre ? Enfin ſi l'extraction ſubite & forcée de la pierre, par une ouverture trop petite, & les atteintes de la tenette ſur les tuniques internes de la veſſie, ne pourroient pas auſſi-bien être cauſe d'inflammation, de ſuppuration & de mortification, que la rentrée de l'humeur de la teigne ? Je ne prétends point appliquer ces doutes aux opérations de M. le Cat ; mais ſeulement faire appercevoir les inconvéniens qui peuvent naître d'une trop grande diligence dans les opérations de Chirurgie.

Je ne ſuis pas le premier à obſerver ces inconvéniens, M. Le Dran, dans ſon parallele des différentes manieres de tirer la pierre hors de la veſſie, dit, page 67 & ſuivantes, en détaillant les fautes qu'on peut commettre dans ce cas, » leur ſource la plus ordinaire eſt ſouvent moins » l'ignorance de l'Opérateur, que la précipita- » tion avec laquelle il travaille. L'envie qu'il

» a d'avoir ſon malade promptement délivré
» des douleurs qu'il lui cauſe, peut-être même
» le plaiſir qu'il ſe propoſe, & qu'un peu de
» vanité ſuggere, d'achever ſon opération preſ-
» qu'auſſi-tôt qu'il l'a commencée, le diſtrait
» des choſes qu'il eſt eſſentiel d'obſerver dans le
» manuel ; & plus attentif à finir qu'à bien faire,
» ſa main va plus vîte que la réflexion. Cela
» n'arriveroit pas s'il ſçavoit en opérant, garder
» un ſang froid à l'épreuve de tout, & s'il pre-
» noit pour regle cette maxime auſſi belle
» qu'elle eſt ancienne, *ſat cito qui ſat bene.*
» Car enfin un malade ne ſe fait tailler que pour
» conſerver ſes jours, & pour vivre ſans dou-
» leur & ſans incommodité ; s'il ſçavoit qu'en
» opérant avec tant de précipitation, on l'ex-
» poſe à périr, il ceſſeroit de penſer comme
» le public, qui comptant les minutes que dure
» une opération, ne l'eſtime qu'autant qu'elle
» eſt promptement faite, & il recommande-
» roit ſur toutes choſes à l'Opérateur de tra-
» vailler lentement, pour éviter d'être la vic-
» time du ridicule honneur dont ſe piqueroit
» un Lithotomiſte, de faire cette opération en
» une minute.

La mauvaiſe maxime de ſuivre les Opérateurs la montre à la main, pour aſſujettir pour ainſi dire les opérations de Chirurgie aux *minutes*, n'eſt déjà que trop uſitée, ſans l'outrer encore par l'introduction des *ſecondes*. M. le Cat n'a ſans doute pas penſé que la diligence dont il ſe flatte, pourroit être dangereuſe, en toute autre main que les ſiennes ; & que ces rares talens pourroient tourner, par cette eſpece d'innovation, (*les ſecondes*) au déſavantage du public, car

les erreurs s'accréditent, à proportion de la réputation de leurs Auteurs.

Ainſi M. je crois, ſans prétendre donner de leçon à perſonne, qu'on ne doit point juger du mérite d'une opération, par le tems qu'on a employé à la faire, & qu'il eſt même très-dangereux d'accoutumer le Public à cette eſpece de tarif, de *minutes* & de *ſecondes;* parce que le plus grand nombre de Chirurgiens, inquiétés & contraints en quelque façon, par ce préjugé, précipiteroient leurs opérations, & pour couvrir les impérities qui en pourroient naître, ils auroient recours à des cauſes ſpécieuſes, & rempliroient par des ſuppoſitions la Chirurgie de fauſſes obſervations.

Vous voyez M. par ces réflexions, combien il eſt déſavantageux pour le progrès de la Chirurgie, pour la réputation des Chirurgiens, & pour la ſanté & la vie des hommes, d'aſſujettir les opérations de Chirurgie, aux *minutes* & aux *ſecondes*.

J'ai l'honneur d'être, ***

A Paris, le 24 Août 1754

FIN.

TABLE
DES MATIERES

Contenues dans cette partie.

ARTICLE PREMIER.

I. *Observation sur un vice singulier de conformation par M. Missa.*

II. *Question sur la Rage.*

III. *Consultation sur une personne attaquée de concrétions pierreuses dans les reins.*

IV. *Pour une disposition catarrheuse.*

V. *Pour des urines sanguinolentes à la suite d'une suppression d'un flux hémorrhoïdal.*

VI. *Sur un' ulcere à la matrice.*

VII. *Sur une maladie des yeux.*

VIII. *Observations sur différentes maladies survenues à la cessation du flux menstruel.*

1. *Sur une hémorrhagie de matrice survenue à une suppression de regles.*

2. *Sur la méme maladie.*

3. *Sur une hémorrhagie du nez, sur une hydropisie ; suites de la suppression des*

regles, & ſur le cadavre d'une femme ouverte.
4. *Sur une paſſion hyſtérique.*
IX. *Conſultations ſur une affection mélancolique hypochondriaque.*
2. *Pour une phthyſie accompagnée d'accidens ſcorbutiques.*
3. *Pour une ſuppreſſion de flux menſtruel.*
4. *Pour les palpitations.*

ARTICLE II.

I. *Extrait d'une Théſe Medico-Chirurgicale ſur la Taille Latérale.*
Parallele de deux Lithotomes cachés.
II. *Réflexions ſur la Taille de M. Le Cat.*

Fin de la Table des Matieres.

JOURNAL
DE MÉDECINE, CHIRURGIE ET PHARMACIE.

SECONDE ÉDITION.

OCTOBRE 1754.

Tome I.

A PARIS,
Chez DIDOT, Libraire, Quai des Augustins.

M. DCC. LXXXIII.
Avec Approbation & Privilege.

RECUEIL
PÉRIODIQUE
D'OBSERVATIONS

De Médecine, de Chirurgie & de Pharmacie.

OCTOBRE 1754.

ARTICLE PREMIER,

Contenant quelques Observations de Médecine.

Suite de l'Observation sur un vice singulier de conformation dont il est fait mention dans le Journal précédent, par M. Missa, M. P.

I. POUR remplir les engagemens que j'ai contractés avec le Public, je vais exposer la façon dont on a nourri l'enfant, dont il est parlé dans le Journal précédent, & les changemens qui lui sont arrivés depuis sa naissance.

Lorsqu'il vint au monde il commença par

crier beaucoup ; on eſſaya de lui préſenter le tetton, il témoigna beaucoup d'empreſſement pour le prendre, & faiſoit tous les mouvemens qui dépendoient de lui pour tetter ; il changeoit même de ſituation pour tâcher d'en venir à bout, & témoignoit des ſentimens de joie inexprimables, lorſqu'on lui préſentoit le tetton : tous ſes efforts devenant inutiles, ſon impatience & ſes cris augmenterent.

On prit alors le parti de lui tirer du lait de ſa mere dans la bouche ; mais on remarqua que ce lait ſortoit le plus ſouvent par le nez ; ce qui donna occaſion d'approfondir la cauſe de ce phénomene. On s'apperçut donc que toutes les fois que le lait n'avoit pas été porté aſſez avant dans la bouche, l'enfant ne pouvoit l'avaler.

Au bout de trois ou quatre jours la mere étant excédée de la fatigue que lui occaſionnoit cette maniere de nourrir ſon enfant, on ſe détermina à lui donner du lait de vache pur & tiede par cueillerées, ayant ſoin de porter la cueiller juſque dans le fond de la bouche pour empêcher le lait de revenir par le nez.

Pour porter encore plus commodément cette nourriture, on ſe ſervit d'un biberon, ce qui réuſſit fort bien.

Cependant il eſt bon d'obſerver que ſa déglutition eſt toujours laborieuſe, au point que lorſque le lait eſt pouſſé ou avec trop de force, ou en trop grande quantité, il occaſionne des eſpeces de convulſions à l'enfant, & revient encore par le nez.

Quoique la configuration des organes de cet enfant l'aient empêché de tetter, il ſemble s'eſſayer en ſuçant ſon doigt index gauche, qui par-là eſt devenu rouge, douloureux ; car

il ſuce avec tant de force, qu'il excite un léger ſentiment de douleur au doigt de ceux qui le lui préſentent. C'eſt même un moyen dont ſe ſert ſa mere pour l'appaiſer la nuit lorſqu'il crie trop fort.

Tels ſont les phénomenes qui regardent ſa déglutition, que l'on concevra aiſément d'après ce que nous avons dit dans le Journal précédent, & ce qui nous reſte à dire ſur les changemens qui lui ſont arrivés depuis ſa naiſſance.

1°. Cet enfant, qui étoit fort bourſouflé tant du corps que des membres, eſt maigri dans toutes ſes parties, & diminué de près de moitié. Il a pelé par tout le corps environ huit ou dix jours après ſa naiſſance, en commençant par les bras, enſuite les cuiſſes, les jambes, les pieds, puis le viſage, le col, le bas-ventre & la poitrine. Sa peau s'en alloit par écailles tranſparentes & fines, dont les unes étoient larges & fort longues, & les autres comme il arrive après les dartres farineuſes.

2°. L'échancrure de la levre ſupérieure a diminué ſenſiblement, elle n'a tout au plus que quatre lignes, & l'allongement des parties charnues, qui produit le rétréciſſement de l'ouverture, ſe fait également de chaque côté.

3°. Les angles de la lévre ſupérieure, de calleux & allongés qu'ils étoient, ſont tombés par écailles, ſe ſont ramollis, ſont devenus preſque charnus en s'arrondiſſant & perdant de leur volume. Ils rentrent encore plus qu'ils ne le faiſoient dans la cavité de la bouche, de façon qu'on n'apperçoit plus à préſent par l'échancrure les deux corps cartilagineux, à moins qu'on ne releve les deux extrémités de la lévre ſupérieure.

4°. L'échancrure de la mâchoire ſupérieure s'augmente tous les jours par le rétréciſſement des deux corps cartilagineux,* qui diminuent beaucoup de volume, en ſe deſſéchant, ce qui produit des rides ſaillantes dans la membrane qui les recouvre. La partie antérieure eſt la plus deſſéchée; ce qui a fait diſparoître le point laiteux dont il eſt fait mention dans le premier Mémoire.

5°. Le corps ſuſpendu à la pointe du nez, eſt deſſéché & diminué de volume dans toute ſa longueur, & ſes extrémités tombent par écailles, ce qui l'arrondit, & le rend égal dans toute ſon étendue.

6°. Le morceau de chair qui ſurmontoit ce corps, ſe flétrit, perd ſa couleur vermeille, & le petit duvet dont il étoit recouvert, devient plus épais & plus grand.

7°. Les os du nez s'allongent, & s'articulent comme dans l'état naturel avec l'os frontal.

8°. La cavité du nez diminue, par le rapprochement de ſes cartilages; & l'on apperçoit ſur le nez une infinité de petits points ſemblables à ceux qu'on obſerve dans la fievre milliaire, qui paroiſſent être arrangés avec une eſpece de ſymmétrie; ces mêmes points paroiſſent s'effacer depuis quelque tems.

* M. B. m'a dit avoir obſervé à peu-près la même choſe dans un Serin, qui naquit avec une tubéroſité cartilagineuſe ſur la tête. Cette tubéroſité étoit d'abord fort rouge, & recouverte par une membrane qui ſe deſſécha inſenſiblement, & tomba par écailles, auſſi-bien que la tubéroſité. Il ne vint jamais de plume à cet endroit de ſa tête; il buvoit & mangeoit bien, il paroiſſoit gai, chantoit; & eſt mort longtems après d'accident.

9°. La membrane qui tapisse l'intérieur du nez, est entamée & parsemée de petits chancres, qui attaquent de jour en jour sa substance.

Le premier chancre que l'on a observé, s'est manifesté dans le milieu de la partie du *vomer* qui s'articule avec la mâchoire supérieure. On remarque aussi que le *vomer* s'amincit, & se penchant de plus en plus sur la narine gauche, il l'oblitere presque en entier dans toute sa longueur.

On observe de même que l'intérieur de la bouche est rempli de petits chancres, qui commencent à gagner le corps de la langue.

10°. Les deux parties que l'on a dit tenir lieu de luette, ont perdu beaucoup de leur longueur & de leur grosseur; de sorte qu'elles sont tout-à-fait mobiles, & ne sont plus logées dans la rainure qu'on observe toujours de chaque côté de la langue. En se raccourcissant elles ont conservé la même proportion entre elles, qu'elles avoient à l'instant de la naissance.

Avant que d'être autant raccourcies qu'elles le sont à présent, lorsque l'enfant venoit à crier, elles se portoient quelquefois à l'entrée de la trachée-artere, & faisoient craindre que l'enfant n'étouffât sur le champ. D'autres fois elles se plioient sur le dos de la langue, & empêchoient l'enfant d'avaler le lait qu'on lui donnoit; ce qui le faisoit revenir par le nez.

11°. Quoique l'épiderme soit tombé, comme nous l'avons dit, il semble se reproduire sur les fesses, qui de tems en tems redeviennent rouges, douloureuses, & laissent suinter en abondance une sérosité sanguinolente. Dans ce temps-là sur-tout, pour peu qu'on touche ces parties, l'enfant jette les hauts cris.

12°. On voit paroître & disparoître, tant sur le corps que sur les membranes, les plaques rouges & superficielles, dont il a été fait mention.

13°. Quant aux humeurs écrouelleuses que l'on trouvoit aux malleoles internes des jambes, les unes se sont élargies, les autres se sont desséchées.

14°. La tumeur saillante & circonscrite, qu'on observoit au talon gauche, est tombée, vers la fin de Juillet, tout à coup en démaillottant l'enfant, sans effusion de sang, & sans douleur. Cette chûte avoit été précédée du flétrissement de la membrane qui recouvroit cette tumeur.

Tels sont les changemens arrivés à cet enfant depuis sa naissance. Il y a lieu de croire que l'amaigrissement dans lequel est cette petite fille, les chancres qui revêtent les différentes parties de sa bouche, les tumeurs écrouelleuses, qui, quoique diminuées en quantité, n'en sont cependant pas moins vives; il y a lieu, dis-je, de penser que tous ces accidens la conduiront insensiblement au tombeau. Nous ne manquerons pas, si cela arrive, d'instruire le Public du détail de l'ouverture de son corps; ce sera pour lors que nous ferons voir le rapport que peuvent avoir les maladies précédentes de la mere, avec quelques-uns des accidens de l'enfant.

Si cependant la Nature, dont les ressources sont aussi inconnues qu'admirables, conservoit les jours de ce malheureux enfant, nous en ferions part au Public, aussi-bien que de tous les changemens qui auroient pû survenir pendant tout ce tems.

LETTRE

De feu M. Burette, Docteur de la Faculté de Paris, à M. Falconet, Docteur de la même Faculté, au sujet d'un Dormeur extraordinaire.

II. Quoiqu'il y ait près de 40 ans que ce phénomene soit arrivé, j'ai cru faire plaisir au Public de lui en donner connoissance. Je m'y suis déterminé d'autant plus volontiers qu'on m'a assuré que cette piece n'avoit pas encore été imprimée.

MONSIEUR,

Ce qu'on vous a dit, touchant le Dormeur de la Charité, est vrai en partie ; & je suis d'autant plus en état de vous informer d'un fait si extraordinaire, qu'il s'est presqu'entiérement passé sous mes yeux. Trop heureux de pouvoir sur ce point satisfaire en quelque sorte la curiosité de Monseigneur le Chancelier & la vôtre.

L'homme en question, âgé d'environ 50 ans, & Charpentier de son métier, (si je ne me trompe), entra dans l'Hôpital de la Charité, vers le 15 Avril dernier. Sa maladie étoit, à ce qu'on m'assura, une espece de saisissement causé par la mort subite d'un ami, avec qui il avoit eu querelle quelques jours auparavant. Il avoit la contenance d'un homme à demi-hébété par l'étonnement & par la tristesse, avec quelque disposition à l'assoupissement ; du reste, il jouissoit d'une parfaite connoissance, répondoit aux questions qu'on lui faisoit, & n'avoit nulle

fievre. Quelques jours après ſon arrivée, & nonobſtant quelques remédes généraux que je lui fis d'abord, il tomba dans le prodigieux ſommeil dont vous avez oui parler. Plus de connoiſſance, perte de ſentiment, abolition preſqu'entiere de mouvement ; d'un autre côté, l'air tranquille, la couleur vermeille, la reſpiration libre, le pouls ferme, égal, & très-lent. Quelques ſaignées du bras & du pied, jointes aux ſecouſſes les plus vives des émétiques & des purgatifs, le réveillerent pour vingt-quatre heures ou environ ; après quoi il retomba dans un ſommeil ſi profond, que ni les ſaignées réitérées tant des bras & des pieds que de la gorge, ni les vomitifs les plus violens, ni les purgatifs les plus aiguiſés, ni les plus forts véſicatoires n'ont pû le tirer de ſon aſſoupiſſement. Rebuté de tant de remédes employés ſans aucun fruit, je pris le parti d'abandonner le malade aux mouvemens de la nature ; & je devins ſimple ſpectateur de ſon état, juſqu'à la fin du mois de Juin, que finiſſoit mon quartier. Il dormit ſans interruption, pendant tout ce tems, & ne vécut que de quelques cuillerées de bouillon, de gelée, ou de vin qu'on lui faiſoit gliſſer dans la bouche en très-petite quantité, après lui avoir entr'ouvert les dents avec aſſez de peine ; & le volume des excréments qu'il rendoit de loin à loin, répondoit à celui des aliments qu'il prenoit.

M. Collot, notre confrere, qui prit ma place à la Charité le premier Juillet, ne jugea pas à propos d'abord de rien tenter de nouveau pour la guériſon du malade. Cependant, ayant appris dans la ſuite par des Religieux, qu'on introduiſoit dans ſa bouche les aliments avec moins

de difficultés ; qu'il l'ouvroit même de ſon bon gré aux approches des nourritures, & que de tems-en-tems il ſe gliſſoit de lui-même vers le bord de ſon lit, pour rendre à terre les gros excréments ; M. Collot propoſa aux Religieux de plonger le malade dans l'eau d'un baſſin qui orne le Jardin de l'Hôpital ; ce qui fut exécuté à différentes repriſes ; mais ſans aucun ſuccès, puiſque le malade ſortit toujours de l'eau auſſi endormi qu'il y étoit entré. Il eſt vrai qu'étant dans l'eau, il ſe donnoit à peu-près les mêmes mouvements que ſe donne un chien en pareil cas, pour éviter de ſe noyer ; mais au ſortir du baſſin, il ne marquoit ni plus de connoiſſance, ni plus de ſentiment qu'auparavant. Il a perſévéré dans cet état, juſqu'à la fin du mois d'Août, que ſa femme vint le redemander aux Religieux, dans l'eſpérance (dit-on) de tourner à ſon profit la curioſité du Public, dont l'empreſſement à voir le Dormeur attiroit à la Charité un concours extraordinaire. Les Religieux fort aiſes de ſe débarraſſer d'un malade qu'ils regardoient comme incurable, le rendirent à ſa femme, qui ſelon toutes les apparences n'a pas recueilli de cette inſtitution tout le profit qu'elle en attendoit ; car j'appris en rentrant en exercice à la Charité, au mois d'Octobre dernier, que le Dormeur s'étoit réveillé peu-à-peu de ſon ſommeil de près de ſix mois, & qu'à quelque imbécillité près il étoit en parfaite ſanté. J'appris encore que cette femme qui d'abord avoit fait myſtere aux religieux de la véritable ſituation de ſon mari, lorſqu'il étoit entré dans l'Hôpital, leur avoit enfin avoué que cet homme s'étoit jetté depuis quelques années dans une dévotion exceſſive & mal en-

tendue, & que depuis environ un an, il lui prenoit de tems en tems des assoupissements qui se dissipoient après quelques jours de durée, & pour lesquels on lui avoit déjà fait chez lui quelques remedes.

Voilà, Monsieur, à quoi se réduisent les principales circonstances de l'histoire du Dormeur de la Charité. Il peut sans doute m'en être échappé quelques-unes de moindre importance, & que je me serois facilement rappellées, par quelques entretiens avec les Religieux de cet Hôpital. Mais j'ai cru qu'un détail plus particulier, qui se feroit trop long-tems attendre, ne feroit plus le même plaisir, &c.

BURETTE.

Ce 17 Janvier 1714.

EXTRAIT

De la Séance publique de l'Académie Royale des Sciences, des Belles-Lettres & des Arts de Rouen.

III. M. le Cat, Secrétaire perpétuel pour les Sciences, ouvrit cette séance par le compte qu'on a coutume de rendre au Public, des travaux de l'année académique. Nous n'en rapporterons ici que ce qui est du ressort de ce Journal.

Observation d'un accouchement fort extraordinaire, dans lequel l'enfant a été trouvé hors de la matrice, dans le bas-ventre; *par M. Thibaut.*

Dissertation sur le sucre de lait. Mémoire sur le Mercure & l'Antimoine; *par M. le Danoy.*

Discours sur la fructification des Plantes; *par M. Pinard.*

Observation sur une Chenille de la Martinique, qu'on prétend qui germe & végete après sa mort, à la maniere des Plantes; *par M. Trochereau.*

Lettre de M. de Robiens, à qui M. Ullon mande de Madrid que le Sculpteur du Roi, en construisant un Lion d'un bloc de marbre roux, couleur naturelle du Lion, avoit rencontré dans le centre du bloc deux cavités, où il a trouvé deux vers vivans, qui n'avoient ni issue pour respirer, ni autres passages pour l'air. Ils se nourrissoient de la propre substance du marbre dont ils avoient la couleur. Un des deux tiré du bloc & remis dans un trou d'un autre morceau du même marbre, y a encore vécu trois mois. M. Ullon, auteur de cette Lettre, a été témoin oculaire du fait; *par M. du Bocage.*

Cette Observation donna occasion à M. le Prince, Sculpteur & membre de l'Académie, de lui donner une histoire détaillée d'un Crapaud vivant, trouvé aussi au centre d'une pierre dure, sans aucune issue, & vu par lui-même.

Observation envoyée de Jouarre à M. le Cat, sur une grossesse d'environ trois ans, suivie d'un accouchement ordinaire, & ensuite d'une seconde grossesse qui en étoit déjà à vingt-six mois, en Juillet 1753.

Histoire d'une superfétation observée dans une femme de Louviers, laquelle est accouchée en trois mois de trois enfans, qui ont tous eu baptême; *par M. le Cat.*

Le même ayant démontré à l'Académie, le 11 Juillet 1752, la communication des vaisseaux sanguins du fœtus & de la mere, dans un

placenta attaché à un utérus & injecté, il a trouvé cette année deux occaſions pareilles de répéter cette expérience, la premiere fois, devant les Commiſſaires de l'Académie, & la ſeconde, en particulier, avec un ſuccès égal à celui de 1752.

Obſervation d'un engorgement par congeſtion dans toute l'étendue du péritoine devenu ſuppuratoire, compliqué d'adhérence & d'ulcération des inteſtins, avec iſſue des matieres fécales par l'ombilic; *par le même, M. le Cat.*

Obſervation d'une luxation convulſive & périodique de la mâchoire, précédée de mal de tête & d'un peu de fievre; *par le même.*

Obſervation d'une luxation incomplette de la mâchoire, dont la réduction avoit réſiſté à beaucoup de moyens employés par divers Chirurgiens, & qui céda enfin à des manœuvres nouvelles, dont on donne la deſcription; *par le même.*

Obſervation d'un délire fievreux dégénéré en folie, dont la cauſe avoit ſon ſiege dans les viſceres du bas-ventre, contre l'opinion où l'on eſt communément, que ces déſordres ont leur principe dans le cerveau; *par le même.*

Lettre d'un Magiſtrat de Bordéaux, communiquée par M. de la Maltieres, à M. le Cat, laquelle annonce la découverte d'un Géant, dont l'os de la cuiſſe alloit juſqu'à la hanche d'un homme ordinaire, dont la tête étoit trois ou quatre fois groſſe comme la nôtre, & les dents douze ou quinze fois plus groſſes que celles d'un adulte. Ce Géant a été trouvé en Mai 1754, dans un tombeau de pierre du cimetiere de l'Égliſe Collégiale de St. Séverin à Bordeaux *.

* On fera en ſorte de donner dans le *Recueil* du

Après l'énumération des travaux Académiques de l'année, M. le Cat lut le réſultat de ſes Obſervations météoro-noſologiques, par lequel on voit que...

Les jours où le Barometre a été le plus haut à Rouen, ſont le 21 Janvier & le 19 Février matin, le Mercure étant alors à 28 pouces 5 lignes $\frac{1}{2}$.

Le jour où il a été le plus bas, eſt le 8 Janvier, à une heure après-midi; le Mercure n'étoit alors qu'à 27 pouces 71. $\frac{1}{2}$

Les jours les plus froids de l'année ont été le 6 & le 7 Février, le Thermometre étant ces jours-là à 8 heures du matin dans la cour de l'Obſervateur, à 8 degrés au-deſſous du terme de la glace; mais à ſon obſervatoire placé ſur ſon laboratoire, au faîte de la maiſon, le Thermometre, à 7 heures, ces mêmes jours, étoit à 10 degrés $\frac{1}{2}$, même degré que celui de 1740.

Il obſerve à cet égard que l'abri, que prête la Cathédrale à ſa Maiſon, & un amphithéatre de montagnes à toute la ville de Rouen, y diminue beaucoup les grands froids cauſés par les vents Nord & Nord-eſt, ce qu'il confirme par des obſervations faites dans les endroits découverts de la Ville, où le thermometre étoit à 11 degrés, quand le ſien à ſon obſervatoire n'étoit qu'à 10 $\frac{1}{2}$; & par d'autres obſervations faites ſur les montagnes de cet amphithéatre, où le 23 Juin 1753, le Thermometre étoit le matin

mois ſuivant les Extraits des Mémoires dont on vient de donner les titres, & qui ſont du reſſort de cet Ouvrage.

un peu au-dessous du terme de la glace, comme en hiver ; tandis que chez lui il étoit à 7 degrés au-dessus du terme de la glace. Il explique par-là la différence de ses observations, avec celles que lui a adressées M. Varnier, Docteur en Médecine de Montpellier, établi à Vitry-le-François, lequel a trouvé que le froid de la nuit du 2 Février 1754, a été égal à celui de 1709 ; c'est à dire de 14 degrés $\frac{1}{2}$.

Le plus grand chaud de cette année a été à Rouen de 26 degrés, le 22 Juillet.

Le jour le plus humide a été le 12 Février ; & les plus secs, les 5 Mai, 21, 22 & 24 Juillet.

La pluie de 1753, a été à Rouen de 30 pouces 9 lig. $\frac{5}{6}$ de ligne.

La déclinaison de l'aiguille aimantée, a été à l'Ouest entre 19 dégrés $\frac{1}{2}$ & 16 degrés $\frac{1}{2}$.

Les maladies des mois d'Août, Septembre & Octobre 1753 ; ont été des fievres intermittentes, tierces, doubles-tierces, qui devenoient continues vers le 5 & le 7, & se terminoient presque toutes par des cours de ventre.

Les mois de Novembre, Décembre 1753, Janvier & Février 1754, ont donné les maladies épidémiques qui ont fait tant de bruit. Elles commençoient par des lassitudes, des douleurs dans les articles, avec de la fievre, le mal de tête. Ces symptômes étoient légers pendant 4 à 5 jours. Quelques saignées, l'émétique les faisoient presque toujours disparoître ; mais ils revenoient bientôt avec des redoublemens, de la toux ; mal à la gorge, des nausées, souvent la langue chargée & noire, le délire

délire ou les diſpoſitions au délire dans le fort des accès, ſuivis de ſueurs ; une ſtupidité ſinguliere dans le relâchement, à quelques-uns un peu d'oppreſſion & des crachats ſanglans ; à d'autres, le ventre gonflé & pareſſeux pour toute évacuation, particuliérement pour les urines : enſuite paroiſſoient vers le 21 les éruptions miliaires qui conduiſoient, ou à la mort vers le 25, ou à la convaleſcence vers le 30 ou quarantieme jour. D'autres ont parcouru tous les temps de la maladie en 7 jours, & ce court eſpace a mis au tombeau les plus vigoureux tempéramens.

Les ſaignées en petit nombre ; les laxatifs & particuliérement l'émétique en lavage, ont été les vrais remedes à cette maladie.

A la fin de l'hiver on a eu des maladies qui tenoient encore un peu de cette épidémie, mais qui ſe terminoient, & plus promptement & plus heureuſement.

Le printemps a produit des maux de gorge, des fluxions à différentes parties de la tête, des pleuréſies, des péripneumonies. Ces maux ont continué juſqu'à ce mois d'Août, les éruptions miliaires s'y ſont mêlées dans ceux qui ont été les plus malades.

M. le Cat lut enſuite un Mémoire par extrait ſur les fievres malignes, & en particulier ſur celles qui ont regné à Rouen à la fin de 1753 & au commencement de 1754. Il conſidere ces maladies, principalement du côté de leurs cauſes. Le Mémoire a trois parties. La premiere donne l'Hiſtoire de ces maladies, de leur cure & de l'ouverture des cadavres de ceux qui y ont ſuccombé. La ſeconde partie fait voir que les maladies internes, & en particulier les fie-

vres malignes, dont il s'agit, ne ſont que des maladies externes très-connues ; il prouve par l'inſpection des cadavres, que celle qui a regné à Rouen étoit un herpes placé à l'eſtomac & aux inteſtins greles, & que les remedes qui ont réuſſi dans leur cure n'ont eu ce ſuccès que parce qu'ils ſont analogues aux topiques que la Chirurgie emploie dans le traitement du herpes. Dans la troiſieme partie, qui forme ſeule un grand Mémoire, M. le Cat remonte aux premiers principes de ces maladies déjà connues : principes qui, s'ils étoient bien établis, nous donneroient, ſelon lui, une théorie lumineuſe qui nous garantiroit des tâtonnemens ſi déſagréables pour les praticiens, & ſi dangereux pour les malades. Nous avons deux choſes à faire, dit-il, pour établir une nouvelle théorie des maladies, renverſer l'idole à laquelle nous avons ſacrifié juſqu'ici, élever ſur ſes ruines un monument où ſoient gravées les premieres vérités que nous devons avoir pour guides dans l'exercice de notre Art. * L'idole que j'ai ici en vue, continue-t-il, le plus grand obſtacle aux progrès de la Médecine, eſt l'opinion preſque générale où l'on eſt que toutes les maladies réſident dans les humeurs.

M. le Cat combat cette opinion par un grand nombre d'argumens.

Il fait voir que l'état des liqueurs dépend abſolument de celui des ſolides qui les charient & qui les filtrent, & que le réciproque eſt fort rare. Que ſi les maladies étoient dans les liqueurs, il n'y auroit pas une ſeule maladie

* On ſait que M. le Cat eſt Docteur en Médecine, & éleve de la Faculté de Paris.

locale; il n'y auroit pas un seul point du tissu de nos parties, où ne se trouvât la maladie, puisque les liqueurs qu'on en suppose les causes, se trouvent dans tous les points de nos solides.

Il s'objecte qu'on peut dire que la dépravation n'est tombée que sur une petite partie des liqueurs.

Il replique que, quelque petite que soit cette parcelle de nos liqueurs infectée, elle doit en peu de minutes gâter toute la masse par son retour fréquent au cœur, où elle se mêle plusieurs milliers de fois par jour à une once de sang que contient le ventricule gauche, & qui se distribue autant de fois à toutes les parties. M. le Cat se flatte de porter le détail de ces preuves jusques à la démonstration.

Non-seulement toute maladie humorale, selon M. le Cat, doit être universelle, mais si l'air contagieux avoit affaire à nos liqueurs, toute contagion seroit générale, nul homme n'en échapperoit, & sur-tout les Médecins qui sont sans cesse dans l'air contagieux, & chez lesquels le mêlange de cet air avec leurs liqueurs est inévitable.

M. le Cat établit ensuite que les maladies résident dans le fluide des nerfs, soit par le défaut de sa quantité suffisante, soit par sa dépravation; c'est-là ce qu'il appelle sa nouvelle théorie, dont les détails sont trop longs pour trouver place ici. C'est avec ces principes qu'il explique la formation de tous les genres de maladies Chirurgicales, & en particulier de celles qu'occasionne la contagion, dont il recherche pareillement la nature & l'action sur nos solides & nos esprits.

Il détermine les causes par lesquelles une maladie, une contagion, affecte telle ou telle partie, plutôt que telle ou telle autre. Enfin il applique tous ces principes aux épidémies, qui sont l'objet principal de son Mémoire, & à leur cure. Il prétend faire voir que son système seul donne des raisons satisfaisantes sur toutes les circonstances de cette épidémie; que sans cette hypothese on ne peut expliquer comment une plaque gangreneuse de 4 à 5 lignes à l'estomac, a mis au tombeau en quelques heures une personne du plus robuste tempérament; que le grand bien qu'on a retiré des sueurs critiques, ne s'explique que par la transpiration & l'évacuation des esprits dépravés par la contagion; que la transpiration de quelques onces de liqueurs ne pourroit produire ces avantages, puisque l'évacuation de plusieurs livres par la saignée ne fait souvent qu'accabler le malade; que si la contagion étoit dans les liqueurs, les évacuations ne serviroient de rien à la cure, puisqu'il faudroit ou évacuer ces liqueurs toutes à la fois, ce qui est impossible, ou les évacuer peu-à-peu, ce qui seroit inutile, puisque les nouvelles qui les remplaceroient seroient gâtées par les anciennes qui resteroient encore à évacuer; accident qui n'est pas à craindre dans le renouvellement d'un fluide, comme les esprits, qui ne circule point, qui ne retourne pas à son réservoir.

L'explication des sueurs critiques conduit M. le Cat à celle des éruptions, qui sont, selon lui, la dépuration du fluide des nerfs porté naturellement dans les houpes nerveuses & dans les glandes, qu'il regarde aussi comme des productions des nerfs.

Ce fluide expulsé, dit-il, est-il affecté d'un degré médiocre de dépravation capable seulement de produire une simple inflammation, une phlogose non suppuratoire, on a des ébullitions. La depravation est-elle du deuxieme degré, ou suppuratoire, elle donne des éruptions boutonnées, des clouds, des abcès critiques. Est-elle abondante & disperſée aux mamelons nerveux de la peau, elle produit la petite vérole. Si la dépravation des esprits portés à la peau est du troisieme degré, c'est-à-dire, ulcéreuse, elle produira dans la houpe nerveuse une petite ulcération invisible, dont la sanie soulevera l'épiderme, & formera la graine miliaire. Si leur altération est du quatrieme degré, ou gangreneuse, la petite escarre produira une espece d'échimose qui donnera les tâches du pourpre ordinaire.

Les glandes de l'estomac, des intestins, sont-elles les voies de la dépuration de ces esprits altérés, alors les évacuations, soit naturelles, soit excitées par l'Art, sont les crises heureuses de la maladie.

Nous finirons cet extrait par observer que l'Auteur veut qu'on soit menager du sang des malades dans les fievres contagieuses, & l'on voit que ce sont des conséquences nécessaires de ses principes.

LETTRE

De M. de Meyſerey, Médecin ordinaire du Roi, ancien Médecin des Armées de Sa Majeſté, en Italie & en Allemagne, & Correſpondant de l'Académie Royale des Sciences de Paris, à M. Imbert, Conſeiller Médecin du Roi, Profeſſeur Royal en la Faculté de Médecine, & de la Société Royale des ſciences de Montpellier, au ſujet des maladies épidémiques qui ont régné à Etampes pendant l'hiver dernier, & au commencement du printemps.

MONSIEUR,

IV. On ne peut être plus ſenſible que je le ſuis à la continuation des bontés dont vous voulez bien m'honorer, en me faiſant part de la conſtitution épidémique qui a regné à Montpellier vers la fin de l'hiver dernier, & qui vous a enlevé bien du monde.

» Cette conſtitution (dites-vous, Monſieur,) » tournoit du côté de la poitrine, & produi- » ſoit tantôt de ſimples rhumes, mais qui » étoient ſuivis de crachemens de ſang; tantôt » des péripneumonies & des pleuréſies très-vio- » lentes, & tantôt des engorgemens ſourds dans » les poulmons, qui excitoient tout-à-coup, & » lorſqu'on ne s'y attendoit pas, des ſymptô- » mes mortels. Il eſt vraiſemblable (continuez

» vous, Monsieur), que les causes principales
» de cette constitution, sont venues de la variété
» du temps, tantôt froid, tantôt chaud, tantôt
» calme & tantôt très-agité par les vents. Ajou-
» tez à cela la prodigieuse sécheresse que nous
» éprouvons ici depuis long-temps.

Nous avons observé ici (à Etampes en Beauce) dans tous ses environs, & même à Paris, pendant le même temps, & presque jusqu'à la fin du printemps, une constitution épidémique peu différente, que l'on peut attribuer aux mêmes causes, excepté les vents violens qui sont fort fréquens dans votre province, & dans plusieurs autres d'alentour, & qui ne sont ni si ordinaires, ni aussi grands dans ce pays-ci & dans les provinces voisines.

Cette constitution a eu cela de particulier ici, qu'elle étoit souvent accompagnée de disposition inflammatoire, & même quelquefois d'inflammation assez considérable à la region du foie, & quelquefois aussi au diaphragme. D'ailleurs les signes de matieres indigestes, & plutôt encore putrides dans les premieres voies, s'y trouvoient presque toujours : toutes raisons qui ont augmenté le danger de cette épidémie qui a été funeste à beaucoup de personnes, principalement à celles pour lesquelles, comme c'est la pernicieuse coutume dans les provinces, sur-tout dans les campagnes, on ne demande point de bonne-heure le Médecin, ou bien l'on néglige de suivre réguliérement tous ses conseils.

Les divers moyens qui m'ont paru, & qui ont été jugés plus convenables par plusieurs de mes confreres, avec lesquels j'en ai conféré, pour combattre cette constitution épidémique,

ſont, à peu de différence près, les mêmes qui ſont très-amplement détaillés, pages 37 & ſuivantes, dans ma Méthode aiſée & peu coûteuſe de traiter avec ſuccès pluſieurs maladies épidémiques, comme la ſuette, la fievre miliaire, les fievres pourprées, putrides, vermineuſes & malignes, ſuivie dans différens endroits du Royaume & des pays étrangers, avec les moyens de s'en préſerver, & avec des obſervations très-importantes ſur le traitement dans les maladies inflammatoires en général, &c., imprimée à Paris, chez M. Cavelier, rue St. Jacques, au Lys d'Or, proche la fontaine St. Séverin.

J'ai encore eu à traiter pendant le même temps la ſuette ou fievre miliaire, dans les Paroiſſes de Valpuyſeaux, de Puyſelay & de Bouville, ſituées dans l'Election d'Etampes, Intendance de Paris.

Cette maladie, qui étoit épidémique dans ce pays, où avant mon arrivée elle avoit fait périr près de vingt perſonnes, preſque toujours les plus jeunes & les plus robuſtes, a bientôt cédé aux moyens divers qui ſont décrits dans ma ſuſdite Méthode; à la différence qu'il n'a pas été beſoin d'y tant ſaigner, ni rafraîchir autant que j'avois fait à Sermaiſe & ailleurs, & cela parce que la fievre ni ſes accidens n'étoient pas ſi conſidérable, ni la ſaiſon auſſi chaude qu'ils l'étoient pendant d'autres conſtitutions épidémiques que j'ai traitées ailleurs avec bien du ſuccès. De près de ſoixante & quinze malades que j'ai traités cette année dans ces trois paroiſſes, il n'en eſt mort que deux. Le premier étoit un homme attaqué d'une pleuréſie compliquée avec une fluxion de poitrine, & une inflammation à la région du foie,

ſans ſuette ni éruption miliaire, ni pourprée, qui avoit fait excès de vin au commencement de ſa maladie, pour laquelle je n'ai été appellé qu'après la quatrieme ou cinquieme ſaignée, & pour laquelle on a rejetté une partie de mes conſeils. L'autre malade étoit un garçon âgé d'environ quinze ans, qui eſt mort d'une violente pleuréſie jointe à une fluxion de poitrine, avec fievre conſidérable, crachement de ſang, occaſionnée par la rentrée ſubite ou preſque ſubite d'une humeur miliaire, de petite vérole & de rougeole qui s'étoient dépoſées avec ſoulagement ſur ſa peau, d'où, en conſéquence d'un froid aſſez ſenſible auquel il s'expoſa imprudemment en ſortant dans les rues, elles ſe jetterent ſur le côté & dans ſon poumon, & donnerent par-là naiſſance à la pleuréſie compliquée, dont je viens de parler, pour le traitement de laquelle j'ordonnai de promptes & de ſuffiſantes ſaignées, que ſa mere ne voulut jamais permettre qu'on pratiquât à temps & en ſuffiſante quantité, une tiſanne pectorale priſe le plus chaudement qu'il ſeroit poſſible, des bains fréquens des pieds, des jambes & même de tout le corps dans une décoction émolliente tiede, même à leur défaut dans l'eau tiede, une diete convenable, & qu'on lui frottât la peau avec des orties communes ou grieches; tous moyens propres à faire reparoître une éruption critique quelconque, rentrée mal-à-propos, & à diſſiper les divers accidens qui ont coutume de ſurvenir à ſa rentrée.

Ce malade, qui, comme je l'ai déjà dit, ne fut point ſaigné ſuffiſamment, ni à de bonnes heures, mourut deux ou trois jours après qu'il fut frotté une fois ou deux avec ces or-

-ties : remede, qui, auſſi-bien que les cauteres, les véſicatoires, les ſétons, l'application de la moutarde, &c. aidés des autres ſecours convenables, a été pratiqué bien des fois, avec bien du ſuccès par pluſieurs célebres praticiens, pour faire reſſortir une humeur de petite vérole, de rougeole, de miliaire, de pourpre, de gale, de dartres, de lepre, d'éréſypele, de rhumatiſmes, de gouttes diverſes, &c. rentrée, ou qui ne peut ſe dépoſer à ſon ordinaire ſur la peau aux jointures, &c. où elle a coutume de paroître quelquefois avec ſoulagement des malades, ou pour faire reparoître une humeur de cauteres ou d'ulceres anciens, dont le deſſéchement précipité & arrivé ou cauſé, ſans qu'on l'évacue par quelques moyens convenables, comme ſaignées, purgations réitérées, &c. ou ſans quelque évacuation que la nature procure pour la détourner, a coutume d'être très-funeſte à ceux qui ne ſont pas traités promptement, ſuivant les regles de l'Art : je ne parle point ici de trois autres perſonnes mortes à Bouville du temps que j'y allois, ſçavoir : la mere de l'enfant dont j'ai parlé, qui périt d'étouffements, en conſéquence de ſon opiniâtreté à ne pas permettre qu'on lui ouvrît un abcès fort grand qu'elle avoit depuis long-temps au poignet & dans la main, & deux autres malades qui furent traités ſuivant les anciens préjugés, & qui ne voulurent ſuivre aucun de mes conſeils.

Voilà, Monſieur, un fidele état de cette maladie épidémique, qui m'a fait beaucoup d'honneur à Valpuyſeaux & à Puyſelay, où près de ſoixante malades que j'ai traités ont tous été guéris, tandis que des gens mal intentionnés pour moi, ou peu au fait de la vérité,

& qui ne jugent des choſes que ſelon les apparences, & ſans les approfondir, ont voulu blâmer ma conduite à Bouville, principalement à l'égard des frictions dont j'ai parlé. Je ferai conſtater tout ce que j'avance, s'il en eſt beſoin, par MM. les Curés, Syndics, Chirurgiens & principaux Habitans de ces endroits. Cette maladie continuant, on a envoyé une autre perſonne pour la traiter; & le mal a fait de très-prompts progrès, & cauſé enſuite beaucoup de mortalité que j'attribue à l'indocilité des Habitans, & à la contrariété du temps qui eſt venu fort chaud, & ſouvent orageux; temps qui, ainſi que je l'ai obſervé ailleurs bien d'autres fois, augmente ordinairement la grandeur & la mortalité de cette maladie & de toutes ſortes d'autres, qui conſiſtent principalement dans une fonte, & plutôt encore dans une diſſolution putride du ſang & des humeurs.

J'ai lu & relu avec beaucoup de plaiſir, Monſieur, votre ſçavant Traité des tumeurs que vous avez eu la bonté de m'envoyer de Montpellier. Je vous ſerai très-obligé de faire à votre commodité des Notes, des Obſervations intéreſſantes pour améliorer ma médecine d'armée, contenant des moyens aiſés de préſerver de maladie, ſur terre & ſur mer, dans toutes ſortes de pays, & d'en guérir ſans beaucoup de remedes ni de dépenſes, les gens de guerre & autres de quelque condition qu'ils ſoient: Ouvrage que j'ai eu l'honneur de préſenter dans le mois de Février dernier, au Roi, à la Reine, à Monſeigneur le Dauphin, aux Princes du Sang, aux Miniſtres, &c.

Si vous daignez, Monſieur, me communiquer ces Obſervations, je les inférerai pour le bien

public dans la seconde édition, si elle a lieu, de cette médecine d'armée, j'en agirai ainsi à l'égard de toutes autres personnes qui me feront la même grace, & je les citerai sous leur bon plaisir, pour les morceaux qu'elles voudront bien envoyer ou faire remettre à Paris, à M. Cavellier, mon Imprimeur, rue St. Jacques, qui leur en donnera un reçu si elles l'exigent.

Continuez-moi, je vous prie, Monsieur, vos bontés, lorsqu'il régnera quelque maladie épidémique dans votre Province. Je vous ferai part, puisque vous me marquez que cela vous fait plaisir, de celles qui regneront ici ou dans les environs.

J'ai l'honneur d'être avec une très-parfaite considération, & un sincere attachement,

Monsieur,

Votre, &c.

DE MEYSEREY.

A Etampes en Beauce, ce 20 Août 1754.

OBSERVATION

Sur l'effet de l'Eau de Goudron, rapportée par une personne qui en a fait usage.

V. J'avois 33 ans, lorsque je pris l'eau de goudron : j'étois d'un tempérament ardent, & d'une santé délicate ; presque jamais malade, presque toujours indisposé : j'avois grand appétit, l'estomac foible, nulle sobriété, par conséquent une longue habitude de manger trop &

trop vîte, & de mal digérer. Je travaillois beaucoup devant & après dîner : le ſoir je me livrois aſſidument au plaiſir depuis quatre heures juſqu'à ſept. J'étois en même temps rongé de chagrins domeſtiques. Ce genre de vie me réduiſit dans l'état le plus déplorable : je tombai dans une foibleſſe extrême, de corps ſeulement ; car je ne m'apperçus point que l'eſprit eut rien perdu de ſon activité, ni les paſſions de leur violence : j'étois tout auſſi ſtudieux & tout auſſi amoureux ; & c'eſt ainſi que j'achevois de diſſiper ce qui me reſtoit d'eſprits. Mon eſtomac ne pouvoit plus ſoutenir aucun aliment ſolide ; je rendois par le vomiſſement, le potage preſqu'immédiatement après l'avoir pris, à moins que je ne marchaſſe ou que je ne me donnaſſe quelqu'autre mouvement : ſur la fin l'eau même ne deſcendoit plus dans l'eſtomac ſans y cauſer quelque douleur. Mangeois-je très-peu, j'avois le ventre exceſſivement reſſerré ; me livrois-je à mon appétit, j'étois exceſſivement relâché. Les extrémités du corps, les pieds, les mains & le nez me devinrent ſi froids, même dans les plus grandes chaleurs du mois d'Août, que ce froid me réveilloit, & qu'on étoit obligé de me couvrir comme dans le fort de l'hiver. Dans cet état la vie me devint onéreuſe, & pour guérir, je me ſerois privé de tout ce qu'on eût exigé, excepté d'étudier, de manger trop vîte, & de me livrer à l'amour, quoiqu'infructueuſement. Ce fut alors que l'ouvrage de M. Berkley me tomba entre les mains ; c'eſt le Livre d'un Enthouſiaſte, & celui qui le liſoit ne l'étoit guere moins : j'y crus voir la deſcription de ma maladie, quoiqu'il n'y ai peut-être rien qui y reſſemble.

Dans cette perſuaſion je fis préparer de l'eau de goudron, préciſément comme il l'ordonne, & j'en pris vingt bouillons en vingt jours, une bouteille tous les matins. Au huitieme jour les extrémités du corps ſe réchaufferent, l'eſtomac ſe porta mieux, & je commençai à prendre des alimens ſolides ſans douleur, & à les garder ſans effort, & de jour en jour j'en reſſentis de meilleurs effets. Je remarquai ſeulement que mon palais, tout accoutumé qu'il étoit à ne point ſe dégoûter des boiſſons les plus déſagréables, me fit ſentir une répugance, qui augmentoit chaque jour pour l'eau de goudron, au point que la main me trembloit en portant le gobelet à la bouche. L'eau de goudron ſi déſagréable à boire, cauſe des rapports, pour ainſi dire, parfumés, qui n'ont rien de choquant pour celui qui la boit, & pour ceux qui ſont à portée d'être frappés de leur odeur; cette odeur m'étoit ſi ſenſible, que s'il y avoit dans les endroits où je paſſois un atôme de goudron, je m'en appercevois.

L'eau de goudron ne fait point uriner en proportion de la quantité qu'on en prend; elle pouſſe principalement par la tranſpiration, elle paſſe même juſque dans les réſervoirs de la liqueur ſéminale à laquelle elle donne ſa couleur & ſon odeur. Outre ces effets j'en éprouvai un que je crois ſingulier; dans les derniers jours que j'en pris, je ſalivai immédiatement après la boiſſon, & environ pendant deux heures, auſſi abondamment que ſi j'euſſe été frotté de mercure; mais cette ſalivation ne fut accompagnée ni de gonflement, ni d'aucune altération des parties de la bouche. Au reſte lorſque je pris ce remede, je ne m'y préparai ni par la ſaignée,

ni par la purgation, je ne gardai ni le lit, ni la chambre pendant que j'en usai, je n'observai aucun régime, & je ne me privai ni de l'étude, ni de tout ce que mes passions ordinaires m'inspiroient. J'avoue aujourd'hui que je n'en fis pas mieux; mais je raconte la chose telle qu'elle est, & je ne veux dissimuler aucunes circonstances.

Le vingtieme jour, quoique pâle naturellement, j'avois le visage frais à mon réveil avec les plus belles couleurs, en prenant ma bouteille d'eau le matin; lorsque sur les quatre heures après midi je fus subitement saisi de la fievre: j'en eus un accès des plus longs & des plus violens, qui se termina par une éruption de boutons tels que ceux de la grosse gale: toutes les parties du corps, excepté le ventre & le dos, en furent couvertes; le bout des doigts, des mains me devint si douloureux, qu'on fut obligé de me rendre les mêmes services qu'on rend à ceux qui sont privés de leurs bras; je croyois toujours qu'ils abscéderoient, voyant à tous une petite tâche ronde blanchâtre assez élevée avec une circonférence à la naissance de l'ongle, rouge, enflée & très-cuisante; mais en moins de huit jours la matiere de cette espece de furoncles sortit entiérement d'elle-même; la douleur des doigts se dissipa, les gales qui m'avoient infecté les levres, ainsi que toutes les autres pustules se sécherent, & je sortis me portant bien mieux qu'à présent. On me conseilla de me purger, je ne crois pas en avoir rien fait: je finis comme j'avois commencé, sans aucune précaution; j'avois alors la tête très-légere & très-mauvaise.

Il y a près de sept ans que j'ai pris du goudron,

& quoique depuis je ne me ſois pas trop ménagé, je ne ſuis point retombé dans l'état d'où il m'a tiré; mais s'il m'a rendu la ſanté, il ne m'a preſque rien reſtitué de cette force, dont on a beſoin pour le plaiſir; je n'en ſuis guere plus vigoureux.

J'avois pris auparavant dix ans de ſuite tous les matins demi-ſeptier de lait de vache tiede non coupé: ce lait analogue à mon tempérament paſſoit ſi bien, qu'au ſortir d'un dîner, me ſentant la poitrine tiraillée pour avoir trop bu d'un excellent vin de Champagne, je m'aviſai de boire une chopine de lait chaud, dont je ne fus aucunement incommodé; mais quelque temps avant l'eau de goudron je ne pouvois le ſupporter, non plus que les autres nourritures: je le repris ſans aucune préparation, immédiatement après avoir fini le remede, & je m'en trouvai tout auſſi bien qu'avant le dégoût qui me l'avoit fait quitter.

Quel que ſoit le jugement que l'on porte de ce remede, après les effets que j'en ai reſſentis, il me reſtera toujours l'opinion que c'eſt un remede très-puiſſant; mais qui ne doit pas être pris à l'aventure par des fous comme moi, ni ordonné témérairement par un Médecin ignorant.

Après cet expoſé naïf & fidele de ce qui m'eſt arrivé, j'ajoute quelques autres faits aſſez curieux ſur le goudron. J'allai voir un de mes amis le matin dans le temps de ma ſalivation, il ne manqua pas de l'attribuer au mercure; & ſur ce que je lui dis que c'étoit l'effet de l'eau de goudron, il me raconta qu'il y avoit à Bordeaux dans la cour de la maiſon de ſon pere un puits,

puits dont l'eau avoit été infectée par une groſſe corde goudronnée, qu'on avoit miſe à la poulie, & qu'une perſonne de la maiſon, dont la poitrine étoit en mauvais état, ayant bu par haſard de cette eau, & s'en étant trouvée ſoulagée, en continua l'uſage, & avoit été guérie de ſon mal. Un homme de ma connoiſſance prit de l'eau de goudron dans le meme tems que moi, & fut fort ſoulagé d'un aſthme qui le tourmentoit beaucoup.

Comme on jettoit ce qui reſtoit d'eau de goudron dans les bouteilles par la fenêtre, & que cela tomboit toujours ſur des planchers qui étoient au deſſous, je remarquai que ce reſte d'eau laiſſoit une eſpece d'enduit. Si j'avois alors un peu réfléchi, ç'auroit été pour moi une indication de l'utilité de la purgation après l'uſage de ce remede *.

Pour peu que l'eau de goudron ſéjourne dans les bouteilles, il s'en éleve une huile qui couvre la partie ſupérieure de l'eau : c'eſt ſans doute ce qui préſerve cette eau de la corruption ; car elle ne ſe corrompt pas ; la même huile ſe forme à la ſurface de l'eau dans le tems de la préparation, & comme alors on la ſépare de l'eau par la filtration, je conſeillerois volontiers de

* Il eſt aiſé de voir par-là que celui qui rapporte cette Obſervation n'eſt point Médecin ; car ce n'eſt qu'à cette partie que l'eau de goudron doit ſa vertu : c'eſt pourquoi plus on l'en dépouille, moins elle a d'action. Il eſt inutile de s'étendre, pour prouver cette vérité : cela eſt démontré par l'analyſe du goudron, & par le peu d'union que ces parties contractent avec l'eau. Loin donc de filtrer de nouveau l'eau contenue dans les bouteilles, il faut remuer cette eau, pour qu'elle contienne plus de parties actives, & produiſe conſéquemment plus d'effet.

filtrer une seconde fois l'eau des bouteilles avant que d'en boire, pour en séparer plus sûrement l'huile.

Je ne dis rien de la préparation ; j'ai suivi exactement la recette de l'Evêque de Cologne ; il n'y a qu'à consulter son Ouvrage. Je me suis servi du goudron qu'on trouve chez nos Epiciers.

OBSERVATION

Sur une Fievre continue, avec convulsion universelle, connue sous le nom de Tetanos.

VI. Un homme âgé de 50 ans fut attaqué au mois de Décembre 17... d'une fieve continue, qui persévéra pendant trois jours dans le même degré. Le quatrieme jour, la tête fut prise tout-à-coup, & le délire fut si grand, que le malade voulut dans la nuit se jetter par la fenêtre ; mais il en fut empêché par sa garde qui accourut comme il étoit sur le point de se précipiter. On eut beaucoup de peine à le remettre au lit. Aussi-tôt ses membres devinrent roides ; il ne parloit, ni n'entendoit plus : il fut dans cet état l'espace de vingt-cinq ou trente heures, sans aucun mouvement. Il avoit toujours une fievre ardente ; mais la respiration étoit presque dans l'état naturel. Le cinquieme jour, on fit venir un Médecin qui trouva le malade dans un spasme universel. Le pouls étoit dur & fréquent : la respiration étoit toujours libre ; les membres d'une roideur extrême ; & plus on faisoit d'efforts pour lui ouvrir les dents

& les levres, plus elles se serroient. On vint cependant à bout de les ouvrir assez pour qu'il pût avaler librement: tous ces symptômes étoient accompagnés de sueurs copieuses. On fit trois saignées du bras, & le Médecin prescrivit de faire boire abondamment le malade, & de lui donner à prendre cette potion émétique, toutes les demi-heures une cuillerée,

℞	Confection d'hyacinthe,	℥j.
	tartre stibié,	gr. x.
	eaux cordiales,	℥x.

L'émétique & l'usage continuel de l'eau tiede ne procurerent aucune évacuation ni par haut, ni par bas. Ils ne firent qu'augmenter les sueurs, & l'état du malade fut toujours le même jusqu'au sixieme jour, qu'il revint à lui. On lui ordonna même boisson, même potion émétique, & le lavement suivant:

℞	Follicules de senné,	℥ij
	miel commun;	℥iv.
	passez le tout, & ajoutez-y vin émétique,	℥iij

Le septieme jour, le malade recouvra son bon sens: mais il ne se souvenoit de rien, les sueurs continuoient en grande abondance. L'émétique pris tant en potion qu'en lavement, lui lâcha seulement le ventre. Le même jour, on lui donna deux lavemens, l'un le matin, & l'autre le soir, faits avec quatre onces de miel commun dans une décoction ordinaire, observant de lui donner très-peu de bouillon, & beaucoup de ptisanne.

Le huitieme jour, pour exciter quelques secousses & procurer l'évacuation des matieres

que les remedes précédemment mis en uſage avoient pu fondre, on lui fit prendre en trois verres la médecine ſuivante, en obſervant de laiſſer deux heures d'intervalle entre chaque verre.

℞	Follicules de ſenné,	℥iij
	jalap,	℥iß
	tartre ſtibié,	gr. viij

Elle lui fit rendre par bas une grande quantité de bile jaune, & quoique la doſe de tartre ſtibié fut forte, il n'eut aucun vomiſſement. Il ſe ſentit beaucoup ſoulagé, & fit uſage de bouillons pour toute nourriture, de ptiſanne tiede en abondance pour boiſſon, & des lavemens ordinaires, les neuvieme & dixieme jours, pour faire revenir peu-à-peu la nature à elle-même. Le onzieme jour, on lui donna en trois priſes la même purgation ci-deſſus. Les jours ſuivans, tout alla beaucoup mieux, les ſueurs ceſſerent, & il ne reſta preſque plus de fievre : le ſommeil & l'appétit revinrent peu-à-peu, quoique ſes forces fuſſent encore bien abbatues ; ayant paſſé dans cet état trois ou quatre jours, pendant leſquels il ne prit qu'une nourriture de facile digeſtion, on lui donna une troiſieme purgation en un verre, où il n'entroit pas de tartre ſtibié : il fut ainſi entiérement rétabli.

On voit par ce qui vient d'être dit que l'émétique ne fit qu'exciter les ſueurs les premiers jours, & que l'effet des remedes change ſuivant la nature des humeurs, & la diſpoſition du malade. Celui-ci ne vomit point : mais les humeurs étant devenues fluides, l'émétique & les purgatifs lui firent jetter par bas beaucoup de matieres.

Ce qui lui eſt arrivé, de tomber d'un délire ſubit dans un ſpaſme univerſel, & de demeurer

dans cet état près de trois jours, eſt un exemple fort rare. Ce qu'on peut dire de plus vraiſemblable ſur la cauſe de cet accident, c'eſt que cet homme, dans le tems qu'il étoit en ſueur, & qu'il avoit la tête priſe, s'eſt expoſé nud à l'air ; le froid l'a ſaiſi tout-à-coup, & dans l'inſtant la tranſpiration a été interceptée, ſuite néceſſaire du reſſerrement des pores : ce qui a produit la roideur des fibres, des muſcles & de la peau, l'interception des eſprits animaux, beaucoup plus de difficulté dans la circulation du ſang, & enfin une tenſion univerſelle partout le corps qui le rendoit auſſi peu flexible qu'une barre de fer. Il ne ſe faiſoit alors preſque point de ſécrétion ni d'excrétion, parce que le reſſort de toute la machine étoit bandé au point qu'aucune partie ne pouvoit être miſe en mouvement. Ainſi tant que dura cette tenſion, ni l'émétique, ni l'abondance de la boiſſon ne produiſirent aucun effet. Mais ces mêmes remedes continués, en humectant les fibres, leur rendirent peu-à-peu leur ton naturel : les ſueurs, dont la ſuppreſſion avoit été la véritable cauſe du ſpaſme, revinrent, & emporterent inſenſiblement avec elles la violence & l'opiniatreté du mal, juſqu'à ce qu'au moyen d'évacuations copieuſes, le ventre devint plus libre, & que la nature dégagée de ce qui l'embarraſſoit put rentrer dans ſes droits. Alors la tranſpiration ayant été rappellée par un uſage abondant & continué de ptiſanne tiede, les émétiques & les purgatifs firent rendre par bas au malade quantité d'humeurs d'une mauvaiſe condition, dont la préſence entretenoit tous les accidens dont il a été fait mention. Il eſt aiſé de conclure de ce qui vient d'être dit, que l'unique

moyen de ſoulager & de détruire tous ces accidens, eſt de procurer une détente dans tout le corps, dont la rigidité empêche l'action & la réaction des ſolides, & ſupprime par-là toute ſécrétion & excrétion. On pourroit peut-être ajouter à la boiſſon abondante le bain tiede, ou même de vapeurs. Si l'épreuve n'en a jamais été faite, ce que nous venons de dire pourroit engager à la faire. Si-tôt que l'on eſt parvenu à faire ceſſer cette tenſion, il faut ſans tarder, employer les purgatifs ou les émétiques pour évacuer les humeurs, qui après avoir été délayées, ſeroient capables de produire de nouveaux accidens, ſi elles n'étoient pas chaſſées au dehors.

AUTRE OBSERVATION

Sur la même Maladie.

2. Une femme âgée de 28 ans, qui depuis quelques années avoit déjà été guérie deux fois d'une paſſion hyſtérique, fut attaquée de la fievre au mois d'Octobre 17... Cette fievre étoit double tierce continue, & depuis le commencement de la maladie annonçoit quelque malignité. La malade reſpiroit difficilement, des naufées ne lui permettoient aucun repos, & la crainte de la petite vérole, maladie fort commune cette année-là, l'inquiétoit beaucoup; elle s'attendoit même à une mort prochaine, qu'elle croyoit inévitable. Le ſecond jour, on manda le Médecin qui la fit ſaigner du bras, & lui ordonna des lavemens, de la ptiſanne, & des bouillons pour toute nourriture. Le jour ſuivant, même état, & parce que les regles ne

couloient pas depuis un mois ou deux, elle fut ſaignée du pied. Le troiſieme jour, les ſymptômes diminuerent, & elle fit uſage de ptiſanne, de bouillons, & prit deux lavemens dans le jour. Le lendemain le ventre étant devenu libre, on lui donna une purgation ordinaire qui la ſoulagea; mais le cinquieme jour les ſymptômes augmenterent, elle tomba tout-à-coup en délire, & fut priſe de convulſions; la reſpiration devint embarraſſée; elle n'entendoit ni ne voyoit, & crioit de tems en tems. Dans ces circonſtances inattendues, & dont on ne voyoit point de cauſe manifeſte, on la ſaigna du pied pour la ſeconde fois, & on lui ordonna des lavemens avec des anti-hyſtériques, dix grains de caſtoreum, & trois onces de miel mercurial; on lui fit prendre par cuillerées le julep ſuivant, qui eſt en même tems anti-hyſtérique & cordial:

℞	Confection d'hyacinthe,		ʒj
	ſyrop d'abſynthe,		ʒj
	caſtoreum,		gr. viij.
	eau d'abſynthe, ſcorſonère,	*aa*	ʒiv.

Cette potion, la ſaignée, les lavemens donnerent beaucoup de ſoulagement à la malade; elle revint dans ſon bon ſens, & le même jour elle prit un lavement comme ci-deſſus, qui lui lâcha le ventre; & elle continua l'uſage de la même potion qui lui ſoulagea l'eſtomac & la tête. Le ſixieme jour, les ſymptômes devinrent plus violens: ris ſardonique, ſpaſme dans les bras & dans les jambes, reſpiration preſque nulle par intervalles, & tout-à coup violente & redoublée, ſecouſſes & convulſions *opiſthoto-*

niques * par tout le corps, pouls varié & incertain, plus de paroles ni de cris. La malade regardoit de tems en tems les perſonnes qui l'environnoient ſans les connoître, & elle leur ſourioit, effet d'une convulſion dans les muſcles des joues. Elle avoit les dents ſerrées, & ne pouvoit rien avaler : ce qu'on lui faiſoit entrer avec force dans la bouche couloit en dehors, & on ne pouvoit lui donner de lavemens, parce que tout ſon corps étoit agité de mouvemens convulſifs. Tous ces ſymptômes menaçoient une mort prochaine ; on lui ordonna la potion ſuivante à prendre par cuillerées.

℞	Confection d'hyacinthe,		℥j
	ſyrop d'armoiſe,		℥j
	tartre ſtibié,		gr. v.
	eau d'abſynthe,	*aa*	℥v.
	ſcabieuſe,		

Tout cela fut inutile, tant à cauſe des mouvemens convulſifs que du ſerrement opiniâtre des dents, & de l'impoſſibilité d'avaler. Cependant comme quelques gouttes avoient paſſé, on lui ordonna cette potion ſur le ſoir, à prendre comme la précédente,

℞	Tartre ſtibié,		gr. x.
	eau d'abſynthe,	*aa*	℥v.
	chardon bénit,		
	thériaque,		℥ß

Mais le ſpaſme perſévérant toujours, & n'étant pas poſſible que rien paſſât dans l'eſtomac, la malade mourut dans les convulſions.

* On entend par ce mot une eſpece de convulſion où le corps eſt retiré en arriere. *Opiſthotonos eſt ſpecies convulſionis, quando corpus in partem poſteriorem convellitur. Caſtell. renovat.*

Hippocrate a bien eu raiſon de dire que c'eſt un mauvais ſigne, quand des mouvemens convulſifs ſurviennent à la fievre, que ceux qui ſont attaqués d'un ſpaſme univerſel meurent en quatre jours, ſi la fievre ne ſurvient : qu'il y a bien moins de danger, lorſque la fievre ſurvient à la convulſion, que lorſque la convulſion ſurvient à la fievre : que dans les fievres aiguës les convulſions & les douleurs violentes autour des viſceres n'annoncent rien que de fâcheux.

CONSULTATIONS.

Pour une diſpoſition à la Phthiſie.

VII. La mauvaiſe diſpoſition de la perſonne pour laquelle on conſulte, & les différens accidens dont elle a été tourmentée depuis cinq mois, comme la fievre double tierce continue, les douleurs de têtes, les petits ulceres au palais, le violent mal de gorge ſurvenu en Décembre, la douleur de poitrine avec quelque difficulté de reſpirer, la peine à être couchée ſur le dos, la palpitation du cœur, les crachats glaireux, la fievre toutes les nuits, la fréquence & la difficulté d'uriner, l'embarras dans la rate, & le peu de regles, tous ces différens accidens qui ſe ſont ſuccédés, font connoître une intempérie conſidérable dans toute l'habitude du corps, qui eſt une diſpoſition à la phthiſie.

La cauſe de tous ces maux eſt une lymphe aigrie & armée de ſels âcres, qui coulant avec peine, s'arrête dans les différens couloirs ou elle s'épaiſſit, & y cauſe des embarras. Une partie même de cette ſéroſité croupiſſante s'in-

filtrant dans les couloirs du méſentere & de la rate, y forme des obſtructions ; & l'eſtomac, le poulmon & le cœur comprimés & reſſerrés par les pointes de ſels, entrent dans une eſpece de convulſion ; ainſi un ſang glaireux, épais, qui s'arrête, & qui ne circule qu'avec peine, fatigue la poitrine, donne la palpitation de cœur, les tenſions de ventre, les douleurs de tête, & affoiblit conſidérablement l'eſtomac, & ſur-tout la poitrine, ſur qui il y a lieu de craindre un dépôt qui tend à la phthiſie, principalement ſi la malade s'amaigrit conſidérablement.

La longueur & la variété de la maladie qui a été en partie domptée par les remedes très-propres & ſagement appliqués, mais qui n'ont point été la victime de cette cacochymie, font craindre que la maladie ne ſoit de longue durée. Le but que nous devons ici nous propoſer doit être de rendre au ſang ſa fluidité, à la lymphe ſa douceur, & aux fibres des parties ſolides la ſoupleſſe qu'elles ont perdue.

C'eſt dans ces vues que nous propoſons ce qui ſuit :

Si les forces de la malade ſont ſuffiſantes, & qu'elle ne ſoit point trop amaigrie, il faut la faire ſaigner du bras & du pied, ou autrement aller d'abord au pied. 1°. Il faut qu'elle faſſe uſage de bouillons altérans ; faits avec bourrache, réglisſe, cerfeuil, chicorée ſauvage, *aa* m. j. la ruelle de veau, ℔j, la queue & les pates de 15 écreviſſes pilées & concaſſées pour deux bouillons, à prendre matin & ſoir.

2°. D'une ptiſane avec une poignée de capillaires, une cuillerée de ris, une douzaine de jujubes dans deux pintes d'eau. Elle ſe purgera avec une once & demie de manne, un demi-

gros de rhubarbe, un demi-gros de sel d'absynthe, dans une décoction de chicorée sauvage; ce qu'elle répétera tous les huit ou dix jours: elle prendra des lavemens émolliens selon le besoin, dans lesquels on ajoutera deux onces de miel nenuphar.

Voilà, ce me semble, ce que la malade doit faire, & voici ce qu'elle doit éviter, le vin, les ragoûts, le maigre, les exercices de corps & d'esprit trop violens, l'éloignement des repas. Mrs. les Médecins du lieu ajouteront ou retrancheront selon leur prudence & le besoin, aux remedes & au régime.

T. B. B. d. m. p.

Fait à Paris, ce deux Février 17...

Pour un homme attaqué de Goutte Erratique.

2. L'humeur de la goutte paroît être la cause de tous les accidens dont le malade se plaint; mais il y a lieu d'appréhender que cette même humeur n'attaque le genre nerveux, comme l'embarras de la langue paroît l'annoncer selon le mémoire. En effet, la langue a été d'abord embarrassée; & quand la goutte a été fixée au côté droit pendant six semaines, la langue est devenue libre pendant ce tems-là; mais elle s'est embarrassée de nouveau avec des douleurs dans l'épaule & le bras droit, qui dégénérerent en engourdissement, malgré les saignées réitérées des deux bras, de la gorge & de la langue, & les purgations avec les pilules, connues sous le nom de *pilulæ coccia majores.*

La cauſe premiere de la maladie eſt un ſang groſſier, qui ne roule qu'avec peine dans les vaiſſeaux, dont la ſéroſité âcre & ſalée s'échappe dans les couloirs, & ſéjournant ſur les parties nerveuſes, donne lieu aux ſels dont le ſang eſt chargé de picoter les membranes, & d'agacer les fibres; la matiere de la tranſpiration eſt en conſéquence ſupprimée par le reſſerrement des couloirs, & l'humeur de la goutte s'aigrit par degrés.

Pour remédier à ces déſordres, que la circonſtance de la ſaiſon pourroit augmenter, il faut au plutôt diminuer le volume du ſang, ramollir les fibres, & rappeller la tranſpiration.

Pour diminuer le volume du ſang, & le faire circuler plus librement, malgré les ſaignées du bras, de la gorge & de la langue déjà faites, il faut faire une ou deux ſaignées du pied.

Pour ramollir les fibres, il faut un régime de vivre très-humectant, dont nous donnerons le détail, & ne ſe purger qu'en ptiſane laxative. Le ventre doit toujours être libre, & les lavemens ſimples ſont préférable. La boiſſon doit être abondante, faite ſimplement avec chiendent & regliſſe, pour entraîner par les urines cette eſpece de ſaumure dont le ſang eſt rempli.

Le volume du ſang ainſi diminué, & les fibres ramollies, la tranſpiration ſera par-là facile à rappeller par le régime dont voici le détail.

Le malade ne vivra que de potages faits avec le veau, la volaille, & très-peu de bœuf, & de viandes bouillies ou roties. Le thé peut être d'uſage, mais ſans eau des carmes, de crainte d'agacer les nerfs. Nous préférons la véronique priſe en maniere de thé, les bouillons altérans faits avec le veau, la bourrache, la bugloſſe,

la chicorée ſauvage, & le lierre terreſtre, dont le malade prendra le matin, & quatre heures après ſon diner.

Si le malade avoit des inquiétudes la nuit, il prendroit le ſoir un verre d'émulſion faite avec les quatre ſemences froides, & quelques amandes, dans laquelle on ajoutera le ſyrop de nymphéa ou de diacode, en cas d'inſomnie; la doſe des ſyrops ſera de deux gros.

Quand le malade aura obſervé pendant quinze ou vingt jours le régime, & fait les ſaignées du pied comme il eſt marqué, il prendra la ptiſane laxative faite de la maniere ſuivante.

Prenez une poignée de feuilles de chicorée ſauvage, deux gros de réglisſe effilée, trois gros de follicules de ſenné, un gros de cryſtal minéral; faites infuſer le tout pendant la nuit dans deux grands verres d'eau chaude; faites-y fondre le lendemain matin deux onces de manne; coulez & diviſez-les en deux priſes, auxquelles vous ajouterez une once de ſyrop de fleurs de pêchers.

Le malade prendra la premiere priſe à ſept heures du matin, la ſeconde à neuf heures, & à onze heures un bouillon au veau.

Le malade reprendra le même régime marqué ci-deſſus, & les bouillons altérans pendant quinze jours, au bout deſquels il ſe repurgera de la même maniere.

Dans le Printemps prochain, ſelon l'état du malade, il prendra les eaux minérales de Bourbon, que nous croyons préférables. Ce régime a ſoulagé le malade, & l'a garanti des rechûtes qu'il craignoit.

T. G. C. d. m. p.

Fait à Paris, ce 8 Novembre 17...

Pour un dérangement de Regles.

3. Nous diſtinguons dans le cas qu'on nous propoſe deux maladies compliquées, le dérangement de regles, & l'écoulement des fleurs blanches.

Le dérangement des regles qui ſont beaucoup plus fréquentes & plus abondantes que dans l'état naturel dépend du relâchement des vaiſſeaux ſanguins de la matrice, qui ont perdu une partie de leur reſſort. C'eſt à l'affaiſſement de ces mêmes vaiſſeaux que l'on doit attribuer tous les autres ſymptômes dont la malade eſt affligée; car le ſang ne coulant qu'avec beaucoup de peine & de lenteur dans toutes les parties y cauſe des peſanteurs, des tenſions douloureuſes vers les reins & dans le bas-ventre; ſe corrompant d'ailleurs par ſon ſéjour, il contracte beaucoup d'acrimonie; de-là viennent les violentes douleurs & les inſomnies, toute la maſſe du ſang étant infectée par le reflux qui ſe fait d'une partie de ce ſang: c'eſt auſſi à cette même âcreté du ſang que l'on peut rapporter en partie les fleurs blanches, dont l'écoulement eſt encore aidé par le relâchement des glandes du vagin.

La vue que l'on doit donc ſe propoſer d'abord dans le traitement de cette maladie, eſt de remédier au dérangement des regles, en raffermiſſant le reſſort des fibres des vaiſſeaux de la matrice, en corrigeant la mauvaiſe diſpoſition du ſang, & lui donnant lieu de ſe dépurer parfaitement.

Ce ſont les vues qu'a eues M. le Médecin ordinaire de la malade, & qu'il a déjà eſſayé de

remplir par les remedes les plus convenables. Nous ne nous écarterons donc point de ces mêmes vues, & pour les remplir d'une maniere plus efficace, nous propoſons les remedes ſuivans. Il faut ſaigner la malade du pied, & la purger enſuite avec la caſſe, la manne & le ſyrop de pommes compoſé, dans la décoction de chicorée, en deux doſes ; on réitérera cette purgation tous les huit jours pendant l'uſage de l'opiate ſuivante.

℞ Saffran de mars apéritif préparé à la roſée, ʒj
rhubarbe choiſie en poudre, ʒj ß.
gomme ammoniac, ƷJv.
conſerve de racines de grande conſoude, } aa ʒß.
d'aunée, }
ſyrop de pommes compoſé, ſ. q.

Faites ſuivant l'art une opiate, dont la malade prendra deux fois par jour un gros chaque fois, ſavoir : la premiere priſe, le matin à jeun, & la ſeconde, trois heures après ſon dîner.

La malade fera le plus d'exercice qu'elle pourra pendant l'uſage de cette opiate.

Pour le régime, la malade ne fera point de jours maigres, elle ne mangera ni beurre, ni fromage, ni laitage, ni ragoûts, ni pâtiſſeries, ni ſalades, ni fruits cruds ; elle s'abſtiendra de vin, ratafiats, & autres liqueurs chaudes, comme auſſi de caffé. Sa boiſſon ordinaire ſera faite avec le ris, le chiendent & le regliſſe.

La malade doit continuer l'uſage de cette opiate, juſqu'à ce que les regles ſoient entiérement rétablies, l'interrompant néanmoins, s'il

eſt néceſſaire, dans le tems des regles, & le reprenant enſuite ſelon l'avis du Médecin.

Lorſque le cours des regles ſera parfaitement rétabli, nous approuvons l'uſage du lait chalibé propoſé par ſon Médecin, pour guérir les fleurs blanches, & nous le croyons pour le moins auſſi efficace que les eaux minérales.

G. B. d. m. p.

Fait à Paris, ce 5 Mars 17...

Pour une Apoplexie & Paralyſie d'une femme âgée de 35 à 40 ans.

4. La nature de la maladie eſt une apoplexie qui paroît dégénérer en paralyſie; mais comme ces ſortes de maux ſont ſujets à de très-dangereux retours, les plus prompts remedes ſont ceux qui conviennent le mieux. C'eſt une marque cependant d'un tempérammment vigoureux, qu'il y ait quelque ſentiment dans les parties paralytiques.

Ainſi comme la perſonne eſt d'un âge robuſte, & où peut-être il y a quelque déſordre dans les regles, il faut premiérement y faire attention, & la ſaignée du bras & du pied ne ſont pas à négliger. D'ailleurs le ſang qui ne roule peut-être qu'avec lenteur dans les vaiſſeaux, peut fort bien comprimer les nerfs, & par-là être cauſe de la privation en partie du ſentiment & du mouvement; ainſi la ſaignée convient encore parfaitement dans cette circonſtance.

Si, au contraire, la perſonne eſt plutôt pituiteuſe que ſanguine, ce que les Médecins du lieu reconnoîtront aiſément, la ſaignée ne convient pas dans le commencement de la guériſon.

Cela donc ſuppoſé, il faut en ſecond lieu procurer

procurer la liberté du ventre, qui quelquefois soulag. & guérit quelques paralytiques. Troisiémement, il faut réveiller la circulation trop lente d'un sang ou trop épaissi, ou mêlé avec des humeurs trop grossieres, & prévenir par-là l'attaque d'une nouvelle apoplexie, où il n'y auroit peut-être plus de remede; enfin il faut fortifier les parties paralytiques.

Pour procurer la liberté du ventre, on peut prendre une poignée de guimauve, de mercuriale, une once de séné, deux gros d'agaric & de coloquinte, une pincée de fleurs de camomille & de mélilot; faire bouillir le tout dans suffisante quantité d'eau, & ajouter dans la colature une once de diapheni, ou trois & quatre onces de vin émétique trouble, ou une once d'hyera-picra de galien; prendre ces lavemens autant qu'il en sera besoin.

Pour réveiller la circulation trop lente du sang, il faut faire une ptisane laxative, avec trois gros de séné, un gros & demi de rhubarbe, deux onces de manne; faire bouillir le tout dans deux livres ou trois chopines d'eau, passer le tout, & dissoudre dans le premier verre, trois grains de tartre stibié, pour procurer une grande évacuation. Les autres verres qui doivent se prendre de trois en trois heures, ou de quatre en quatre heures, seront sans tartre stibié, si l'évacuation a été suffisante; il faut se purger ainsi de deux jours l'un; la durée de ce remede doit être déterminée par les Médecins du lieu; les bouillons à la viande avec des herbes, doivent être pris dans les intervalles des verres de cette ptisane laxative: outre cela on fera une ptisane avec une once de raclure de bois de guayac, demi-once de racines de salsepareille, autant de

racine de ſquine, & deux gros de ſéné dans ſ. q. d'eau, faire bouillir le tout, en boire un verre le matin, & un autre le ſoir, & continuer.

Pour fortifier les parties paralytiques, il faut les frotter avec l'eau-de-vie camphrée & l'huile de millepertuis, ou de camomille.

Il eſt néceſſaire de ſuivre cette méthode avec exactitude, car le délai dans ces ſortes de maladies eſt dangereux, & les retours pleins de péril.

Si cependant il ſurvenoit quelque nouvelle atteinte, l'eſprit volatil de ſel ammoniac, eſt un excellent remede à reſpirer. Les gouttes d'Angleterre au nombre de 2, 3, 4, 5, 6, avec un grain de tartre ſtibié, dans une cuillerée d'eau, pris continuellement cueillerées à cueillerées conviennent parfaitement, & boire par deſſus beaucoup d'eau, pour bien laver; enſuite faire ce qui eſt écrit ci-deſſus. Les douches avec les eaux chaudes pourront convenir par la ſuite.

T. B. B. d. m. p.

ARTICLE II,

Contenant quelques obſervations de Chirurgie.

OBSERVATION

Sur un coup de Sabre à la joue, par M. Deſtremau, Chirurgien à l'Hôtel-Dieu de Paris.

ON transféra à l'Hôtel-Dieu le 16 Mai 1754, un Suiſſe âgée de 24 ans, pour lui procurer la guériſon d'une plaie faite par un coup de ſabre horizontalement porté ſur l'apophiſe zigomatique gauche, à laquelle un Chirurgien des environs de Neuilly avoit fait trois points de ſuture. Cette diviſion longue de deux pouces, & traitée dans la ſuite ſelon la ſimplicité dont elle paroiſſoit porter le caractere, fut ſans accidents pendant quelques jours; mais enſuite, & tout-à-coup, il ſurvint une inflammation conſidérable à toute la joue, qui occaſionna la fievre, fit changer le pus en une liqueur rouſſâtre & corroſive: on fut obligé de couper le fil; enſuite la plaie prit la forme d'un ulcere virulent, où la gangrene ſe manifeſta en deux ou trois jours.

Dans cet état, on le fit voir à M. Moreau, premier Chirurgien de l'Hôtel-Dieu, qui, à l'aſpect d'accidents ſi rapides & ſi dangereux, après s'être informé du régime de vie, & de la conduite du malade, ſoupçonna un vice in-

térieur. Il examina d'abord la bouche, où il remarqua que les gencives étoient non-seulement très-gonflées, mais même ulcérées en certains endroits. Enfin, quelques tâches noirâtres répandues sur les jambes, acheverent de confirmer que l'état de la plaie étoit indubitablement occasionné par un principe scorbutique.

Ce fut pour combattre la cause de ce désordre, qu'on transporta le malade de l'Hôtel-Dieu, à l'Hôpital de S. Louis. Je levai l'appareil, & je vis que la plaie étoit dans un état pitoyable : elle occupoit presque toute la joue : un escarre large comme un écu de six livres, en tenoit tout le centre, les bords étoient durs, renversés, & d'un rouge très-vif : l'œil étoit très-gonflé, & la cornée extraordinairement enflamée ; en un mot, l'odeur cadavéreuse que cette plaie exhaloit, la lymphe fœtide & corrosive qui en couloit, tout me fit voir les funestes effets du vice dominant.

D'abord que j'eus nettoyé cette plaie le mieux qu'il me fut possible, je la pansai avec plusieurs plumaceaux imbus d'essence de térébentine, l'emplâtre de stirax, & les compresses trempées dans l'eau-de-vie camphrée : j'eus soin d'obvier aux accidents qui auroient pu arriver à l'œil, & le garantis au moyen d'une compresse molette, trempée dans l'eau & l'eau-de-vie, des impressions qu'auroit pu faire sur lui la matiere qui étoit exprimée des vaisseaux enflammés, & en mauvais état. J'ordonnai au malade un régime fort exact, en le réduisant à la ptisane, & au bouillon pour toute nourriture.

Le soir, je retournai voir mon malade ; je le trouvai dans un état presque désespéré, la fie-

vre étoit violente, & il souffroit considérablement; je levai l'appareil, & le pansai de la maniere décrite ci-dessus : quelque temps après qu'il fut pansé, il lui prit une foiblesse accompagnée d'une sueur froide, qui me faisant craindre pour sa vie, me détermina à lui faire administrer les Sacrements.

Deux heures après j'allai le voir; je lui trouvai le pouls un peu rétabli; il me dit qu'il sentoit des douleurs de colique; je lui fis prendre un lavement émollient, ce qui lui fit faire une selle assez copieuse, & le soulagea beaucoup.

Le lendemain matin je le trouvai un peu mieux; il avoit dormi quelques heures dans la nuit, la fievre étoit légere, & il me dit qu'il ne souffroit pas tant; je fus content de voir en le pansant, qu'en conséquence de la diminution de la fievre, la fonte commençoit à s'établir, & que l'escarre n'étoit pas si adhérent: je m'apperçus même que la matiere n'étoit pas si séreuse.

Quelques jours après en le pansant, j'ébranlai légérement l'escarre, & j'en coupai plus de la moitié qui étoit tout-à-fait détachée.

Le lendemain, en levant les plumaceaux, je levai avec eux la portion qui en étoit restée. Cet escarre tombé, mit à découvert l'os de la pommette, que je ne trouvai cependant point altéré.

Enfin la plaie commençant à se déterger, je cessai de me servir d'essence de thérébentine, & je couvris mes plumaceaux du digestif ordinaire, que j'animai d'un peu d'eau-de-vie : cela acheva de me procurer une suppuration plus complette, qui fit diminuer un peu l'inflammation des bords de la plaie.

Je continuai ce panſement pendant quelques jours, & j'eus la ſatisfaction de voir que la ſuppuration devenoit plus louable de jour à autre.

Tous ces accidents calmés, la fievre diminuée & les forces du malade un peu réparées, me déterminerent à lui faire donner les remedes anti-ſcorbutiques. Je commençai donc le lendemain à lui faire prendre le vin anti-ſcorbutique que j'eus la précaution de couper avec une légere décoction de creſſon; il en fit uſage pendant tout le tems que dura ſa maladie; ce remede produiſit de très-bons effets, je n'eus qu'un léger inconvénient à combattre; c'eſt-à-dire, une ſuppuration un peu trop abondante à réprimer, & devenue telle par l'uſage des anti-ſcorbutiques; j'y remédiai fort aiſément en trempant mes plumaceaux dans une lotion déterſive faite avec l'eau d'orge, le miel roſat, & quelques gouttes d'eau vulnéraire, & en purgeant mon malade de deux jours l'un, avec la confection hamech: ce que je continuai, juſqu'à ce que la plaie tendante à cicatrice, je la favoriſai au moyen des deſſicatifs uſités en pareil cas.

Enfin le malade fut parfaitement guéri au bout de cinq ſemaines, & ſortit de l'Hôpital avec une cicatrice bien faite, & qui ne le défiguroit aucunement.

C'eſt un principe univerſellement reçu, que la maladie la plus ſimple, la plaie la plus légere, peuvent entraîner après elle tous les accidens imaginables, quand quelque vice affecte le ſang: qu'elles ne peuvent même guérir qu'en détruiſant le vice qui a produit ces accidents, & qui les fomente. Je ne préſume pas que perſonne puiſſe douter de cette vérité:

cependant comme je penſe qu'il eſt intéreſſant d'inſiſter ſur les faits, & de publier les obſervations qui peuvent rendre inconteſtables les vérités qui doivent ſervir de regle à ceux qui profeſſent l'art de guérir, j'ai cru devoir faire part au Public du fait que je viens de détailler.

ARTICLE III,

Contenant quelques Obſervations ſur la Pharmacie.

LETTRE,

En forme de Diſſertation ſur l'Analyſe Chymique adreſſée à M. B. par M. P. de Ste. C....

MONSIEUR,

I. EN toutes ſortes de matieres il y a des opinions fauſſes, établies ſur un fondement difficile à renverſer, quoique peu ſolide en ſoi. Quelle eſt, en effet, la baſe ſur quoi portent le plus ſouvent des maximes futiles ? La gravité prétendue des auteurs, l'ancienneté de date, l'extenſion qui en a été faite par le temps & l'uſage. Mais ces erreurs doivent ſe rencontrer plus fréquemment dans ces ſortes de ſciences, qu'un petit nombre d'hommes oſe cultiver, & qui ne ſont, pour ainſi dire, conſidérées de la multitude, que comme des déſerts arides, inhabités & inhabitables.

La Chymie en eſt une ; elle ſe voit en proie à pluſieurs de ces opinions hardées, qui n'ayant pas été relevées, ſemblent avoir preſcrit contre la raiſon & l'expérience. Ce ſont cependant autant de pierres d'achoppement ſemées dans la carriere des ſciences, qui ne peuvent que l'embarraſſer, & retarder la marche de ceux qui la courent. Malgré le terrein perdu qu'elle regagne tous les jours, & le nouveau qu'elle paroît conquérir, elle n'a pu encore parvenir à renverſer tous les monumens qui ont perpétué des erreurs juſqu'à nous. Nombre de ces erreurs circulaires, qu'on pourroit nommer épidémiques, frappent encore mes oreilles & mes yeux ; mais, Monſieur, une des opinions erronées que je ſuis le plus étonné de voir vivre de nos jours, c'eſt celle qui concerne l'analyſe chymique.

Depuis le tems où l'on entreprit d'analyſer les plantes par la diſtillation, on répéte encore que l'analyſe chymique eſt un moyen inſuffiſſant pour parvenir à la connoiſſance & à l'extraction de leurs principes ſpécifiques. Il eſt vrai que les expériences furent faites alors avec une ſorte d'authenticité qui dut en impoſer au Public, entraîner les ſuffrages de la multitude, & faire loi pour elle. Les maîtres de l'art avoient parlé, c'étoit au reſte des hommes à croire ; des réflexions approfondies auroient ſans doute pu balancer la croyance qu'on leur accordoit aveuglément. Du moins étoit-on excuſable en ce tems de ténebres, de s'en rapporter à des Savants payés pour l'être, à qui la magnificence du gouvernement procuroit en quelque ſorte excluſivement toutes les facilités néceſſaires pour les tentatives expérimentales. Mais aujourd'hui, il n'eſt plus permis de répéter encore cette eſpece d'axiome ſuranné.

Ceux qui ont donné naissance à l'erreur, n'ignoroient pas le vrai sens & l'étendue du mot d'analyse. On voit par leurs écrits, qu'ils ne la restreignoient pas théoriquement à la seule distillation. Dans la pratique cependant, ils l'ont réduite, pour ainsi dire, à cette seule opération, encore n'ont-ils pas embrassé les différentes sortes de distillations; ils se sont arrêtés à celle qui se fait à feu nud par la rétorte; genre de procédé précisément le moins propre à remplir les vues qu'ils s'étoient proposées. Ils avoient pour but de parvenir par décompositions, à la connoissance des principes des végétaux; non des êtres primitifs & élémentaires de la matière. Ils vouloient séparer les principes secondaires & composés, dont l'union & la combinaison formoient les végétaux.

Leur intention étoit de traiter d'une façon complette, l'Histoire des Plantes; non contents de donner la description de leurs parties externes, & de leur organisation interne, ils vouloient y ajouter l'énumération de leurs parties constitutives, & de leurs différentes combinaisons. Le projet étoit en même tems laborieux & délicat; l'exécution demandoit des esprits & des mains exercés. D'ailleurs, l'entreprise ne fut pas faite dans des vues aussi saines, aussi éclairées qu'elle auroit dû l'être. On visoit à la connoissance intime & détaillée des diverses combinaisons; elles étoient sans nombre, trop subtiles, trop diversifiées pour pouvoir être saisies par les organes des sens, elles se déroboient aux manipulations, ainsi qu'aux spéculations. C'étoit à leur extraction plus qu'à leur connoissance intime qu'on auroit dû s'attacher.

D'ailleurs, la multiplicité des principes admis par l'inexpérience, étoit un obſtacle non médiocre à la certitude & à la netteté des connoiſſances. Cette confuſion de prétendus principes empêchoit de connoître ceux qui l'étoient réellement, & de les diſtinguer. De-là ſouvent une combinaiſon paſſoit pour un principe, quelquefois un principe pour une combinaiſon.

En outre, comme je l'ai déjà dit, le moyen analytique choiſi par les artiſtes, l'emportoit en défectuoſité ſur tous les autres dans la plupart des cas. Les matieres végétales violentées par l'action trop rapide & trop immédiate du feu, ſouffroit des altérations qui rendoient les réſultats vicieux, pour le moins équivoques. Tout ſe convertiſſoit ſous leurs mains en phlegme, en huile empyreumatique, en acides fœtides, anonymes, en akalis volatils & fixes; ce qui donnoit des différences eſſentielles avant la prétendue analyſe, n'en avoit ſouvent plus après. Les produits des opérations étoient tous aſſimilés, ces principes dénaturés, ou plutôt ces débris ne pouvoient être appliqués aux uſages de la vie. Vouloit-on les rectifier : ce qu'on gagnoit ſur la pureté & la ſimplicité chymique, on le perdoit ſur l'efficacité médicinale, ſur l'utilité œconomique.

Il eſt bon d'obſerver ici que ce n'eſt pas en général de la pureté chymique proprement dite des principes des végétaux, que dépend leur efficacité; c'eſt au contraire le plus ſouvent de leur impureté. Je m'explique; vous ſçavez très-bien, Monſieur, que les principes chymiques, à parler ſtrictement, ſe réduiſent à un petit nombre. Encore n'entendons-nous pas ici par principes chymiques les premiers éléments

de la matiere. La chymie veut, il eſt vrai, en certains cas, remonter à l'inſtant de la création, & ſe plaît à l'entrevoir. Son domaine qui commence par la deſtruction de toute organiſation, s'étend dans l'analyſe rigide à la ſimplification des corps pouſſée juſqu'à la réſolution purement élémentaire. Mais on ſent qu'alors toute efficacité ſpécifique eſt anéantie avec les combinaiſons d'où elle réſultoit : l'eau, la terre, renvendiquent tous les débris palpables des végétaux.

Ainſi non-ſeulement ce ne ſont pas ces éléments que la chymie a en vue dans une analyſe qui tend à extraire les vertus ſpécifiques, elle trouve encore trop ſimple des principes beaucoup plus compoſés. On peut comprendre ſous ce nom des corps *identiques* toujours ſemblables à eux-mêmes, toujours homogenes, de quelques mixtes qu'ils ſoient iſſus. Tels ſont les acides vitrioliques, marin, nitreux, l'alkali volatil, l'alkali fixe. Ces diverſes combinaiſons de terre & d'eau, ſont les matériaux du regne végétal en entier. Or, au dernier près, ce ne ſont pas proprement ces principes qu'on a intention d'extraire du regne végétal. D'autres regnes les fourniroient & plus purs & plus abondants. Ce ſont donc des combinaiſons particulieres de ces mêmes principes, qui dans ce cas portent ce nom, comme ſubſtances différenciées par des qualités diſtinctives.

Ce qu'on nomme principes en matiere végétale, conſiſte en phlegme, ſel, ſoit acide, ſoit alkali volatil, ou fixe, ſoit neutraliſé, par une baſe terreuſe ou huileuſe, en huile de quelque eſpece qu'elle ſoit, & en terre; il eſt aiſé de voir que ces principes ſont des combinaiſons

ſur-tout le pénultiéme. Pluſieurs de ces principes, loin de paroître *identiques* de quelques corps qu'ils ſoient tirés, ſont au contraire très-diverſifiés, & très-défigurés, par les modifications qu'ils ont reçues dans le ſujet végétal. C'eſt préciſément de cette modification que dépend leur efficacité; ſi vous les rapprochez de l'identité, vous vous éloignez à proportion de la qualité ſpécificative qui naît des diſſemblances. Pour jetter quelque ordre dans la diſtinction des principes, on pourroit appeller ce qui en porte le nom dans l'analyſe végétale œconomique, *combinaiſons principales*.

Les vertus ſpécifiques des végétaux réſident donc dans ces combinaiſons principales, ſouvent même dans d'autres encore plus compliquées. Ainſi ce n'eſt nullement par la deſtruction de ces combinaiſons, mais par leur extraction qu'on parvient à faire une analyſe utile. Que diroit-on, Monſieur, d'un homme qui voulant connoître la tiſſure organique d'une Plante, commenceroit par la triturer exactement? Eh bien! eſt-ce ſe conduire plus adroitement que de porter la dévaſtation dans la ſubſtance d'un végétal par une combuſtion rapide, à deſſein de faire une ſégrégation bien ordonnée, & fructueuſe, des différentes parties qui la compoſent?

C'eſt faute d'avoir pu comprendre & établir ce principe fondamental, que le projet de l'analyſe des Plantes échoua, & tomba dans le diſcrédit. Comme les ſubſtances diverſes des végétaux furent ſouvent confondues, méconnues, on jugea l'art incapable de rendre des ſervices à l'humanité de ce côté-là. L'analyſe en général, ſans en ſpécifier l'eſpece, ou plutôt

les moyens, fut décriée. Il ne manquoit à ſa proſcription que la voix d'un homme célebre ; il s'en eſt trouvé un, dont la plume féconde fait fleurir les Sujets les plus arides, dont le génie aiſé fait badiner avec les attributs de la Science, & arracher des ſouris à la gravité de la Philoſophie : il a donné pour vérité démontrée, l'inutilité de l'analyſe végétale ; cette analyſe étoit moins connue que lui ; la condamnation a paſſé ſans appel.

Je le dis encore, on a voulu approfondir la nature des combinaiſons, il falloit ſe contenter de les extraire. Les Chymiſtes ſavent à n'en pas douter qu'un ſeul & même principe, le phlogiſtique eſt la cauſe des couleurs, des odeurs, des ſaveurs : perſonne n'ignore la prodigieuſe quantité de tons & de nuances qui les diverſifient. Qui pourroit parvenir à connoître combien & en quelles manieres ce principe ſe combine pour produire chacune d'elles en particulier ? Les organes naturels & artificiels manquent ici à l'avide ſagacité de nos recherches. J'ajoute que ce même phlogiſtique joue encore un plus grand rôle dans la nature ; il eſt le principe primitif de toute efficacité. Une matiere végétale qui en eſt entiérement dépouillée, eſt abſolument privée de vertu. Eh bien ? eſt-il donc plus aiſé de démêler de quelles combinaiſons de l'huile où ce principe abonde, du ſel, du phlegme, réſultent les qualités ſpéciales des Plantes ? Dans l'impoſſibilité de dérober ce grand ſecret à la nature, attachons-nous à détourner à notre profit les écoulements de ſes travaux.

Mais peut-être quelqu'un me dira, ſi les vertus ſpécifiques des Plantes dépendent le plus

ſouvent de certaines combinaiſons, l'analyſe, qui n'eſt autre choſe que la réſolution des combinaiſons eſt donc de nulle utilité ? Non, au contraire, j'ai répondu d'avance à cette objection, par la diſtinction que j'ai faite des combinaiſons plus ou moins compliquées. Ce n'eſt pas en beaucoup de cas, des combinaiſons telles qu'elles ſont formées par la nature dans les Plantes avant qu'on les ſoumette aux opérations de l'art, que proviennent les vertus ſpécifiques. Elles ſont ordinairement enveloppées & comme étouffées dans des matieres inutiles ou nuiſibles ; c'eſt à l'art qu'il appartient d'aider à ce développement, de prêter les mains à cet enfantement, de débarraſſer par une décompoſition plus ou moins approfondie le principe de l'efficacité ; j'entends en général par principes d'efficacité, les parties quelconques d'un végétal que leur utilité dans quelque uſage de la vie à fait reconnoître pour tels, & qu'on ſe propoſe d'extraire en cette qualité ; en ce ſens, il s'en trouve toujours plus ou moins dans une même Plante, ſuivant les différentes vues de l'art. Ce n'eſt pas ſeulement à l'utilité médicinale que j'ai égard dans ce moment, quoique ce ſoit d'ailleurs mon but principal ; je parle relativement à tous les arts. Ceux qui ont cauſé le diſcrédit de l'analyſe paroiſſoient embraſſer les mêmes objets.

Vous inférerez aiſément, Monſieur, de ce que j'ai l'honneur de vous dire, que ce n'eſt pas par elle-même que l'analyſe a péché, quand on l'a condamnée, mais par les mains des auteurs de ſa condamnation. C'eſt aux artiſtes, non pas à l'art que doit être imputé le défaut du ſuccès ; tout le mal vient originairement de ce

qu'on a reſtreint l'analyſe à la diſtillation à feu nud ; c'eſt en ſe conformant à l'idée de cette fauſſe dénomination, que pluſieurs Chymiſtes ont fait autant d'eſpeces d'analyſes différentes, qu'il y a d'opérations analytiques. Mais s'il eſt aiſé de faire voir qu'il ne ſe trouve aucun ptocédé particulier par lequel on puiſſe analyſer correctement une plante, il faut néceſſairement conclure que l'analyſe exacte n'eſt pas le réſultat d'une ſeule opération. Nous allons bientôt faire venir des preuves de détail à l'appui de cette vérité ; mais il eſt à propos, avant que de paſſer outre, de bien connoître l'analyſe, de la définir : de même il eſt claire qu'il ne peut être ici queſtion d'un travail deſtructeur qui n'a d'autres barrieres que la terre & l'eau.

J'entends donc par analyſe d'un végétal, la réſolution ou ſéparation de ſes principes efficaces ; opérée par ceux d'entre tous les moyens connus qui ſont applicables aux diverſes circonſtances, ſuivant les indications de l'art. Ce principe poſé, parcourons rapidement toutes les différentes voies analytiques, auxquelles pluſieurs artiſtes ont donné le nom d'analyſes, & faiſons voir qu'elles ſont toutes plus ou moins défectueuſes ; je paſſerai ſous ſilence quelques moyens analytiques peu employés, pour m'en tenir aux plus uſuels ; j'aurois trop à faire, ſi je les embraſſois tous.

L'analyſe par combuſtion ſe préſente à moi ; elle comprend deux eſpeces. L'uſtion des matieres qui en ſont ſuſceptibles, expoſées à l'air libre, & à l'action continuée du feu ; telle eſt celle qui ſe fait dans nos cheminées, quand nous brûlons du bois pour nos uſages domeſtiques. L'incinération des Plantes ſimplement dite en eſt la

ſuite, on peut auſſi rapporter à cette opération l'incinération des Plantes par ſuffocation, à la maniere de Tachenius. On me diſpenſera aiſément de prouver que ces ſortes de procédés ne ſont que des analyſes mutilées. L'autre eſpece eſt celle qui ſe fait des matieres inflammables, à la ſeule application du feu ou de la flamme. Les ſujets ordinaires de cette analyſe ſont, quant aux ſubſtances végétales, en tout ou en partie, les réſines, les baumes en général, les liqueurs ſpiritueuſes, éthérées, la plupart des huiles, &c. elle s'opére dans des vaiſſeaux à demi-clos, par conſéquent à l'aide du concours de l'air.

Ces deux ſortes d'opérations rentrent dans la diſtillation, l'une d'une façon plus éloignée, l'autre d'une maniere plus rapprochée. Deux circonſtances conſtituent toute la différence qui s'y rencontre, l'application immédiate du feu aux matieres; le concours perpétuel de l'air extérieur. Ce fluide fait dans cette occaſion une fonction indiſpenſable, en ſe renouvellant ſans ceſſe, & conſervant ſon reſſort néceſſaire à l'entretien de la flamme.

Or, des deux moyens préciſément, ſur leſquels roule l'exécution, naiſſent tous les défauts de l'opération. L'application immédiate du feu aux matieres ne peut qu'altérer, déguiſer, défigurer, porter le déſordre & le ravage dans leur ſubſtance; en effet, des réſines, des baumes, des huiles, des liqueurs ſpiritueuſes, éthérées, on ne retire par cette voie qu'un phlegme acidule, une matiere fuligineuſe. Cet inconvénient qui n'eſt que trop ſuffiſant pour faire abandonner ce procédé, ne s'y rencontre pas ſeul; il eſt accompagné d'un autre aſſez grand encore. L'admiſſion du courant d'air cauſe

cauſe néceſſairement une déperdition conſidérable des produits entraînés dans ſa circulation; je laiſſe à penſer ſi cette ſeconde eſpece d'analyſe eſt beaucoup plus exacte que la premiere. Du phlegme, de la ſuie, ſont-ils les réſultats que l'on deſire? Que deviennent toutes les différences caractériſtiques qui formoient les exceptions individuelles entre ces matieres, avant qu'on les ſoumît à ce genre de torture? Toute ſpécification eſt abolie.

Nous avons dit que la combuſtion ſe rapprochoit de la diſtillation. Ces deux manieres d'opérer ſe touchent en effet & par les moyens & par les défauts. La diſtillation à feu nud, qui eſt l'eſpece dont il eſt ici principalement queſtion, eſt une ſorte de combuſtion. Les végétaux dans cette opération ſe trouvent violentés par l'action du feu, que l'interpoſition de la paroi du réceptacle des matieres n'eſt pas capable d'arrêter. Quelqu'attention que la patiente habileté de l'artiſte apporte dans l'adminiſtration du feu, il ne peut obvier à l'altération des produits. Si l'opération étoit trop prolongée par la foibleſſe de l'intenſité graduelle de la chaleur, la fermentation s'exciteroit dans le végétal; une ſubverſion générale des principes en ſeroit la ſuite. Le vice de la diſtillation à feu nud eſt commun à toutes celles qui ſe font par le ſecours des corps intermédiaires qui ſervent de bains. Les mixtes ſont auſſi exactement brûlés à travers ces corps, que par l'attouchement immédiat du feu, j'admets une exception pour l'eau, & ſa vapeur dans les cas ordinaires ſeulement. Mais alors l'inſuffiſance des bains aqueux & vaporeux pour faire une

analyſe ſuivie eſt démontrée. On n'en tire de ſecours que pour l'extraction de quelques principes volatils. On en peut dire autant de la diſtillation par immerſion dans l'eau, ſur laquelle en conſéquence il eſt inutile de s'étendre.

J'obſerverai ſeulement en paſſant que l'exception n'a pas lieu quand la preſſion de la vapeur de l'eau eſt oppoſée à la dilatation de ſon volume occaſionnée par la chaleur. L'interpoſition de l'eau n'eſt pas capable alors d'empêcher l'intenſité du feu d'apporter une altération conſidérable dans les corps ; ce qui ſe connoît par l'odeur d'empyreume qu'il leur communique ; c'eſt-là ce qui ſe paſſe dans le digeſteur de *Papin*. Une matiere végétale ſoigneuſement iſolée des parois de ce vaiſſeau, plongée dans l'eau qu'il contient, ou même renfermée dans un ſecond vaiſſeau que le premier tient inclus, expoſée à un degré de chaleur médiocre, porte quand on l'en retire, dans la fétidité de ſon odeur le ſceau de la violence qu'elle y a ſouffèrte.

Il paroît donc que ſi le nom d'analyſe a été privativement affecté à la diſtillation à feu nud, c'eſt parce que cette voie conduit plus avant dans la décompoſition du ſujet. A ce titre la combuſtion mériteroit autant, ou plus encore cette dénomination ; mais l'exactitude d'une analyſe ne dépend pas ſeulement du plus ou du moins d'étendue, l'intégrité des principes extraits y contribue encore davantage.

Paſſons aux autres procédés analytiques. On les a regardés comme incomplets, parce qu'ils s'arrêtent, pour ainſi dire, au milieu de la route, & ne menent pas juſqu'au terme le plus reculé

de la décompoſition. Je ne me piquerai point d'aſſigner le rang précis à chacune de ces opérations. Par l'infuſion chaude, la décoction aidée des filtrations, dépurations, cryſtalliſations, on extrait des végétaux quelques parties efficaces plus ou moins combinées, ſuivant les vues de l'art; mais on n'opere par ces moyens qu'une décompoſition groſſiere. Le végétal eſt ſimplement débarraſſé des parties les plus matérielles.

L'analyſe par infuſion froide, faite avec le ſecours des mêmes moyens ſubſidiaires qui s'emploient dans l'infuſion chaude, ne differe preſqu'en rien de cette derniere; les produits en ſont à peu près les mêmes, ſi ce n'eſt qu'en certains cas ceux de l'infuſion froide peuvent l'emporter en pureté. Ces deux manieres d'opérer ſont louables & blâmables par les mêmes endroits.

Je ſuis bien éloigné de parler ici de l'expreſſion comme d'une analyſe; c'eſt pourtant à quoi l'on ſeroit induit par l'abus qui a été fait de ce nom; mais je le refuſe à des voies analytiques plus étendues; celle-ci n'en eſt qu'une auxiliaire, qui s'arrête à l'extraction des huiles graſſes, & de quelques huiles eſſentielles: car pour l'expreſſion des ſucs, c'eſt une ſorte de trituration & de filtration forcée.

On me diſpenſera auſſi de parler des teintures, des extractions qui ſe font par l'eſprit-de-vin; eſt-il beſoin de dire que ce ne ſont que des analyſes partiales. Il en eſt de même de l'analyſe par l'alkali fixe, qui ne s'étend gueres au delà d'une ſorte de purification des ſels végétaux, qui tend à les ſpécifier. On conçoit aſſez

l'insuffisance de ces analyses par combinaisons.

L'exactitude me défend d'omettre cette sorte de moyen analytique qui emploie la chaleur de l'atmosphere, ou même simplement le mouvement de fluctuation de l'air à la séparation de certaines parties les plus volatiles des corps. Le seul énoncé de ce procédé en décele les défauts, les limites en sont trop resserrées; je remarquerai seulement qu'on n'en tire pas communément tout le parti qu'on pourroit en attendre; il semble n'avoir été considéré jusqu'ici que comme un moyen plus curieux qu'utile. Cependant non-seulement on peut par cette voie recueillir directement l'esprit recteur de plantes, pendant même qu'elles sont encore sur pied, & qu'elles jouissent, par conséquent, de toute leur santé végétative; mais encore il est possible d'introduire leur principe odorant dans d'autres corps dont il est ensuite séparable; on a des indices de ces procédés dans quelques Auteurs, entr'autres dans M. *Hales*; mais on ne les a ni suivis ni développés. On peut même en marchant sur ces traces analyser facilement leurs transpirations, quoiqu'un très-habile homme, mais dont la chymie ne fait pas la principale étude, semble l'avoir déjà tenté sans succès. Ces opérations sont délicates, & demandent toute la sagacité de l'art, jointe à une certaine dextérité méchanique. Il y a beaucoup de choses intéressantes à dire à ce sujet, mais sur lesquelles les bornes de cet écrit ne me permettent pas de m'étendre.

Il me reste à faire mention d'une sorte de procédé analytique pratiqué trop peu fréquemment; je veux parler de la résolution des végétaux par la gelée; c'est peut-être un des

moyens qui cauſent aux principes des corps les altérations les moins notables. En expoſant à la gelée une matiere végétale duement préparée, il s'opere une ſéparation des parties phlegmatiques qui ſe conſolident, d'avec les huileuſes qui retiennent leur fluidité, ou d'avec les ſalines qui ne ſe condenſent pas au même degré de froid. Le lien d'aſſociation que les parties ſalines forment à la faveur du mouvement inteſtin cauſé par la préſence active des corpuſcules ignés entre les parties huileuſes & phlegmatiques inſociables par elles-même eſt rompu par l'évaſion de ces mêmes corpuſcules. Au lieu de cette abſtraction violente, cauſée par une chaleur trop forte, il s'opere une ſéparation, pour ainſi dire, amiable & ſpontanée, qui laiſſe paroître les parties ſéparées avec leur caractere & leurs propriétés naturelles.

Mais, me direz-vous, le même reproche que l'on fait aux infuſions, tombe auſſi ſur cette façon d'opérer; ce n'eſt qu'une ébauche analytique ? Je réponds 1°. qu'on obtient par cette voie des produits que l'autre ne donne point. 2°. Qu'il ne ſeroit pas impoſſible de l'amener à un point de perfection tel qu'on en retireroit encore de plus grands ſecours. Nous avons déjà les arrhes de l'avantage qu'on pourroit retirer de cette méthode, dans la concentration du vin, dans celle du vinaigre, dans la maniere de tirer l'huile de la ſuie donnée par *Glauber*, &c., & dans quelques autres procédés connus. Mais on n'a pas encore eſſayé d'appliquer à la décompoſition des corps, ces degrés extrêmes de froid qu'il fait en certains temps & en certains pays. Quelles merveilles ne verroit-on pas en effet éclore, ſi l'on expoſoit des infuſions

végétales à ces froids exceſſifs dont il eſt fait mention dans un des Mémoires de l'Académie des Sciences, donné par M. de *L'Iſle ?* Quelle révolution inteſtine ne s'en ſuivroit-il pas dans ces matieres ſoumiſes à des températures d'air qui ont fait deſcendre le mercure dans les thermometres conſtruits ſur les principes de M. de *Réaumur*, depuis 30 juſqu'à 70 degrés au-deſſous du terme de la congelation ? Qu'on juge de la rigueur, & par conſéquent de la puiſſance réſolutive de ces froids par la comparaiſon de celui que l'on a reſſenti ici en 1709, qui ne fit deſcendre le mercure qu'à 15 degrés $\frac{1}{2}$ dans les mêmes thermometres au-deſſous de la congelation.

J'ai prévu toutes les difficultés & toutes les objections qu'on pouvoit former contre le moyen d'analyſer que j'indique ici. Je ſçais qu'il n'eſt pas commode d'aller chercher très-loin ces degrés de froid exceſſifs, beaucoup moins encore de s'y expoſer ; peu facile d'y avoir ou d'y tranſporter des végétaux conſervés exactement ſans déperdition de leur ſubſtance ; mais auſſi je n'ignore pas que tous ces obſtacles peuvent être ſurmontés par l'opiniâtreté de l'art. Ce n'eſt point ici un moyen commun que je propoſe, & je ne le propoſe point au commun des artiſtes ; je m'adreſſe aux zélés, aux martyrs de la chymie ; chaque ſcience a les ſiens. Je ne diſcute point ici les degrés de poſſibilité, il me ſuffit pour la fin où je tends, que l'objet de ma propoſition ſoit poſſible, & qu'on en puiſſe tirer des connoiſſances auſſi intéreſſantes en ſoi que par leur utilité. Propoſer de former des degrés de froid artificiels tels que ceux dont on

a des exemples dans quelques Auteurs, ce seroit exiger des pratiques d'une exécution aussi difficile que les premieres, & d'un succès moins sûr.

Je ne puis m'empêcher au hasard d'être long, de faire ici une réflexion qui me paroît nécessaire. Pendant que l'on tient rassemblées sous un même point de vue les diverses voies que la chymie emploie pour l'analyse des corps, je laisse à juger si c'est avec raison que quelques Auteurs lui ont donné le nom de pyrotechnie. La chymie n'est pas plus l'art du feu que celui de l'air & de l'eau ; elle compte également parmi ses agents ces deux éléments. La pyrotechnie n'est qu'une branche de cette science ; ce nom seroit tout au plus supportable, si ceux qui le lui ont donné avoient entendu parler du feu élémentaire comme principe matériel du mouvement, dont l'action est invisible, & non pas du feu domestique ; mais hâtons-nous d'en venir à la conclusion.

J'ai démontré que tous les moyens analytiques connus sont plus ou moins défectueux, dès qu'on veut appliquer chacun d'eux séparément à toutes les circonstances, & à l'accompliſſement exact d'une analyse ; donc nul moyen particulier ne peut porter le nom d'analyse. Une analyse correcte & complette ne peut être, je le répete, que le résultat de tous les moyens employés les uns au défaut des autres. Il n'y a point de moyen qui, pris singuliérement, puisse obvier à toutes les difficultés ; mais tous les inconvénients où la plus grande partie peuvent être parés par l'universalité des moyens. Qu'on ne dise donc plus que l'analyse végétale ne peut mener ni à connoître jusqu'à un certain point,

ni à extraire les principes efficaces des plantes. Sans aller plus loin la ſeule branche *hydrotechnique* de la chymie nous enſeigne les moyens d'extraire facilement la partie efficace des végétaux, débarraſſée des matieres inutiles, peſantes & terreuſes, qui retardent leur vertu médicinale, & l'accompagnent ſouvent d'effets nuiſibles. Il faut être dénué des premieres notions de la chymie pour ignorer qu'un artiſte ſépare à ſon gré la partie médicamenteuſe d'un végétal, ſoit qu'elle réſide dans un principe iſolé, ſoit qu'elle réſide dans une combinaiſon épurée de pluſieurs principes. N'avons-nous pas des procédés infaillibles pour extraire les parties ſpiritueuſes, les huileuſes, les ſalines, les gommeuſes, les réſineuſes, les colorantes, &c. ? Ne ſçavons-nous pas diſtinguer dans un mixte les parties qui échauffent, les rafraîchiſſantes, les ſudorifiques, les diurétiques, les purgatives, les ſomniferes, &c. Doit-on accuſer la chymie de ce que la médecine compte un ſi petit nombre de ſpécifiques proprement dits ? Qui peut être aſſez ridicule pour faire un crime à cette ſcience de ne pouvoir ſoumettre à la rigidité du calcul, les proportions reſpectives des principes qui conſtituent l'efficacité dans chaque individu végétal ? Encore la voit-on quelquefois la balance en main, aſſigner la gravité des principes fugitifs, inſaiſiſſables à l'œil même ?

Il n'y a donc qu'une indolente impéritie qui puiſſe tenir les yeux fermés ſur une vérité dont chacun tient la preuve dans ſes mains. Mais en général on ne conſidere pas cette ſcience ſous le point de vue où l'on devroit la regarder. On croit qu'elle n'a d'application qu'en cer-

tains cas, & que ſon objet ne s'étend qu'à des matieres privées. La plupart de ceux mêmes que leur profeſſion met hors d'état de ſe paſſer de ſon ſecours, la connoiſſent à peine de nom. De là auſſi ces erreurs ſi funeſtes au genre humain. On voit même des phyſiciens de profeſſion, differter ſur les premiers éléments de la matiere, & ne pas avoir ſeulement l'idée de ceux auxquels l'art réduit les corps. Cependant comment parler d'organes ſans avoir anatomiſé? Quelle lumiere ne jetteroit pas ſur le méchaniſme univerſel une connoiſſance profonde de la chymie?

Monſieur, j'ai l'honneur d'être, &c.

Août 1754. P.. de Ste C.

P. S. EXTRAIT

D'une Lettre en Réponſe aux Réflexions de M. Maupillier le jeune, ſur la Taille de M. le Cat, inſérées dans le Recueil périodique du mois précédent, écrite par M. L. H. S., Chirurgien, à M. Pontardin le jeune, Me. en Chirurgie à Reims.

Toute la Lettre de M. L. H. S. roule ſur les incertitudes *prétendues* mal concertées que M. *Maupillier* a eſſayé de répandre ſur des faits inconteſtables. Il rappelle la guériſon des taillés dont il eſt fait mention dans ſa Lettre en

date du 17 Juillet 1754, & imagine que M. M. a voulu faire un reproche à M. le *Cat* de la promptitude avec laquelle il opere, & inſinuer qu'elle étoit accompagnée d'une violence meurtriere; il ajoute que ſi l'on veut jetter un ridicule ſur ce dernier par rapport à la promptitude avec laquelle il opere, on peut faire un reproche plus fondé ſur la lenteur avec laquelle operent, à ce qu'il dit, les ſectateurs du lithothome caché. Il juſtifie enſuite pleinement M. le *Cat*, ſur deux articles qui ſe trouvent dans une Lettre du Frere *Coſme*, imprimée dans le Journal des Sçavants du mois de Janvier 1754. Le premier eſt que quelques Lettres de M. le *Cat* ſont imprimées ſans approbation. Le ſecond, que M. le *Cat* n'a pas donné un dénombrement de ſes cures: il ſe permet enſuite quelques plaiſanteries, pour ne rien dire de plus, contre le Frere *Coſme* & ſes partiſans. L'attachement de M. L. H. S. pour cet habile Chirurgien, & le ſoin avec lequel il a étudié ſa méthode depuis pluſieurs années, le rendent ſans doute excuſable dans les vivacités qu'il s'eſt permiſes, & qui ne viennent que de ſon zele pour l'opérateur, & ſa façon d'opérer; mais pour ce qui nous regarde, nous aurions été inexcuſables de l'adopter, n'y étant point excités par le même motif. Tout ce que nous pouvons dire à ce ſujet, c'eſt que l'inſtrument du Frere *Coſme* nous paroît d'autant plus avantageux, qu'il n'a pas beſoin, pour opérer ſûrement, d'une main extrêmement habile; qu'il eſt confirmé par un grand nombre de ſuccès, & adopté par beaucoup de Chirurgiens célebres, qui conviennent de ſon utilité,

& qui s'en ſervent même, uniquement conduits en cela par l'envie de perfectionner leur profeſſion. Mais en convenant de la bonté de cet inſtrument, nous ſommes bien éloignés de vouloir mépriſer ceux qui croient avoir de bonnes raiſons pour ne pas s'en ſervir. C'eſt aux maîtres de l'art à décider, ce ſont eux qui doivent porter un jugement ſolide à ce ſujet. On ne peut qu'approuver ceux qui s'oppoſent à des innovations, lorſqu'ils imaginent qu'elles peuvent être nuiſibles : ces intentions ſont toujours très-louables, ſur-tout lorſqu'on ſçait en écarter tout eſprit de parti. Car il arrive ſouvent qu'entraîné dans un ſentiment, que l'on croit vrai, on en vient à des perſonnalités, qui, ſans éclaircir la matiere, ne font qu'aigrir les eſprits. Quelquefois auſſi ſéduit par la dextérité, la ſûreté avec laquelle un Chirurgien opere, il croit devoir tout à ſon inſtrument, pendant que c'eſt à ſon adreſſe qu'il doit le ſuccès de ſes opérations. C'eſt peut-être ce dernier motif qui a engagé M. le *Cat*, dans ſa diſpute avec le Frere *Coſme*. Il a pu penſer que comme il réuſſiſſoit ordinairement par ſa méthode, toute innovation pouvoit être dangereuſe. Il ne nous conviendroit point de décider ici la queſtion; nous avons cru ſeulement devoir annoncer ici que nous n'inſérerions plus déſormais dans notre Journal rien de polémique, à moins que le public n'en puiſſe retirer quelque utilité. Nous promettrons de plus, que quoique nous nous ſoyons fait une loi d'inſérer les pieces telles que les Auteurs nous les envoient, nous retrancherons de ces écrits polémiques tout ce

qui pourroit offenſer la perſonne contre laquelle on écrit. Notre but eſt d'être utile, de perfectionner tout ce qui concerne les trois branches de l'art de guérir, & nous ne donnerons par la ſuite rien qui n'y ſoit relatif.

FIN.

TABLE
DES MATIERES
Contenues dans cette partie.

ARTICLE PREMIER.

I. *Suite d'une Observation sur un vice de conformation.*
II. *Sur un Dormeur extraordinaire.*
III. *Séance publique de l'Académie des Sciences, &c. de Rouen.*
IV. *Lettre sur les maladies épidémiques qui ont regné à Estampes.*
V. *Sur l'eau de goudron.*
VI. *Observation sur une fievre continue.*
2. *Sur la méme maladie.*
VII. *Consultations sur différentes maladies.*

ARTICLE II.

I. *Observation sur un coup de sabre à la joue.*

ARTICLE III.

I. *Lettre sur l'analyse chymique.*

Fin de la Table des Matieres.

JOURNAL
DE MÉDECINE, CHIRURGIE ET PHARMACIE.

SECONDE ÉDITION.

NOVEMBRE 1754.

Tome I.

A PARIS,

Chez DIDOT, Libraire, Quai des Augustins

M. DCC. LXXXIII.

Avec Approbation & Privilege.

RECUEIL
PÉRIODIQUE
D'OBSERVATIONS
De Médecine, de Chirurgie & de Pharmacie.

NOVEMBRE 1754.

ARTICLE PREMIER,
Contenant quelques Observations de Médecine.

CONSULTATION
Sur une Affection mélancolique convulsive.

UN jeune homme, âgé de seize ans & trois mois, d'un bon tempérament, ayant les mains un peu suantes, n'avoit jamais eu aucune maladie ni infirmité, lorsqu'il fut attaqué de la petite-vérole. Elle lui dura plus long-temps qu'elle n'a accoutumé, & parut pousser à plusieur reprises. Il lui en resta pendant plusieurs mois une petite gale au bout du nez.

Depuis cette maladie jusqu'au tremblement

dont on va parler, & qui fait l'objet de la consultation, il eut le blanc des yeux jaune, & ils parurent extrêmement échauffés ; le visage étoit enflammé, & le ventre resserré : ce qui dénotoit une grande chaleur que l'on attribuoit aux remedes chauds dont il avoit usé dans sa petite vérole, quoique sa trop grande application à l'étude pût en être aussi la cause.

Il lui survint ensuite un cours de ventre, qui fut à peine cessé, qu'il se trouva aussi-tôt attaqué de quelques accès de fievre, qui furent suivis de défaut d'appétit, de difficulté d'uriner & d'aller à la selle. On le saigna alors du bras ; on le purgea, & il prit quelques ptisanes avec scolopendre & autres herbes diurétiques ; mais ces remedes ne le délivrerent pas d'une langueur qui lui resta l'espace d'un mois.

Au bout de quelque temps, il lui prit un mouvement involontaire ou tremblement, qui continua pendant trois ou quatre jours, de la maniere qui sera expliquée ci-après. Ce tremblement prenoit tous les jours à huit heures du soir, & cessoit à onze. Une saignée du bras, & ensuite une du pied, firent cesser le tremblement pour quelque temps.

Au bout de neuf jours, il recommença à la même heure ; on lui donna alors plusieurs lavement qui lui firent vuider une grande quantité de glaires, & cesser derechef le tremblement. Le kermès minéral qu'il prit aussi ne lui fit pas beaucoup d'effet, ni par haut, ni par bas.

Au bout de neuf autres jours, le tremblement recommença plus fort, & dura plus long-temps qu'auparavant ; il prenoit à quatre heures du soir, & ne finissoit qu'après minuit. Il con-

tinua ainſi pendant un mois, & l'on jugea alors à propos de le faire ſuer pendant cinq à ſix jours par le moyen des bouteilles d'eau chaude; mais ces ſueurs furent peu conſidérables, à cauſe des gelées qui ſurvinrent. Le malade avoit été préparé par une autre ſaignée du bras & une purgation.

Pendant le cours de ce mois, on lui fit uſer tous les jours d'une opiate compoſée avec racine de pivoine & ſa ſemence, gui de chêne, crâne humain, corail rouge préparé, la pierre d'hyacinthe préparée, ongles d'élan préparés, feuilles d'ortie. Ce remede ne fit pas ceſſer le tremblement: mais il parut donner plus de vigueur & de ſanté au jeune homme. Le tein, l'appétit, le ſommeil lui revinrent avec un libre uſage de toutes les fonctions naturelles. Le tremblement qui lui dure toujours ne ſe fait ſentir que dans les cuiſſes, les genoux & les jambes; car le reſte du corps & les parties qui ſont au deſſus des reins n'en ſont point incommodés.

Il commence, comme on l'a déjà dit, ſur les quatre heures après midi, & dure environ juſqu'à minuit. Le reſte de la journée, il ne ſe fait pas ſentir; mais les veines & les arteres des parties qui en ſont attaquées paroiſſent plus tendues, & ont un battement ſemblable à celui du pouls d'un homme qui auroit la fievre.

Si, dans le temps du tremblement, il étend ſes jambes & ſes cuiſſes, ou les croiſe l'une ſur l'autre; s'il écrit ou fait quelque autre ouvrage, le tremblement diſcontinue dans le moment; mais auſſi-tôt que le jeune homme demeure tranquille, le mal recommence, & devient même un peu plus fort. Cette agitation ne l'empêche pas de marcher, de ſouper, de ſe cou-

cher, pouvu que ce ſoit de côté, & même de s'endormir. Il eſt pendant ce temps-là comme une perſonne en ſanté. Il n'a point la tête embarraſſée ; il lit, & parle librement de tout, comme à ſon ordinaire. Il ſuit les exercices du college, & a beaucoup de goût pour la lecture & l'étude.

Pour tâcher de faire ceſſer ce tremblement, on a cru devoir réitérer les ſaignées du bras & du pied, qui ont encore ſuſpendu le tremblement pour quelque temps. Son ſang qui ſort avec impétuoſité du vaiſſeau eſt fort épais & coagulé. Pour tâcher de le liquéfier, on lui fait prendre deux fois le jour des bouillons amers avec des écreviſſes, & les ptiſanes propres pour vuider les urines ; ce qu'il continue. On lui a frotté les cuiſſes & les jambes avec de l'urine & de l'eau de ſauge, & depuis avec de l'huile de laurier & de vers de terre ; mais le tout avec bien peu de ſuccès.

Les remedes, & particuliérement les ſaignées réitérées ne paroiſſent pas l'incommoder ni l'affoiblir. Dès le lendemain, il n'y paroît plus, & il agit à l'ordinaire ; il y a lieu de croire qu'il fait beaucoup de ſang, ſoit par la force de ſon tempérament, ſoit parce qu'il mange beaucoup.

Le tremblement qui avoit ceſſé après une interruption de ſept à huit jours a recommencé aux mêmes heures, & de la même maniere qu'auparavant. Pour en procurer la guériſon, ſi la choſe eſt poſſible, & empêcher le mal de s'invétérer, on a propoſé de lui procurer des ſueurs, & de lui faire prendre les bains domeſtiques.

Pendant la derniere interruption, il a reſſenti quelques douleurs de reins qui ont diſparu ſi-tôt que le tremblement a recommencé. Il faut

remarquer que depuis le commencement de cette incommodité il n'a eu aucune fievre.

L'action qui se fait en même temps de deux muscles antagonistes, & qui servent au mouvement, est la cause du mouvement involontaire, tremblement ou secousses des parties énoncées au mémoire, & cela n'arrive qu'en conséquence du mouvement dépravé & irrégulier des esprits animaux dans les membranes des muscles de ces parties. Il faut en rapporter la source à un sang trop abondant, & devenu trop épais, qui circulant lentement dans les vaisseaux capillaires des membranes les distend, & par le rapprochement de ses parties grossieres, exprime une sérosité armée de sel qui agace les fibres nerveuses & tendineuses.

Sur ce fondement, on a commencé à vuider les vaisseaux supérieurs & inférieurs par les saignées des bras & des pieds, & l'on a nettoyé les premieres voies par les vomitifs & les purgatifs. On a ensuite travaillé à rétablir dans le sang & dans la lymphe la douceur & la fluidité naturelle, par l'usage de la poudre de guttete & des herbes ameres. Cependant tous ces remedes, particuliérement la saignée du bras & celle du pied, n'ayant fait que suspendre le tremblement pour un temps, à deux ou trois repriſes, on présume avec raison qu'il faut avoir recours à des remedes plus efficaces. Comme le malade se trouve d'un tempérament sec, atrabilaire, pensif & studieux; qu'il a d'ailleurs la poitrine bonne, que cette chaleur naturelle paroît avoir été augmentée par l'usage de quantité de cordiaux dans sa petite vérole, & qu'il a toujours depuis ressenti une chaleur étrangere; on n'a pas cru devoir employer les esprits volatils, &

autres remedes capable d'irriter & agacer encore les fibres : ce qui fait qu'au lieu de ſuivre la route ordinaire, & d'ordonner les remedes chauds qui ſe preſcrivent dans les tremblements & paralyſies, dont la pituite eſt le principe & la cauſe : ce qui fait, dis-je, qu'on a pris la réſolution d'agir comme dans les paralyſies bâtardes ; ſavoir après la réitération de la ſaignée du bras & du pied, & après avoir repurgé, de recourir aux remedes rafraîchiſſans, comme à l'uſage des demi-bains d'eau tiede, aux bouillons d'herbes ameres, aux apozemes, de pareille vertu, à l'uſage du petit-lait avec la fumeterre. Dans l'été, en cas de beſoin, on aura recours à l'uſage des eaux minérales des Forges, de la fontaine appellée la Royale, ſans négliger cependant le bon régime de vivre, & l'application d'un cautere à l'une ou à l'autre jambe.

Réponſe à la Conſultation.

Après avoir lu avec toute l'exactitude poſſible les mémoires circonſtanciés de la maladie pour laquelle on conſulte, le Conſeil ſouſſigné eſtime que la maladie n'eſt autre choſe qu'une affection mélancolique convulſive cauſée par une petite-vérole, du levain de laquelle une partie eſt reſtée dans la maſſe du ſang. Il s'enſuit que par le mêlange de cette humeur, le ſang, la bile, la lymphe & les autres récrémens du ſang ont été conſidérablement altérés & aigris : ce qui fait que le ſang eſt devenu très-épais, que la bile s'étant auſſi épaiſſie n'a pu circuler avec facilité & ſe ſéparer dans le foie. Elle a donc reflué dans le ſang, & s'eſt dépoſée en différentes parties, & ſur-tout dans les yeux,

& y a cauſé la jauniſſe. Cette même humeur s'étant jointe à celle de l'eſtomac, a augmenté conſidérablement l'appétit, d'où il s'en eſt ſuivi des digeſtions imparfaites qui ont produit un chyle crud & groſſier, qui a augmenté encore l'épaiſſiſſement du ſang & des autres liqueurs.

Ainſi le ſang ayant acquis beaucoup de volume & de conſiſtance, s'engage continuellement dans les vaiſſeaux capillaires, s'y aigrit & irrite les membranes de toutes les parties, & préſentement celles des parties inférieures, mais par intervalles.

On doit donc conſidérer eſſentiellement la quantité du ſang, ſa conſiſtance & ſon âcreté. Ainſi il faut diminuer le volume du ſang qui pêche en quantité, changer ſa conſiſtance qui eſt trop épaiſſe, en le rendant plus coulant, & en adoucir enfin la trop grande âcreté.

Pour remplir les deux premieres indications; nous ſommes d'avis qu'il faut d'abord ſaigner le malade deux fois du bras, laiſſant un jour d'intervalle entre les ſaignées : quatre jours après, le ſaigner du pied, quoique le malade ait déjà été ſaigné cinq fois en trois mois. Il ne faut pas craindre de faire de bonnes ſaignées, & on doit les réitérer du bras tous les quinze jours, & même du pied, ſi les Médecins ordinaires le jugent à propos. Enſuite on les fera en diſtances éloignées ſelon le beſoin, & c'eſt le plus ſûr moyen pour parvenir à une guériſon parfaite.

Les trois premieres ſaignées étant faites, le malade uſera pour ſa boiſſon ordinaire d'une ptiſane faite avec une demi-poignée de chicorée ſauvage, infuſée légérement dans trois chopines d'eau en maniere de thé, dont le malade boira largement, & ſur-tout à jeun.

Il prendra trois fois par jour les bouillons ſuivants : prenez une demi-livre de rouelle de veau coupée par petits morceaux, des herbes de chicorée ordinaire & ſauvage, ſcolopendre, bourrache & bugloſſe, de chaque demi-poignée ; faites cuire le tout dans ſuffiſante quantité d'eau au bain-marie, pour en tirer trois bouillons, dont le malade prendra le premier le matin à jeun, le ſecond à quatre heures après midi ; le troiſieme à huit heures du ſoir. Il continuera l'uſage de ces bouillons pendant un mois ; ce qui diminuera l'âcreté du ſang qui eſt la troiſieme indication.

Quinze jours après avoir commencé l'uſage de ces bouillons, le malade ſera purgé avec un quarteron de caſſe en bâton, que l'on fera très-légérement bouillir dans une chopine d'eau de riviere ; on fera fondre dans la colature deux onces de manne choiſie, un gros de nitre purifié pour deux priſes à prendre tiedes, à une heure & demie l'une de l'autre. On réitérera la même purgation à la fin de l'uſage des bouillons.

Enſuite le malade prendra tous les matins le demi-bain, ou le bain entier, s'il peut le ſupporter, & le continuera pendant quinze jours, prenant dans ſon bain un bouillon ordinaire.

Nous approuvons très-fort l'uſage des eaux de Forges ; mais en attendant que la ſaiſon de les prendre ſoit favorable, nous eſtimons que le malade doit uſer de l'opiate ſuivante.

Prenez écorce du Pérou pulvériſée en alkool, deux gros ; ſafran de Mars apéritif préparé à la roſée de Mai, demi-gros ; de la maſſe des pilules de cynogloſſe, un ſcrupule ; corne de cerf philoſophiquement préparée, un gros ; incorporez le tout dans ſuffiſante quantité de ſyrop

de chicorée ſimple, pour en faire une opiate, dont le malade prendra tous les matins un demi-gros dans du pain à chanter, buvant par deſſus un verre de ſa ptiſane ordinaire. Il en continuera l'uſage pendant un mois & plus, s'il s'en trouve bien.

Les lavements d'eau ſimple ſont très-néceſſaires.

Le régime de vivre doit être très-exact; après le bouillon altérant, le malade prendra le matin un bouillon fait avec de la volaille, du veau, & un peu de bœuf: à midi, une ſoupe légere, & non mitonnée, & autant le ſoir. Après l'uſage des bouillons altérants, il pourra dîner, manger de la volaille bouillie; mais il ne boira point de vin. Il aura ſoin de ſe tenir l'eſprit exempt de paſſions, de ſe promener, de ſe diſſiper, & d'éviter l'étude. Avec l'uſage de ces remedes, nous eſpérons que le malade ſe rétablira parfaitement.

A Paris, A. D. B. B. d. m. p.

OBSERVATIONS

Sur une Maladie convulsive répandue par tout le corps.

II. Un jeune homme âgé de quatorze ans & demi, avoit des mouvemens spasmodiques depuis un an & plus, & une certaine pesanteur d'esprit, quoiqu'il s'acquittât cependant de ses devoirs de college. Enfin les maîtres apperçurent dans ce jeune enfant quelque chose d'extraordinaire, & le remirent entre les mains de ses parents au mois de Mars 17... Jusqualors son tempérament avoit été assez fort, & porté à la gaieté. Le 27 du même mois, on fit venir le Médecin qui observa les symptômes suivants. Toute la partie droite du corps du malade étoit attaquée d'un mouvement convulsif & involontaire, au visage, à la main, au pied: il ne voyoit presque point de l'œil droit. La couleur du corps étoit par-tout la même: point de sommeil ni d'appétit, ni d'évacuations. Le Médecin jugea qu'une obstruction commencée dans le genre nerveux, à l'origine même des nerfs, avoit causé cette maladie, & que cette obstruction venoit, ou de ce que le malade avoit coutume de trop manger, ou de l'epaississemeut de la lymphe, ou de ces deux causes à la fois, ou même des vers: car il n'avoit reçu aucun coup, & n'avoit point eu de peur vive.

Le 28, on fit une consultation de Médecins & de Chirurgiens. Après avoir appliqué des topiques sans succès, la cause du mal étant interne, on ordonna une saignée, parce que le sang trop épais occasionnoit des secousses dans le

genre nerveux. Une saignée du bras, & une du pied n'ayant procuré aucun soulagement au malade, on ordonna une seconde saignée du pied, & même une de la gorge, qui se firent les 29 & 30 du même mois. Après la saignée de la gorge, il y eut des mouvements extraordinaires au cerveau, qui durerent une heure ou deux, d'où le corps éprouva des secousses plus fortes que de coutume, qui diminuerent ensuite. Cet accident violent étant appaisé, on donna au jeune enfant des lavements pour rendre le ventre libre. Il fit une diete exacte, & but en abondance une infusion de *gallium*. Le 31 Mars, comme le ventre avoit commencé à s'ouvrir, on lui fit prendre deux grains de tartre stibié dans une cueillerée d'eau tiede, pour occasionner quelques secousses dans le genre nerveux, & faire évacuer le malade par haut & par bas. Après cette prise d'émétique on lui fit boire un verre ou deux de ptisane ordinaire; il vomit, & on lui donna ensuite deux autres grains de tartre stibié à prendre dans quatre verres d'eau de poulet, d'heure en heure. Il vomit assez abondamment, & sentit un léger mal de ventre, avant-coureur d'une évacuation. On calma cette douleur par des lavements d'eau de lin avec une cueillerée d'huile, & par d'autres d'eau commune avec trois onces de miel mercuriel. Il rendit par bas beaucoup de bile, sans néanmoins en être affoibli.

On lui prescrivit donc les 1 & 2 Avril de faire une diete exacte, & de prendre les susdits lavements: son appétit fit cependant qu'on lui donna de la soupe, du bouillon, & un peu de pain.

Le 3 Avril, on le purgea, comme ci-dessus, & l'effet fut le même; il jetta par bas beaucoup de bile & de mucosité, & les mouvements spas-

modiques s'appaiſerent. C'eſt pourquoi on preſcrivit une pinte d'eau de balaruc à boire en quatre verres : dans les deux premiers verres, on fit diſſoudre trois gros de ſel de polychreſte de la Rochelle, dans l'intention de réſoudre les humeurs trop épaiſſes qui étoient alors la cauſe de la maladie. L'enfant prit à jeun dans l'eſpace d'une heure ces quatre verres. Une heure & demie après le dernier verre, on lui fit avaler un bouillon chaud, & obſerver la diete déjà ordonnée, lui donnant néanmoins par degrés un peu plus de nourriture. Il fut purgé abondamment ſans nauſées, & rendit des matieres bilieuſes & viſqueuſes : la quantité des urines répondoit à celle de la boiſſon ; & le 6 du même mois, on augmenta d'un verre la doſe des eaux de balaruc, en y jettant toujours le même ſel ; le régime fut le même : on y ajouta au dîner quelques viandes légeres.

Le 7, l'enfant but ſix verres au lieu de cinq : les ſelles & les urines furent copieuſes : les convulſions diminuerent. Le malade avoit bon appétit, dormoit bien, ſes forces étoient dans un bon état, à quelqu'inquiétude près dans le corps : il ne ſentoit rien des maux de tête qu'il avoit eu au commencement de la maladie.

Le 8, il prit encore ſix verres des mêmes eaux, & toujours le même ſel diſſous dans les deux premiers : il s'enſuivit pareille évacuation abondante d'urine & d'humeurs. Il lui reſtoit cependant des tremblements dans le corps, quoiqu'il marchât, & ſe tînt debout ſans aucune douleur.

Il prit ainſi les eaux de balaruc pendant neuf jours, & ayant évacué beaucoup d'humeurs, il ceſſa l'uſage de ces mêmes eaux.

Il eſt bon d'obſerver ici que ces eaux ne s'or-

donnent gueres pour plus de temps, en moindre quantité cependant pour les jeunes gens, à la doſe d'une pinte & demie; & pour les perſonnes plus fortes, on les preſcrit juſqu'à deux ou trois pintes. Lorſqu'on a ceſſé d'en boire, les évacuations continuent encore pendant quelque temps, au moyen des ſels cachés; de-là, l'irritation des inteſtins, & l'évacuation des humeurs par les ſelles & par les urines.

Le 14 Avril, le malade prit à dîner dans de la ſoupe un ſcrupule de poudre de guttete; il en fit uſage pendant quatre jours de ſuite pour appaiſer ſon tremblement; il prit des lavements pour avoir le ventre libre; il but comme à l'ordinaire de l'infuſion de *gallium*, & obſerva le même régime: on lui permit un peu plus d'exercice. Il fut purgé doucement avec deux onces de manne & un gros de ſel polychreſte. Cette purgation cauſa une évacuation copieuſe de matieres bilieuſes & de bonne nature. Il garda toujours le même régime, continua l'uſage de la poudre de guttete, à la doſe d'un ſcrupule, but du *gallium* juſqu'au 27 Avril qu'il alla aux eaux de Bourbon-l'Archambauld, obſervant pendant la route le même régime qu'il avoit gardé juſqu'alors.

Dans les premiers jours du mois de Mai, après avoir été ſaigné & purgé de nouveau, il fit uſage des eaux de Bourbon, à la maniere ordinaire, ſous la conduite du Médecin des eaux; il partit de Bourbon bien plus tranquille, ſon tremblement diminuoit ſenſiblement. On remit au Printemps prochain, & enſuite à l'Eté, s'il en devoit être beſoin, la parfaite guériſon de ce jeune enfant, par le ſecours des eaux de Bourbon-l'Archambauld. Nous obſerverons ici que

ſa douche ſur la tête eſt dangereuſe, & qu'elle excite un catarrhe ſouvent mortel.

Le malade, après avoir pris les eaux intérieurement & extérieurement pendant le Printemps & l'Eté, ſe porta mieux; on lui donna pluſieurs purgations, & il rendit par bas beaucoup de vers & de matieres vermineuſes; ce qui lui procura un grand ſoulagement.

De retour à Paris le 5 Août, comme il n'étoit pas entiérement rétabli, on ſe détermina à le purger encore. On lui donna le 9 une purgation, & le 13, on lui preſcrivit pour boiſſon du *gallium* infuſé à froid, & douze grains de poudre de guttete dans une cueillerée de ſoupe, à dîner. On obſerva la même choſe pendant tout le mois de Septembre; & ſur-tout on lui preſcrivit un régime très-exact, comme auſſi de ſe purger deux ou trois fois par mois, & de prendre la ſuſdite poudre juſqu'à ce que la diſpoſition ſpaſmodique fut diminuée, & qu'elle ceſſât pendant un temps conſidérable. On ordonna auſſi de le ſaigner par intervalles à cauſe de la pléthôre, & dès qu'elle ſe manifeſteroit. Enfin ce jeune enfant ayant paſſé les mois d'Octobre & de Novembre ſans aucun mouvement ſpaſmodique, retourna au college, & ſe trouva parfaitement guéri.

AUTRE

AUTRE

Sur une attaque de Rhumatiſme.

2. Un homme âgé de quarante-quatre ans ou environ, s'étant levé à ſon ordinaire le 2 Juin 17... ſur les huit heures du matin, fut tout-à-coup attaqué d'une douleur très-aiguë vers les os *ſacrum*, *ileum*, *pubis* & *iſchium*, à la partie intérieure de ce dernier, en ſorte qu'il fut contraint de s'aſſeoir ſur le champ. Cette douleur fut occaſionnée par une toux accompagnée d'un léger crachotement. Elle perſévera avec des élancements violents : il ſembloit au malade qu'un coup d'épée lui avoit ſéparé la partie intérieure de l'os *ſacrum*, autour des nerfs & des ligaments qui entourent l'os *pubis* & ce même os *ſacrum* : & il ne put retenir ſes larmes, tant il ſentoit de mal. Il ſe traîna cependant tout courbé à ſon lit ; auſſi-tôt le friſſon le prit, & dura pendant quelques heures : la fievre dura pendant huit jours, continua ſans aucun relâche, tantôt plus, tantôt moins forte, mais irréguliérement. A deux heures après-midi, la fievre augmenta, & la douleur devint plus vive ; le malade ſouffroit autant que ſi ces parties euſſent été démiſes, quoiqu'il n'eût reçu aucun coup, ni fait aucune chûte. Un habile Chirurgien ayant examiné & tâté toutes les parties, les trouva dans leur état naturel. La nuit, ainſi que la moitié du jour, de vives inquiétudes ou mal-aiſes agiterent le malade : les mêmes ſymptômes augmentoient de temps en temps, & au premier abord ſembloient être un rhumatiſme extraordinaire. On preſcrivit à cet

homme une diete très-exacte, des bouillons à la viande fort légers, & pour boiſſon, beaucoup d'eau de groſeilles; des lavements d'eau de riviere & d'huile; des frictions avec un linge chaud trempé dans de l'eau-de-vie. On employa tour-à-tour ces remedes ſans aucun ſoulagement.

Le lendemain 3 Juin, après avoir pris un lavement, la douleur fut ſi violente que le malade n'y pouvant plus tenir, & hors de lui-même, ſe ſentant comme ouvrir les parties des os *ſacrum* & *pubis*, & ſerrer fortement comme avec une ceinture de fer les os innominés, pouſſa des heurlements affreux.

Le matin, on le ſaigna ſur le champ du bras: la douleur en fut moins vive; mais la fievre n'étoit pas moins forte. Il prit un lavement & mangea fort peu, but abondamment de l'eau de groſeilles: il n'urina cependant pas beaucoup.

Le 4 Juin, on lui fit une copieuſe ſaignée du bras: le ſang étoit toujours de même qualité, c'eſt-à-dire, d'une couleur marbrée, tirant ſur un rouge ardent très-foncé. Sur le midi, le malade toujours couché dans ſon lit, excédé de mal, ne pouvant remuer ſes jambes, avoit des mouvements convulſifs qui ſe faiſoient ſentir partout ſon corps: néanmoins la reſpiration étoit libre, & la tête ſaine. Un lavement qu'il prit lui occaſionna une ſelle, pendant laquelle il lui ſurvint tout-à-coup des nauſées & un vomiſſement; ce qui produiſit une telle foibleſſe & un ſi grand abattement de forces, occaſionné par des douleurs plus aiguës que de coutume autour de l'os innominé, que pendant une heure entiere le malade fut preſque ſans pouls: il avoit cependant la tête libre. Enſuite des ſueurs chaudes &

froides dérangerent tellement l'œconomie animale, qu'à peine apperçut-on une heure après au poignet la pulsation de l'artere.

Le pouls revint enfin, mais ce ne fut qu'à quatre heures après-midi : la fievre perséveroit toujours avec des douleurs vives. Alors cet homme fut saisi d'une mélancolie si noire, qu'impatient, dégoûté de la vie, l'esprit troublé, & comme enveloppé d'un sombre nuage, il ne desiroit que la mort, & n'étoit plus à lui-même. Ce délire & cette mélancolie continuerent pendant quinze heures, & étoient d'autant plus dangereux que la fievre étoit ardente, & les douleurs autour des cuisses fort cruelles : il avoit cependant des intervalles de bon sens.

Le lendemain 5 du même mois, quoique le malade fût très-foible, on le saigna du bras pour la troisieme fois ; on lui donna des lavements, & tout ce dont nous avons parlé ci-dessus. Après lui avoir tiré deux livres & demie de sang, il alla mieux, & il parut des aphtes douloureuses autour du palais, des gencives, de la langue, & dans tout l'intérieur de la bouche qui s'enfla dans toutes ses parties : ces aphtes occasionnerent pendant cinq jours une salivation abondante ; ce qui fit diminuer peu-à-peu les symptômes de jour en jour, & bien espérer du malade. On lui fit toujours observer une diete fort scrupuleuse : on lui donna deux lavements de casse par jour, & il commença à rendre par les selles des matieres bilieuses. Toute fievre cessée, la salivation étant toujours abondante, on lui prescrivit le 11 & le 13 Juin une purgation à prendre en deux fois, lui faisant avaler un bouillon entre les deux prises ; n'oubliant pas de lui ordonner deux lavements de casse par jour, qui lui firent rendre

ſans douleur une grande quantité de bile d'une bonne condition.

Le 15 du même mois, quoiqu'encore foible & chancelant, il vaqua à ſes affaires, & recouvra peu-à-peu ſa ſanté. Il garda toujours un régime exact, & fut long-temps foible : il ne ſe paſſoit point de jour qu'il ne rendît par les ſelles des matieres bilieuſes, premiere ſource du mal.

On ne peut aſſez réfléchir ici, & remarquer comment un ſi grand mal a ſi ſubitement attaqué & renverſé toute la machine ; comment il eſt ſurvenu par tout le corps une ſi grande impuiſſance pour le mouvement, ſans néanmoins que la tête ou la poitrine aient été affectées : car s'il s'étoit fait un dépôt d'humeurs dans l'une ou l'autre de ces parties, l'homme ſeroit mort promptement ; comment au moyen de la ſalivation le mal s'eſt appaiſé de lui-même ; comment enfin, en quinze jours de temps, le malade eſt devenu convaleſcent, ſans qu'il ait reſté aucun veſtige de la maladie, ſi l'on en excepte l'abattement des forces.

Voici, en peu de mots, quelle a été la cauſe de ce mal. Cet homme depuis environ huit mois avoit une douleur de tête violente & continuelle. Le Printemps fut cette année-là fort chaud depuis le mois d'Avril, & le froid ſe faiſoit néanmoins ſentir de temps en temps aſſez vivement. Par conſéquent, bouillonnement dans les humeurs cauſé par le trop de chaleur, & reſſerrement ou conſtriction des vaiſſeaux par le froid ſubit ; ce fut-là la véritable cauſe des élancements, ſur-tout la tranſpiration inſenſible étant arrêtée. C'eſt pourquoi par rapport aux douleurs très-vives de la tête, & à une rougeur extraordinaire & continuelle du viſage depuis plus de

huit mois, ce malade fut ſaigné ſans ſoulagement, mais avec un abattement de forces aſſez conſidérable. Ajoutez à cela qu'il reſſentit beaucoup de chagrin, de ce qu'un ami, qui lui étoit fort cher, étoit tombé dans une maladie mortelle; & comme il rempliſſoit avec ardeur les devoirs de cet ami, la fatigue exceſſive de ſon corps, jointe à l'extrême chaleur de la ſaiſon, & les autres cauſes que nous venons de détailler, augmenterent la diſpoſition naturelle & prochaine qu'il avoit à la maladie dans laquelle il eſt tombé; maladie moins dangereuſe, parce qu'elle avoit établi ſon ſiege dans les cuiſſes, & qui auroit été mortelle, ſi elle ſe fût fixée dans la tête ou dans la poitrine. Car au Printemps de cette année, il regnoit beaucoup d'apoplexies & de pleuréſies, qui attaquoient toutes ſortes de perſonnes ſans diſtinction d'âge, & qui en peu de jours faiſoient périr les malades, à cauſe de l'exceſſive chaleur & du mouvement des humeurs.

AUTRE

Sur une Hémorrhagie de matrice ſurvenue à une fauſſe couche, & qui a duré plus d'un mois.

3. Une femme âgée d'environ vingt ans, d'un eſprit vif & emporté, & qui avoit déjà eu un enfant, fit une fauſſe-couche le premier ou le ſecond mois de ſa groſſeſſe, d'où s'enſuivit une hémorrhagie de matrice pendant ſix ſemaines. Enfin cédant au mal, & devenant tous les jours plus foible, elle ſe plaignit qu'elle dépériſſoit à vue d'œil, à cauſe de la continuité & de l'abondance de ſa perte. On manda le Médecin, qui

la fit saigner deux fois du bras, lui ordonna des lavements de graine de lin & de son; des bouillons avec du cerfeuil, de la bourrache, de la bugloſſe, de la chicorée, du riz, du poulet & du veau; de la ptiſane avec de la racine d'althéa, du chiendent, de la réglisſe & des fleurs de coquelicot; lui interdit le vin, la viande & les ragoûts, & lui preſcrivit de reſter au lit, & la tranquillité de l'eſprit & du corps.

La premiere ſaignée augmenta l'hémorrhagie: le jour ſuivant, on en fit une ſeconde qui la diminua. Alors les vaiſſeaux étant déſemplis, on ordonna la potion ſuivante à prendre par cuillerées:

℞	Confection d'hyacinthe,	℥j
	ſyrop de coquelicot,	℥j
	alun crud,	ʒß
	eau de plantin.	℥vj

L'uſage de ces remedes diminua la perte, au point que toute la potion bue, elle ceſſa tout-à-fait. C'eſt pourquoi on lui donna des aliments un peu plus nourriſſants, lui défendant toujours ſcrupuleuſement le vin, les ragoûts & la viande le ſoir, de peur que le mal aſſoupi ne ſe réveillât. Il faut remarquer que dans des cas ſemblables, le lit & le repos ſont ce qu'il y a de plus convenable; & que l'exercice & les violentes paſſions de l'ame ſont fort pernicieux, & augmentent beaucoup le mal qui devient quelquefois incurable. Ainſi pour ne point cauſer le retour de la maladie, on ne doit point adminiſtrer les purgatifs, même les plus doux, que l'hémorrhagie ne ſoit entiérement éteinte.

La malade ayant obſervé le régime ſuſdit, & cinq ou ſix jours s'étant écoulés depuis la ceſſation de ſa perte, il lui ſurvint des élancements

dans la tête avec une légere fievre qui augmentoit, mais non périodiquement. Cependant au moyen des lavements anodyns, à la caſſe & au miel commun, dans une décoction émolliente, le ventre ſe lâcha, & elle prit enfin pour la premiere fois cette purgation.

℞ ſéné, 3jß
rhubarbe choiſie, } *aa* 3j
régliſſe ;

laiſſez infuſer le tout pendant la nuit ſur des cendres chaudes, & le matin mettez-y,

manne de calabre ; 3j

faites diſſoudre dans la colature,

nitre purifié, 3j
confection hamech ; 3ij

faites, ſuivant l'art, une potion pour une priſe.

La malade la vomit une demi-heure après l'avoir avalée. Cependant le ventre ſe lâcha, & la nuit fut beaucoup plus tranquille. Le lendemain, elle prit un lavement, & fit uſage d'aliments aſſez nourriſſants. Le jour ſuivant, elle prit une ſeconde purgation ſemblable qu'elle vomit une heure après. C'eſt pourquoi, comme elle n'alla par bas que trois ou quatre fois, & encore aſſez légérement, on lui preſcrivit le même jour pour le ſoir un lavement avec trois onces de caſſe en bâtons, & autant de miel commun dans une décoction émolliente : mais elle ne put retenir le lavement. On comprend aiſément pourquoi elle rejetta les deux potions purgatives, quoiqu'elle n'éprouvât ni naufées, ni foibleſſe ou peſanteur d'eſtomac. La cauſe du vomiſſement doit être attribuée au ſéné, ou à la confection hamech, ou à la conſiſtance de la liqueur trop épaiſſe. Il ne faut rien négliger pen-

dant l'action des médicaments. Au contraire, il faut tout observer scrupuleusement ; sur-tout lorsque les malades refusent les remedes, & tout ce qui ne leur est pas agréable au goût, comme faisoit la femme dont il s'agit, qui vivoit en partie à son gré, & qui rebutoit tout ce qui ne lui plaisoit pas, plutôt par entêtement & fantaisie que par toute autre raison prise de la nature des remedes. Le lendemain néanmoins, on lui fit prendre le lavement suivant.

℞ feuilles d'althéa,
de mauve,
de pariétaire,
de bouillon blanc; } *aa* une poignée.

faites bouillir le tout dans q. s. d'eau commune : jettez dans la colature,

diaphenic, ℥ij ß
miel rosat. ℥ij

La malade évacua beaucoup, & ne fut cependant pas soulagée ; elle ne reposa point la nuit, & la fievre augmenta ; mais la perte étoit entiérement guérie. Le jour suivant, elle prit un lavement émollient simple, & on exprima dans ses bouillons du jus de cerfeuil & de chicorée ; ce qu'on avoit négligé de faire, quoique le Médecin l'eût conseillé. On lui fit de l'eau de riz, on lui défendit les aliments nourrissants & le vin. Mais comme elle sentoit des picottements dans la tête, une insomnie, une légere tension du bas-ventre, & un dégoût continuel, elle prit, de l'avis de plusieurs Médecins, des lavements anodyns, des bouillons rafraîchissants, après avoir fait auparavant tout ce qu'il falloit ; & sur-tout elle s'abstint de viande & de vin. Mais rien de tout cela n'appaisant le mal, elle fut saignée du pied, & se trouva sou-

lagée. Trois jours après, on lui fit prendre cette légere purgation.

℞ manne de calabre, } *aa* ℥ij
syrop de violettes, }
cryſtal minéral ; ℥j

faites fondre le tout dans
eau de chicorée ſauvage ; ℥x

faites une potion pour deux priſes.

Le ventre ſe lâcha un peu ; ce qui fit continuer les lavements ; & après un intervalle de trois jours, on la repurgea ainſi :

℞ rhubarbe choiſie, ℥ß
ſéné ; ℥j

faites infuſer le tout pendant la nuit ſur des cendres chaudes ; & le matin, jettez dans l'infuſion,

manne de calabre, } *aa* ℥j
tamarins ; }

faites diſſoudre dans la colature,
ſel végétal, ℥j
syrop de pommes compoſé ; ℥j

faites une potion purgative pour une priſe.

La malade évacua par les ſelles, & fut plus tranquille. Elle prit une nourriture convenable & aſſez nourriſſante, & toujours des lavements. Mais trois ou quatre jours après, elle eut des douleurs de tête, & ne dormoit ni jour, ni nuit : ſon eſtomac étoit fatigué de nauſées, peut-être à cauſe de l'appétit qu'elle avoit pour des aliments d'une mauvaiſe nature, comme nous l'avons remarqué ci-deſſus. C'eſt pourquoi pour faire ceſſer l'inſomnie, les envies de vomir, & les douleurs de tête qui lui prenoient par intervalles, & qui y cauſoient une légere tenſion, on lui fit enfin prendre une ptiſane purgative ;

& cette malade, après un temps considérable ; à la vérité, recouvra une santé parfaite.

AUTRE

Sur de fâcheuses suites d'un Accouchement heureux.

4. Le 8 Février 17... on envoya chercher un Médecin pour examiner l'état d'un femme accouchée depuis quatre jours. Cette femme étoit âgée de trente-trois ans, d'un tempérament assez bon. Son accouchement avoit été assez heureux, & c'étoit le sixieme enfant qu'elle mettoit au monde. Elle fut saisie tout-à-coup d'une fievre très-violente, & étoit prête à tomber dans le délire : les selles & les vuidanges s'arrêterent, le ventre s'enfla. Ces symptômes & autres semblables menaçoient d'une mort prochaine. On la fit sur le champ administrer, & on lui ordonna des fomentations anodynes qui lui furent appliquées chaudement sur le ventre ; des lavements anodyns & émollients avec de l'huile ; une ptisane copieuse avec du chiendent & un peu de nitre, & des demi-bouillons. La malade évacua par les selles & par les urines ; son ventre se désenfla ; les vuidanges reparurent, & elle rendit par bas une grande quantité de bile, dont le séjour avoit été la principale cause des susdits symptômes ; ce qui lui procura un soulagement manifeste. C'est pourquoi on ne la saigna point ; autrement, il eût fallu lui tirer du sang du bras & du pied. On la traita ainsi le neuvieme & le dixieme jour, lui faisant faire une diete exacte. Le onzieme jour, on lui donna à prendre une potion cordiale, & tout paroissoit en sûreté au moyen du même régime, & de l'usage des mêmes remedes. La malade impatiente

de reſter au lit, & ſe ſentant plus de forces, ſe leva pendant une demi-heure, & on lui preſcrivit une ſoupe. Le lendemin, 12 Février, quoiqu'elle eût par intervalles un peu de fievre, elle avoit bon appétit : elle mangea deux ſoupes, & continua l'uſage des mêmes remedes intérieurement & extérieurement. Les ſeuls anodyns lui ſauverent donc la vie. Le 13 du même mois, qui étoit le dixieme jour de ſon accouchement, elle ſe porta mieux ; des matieres noires ſortirent de la matrice, & elle en rendit de bilieuſes par les ſelles, le tout ſans douleurs. Mais elle avoit de temps à autre pendant la nuit des inquiétudes ou mal-aiſes, & ne dormoit pas. On lui preſcrivit toujours les mêmes remedes, & elle prit une nourriture un peu plus forte de jour en jour. Le 14 Février, elle paſſa une nuit plus tranquille ; les ſelles étoient toujours libres : ce qui fit que le lendemain on la purgea avec deux onces d'huile, & autant de manne, qu'elle prit dans un bouillon. Elle rendit pluſieurs petits morceaux de chair, reſtes peut-être de ſon accouchement, & beaucoup de bile & de lait : auſſi la nuit ſuivante fut-elle bien plus tranquille que de coutume. Le 16 Février, la malade ſe porta mieux à tous égards. On lui donna deux lavements anodyns, & le lendemain elle fut encore purgée de la même maniere avec ſuccès, & elle remercia ſon Médecin. Remarquez ici que ce qui reſte quelquefois de l'arriere-faix dans la matrice, après l'accouchement, eſt la cauſe de tant de ſymptômes violents, & le plus ſouvent mortels, à moins qu'il ne ſorte, & que l'on ne remédie à tous ces accidents, plutôt par les anodyns que par les ſaignées, comme il eſt arrivé heureuſement dans le cas que nous venons de rapporter.

AUTRE

Sur une Hémorrhagie de matrice qu'eut une femme enceinte, le neuvieme mois de ſa groſſeſſe.

5. Une femme, au neuvieme mois de ſa groſſeſſe, eut une perte de ſang, accompagnée de douleurs autour des reins, de fievre, de maux de tête. Quelquefois elle tomboit dans une eſpece de délire au temps de l'accès. Tous ces ſymptômes continuoient, & elle étoit ſur le point d'accoucher. On la ſaigna du bras, tant pour diminuer le volume du ſang, que pour appaiſer la perte. On la traita ainſi le premier & le ſecond jour, & on lui donna deux demi-lavements rafraîchiſſants par jour. Le troiſieme jour, mêmes ſymptômes ; autre ſaignée du bras. Car en pareil cas, où tout eſt tendu dans le corps, ſoit par l'irritation des parties, ſoit par une trop grande abondance de ſang, il faut tâcher de remettre tout dans ſon état naturel. S'il n'y avoit point eu d'hémorrhagie, une ſaignée du pied auroit appaiſé plutôt les ſymptômes ; mais peut-être auroit-elle augmenté la perte, & trop affoibli les parties de la matrice ; d'où s'en ſeroit enſuivie l'expulſion du fœtus, & une trop grand foibleſſe de la mere. La malade prit deux fois par jour des demi-lavements ; & pour calmer l'érétiſme des parties internes, on lui preſcrivit la potion ſuivante.

℞	confection d'hyacinthe,	ʒj
	alun,	ʒß
	ſyrop de coins,	ʒj
	eaux cordiales,	ʒvj

Le quatrieme jour, elle ſe porta mieux : les douleurs de reins & l'hémorragie s'appaiſerent ; le délire ne revint plus, & la fievre diminua, quoiqu'elle menaçât de devenir tierce. Ainſi les ſymptômes paroiſſoient calmés. C'eſt pourquoi ce même jour ſeulement elle ne prit que demi-lavements, & fit uſage des bouillons. Les trois jours ſuivants, elle n'eut point de fievre ; & tout étant appaiſé, on attendit que la nature procurât d'elle-même la ſortie du fœtus, & on fit garder à la malade un régime exact.

Il faut remarquer que dans ces circonſtances, on doit diminuer la quantité du ſang, & cela par le moyen des ſaignées répétées juſqu'à trois ou quatre fois, ſuivant la nature & le caractere de la maladie, afin que les parties de la matrice ſe dégagent & ſe débarraſſent de la trop grande quantité de ſang qui s'y précipite. Il faut de plus fortifier ces mêmes parties pour empêcher que le ſang, s'y portant avec trop d'impétuoſité, n'y occaſionne des engorgements plus ou moins fâcheux. C'eſt ce que produiſit la potion preſcrite. Cependant il arrive quelquefois que cette potion cordiale augmente les douleurs de tête, de reins & de matrice : alors on doit réitérer la ſaignée, ſoit pour diminuer le volume du ſang, ou pour le détourner de la matrice où il ſéjourne encore ; & les vaiſſeaux étant ainſi déſemplis, on adminiſtre ſûrement les remedes corroboratifs. Mais il ne faut jamais précipiter l'uſage des aſtreingents, de peur que le ſang amaſſé dans les parties de la matrice ne cauſe une inflammation ; ce qui arrive lorſque les vaiſſeaux n'ont pas été aſſez dégorgés. Ainſi l'on doit toujours les déſemplir par les moyens dont nous venons de parler, pourvu que rien ne s'y oppoſe, & que

la reſpiration n'en ſoit pas offenſée. Par cette méthode, on guérit tous les jours des pertes de ſang.

AUTRE

Sur deux Faits rares, par M. L. d. m. p.

Mme. O... après avoir eu pendant l'eſpace de trois ans pluſieurs attaques de vapeurs apoplectiques & convulſives, dont elle s'étoit tirée par les remedes appropriés à cet état, fut frappée d'une véritable attaque d'apoplexie le 16 Septembre 17... dont elle mourut le 22 du même mois, à cinq heures du ſoir, nonobſtant tous les remedes convenables qui lui avoient réuſſi dans les précédentes attaques. Elle fut ouverte le lendemain. La dure-mere étoit d'une couleur très-livide vers le ſinus poſtérieur; la pie-mere, à peu près de la même couleur, étoit ſi gorgée de ſang qu'elle paroiſſoit auſſi denſe & auſſi épaiſſe que la dure-mere; les ſillons de la ſubſtance du cerveau étoient gonflés de ſéroſités, & les ventricules remplis d'une ſéroſité ſanguinolente. Ce qui parut extraordinaire, & dont je ne ſçache point qu'il ait été fait mention dans les auteurs, ce fut deux éminences de la partie calleuſe du cerveau, des deux côtés de la faulx, vers ſa partie moyenne; on les ouvrit, & on trouva dans chacune une lame oſſeuſe, de l'épaiſſeur d'une ligne, de huit à dix lignes de largeur, & du double de longueur. Chacune de ces lames oſſeuſes étoit dentelée, & aſſez ſemblable à un morceau d'éventail d'ivoire rompu.

Il n'y eut rien de particulier dans toute l'habitude du corps, ſinon une quantité de graiſſe

plus considérable qu'on n'a coutume d'en trouver ; le volume du foie augmenté, & une dureté & une épaisseur skirreuse du corps de la matrice.

2. Au commencement de l'année 17... je fis faire par M. G..., Chirurgien, une ponction à une femme âgée de plus de quarante-cinq ans, à l'occasion des plus considérables ascites que j'aie vues de ma vie. On lui tira au moins seize pintes d'une matiere blanche comme du lait, que nous prîmes d'abord pour du pus ; mais cette liqueur n'avoit aucune mauvaise odeur. La malade n'eut aucune foiblesse, ni pendant l'opération, ni après. Elle nous dit que cette enflure avoit commencé un an avant par un dégoût affreux, & que, malgré cette hydropisie, elle étoit devenue grosse. Pendant tout le temps de sa grossesse, elle n'avoit pu vivre que de lait : son enflure avoit toujours augmenté ; elle sentoit cependant son enfant remuer, & avoit accouché à terme d'une fille qui se portoit très-bien, & a vécu.

Toutes ces circonstances jointes à la blancheur de la matiere, qui s'étoit caillée le lendemain, & avoit l'odeur de lait de beurre, nous firent juger que cette matiere n'étoit autre chose que son lait qui ne s'étoit point porté aux mammelles, & qui n'avoit point suivi non plus la route des vuidanges, mais s'étoit épanché dans la capacité de l'abdomen, & avoit converti tout son chyle en une liqueur semblable.

Des toniques joints aux apéritifs furent ensuite mis en usage, & la malade guérit parfaitement Je l'ai vue plus d'un an après, ne se sentant ni se plaignant d'aucun mal, & jouissant d'une parfaite santé.

CONSULTATION

Pour une perſonne attaquée d'une foibleſſe & d'une douleur d'eſtomac, jointe à une intempérie d'entrailles.

III. La perſonne pour laquelle on conſulte, a commencé, il y a quatre ans, à s'affoiblir par des veilles & des études exceſſives : ſon eſtomac en devint fort foible, l'appétit ſe perdit ; il lui ſurvint un grand dégoût qui fut ſuivi d'un mal de ventre peu violent, mais continuel : le malade négligea alors de faire des remedes ; dans la ſuite, ce mal ſe faiſoit quelquefois ſentir moins, d'autre fois il augmentoit ; depuis ce temps, la foibleſſe d'eſtomac a toujours continué, & a été quelquefois très-conſidérable. La douleur de ventre a été preſque continuelle depuis quatre ans, & ſouvent les forces étoient preſque épuiſées. De plus, il y a habituellement une conſtipation qui appeſantit le corps, & affoiblit la tête du malade, qui a ſouffert de grands maux dans le dos, quoiqu'il ait toujours bien dormi ; ce qui l'a ſoutenu. Maintenant, il ſe ſent une aigreur dans l'eſtomac qui lui donne un grand appétit ; il a de grandes douleurs dans les hypochondres ; ſa douleur de ventre eſt ſouvent très-forte, plus encore qu'elle n'a été ci-devant. Sa voix eſt preſque éteinte ; & s'il ſe force à parler, il eſt auſſi-tôt épuiſé. Après ſon dîner, ſon eſtomac lui renvoie tout ce qu'il a pris, au point que s'il crachoit tout ce qui lui revient, il n'y reſteroit rien. Cela lui dure pendant deux heures, même après

les

les repas les plus sobres ; & ces rapports sont si fréquents, qu'il ne peut lire, ni écrire, tant ils le tourmentent. Dans le commencement, ces rapports ont le dégoût des aliments qu'il a pris ; mais peu à peu, ils s'échauffent au point de lui ronger l'œsophage, & de lui enflammer la gorge. Il est aussi tourmenté de vents, ce qui augmente principalement son mal de ventre ; & lorsqu'avec cela il est constipé, tous ses maux deviennent plus considérables, & il étouffe comme un *asthmatique*.

La cause de tous les maux que souffre M. vient de la foiblesse de son estomac, & de l'intempérie de ses entrailles qu'il a beaucoup échauffées. Pour ce qui est de la foiblesse d'estomac, elle se fait si bien sentir que personne n'en peut douter. La force & la foiblesse d'une partie se mesurent par son action ; il est aisé de décider par-là de l'état de l'estomac. Quant à l'intempérie des entrailles, elle n'est pas moins visible par les causes qui l'ont produite, & par ses effets, qui sont des moyens sûrs pour la connoître : tant de veilles excessives, accompagnées encore d'un grand travail, échauffent les entrailles, comme on le voit à l'urine, qui change ordinairement de couleur, quand on a été seulement deux nuits sans dormir : la grande constipation ne vient que delà ; car lorsque les entrailles sont échauffées, elles attirent toute l'humidité, les excréments trop desséchés ne coulent point aisément, & conséquemment séjournent plus long-temps dans le bas-ventre : d'ailleurs, quand le foie a trop de chaleur, l'estomac ordinairement n'en a pas assez, & se trouve plus dégarni d'esprits. J'attribue aussi la douleur continuelle du ventre à l'acrimonie des humeurs ;

car pour les douleurs extraordinaires que le malade y reſſent, elles viennent des vents que produit le peu de chaleur de l'eſtomac. Ce grand abattement, & la foibleſſe dont il ſe plaint ne viennent pas ſeulement de ce déréglement que j'ai marqué, mais auſſi de l'abondance des humeurs d'une mauvaiſe condition, qui ſont produites par la diſpoſition de l'eſtomac & des entrailles, & par le reſſerrement habituel du ventre; il ne faut donc point s'étonner ſi la nature en eſt, pour ainſi dire, accablée, puiſqu'il s'amaſſe beaucoup de ces mauvaiſes humeurs, qui augmentent encore l'intempérie des entrailles & la foibleſſe de l'eſtomac.

La premiere choſe qu'il faut faire pour remédier à une diſpoſition ſi fâcheuſe, eſt de ſe tenir le ventre libre, de fortifier l'eſtomac: & ce qui eſt avantageux c'eſt qu'en faiſant l'un, on fera l'autre en même temps: car en prenant à l'entrée du ſouper une pilule d'aloès préparé avec le ſuc de houblon de chicorée ſauvage & de millefeuille, à la doſe de vj ou x grains, il fera tous les matins une ou deux ſelles: ſi une pilule ne ſuffiſoit pas, il en faudroit prendre deux ou même trois. Je ſçais des perſonnes qui en prennent habituellement, & s'en trouvent très-bien. Il ne faut point craindre que cela échauffe trop, ſur-tout étant mêlé avec du potage, & les autres aliments du ſouper: au lieu de pilules, on pourra ſe ſervir de xv grains de rhubarbe en poudre, qui en s'uniſſant aux aliments, fortifiera l'eſtomac, & procurera quelques ſelles: on en augmentera ou diminuera la doſe ſuivant l'effet. A la fin du dîner, il prendra un peu d'anis; & au ſouper, gros comme une feve de conſerve d'abſynthe. Tous les matins, il fera

uſage de quelques cueillerées de vin d'abſynthe; ou d'un verre d'eau de rhubarbe & de vin rouge à parties égales, ou d'eau de rhubarbe ſeule ſuivant l'effet. A l'entrée de ſon dîner, le malade prendra un peu de marmelade de coin ou de cotignac & pour deſſert une rôtie au vin & au ſucre. Lorſque par ces remedes l'eſtomac aura été un peu remis, il faudra commencer à purger. Je n'approuve point le vomitif, qui ſeroit nuiſible dans l'état actuel, auſſi-bien que de manger beaucoup à préſent: il faut d'abord manger un peu moins, & après le dîner ſe tenir en repos, même dormir.

Pour revenir à la purgation, le meilleur remede pour purger les humeurs atrabilaires, eſt, quoi qu'en diſent certains Médecins, la caſſe mondée, dont on diſſoudra une once dans deux petits verres d'une infuſion de deux gros de ſéné faite ſur des cendres chaudes dans une ptiſane de réglisſe; on diſſoudra auſſi une once de ſyrop de pommes compoſé, & une demi-once de ſyrop de chicorée compoſé de rhubarbe. On ajoutera ou diminuera du ſéné, ſelon que le ventre ſera plus ou moins facile à émouvoir. La caſſe convient ici, parce qu'elle corrige les humeurs atrabilaires, & les tempere en les purgeant. La ſeule choſe qui pourroit être à craindre, ſeroit qu'elle ne s'accommodât pas avec l'eſtomac du malade; mais il eſt aiſé d'y remédier en ajoutant une demi-once de ſyrop de chicorée; de plus il faudra boire après chaque verre une once & demie de vin d'Eſpagne. Si, malgré cela, l'eſtomac ne s'en accommodoit pas, alors il faudroit infuſer le ſéné dans de l'eau de noix, ou dans une décoction d'anis, & mêler la caſſe avec le catholicon double.

Le malade ſera purgé ainſi deux fois la ſemaine ou pour le moins une, auſſi long-temps qu'il ſera beſoin pour épuiſer l'amas d'humeurs indigeſtes & de mauvaiſe nature, qui ſe trouvent produites par les mauvaiſes digeſtions, qu'il fait depuis long-temps. Malgré les purgations, il continuera l'uſage des pilules ou de la rhubarbe. Après qu'il aura été ſuffiſamment purgé, les eaux de Spa peuvent convenir. En un mot, il ne faut rien que de tempéré, & il faut proportionner tout au froid de l'eſtomac, & à la chaleur des entrailles. Quant à la longueur du temps que durera la maladie, c'eſt une queſtion bien inutile & aſſez difficile à réſoudre: c'eſt d'après l'effet plus ou moins prompt des remedes qu'il ſeroit poſſible de décider. Je crois ſeulement que le malade guérira, ou au moins recevra un grand ſoulagemeut par ce qui lui eſt preſcrit.

Il ne faut pas oublier que les purgations doivent être précédées d'une ou pluſieurs ſaignées, ſuivant la qualité du ſang.

Si les grandes chaleurs venoient trop tôt, & que le malade eût beſoin d'être encore purgé, il faudroit qu'il prît ſa purgation dans le demi-bain, auquel on ajouteroit un peu de lait de vache, pour le rendre plus rafraîchiſſant: il obſerveroit ſeulement de n'y laiſſer tremper que le bas du ventre, & non l'eſtomac.

Si l'eſtomac ne ſe remet pas, & que la digeſtion ſoit toujours imparfaite, on ajouteroit aux pilules ſuſdites un peu de ſuc d'abſynthe, & un peu de myrrhe. Car rien au monde n'eſt plus néceſſaire au malade que de lui fortifier l'eſtomac & lui tenir le ventre libre; puiſque d'une mauvaiſe digeſtion il ſe fait de mauvais

ſucs ſecondaires ; d'ailleurs ſi le ventre n'eſt pas libre, il ſe fera un plus grand amas de matieres impures, ce qui cauſeroit une peſanteur à la tête, par tout le corps ; c'eſt à ces deux choſes que remedient les pilules propoſées.

Le malade ſe plaint, outre cela, d'un crachement continuel, qui l'incommode beaucoup ; cela vient aſſurément du vice de la premiere coction : c'eſt à quoi le vin d'abſynthe & la rôtie au vin apporteront remede ; c'eſt auſſi pour cela qu'on a conſeillé de dormir après le repas, 1°. parce que dans le ſommeil la chaleur ſe concentre, 2°. parce que le ſommeil arrête ces mouvements d'humeurs.

Délibéré à.... J. H. d. m. p.

AUTRE

Pour un Aſthme.

2°. La maladie dont il eſt queſtion dans le mémoire qui nous a été envoyé, eſt un aſthme : elle en a tous les caracteres. Cette maladie eſt fort difficile à guérir, ſur-tout lorſqu'elle eſt invétérée. Pour la traiter méthodiquement, il faut diſtinguer le temps des paroxyſmes d'avec le temps où le malade n'a point d'accès, & ſuivre le même ordre dans le traitement, qui doit conſéquemment être différent à raiſon des temps.

Dans le paroxyſme je crois que rien ne peut faire plus de bien que la ſaignée, ſur-tout s'il y a long-temps que le malade n'y a eu recours. Il faut la faire de trois palettes ; mais ſi les forces ſont petites, ou ſi le paroxyſme durant long-temps,

on ſe trouvoit obligé de faire pluſieurs ſaignées ; il vaudroit mieux dans ce cas-là n'en tirer qu'une palette à la fois, puis refermer la plaie, & deux ou trois heures après, ſelon que le mal preſſeroit, rouvrir la veine, & en tirer une ſeconde palette, & quelque temps encore après, s'il y a néceſſité, tirer la troiſieme : de cette maniere on ménage les forces, & on ne laiſſe pas que de ſoulager le malade.

On ne doit pas non plus oublier les lavements avec le ſon, la graine de lin, & le miel pour rafraîchir l'ardeur des entrailles, & tenir le ventre libre : mais ſi la chaleur dans le ventre n'exiſtoit point, il faudroit y ajouter deux gros de coloquinte pour procurer une grande évacuation.

Pendant ce temps il faut ne vivre que de bouillons, dans leſquels on pourroit ajouter quelques jaunes d'œuf, ſi les forces ſont trop abbatues. Il faut boire beaucoup de ptiſane d'*Enula campana*, & y ajouter du ſyrop de capilaire & d'hyſſope. Car il ne faut pas ſe tromper ſur les ſéroſités que rendent les aſthmatiques : ce ne ſont point elles ſeules qui en occaſionnent les accès ; il y a outre cela une matiere viſqueuſe & épaiſſe ; c'eſt pour cela que *Riviere* conſeilloit de faire prendre dans le temps de l'accès une cueillerée d'eau de canelle, & d'oxymel ſcyllitique : ce qui faiſoit rendre beaucoup de pituite épaiſſe, & ſoulageoit les malades ; nous en conſeillons auſſi l'uſage. Il mettoit deux parties d'eau de canelle & une d'oxymel ſcyllitique. Les liniments avec l'huile de camomille, de lys, &c. ne feront rien ; il en eſt de même des ventouſes, qui cauſent plus de douleur que de ſoulagement ; quant aux

ſudorifiques, ils ſont dangereux, & en diſſipant l'humeur la plus tenue, ils augmenteroient la viſcoſité de celle qui reſteroit ; c'eſt pourquoi nous n'approuvons aucun de ces trois remedes propoſés.

Lorſque l'accès eſt paſſé, rien n'eſt ſi utile, que de ſe tenir le ventre libre ; la propre expérience du malade l'en doit convaincre. C'eſt pour cela qu'il prendra un peu de caſſe mondée, ou de rhubarbe tous les jours avant le dîner. Lorſqu'il ſera queſtion de purger, ſi le malade eſt fort échauffé, ou ſi le temps eſt chaud, il faudra le faire avec une once de caſſe mondée & une once de ſyrop de fleurs de pêchers, ou de roſes pâles, dans un verre de petit-lait, & boire par-deſſus quelques verres de petit-lait. Dans d'autres temps il pourra ſe purger avec trois gros de ſéné, un gros de ſel polychreſte, & une once du ſyrop ſuſdit, obſervant ſeulement d'y ajouter l'hiver cinq ou ſix grains de trochiſques alhandal, pour procurer une évacuation abondante, & compenſer par-là la diminution de la tranſpiration lorſqu'il fait froid. On pourroit encore à la place de ces purgations faire prendre toutes les ſemaines un bouillon fait avec une bonne volaille, dans lequel on jetteroit, lorſqu'il ſeroit encore chaud, une infuſion de trois gros de ſéné & un demi-gros de crême de tartre. Comme il faudroit en prendre moins ſouvent dans l'été & dans l'hiver, le malade en feroit uſage deux fois par ſemaine au printemps & à l'automne, & auroit ſoin de ſe faire ſaigner dans ces deux ſaiſons, ſans jamais diſcontinuer l'uſage de la caſſe ou de la rhubarbe, avant de dîner. Il eſt vrai qu'il eſt déſagréable de faire toujours des

drogues : mais contre des maux qu'il eſt impoſſible de guérir radicalement, *perpetuo etiam auxilio opus eſt.* Le petit-lait le matin en été dans les plus grandes chaleurs, & les demi-bains conviendront auſſi-bien que le lait d'âneſſe au printemps ; en un mot, il faut que le malade tempere & adouciſſe ſes humeurs par tous les moyens poſſibles, qu'il tâche d'évacuer ces humeurs viſqueuſes, cauſe principale de l'aſthme, & enfin qu'il éloigne la pléthôre, qui ſeule en peut déterminer des accès.

Délibéré à. .. J. H. d. m. p.

Na. *On n'a point parlé cette fois-ci de l'enfant né avec un vice de conformation à ce qu'il ne lui eſt rien arrivé de nouveau. On ne le perd pas de vue, & auſſi-tôt qu'il y aura à ce ſujet quelque choſe de digne de la curioſité du Public, il en ſera informé.*

ARTICLE II,

Contenant quelques Observations sur la Chirurgie.

OBSERVATION

Sur une plaie de l'abdomen.

I. Un Grenadier du Régiment des Cantabres, âgé d'environ vingt-cinq ans, reçut dans un combat singulier, un coup de sabre qui pénétroit dans la capacité de l'abdomen précisément à la région lombaire droite : il tomba sur le coup, & ne put être promptement secouru ; il resta une heure entiere étendu sans connoissance. Le Chirurgien le plus voisin fut appellé à son secours, cet homme peu habile dans son art, après avoir légérement examiné la plaie, la jugea mortelle, dit qu'on employeroit inutilement des remedes, & qu'il falloit faire confesser le malade dans le peu d'instants qu'il avoit à vivre. Il crut pour la forme devoir arrêter l'hémorrhagie, qui n'étoit pas considérable ; il bourra, tampona la plaie avec de la charpie brute, appliqua l'appareil suivant la méthode ordinaire, fit une saignée & se retira avec la certitude de trouver le blessé mort le lendemain.

Il faut observer, que quoique la blessure eût environ un pouce d'étendue, aucune des parties des intestins, ni de l'épiploon n'étoit sortie : la raison vient sans doute de la différence des

intestins *cæcum* & *colon*, qui occupent cette région d'avec les grêles : on sçait que les premiers plus gros & plus remplis de matieres, échappent moins facilement que ces derniers.

Le lendemain, M. L. qui joint au jugement l'expérience & exerce depuis long-temps avec succès l'art de la Chirurgie, fut prié de voir le blessé. Il leva l'appareil, après avoir examiné attentivement la nature de la plaie, il s'apperçut qu'elle traversoit de la parois antérieure à la parois postérieure dans l'étendue du muscle carré attenant la premiere & la seconde apophise transverse des vertebres des lombes. Cette découverte lui fit croire qu'il y avoit léfion dans quelque viscere, vu la direction de la plaie & la gravité des accidents ; car le malade étoit agité d'une fievre violente, il avoit des convulsions & le délire, quoiqu'il entendît bien par intervalles ce qu'on lui disoit, & il respiroit avec beaucoup de difficulté.

La plaie postérieure qui avoit échappé à l'examen de celui qui avoit mis le premier appareil, étoit boursoufflée au point qu'elle s'opposoit entiérement à l'issue des liqueurs épanchées. M. L. la dilata, & fit sortir par cette opération quantité de caillots de sang qui nageoient dans de la sérosité. Après que ces liqueurs furent écoulées, & la plaie bien dégorgée, il introduisit dans son intérieur une petite bandelette de linge, trempée dans une liqueur vulnéraire, pour entretenir l'ouverture, afin que les liqueurs épanchées s'évacuassent facilement ; ensuite il pansa les plaies avec un léger plumaceau garni d'un simple digestif, une compresse carrée par-dessus, & le bandage du corps ; il appliqua des fomentations émol-

lientes ſur toute l'étendue du ventre, pour relâcher les parties tendues. Après cette manœuvre, il ſaigna le malade, afin de calmer la violence de la fievre, & prévenir l'inflammation dont on étoit menacé : il lui preſcrivit une diete très-ſévere, & détruiſit par l'eſpoir de guérir l'inquiétude mortelle où le premier Chirurgien l'avoit jetté ; inquiétude ſi nuiſible à l'effet des remedes.

Le troiſieme jour, M. L. trouva le malade fort agité & oppreſſé comme la premiere fois : ſon pouls étoit concentré, & les extrémités froides : il avoit été tourmenté pendant la nuit par des nauſées & des vomiſſements, ſymptômes ordinaires de quelque épanchement. En effet, la plaie poſtérieure rendit des matieres ſanieuſes & ſanguinolentes, d'un très-mauvais caractere. M. L. fit des injections avec une liqueur vulnéraire & déterſive par l'ouverture antérieure ; elles ſortoient par la poſtérieure, chargées & colorées de ces matieres dont je viens de parler. La pente naturelle & la ſituation du malade favoriſant beaucoup l'écoulement des liqueurs épanchées par l'ouverture poſtérieure, & d'ailleurs comme il ne ſortoit rien de la premiere, il crut devoir en procurer la réunion & la traiter comme une plaie ſimple ; il ne jugea pas à propos de pratiquer l'opération de la gaſtroraphie, eu égard à la douleur, & à la tenſion des levres de la plaie. Car la ſuture auroit pu cauſer des irritations, des inflammations & d'autres accidents fâcheux, comme il arrive très-ſouvent. Il ſe borna ſimplement à rapprocher les levres de la plaie auxquelles la ſuppuration commençoit à s'établir : il les aſſujettit avec des compreſſes graduées, un petit

plumaceau garni de baume du Pérou, un bandage convenable, & par la ſituation du malade, moyens les plus efficaces pour procurer la réunion des plaies. Après avoir rempli cette indication, M. L. tourna toute ſon attention à la plaie poſtérieure de laquelle il ſortoit des matieres en moins grande quantité, & d'une qualité plus louable.

Cependant le quatrieme jour la fievre continuoit, le malade ſe plaignoit d'une douleur inſupportable, qui ſe faiſoit ſentir à l'hypochondre droit, & vers la ligne blanche; il fut ſaigné de nouveau pour diminuer la fievre, prévenir l'inflammation & les accidents. Les injections furent continuées, ainſi que ces fomentations, & on ſe ſervit du même médicament dans le panſement. Tous les ſignes qui avoient paru juſqu'alors étoient ſi équivoques, qu'ils n'avoient donné aucun éclairciſſement ſur la nature de la plaie, ni déterminé la léſion d'aucun viſcere en particulier; quoique, à en juger par l'inſpection des matieres, on ne dût pas ſoupçonner qu'il y eût aucune partie eſſentielle qui fût intéreſſée: les accidents d'ailleurs étoient ſi graves qu'ils en impoſoient, & rendoient le pronoſtic douteux.

Le cinquieme jour la fievre & les autres ſymptômes ſubſiſtoient toujours les mêmes ſans aucune diminution, malgré le régime, les ſaignées copieuſes, les injections, les fomentations, & d'autres moyens qu'on met en uſage. Ce ne fut que vers le ſixieme jour qu'on s'apperçut de la diminution des accidents; les convulſions ceſſerent, la reſpiration devint plus libre, le malade qui étoit dans une eſpece de léthargie eut un peu plus de connoiſſance; la douleur

de l'hypochondre ſe diſſipa ; mais il y avoit toujours tenſion au ventre : on lui fit une autre ſaignée, proportionnée à ſes forces, pour diminuer le gonflement, & l'inflammation qui occupoit les levres de la plaie. Celles de la plaie antérieure s'étoient réunies parfaitement ; on la panſoit avec un plumaceau trempé dans du vin chaud. Tous ces changements firent concevoir quelque eſpérance ; la plaie poſtérieure étoit entretenue par cette bandelette de linge, dont j'ai parlé, & qui eſt regardée par certains particiens comme inutile, tant que les liqueurs épanchées s'écoulent par la plaie : je puis dire qu'elle ne nuiſoit pas dans cette occaſion, quoique les liqueurs coulaſſent continuellement, d'autant plus que les levres de la plaie étoient gonflées de façon qu'elles bouchoient, pour ainſi dire, l'ouverture.

Le ſeptieme jour le bleſſé fut tranquille, la fievre diminua conſidérablement, les douleurs n'étoient plus ſi aiguës : à la vérité, il couloit toujours des matieres ſanieuſes & ichoreuſes, mais en moins grande quantité ; les injections ſe continuoient avec ſuccès, elles entraînoient au dehors des matieres d'un très-mauvais caractere ; les fomentations en ramolliſſant, & détendant les parties appaiſoient inſenſiblement la douleur, qui s'étendoit dans toute la circonférence du ventre. Le bleſſé fut panſé toujours avec la bandelette trempée dans la même liqueur, & le même onguent qui entretenoit au mieux la ſuppuration.

Le huitieme jour le malade étoit dans un meilleur état, & inſenſiblement la fievre & les autres accidents devenoient moins violents : la plaie rendit très-peu de matieres, & d'une

qualité plus louable : on ſupprima la bandelette, voyant que les matieres ceſſoient de couler, & que la plaie tendoit à la réunion : on avoit injecté à chaque panſement, & les injections ſortoient alors fort claires, ce qui annonçoit l'épanchement évacué, & la guériſon prochaine.

Le neuvieme jour, les matieres qui ſortoient par la plaie n'étoient qu'une ſéroſité claire, qui ſembloit provenir de quelque vaiſſeau lymphatique artériel répandu ſur le méſentere. M. L. prit cet écoulement pour une effuſion de lymphe, ainſi que *Ruyſch* l'a obſervé. Pour remédier à cet écoulement, il injecta une liqueur aſtringente, qui le fit ceſſer au bout de trois jours, & la plaie ſe ferma immédiatement après.

On doit conclure de cette obſervation, qu'il n'y avoit aucune partie d'intéreſſée, comme le rein, la capſule atrabilaire, le commencement de l'uretere, une portion de l'inteſtin *cæcum* & *colon*, qui occupent cette région. A l'égard de ces derniers, il eſt conſtant que s'ils avoient été ouverts, il ſeroit ſorti par la plaie ou des matieres chyleuſes, ou des matieres fécales. Ainſi il eſt à préſumer que l'inſtrument a traverſé le corps ſans intéreſſer les inteſtins ; mais ſeulement le méſentere. La bleſſure de cette partie étoit ſuffiſante pour occaſionner les convulſions, le délire & les autres accidents qui ont paru, par la ſympathie du plexus méſenterique avec ceux des différents organes propres aux fonctions vitales & animales : d'ailleurs on ſçait que les plaies du méſentere ſont très-dangereuſes, & quelquefois mortelles.

Il paroîtra extraordinaire à de certaines per-

ſonnes qu'un ſabre traverſe le ventre de la partie antérieure à la poſtérieure, ſans ouvrir quelque inteſtin : l'on ſera moins étonné, ſi l'on fait attention que les inteſtins ſont des parties flottantes dans la capacité de l'abdomen, & que n'ayant pas de point fixe, ils cedent facilement à l'impulſion des corps étrangers. Il faut ajouter que ces mêmes inteſtins préſentent des ſurfaces liſſes, par l'humeur onctueuſe qui les lubrifie, & les rend plus gliſſants.

On ne doit pas confondre cette plaie avec celles qui traverſent juſqu'à la partie oppoſée, ſans pénétrer dans la capacité de l'abdomen, parce que dans ce dernier cas les coups gliſſent entre les téguments communs & les téguments particuliers ; mais les circonſtances ſont ici différentes, comme on a déjà jugé par le détail qu'on vient de lire : au reſte, cet accident n'eſt pas ſans exemple ; il y a des obſervations qui prouvent qu'il eſt arrivé des cas ſemblables qui ſe ſont terminés heureuſement. Enfin l'âge, & la bonne conſtitution du ſujet & les attentions particulieres de M. L. n'ont pas peu contribué à la guériſon de cette plaie : elle a été parfaitement conſolidée dans l'eſpace de trois ſemaines, contre l'eſpérance de tous ceux qui l'ont vue : le malade jouit d'une ſanté parfaite.

Telle eſt l'obſervation dont j'ai cru devoir faire part au Public, puiſſe-t-elle ſervir au progrès de notre art, & au bien de l'humanité* !

* *Cette piece a été communiquée par M. Mallet, Chirurgien, qui a travaillé à la cure de cette plaie, ſous la direction du Chirurgien qu'il déſigne par la lettre L.*

MEMOIRE

Sur un Accouchement dans lequel l'enfant a été trouvé dans la capacité du bas-ventre, par M. Thibault, de l'Académie de Rouen.

II. Le trois de Novembre 1753, à minuit, une femme de cette ville parvenue au terme d'accouchement, en reſſentit les douleurs qui furent très-violentes, & preſque continuelles. Les enveloppes de l'enfant s'ouvrirent d'elles-mêmes, & la tête ſe préſenta dans la ſituation la plus heureuſe, au point même qu'elle occupoit l'entrée de l'arcade des os pubis : ce qui donna lieu à la Sage-femme d'eſpérer que l'accouchement ne tarderoit point à s'achever. Ses eſpérances furent vaines : les douleurs ne furent pas moins violentes pendant deux heures, & la tête de l'enfant ne fit pas plus de progrès pour ſa ſortie.

La malade aſſura que de huit enfants qu'elle avoit eus, jamais aucun ne lui avoit cauſé des douleurs ſi piquantes : elle dit auſſi qu'elle ſentoit dans ce moment un autre genre de douleur qu'elle ne pouvoit définir. Elle diſtinguoit bien cependant quelque choſe qui l'oppreſſoit vivement, & qui lui ôtoit la reſpiration, & que ſa principale douleur étoit ſous l'ombilic.

Elle avoit des nauſées & des vomiſſements accompagnés de foibleſſe. Enfin ce qui lui faiſoit perdre tout eſpoir, c'eſt qu'elle s'appercevoit par ſa propre expérience, que les douleurs

leurs qu'elle reſſentoit n'étoient pas celles qui accompagnent pour l'ordinaire l'enfantement.

Elle fit appeller ſon Chirurgien pour la ſaigner. La ſaignée fut médiocre, vu l'état de foibleſſe dans lequel elle ſe trouvoit ; ce fut ſur les cinq heures & demie du même matin qu'on prit le parti de me faire appeller. M'étant par moi-même mis au fait de tout, je remarquai que l'enfant étoit dans une très-bonne poſture : ce qui me fit dire à la malade que ſon accouchement étoit l'ouvrage ordinaire de la nature, & qu'il falloit attendre ſes reſſources. J'avois pourtant remarqué que le pouls étoit petit & fréquent, & les extrêmités un peu froides.

J'appris du Chirurgien qui ne l'avoit pas abandonnée, que pendant toute ſa groſſeſſe, elle n'avoit pas mangé trois livres de pain, & que le peu de nourriture qu'elle avoit pu prendre, lui avoit toujours cauſé une eſpece de ſuffocation. J'en fus ſurpris, vu l'état d'embonpoint où je la trouvois, & la vaſte étendue de ſon ventre : il ajouta que pendant ſa groſſeſſe il l'avoit ſaignée trois fois, ſans avoir pu diminuer ſon oppreſſion.

J'augurai de ſon récit que je ne devois attribuer la foibleſſe de ſon pouls qu'aux vomiſſements qu'elle avoit eus pendant ſon travail. J'attribuois auſſi le froid que je lui avois remarqué à ce qu'elle étoit ſur une ſimple paillaſſe étendue ſur un plancher de plâtre d'une chambre très-vaſte.

Mes raiſons ne la tranquilliſerent pas ; elle perſiſta à dire qu'elle étoit très-mal, & qu'elle ſentoit approcher ſa fin.

J'eſſayai de la raſſurer. Je lui fis prendre une

ſituation plus favorable, tant pour la réchauffer, que pour lui procurer une plus prompte délivrance.

Elle y reſta environ un demi-heure, pendant laquelle je m'apperçus que ſes forces diminuoient ſenſiblement : je lui fis promptement avaler de l'eau ſucrée coëffée d'autant de vin ; & comme elle s'affoibliſſoit davantage, je la fis porter dans ſon lit : je lui donnai de l'eau thériacale qui n'eut pas plus de ſuccès, & un quart-d'heure après je la vis expirer, à mon grand étonnement.

Je voyois périr en moins de trois quarts d'heure une femme à laquelle je m'étois cru obligé d'inſpirer de la confiance, & je le faiſois avec d'autant plus de fermeté, que je ne découvrois en elle aucuns ſignes abſolument fâcheux.

Un accident ſi ſubit & ſi imprévu me fit porter toutes mes vues à procurer le baptême à l'enfant. Je me hâtai en conſéquence de faire l'opération Céſarienne.

Mais quelle fut une ſeconde fois ma ſurpriſe, lorſqu'après avoir ouvert les téguments, je vis le derriere d'un enfant ſe préſenter à nud, ſans que j'euſſe ouvert *l'uterus*. Il étoit étendu de toute ſa longueur, un peu obliquement, tout le corps du côté droit, & la tête toujours dans la même poſition où je l'avois remarquée pendant le travail de la mere ; c'eſt-à-dire, que ſa tête étoit reſtée comme enclavée dans le vagin, directement ſous l'arcade des os pubis. Tout le reſte de ſon corps porté ſur les inteſtins de cette mere nageoit dans un bain de ſang très-liquéfié ; il avoit ſous lui ſon arriere-faix qui étoit très-ample & garni d'un cordon très-long.

Cet enfant étoit sans vie, très-gros & pesoit plus de vingt livres. Je remarquai à sa tête la même impression qu'ont ordinairement les enfants, lorsqu'ils se trouvent pressés par l'arcade des os pubis: son scrotum étoit livide & tuméfié.

Je passai ensuite à l'examen de la matrice qui étoit appuyée sur le côté gauche, & opposée à l'ouverture que j'avois faite pour l'extraction de l'enfant.

Ce viscere étoit plus gros que la plus forte tête humaine. Son corps & ses trompes étoient sans rupture : ce ne fut qu'à l'union de son orifice avec le vagin, postérieurement, que je trouvai une large rupture par laquelle tout le corps de l'enfant, ainsi que l'arriere-faix avoient pu pénétrer jusques dans le ventre de la mere.

Ayant ouvert la matrice, je remarquai que ses parois avoient depuis le haut de son fond jusqu'aux trois quarts de son étendue, vingt-six lignes d'épaisseur, & le reste jusqu'à son orifice, environ vingt. Toute la substance en étoit spongieuse : sa capacité contenoit quelques restes de membranes d'arriere-faix & quelque peu de sang caillé.

Je reconnus enfin que le placenta avoit eu ses adhérences à toute la circonférence interne de cet organe. Sa cavité auroit à peine contenu le poing d'un homme. J'omets que la malade m'avoit dit qu'il y avoit quelques heures qu'elle ne sentoit plus son enfant.

Voilà mon observation dans toutes ses circonstances, & s'il n'y avoit dans l'art que des gens profonds, je la terminerois ici*. Mais

* Cette observation a été lue à l'Académie de Rouen, le 22 Novembre 1753.

comme des Chirurgiens mêmes à qui j'en ai fait part, ont voulu traiter ce fait de chimérique, & m'accuſer d'avoir été trompé, je ſuis obligé pour me juſtifier & les convaincre, de leur indiquer nombre d'exemples de ſemblables ruptures, tant de l'*uterus* que de ſes parties. Ils pourront les lire dans les ſources mêmes.

Le premier exemple eſt de Corneille *Solingen*, édition germanique, p. 776. Guillaume *Fabrice*, obſervation 64 & 67 : le même encore dans ſa quatrieme centurie, obſervation 57. Henri *Koonhuſins*, premiere obſervation, livre ſecond de ſes obſervations chirurgicales. François *Mauriceau*, obſervation 251. Corneille *Stalpart*, obſervation 66 de ſes obſervations extrordinaires, centuries premiere & ſeconde, obſervation trentieme. Cette derniere eſt la même rapportée par *Solingen* dans ſon livre Allemand de l'art de faire les accouchements. Philippe *Salmouth*, obſervations médicales, centurie premiere, obſervation ſeizieme, page douzieme. Corneille *Stalpart* déjà cité, centurie premiere, page 289. Simon *Tudecius*, decade premiere, annotation ſeconde, obſervation vingtieme & cinquante-quatrieme, page 378. Simon *Scholtzius*, obſervation 85. page 159. Ils liront encore Thomas *Bartholin*, *de inſolitis partuum viis*, chap. 3. page 21. Salomon *Reiſelius* & beaucoup d'autres. André *Louw*, page 194. de ſes obſervations, en rapporte une toute ſemblable à la mienne.

Mais s'ils veulent s'épargner la peine de remonter à chacune de ces ſources, ils trouveront toutes les obſervations des Auteurs que je viens de citer raſſemblées dans le livre de Martin *Schurigius*, intitulé *Embryologia hyſtorico-*

medica, *in*-4. à Dreſde & à Leipſick, imprimé en 1732, page 242 & ſuivantes.

Des exemples cités en ſi grand nombre, & appuyés de l'autorité de tant d'Auteurs célebres font une preuve ſolide que l'*uterus* peut ſe rompre, non dans une partie ſeule, mais dans pluſieurs, & par conſéquent on ne ſçauroit plus révoquer en doute la vérité de mon obſervation.

Je n'entreprendrai point d'expliquer les différentes cauſes qui ont occaſionné les ruptures rapportées par les ſuſdits Auteurs, puiſqu'eux-mêmes ſe ſont contentés de les citer, ſans faire aucune mention des cauſes.

A l'égard de celle où j'ai opéré, je me crois obligé d'expoſer mon ſentiment, & avec d'autant plus de raiſon que j'ai été informé de certaines circonſtances qui ne ſerviront pas peu à développer un pareil phénomene.

Le Chirurgien préſent à l'ouverture du cadavre me rapporta que la femme, dont il eſt queſtion, avoit eu à la ſuite de ſa ſeptieme couche, un abcès conſidérable à l'aîne ; il en avoit fait l'ouverture, & par l'introduction de la ſonde, il avoit remarqué que l'aîne n'étoit que l'égoût de l'abcès, la ſonde elle-même montant vers les parties ſupérieures du bas-ventre, l'eſpace de plus de quatre travers de doigt ; il travailla à cicatriſer l'extérieur qui fut long-temps à ſe conſolider.

Après cette expoſition, je puis avancer qu'il n'eſt point douteux qu'un dépôt de cette nature & d'une auſſi vaſte étendue, n'ait pu altérer conſidérablement le vagin, ou ſes adhérences, & peut-être le tout enſemble.

L'expérience nous apprend tous les jours

que les plaies & les ulceres qui ſe cicatriſent d'eux-mêmes, ne parviennent à cette réunion qu'en formant des brides plus ou moins longues ; que ces mêmes brides ne peuvent être formées qu'en affoibliſſant & retréciſſant les parties, aux dépens deſquelles elles ont pris leur formation.

Ce principe une fois établi, pourra-t-on ſoutenir que l'enfant violemment pouſſé contre ces brides ne puiſſe pas, en les diſtendant, les rompre, & à la faveur de leur rupture s'ouvrir un paſſage de l'*uterus* au bas-ventre.

C'eſt juſtement ce qui paroît être arrivé à l'enfant qui fait le ſujet de ma diſſertation, & cela parce que le globe de l'*uterus* s'étant totalement incliné ſur le côté gauche, ſon baſſond s'eſt trouvé ſurchargé par la chûte & la peſanteur de l'enfant, juſqu'au point que l'orifice s'eſt déſuni d'avec le vagin, qui déjà affoibli par l'accident préſumé, n'a pu que céder à la violente chûte & à la preſſion de l'enfant, qui étant pour lors ployé, ſe ſera facilement fait lui-même une iſſue par cette ouverture plus aiſée à dilater que les voies ordinaires.

On m'objectera ſans doute, que l'abcès en queſtion ayant été une ſuite de la ſeptieme couche, il ſemble que le déchirement qui fait l'objet de l'obſervation auroit dû arriver à la huitieme couche plutôt qu'à la neuvieme.

Je réponds que la ſanté de cette femme dans la huitieme groſſeſſe, & toutes les circonſtances de ſon accouchement ont été apparemment ſi heureuſes, qu'elles lui ont ſauvé cet accident, ou elles ont fait que la dilatation de la partie affoiblie par l'abcès, n'a

été que commencée par cette huitieme couche, mais non pas portée jusqu'au déchirement, lequel aura été réservé à la neuvieme, qui n'aura eu qu'à achever ce que la huitieme avoit déjà bien avancé.

M. le Cat, Secrétaire de l'Académie de Rouen, qui nous a communiqué cette observation ajoute, pour l'appuyer, qu'en 1743, il fut appellé à un accouchement laborieux, dans lequel la femme avoit cette foiblesse, ce froid des extrêmités &c. décrits par M. Thibault ; & qu'au premier examen qu'il fit de l'état de son enfant, il trouva à la partie supérieure du col de l'*uterus* une ouverture par laquelle l'enfant auroit pu passer dans la capacité du bas-ventre, s'il eût été vivant & vigoureux.

Cette piece est une de celles dont on a vu les titres dans le recueil précédent, page 252. dans la relation des travaux de l'Académie des Sciences de Rouen. J'espere donner dans les Recueils suivants les autres morceaux, comme M. le Cat, Secrétaire perpétuel pour les Sciences, m'en a flatté.

OBSERVATIONS

Sur le Cancer, par M...

III. Le cancer eſt une tumeur très-dure de la nature du ſchirre, & ſe manifeſte par la dureté pierreuſe qui l'accompagne inſéparablement ; la douleur plus ou moins violente qu'il occaſionne, le diſtingue eſſentiellement du ſchirre qui eſt indolent. Les accidents, comme lividité, veines tendues, rougeurs; &c. ne ſont pas de l'eſſence du cancer. Toute tumeur peut devenir cancer, & on en diſtingue de deux eſpeces ; l'un eſt apparent, l'autre eſt occulte. *Etmuller* décrit le cancer dans ſa Chirurgie Médicale, & dans le livre des maladies des hommes, des femmes & des enfants. Cap. 10. Hippocrate, *lib. de morbis mulierum* dit, que le ſang regorge dans les mammelles par la ſuppreſſion des regles, & que de-là naiſſent les cancers occultes, incurables, s'ils viennent au dernier degré, & guériſſables, en faiſant reparoître les évacuations ceſſées. Les apparents ſont ceux qui peuvent être extirpés ou conſumés. Voilà l'abrégé de ce que dit M. Miot, Médecin de Paris, dans ſon Traité du cancer. L'arſenic rouge préparé eſt ſon remede favori qu'il eſtime infiniment, parce qu'il abſorbe, ſuivant lui, l'acide corroſif, cauſe du cancer.

Selon M. *Gendron*, Docteur de Montpellier, dans *ſes recherches ſur la nature & guériſon des cancers*, le cancer n'eſt qu'une transformation des parties nerveuſes, glanduleuſes, & des vaiſſeaux lymphatiques, en une ſubſtance uniforme, dure, compacte, indiſſoluble, capa-

ble d'accroiſſement & d'ulcération. Cette transformation de parties eſt produite par la réfraction des filtrations de la partie, par la perte de ſon reſſort, par l'affaiſſement des tuyaux qui n'ont plus la même proportion pour ſervir de colatoires, & qui deviennent un tout de ſubſtance dure & compacte. En effet, le germe du cancer qui en ſoi n'a plus cette diſpoſition glanduleuſe capable de filtration, cauſe aux glandes voiſines des altérations par la dépendance abſolue qu'elles ont entre elles; & les glandes comprimées compriment par leur dureté & leur volume les vaiſſeaux ſanguins, & les nerfs dont le reſſort ſe détruit par l'interruption du ſang des eſprits. Les vaiſſeaux ſanguins & nerveux ainſi affaiſſés perdent ſucceſſivement une ſemblable conſiſtance; ce qui produit les filaments de la maſſe chancreux, durs, compacts, quelquefois comme de corne, & pénétrés de vaiſſeaux ſanguins.

La douleur n'eſt pas le caractere ſpécifique du cancer, puiſque l'on n'en reſſent pas quelquefois dans ſon commencement, & quelquefois même dans ſon accroiſſement. La douleur donc dépend des parties membraneuſes & nerveuſes de la partie plus ou moins ſenſible, où le cancer eſt placé. La noirceur & la lividité du cancer ne vient que du ſang intercepté. L'acide, & la relation avec le ſchirre ne ſont qu'un être de raiſon, puiſque le cancer n'eſt qu'une interception des ſucs, qui change la nature du ſolide; d'où vient l'indiſſolubilité de cette maſſe chancreuſe; car les couloirs changés une fois de nature ne peuvent recommencer les filtrations.

Les excroiſſances ſpongieuſes qui naiſſent aux cancers ulcérés, ne ſont pas toujours parties du

cancer, puiſque leur ſubſtance eſt molle & facile à conſumer. Les excroiſſances ſpongieuſes ſe forment dans le déchirement des fibres charnues des muſcles découverts, au lieu que le cancer ſe forme de la transformation des parties glanduleuſes, nerveuſes, & vaiſſeaux lymphatiques, qui ceſſent d'être ce qu'ils étoient, & qui ſe changent en cette maſſe dure, accompagnée de filamens; ces filaments ne ſont autre choſe que les vaiſſeaux changés ſucceſſivement par la deſtruction de leur uſage en cette maſſe indiſſoluble. Voilà la théorie de la formation du cancer.

L'accroiſſement du cancer vient de l'interruption du ſang & des eſprits, & d'une diſpoſition prochaine des parties voiſines à perdre leur uſage, & à prendre une conſiſtance & une figure différentes. L'ulcération du cancer n'eſt qu'une ſuite de ſon accroiſſement : car les parties incapables de couvrir le volume de cette maſſe qui augmente ſans ceſſe, ſe déchirent, & laiſſent expoſée à l'air cette tumeur qui eſt tendre & altérable. Pour lors les liqueurs nourricieres pétries dans la cavité des vaiſſeaux unis ci-devant à la peau, ſont terminées par l'extrémité découverte du cancer. Par le ſéjour que ces liqueurs font ſur ces endroits, elles ſe corrompent, comme on le voit dans tous les ulceres.

Il arrive quelquefois, ſelon l'obſervation judicieuſe de M. *Gendron*, que la peau s'ouvre indépendamment de l'accroiſſement & de la compreſſion de la maſſe chancreuſe. Cette ouverture ſe fait comme les abcès par un retardement du ſang dans ces parties ; enſuite il ſe fait un mouvement de fermentation, & la matiere ſe change en pus, qui perce la peau, & découvre la maſſe chancreuſe.

Les cancers occultes, ſelon M. *Gendron*, ſont ceux qui par la transformation qui en fait l'eſſence, s'augmentent dans le contenu des vaiſſeaux lymphatiques & nerveux joints à la tumeur chancreuſe. Les cancers apparents ſont ceux dont les adhérences ne ſe rencontrent pas, lorſque le cancer reſte dans le reſſerrement de ſon volume, & qu'il ne s'étend pas au-delà. C'eſt de cette maniere qu'il interprete le 38 aph. de la ſection 6. d'Hippocrate : *Quibus occulti fiunt, non curare melius : curati enim citius intereunt, non curati verò longiùs trahunt.*

La maniere de guérir les cancers demande l'expérience & beaucoup de diſcernement, pour connoître, & la nature du mal, & celle du remede en général ; c'eſt un mal d'une cure très-difficile & ſouvent impoſſible.

AUTRE,

Sur une ſuppreſſion d'un écoulement purulent, par M. J. Luzarche, Chirurgien.

IV. M.... étoit depuis long-temps attaqué d'un flux hémorrhoïdal; il ſe ſupprima en Octobre 1753 : les vaiſſeaux hémorrhoïdaux devinrent tendus & douloureux ; cette tenſion & cette douleur s'étoient communiquées à tout le bas-ventre. C'eſt pourquoi le malade avoit déjà été ſaigné ſix fois, on lui avoit mis ſur le ventre des fomentations émollientes, on avoit mis en uſage les bains de vapeurs, on avoit appliqué les ſangſues, le tout ſans beaucoup de ſoulagement : ce qui détermina à une ſeptieme ſaignée que je lui fis au bras gauche. La nuit ſuivante il ſortit par le fondement du malade une ſi grande quantité de pus, & de ſi mauvaiſe odeur, que tous les aſſiſtants & le malade s'en trouverent mal. Ayant été mandé, je le tranquilliſai ſur l'idée qu'il avoit que ſon corps étoit gangrené ; je lavai la partie avec de l'eau tiede, & j'appliquai une emplâtre de l'Abbé *Pipon* * , que je trouvai par haſard dans la maiſon ; j'en continuai l'uſage avec ſuccès pendant trois jours. Mais le malade impatient de la longueur de ſon mal ſe mit entre les mains d'un Charlatan, qui promit de le guérir en peu de temps. Pour cela, il appliqua une eau ſpiritueuſe, qui fit ceſſer en quatre jours la ſuppuration. Auſſi-tôt le bras gauche, où j'avois ſaigné le malade, devint dou-

* Voyez la deſcription de cet emplâtre, pag. 112, de ce Journal, Août 1754.

loureux, tendu, enflammé ; ce qu'on ne manqua pas d'attribuer à la saignée. En vain M. D... Chirurgien, qui fut appellé, voulut-il me justifier ; on n'écouta rien, & on me condamna : les accidents étoient si considérables qu'il fut obligé de saigner le malade deux fois le même jour du bras droit : il employa les cataplasmes émollients ; le gonflement diminua parce que la cicatrice s'ouvrit, & fournit une suppuration abondante, qui dura douze jours ; on mit pour l'entretenir de l'onguent *de la mere*. Le malade fut purgé trois fois dans l'intervalle ; mais au bout de six jours que la suppuration fut cessée, il fut attaqué d'une ophtalmie considérable à l'œil gauche, qui le faisoit pleurer ; elle étoit accompagnée de fievre, & d'une douleur de tête violente : M. D.... conseilla une saignée du pied, & il la fit : car on ne vouloit plus de moi, depuis le dépôt qui étoit survenu. Cette saignée diminua la douleur de l'œil & l'inflammation ; mais la poitrine s'embarrassa. On fit enfin venir un Médecin qui me justifia auprès du malade, en l'assurant que le dépôt au bras, l'ophthalmie, l'embarras de la poitrine, n'avoient d'autre cause que l'imprudente application des astringents qui avoient supprimé l'écoulement purulent, & avoit fait refluer cette même humeur dans le sang ; qu'à la vérité la saignée avoit pu déterminer le dépôt au bras, mais que loin d'en être fâché, le malade avoit été fort heureux que cette même matiere ne se fût pas portée sur quelque organe essentiel à la vie. Il conseilla des apozemes atténuants & laxatifs, pour détourner l'humeur qui affectoit alors la poitrine ; & il me fit faire en sa présence une saignée du pied, pour rétablir

ma réputation. On répéta encore le lendemain la saignée du pied ; ce fut M. D... qui la fit, & il arriva ce qui étoit survenu au bras ; la jambe devint douloureuse, le pied se gonfla, fut enflammé, la suppuration s'y établit par l'ouverture de la saignée, après qu'on eût employé les émolliens, & les pourrissants, comme on avoit fait au bras.

Lorsque la suppuration fut cessée, pour prévenir des accidents pareils à ceux qui étoient déjà arrivés, on proposa de mettre un cautere à la jambe droite ; ce que j'exécutai à l'instant. J'ai entretenu par-là pendant quatre mois la suppuration ; le malade a été souvent purgé, & il n'est survenu aucun accident, si vous en exceptez quelques démangeaisons aux environs de l'anus.

J'ai cru devoir rendre publique cette observation, moins pour ma justification, que pour celle des Chirurgiens, que l'on accuse souvent d'être la cause d'un dépôt que la saignée ne produit que parce qu'il y a une matiere errante dans le corps, qui se dépose à la vérité à l'endroit de la saignée, sans qu'on puisse blâmer avec fondement le Chirurgien. Cette vérité est démontrée par mille exemples, & particuliérement dans la goutte, où quelquefois la saignée détermine un dépôt critique, & en même temps * salutaire. On doit conclure aussi de cette observation, quel est le danger de supprimer une évacuation, par laquelle la nature veut se débarrasser d'une humeur morbifique quelconque, & en même temps de quelle utilité sont dans ce cas-là les vésicatoires & les cauteres sagement appliqués.

* Voyez à ce sujet l'excellent Traité de M. Liger, d. m. p. sur la goutte.

ARTICLE III,

Contenant quelques Observations sur la Pharmacie.

LETTRE CRITIQUE,

Concernant la réflexion sur les Sels neutres, insérée dans le présent Journal, Juillet 1754, où il se trouve des Observations intéressantes relatives à la Médecine.

MONSIEUR,

I. COMMENT peut-on s'armer d'une expérience tronquée, pour attaquer par le fondement, les loix les plus inébranlables de la Chymie ? Depuis quand la confusion de deux acides, infixés dans une même base, est-elle devenue un phénomene singulier, digne d'être énoncé comme tel : un phénomene peu observé, nouveau par ses conséquences, & qui tend à infirmer la regle de la supériorité de l'acide vitriolique sur les autres acides ? Aussi le hérault de la découverte ne semble-t-il entrer en lice, que pour déclarer la guerre à lui-même. Il avoue que la dissolution de quelques corps métalliques par l'eau régale est connue. Dès-lors, le phénomene s'évanouit ; mais un peu plus d'attention aux faits lui auroit épargné des *réflexions*. Le seul exemple du sel d'Epsom, exemple commun, qui a plus d'analogie & de patité avec celui qu'il allégue, lui auroit prouvé

invinciblement que cette duplicité d'acides, qui ſe rencontre avec unité de baſe n'eſt pas échappée aux remarques des Chymiſtes. Le moins expert d'entr'eux n'ignore pas que ce ſel ne doit ſa formation qu'à l'aſſemblage de deux ſels différents du ſel de Glauber & du ſel marin. Mais on ſçait auſſi que la ſeule cryſtalliſation répétée ſuffit pour anéantir la forme accidentelle, dont il tenoit & ſon nom & ſon être. Ce n'eſt point une nouvelle eſpece de ſel, différente des autres par ſa nature & ſon eſſence.

L'union de deux acides opérée par une ſeule & même baſe, eſt ici plus marquée que dans l'expérience rapportée par l'Auteur de l'obſervation que j'attaque. Cependant aucun Chymiſte, avant lui, n'a jamais penſé à en conclure contre la regle générale, que l'acide vitriolique ne faiſoit qu'affoiblir l'union des autres acides avec des baſes alkalines, ſans la rompre entiérement. C'eſt un fait trop conſtant pour être démenti par une expérience à peine effleurée. Eſt-il donc néceſſaire de faire obſerver à l'Auteur que cette loi ſuppoſe certaines conditions implicites auxquelles les connoiſſances des Artiſtes ſuppléent ? Aucun d'eux n'a beſoin qu'on lui diſe que l'action de l'acide vitriolique doit être ſoutenue par celle du feu, pour qu'il exerce pleinement ſon pouvoir ſur les autres acides, & les expulſe des poſtes qu'ils occupent. L'Auteur lui-même ne l'ignoroit pas, puiſqu'il nous donne cette vérité triviale pour une découverte qui vaut la peine d'être énoncée ſententieuſement. Il nous apprend en termes équivalents à ceux-ci, que l'acide vitriolique enleve plus au nitre de ſon acide, par un degré de feu ſupérieur, que par un inférieur. Qui ne ſçait auſſi que l'eau aide encore beaucoup à cet enlevement ;

levement ; qu'en général elle facilite la puiſſance inciſive & expulſive des ſels, & par la mobilité, & par la diviſibilité qu'elle leur procure ?

L'acide vitriolique opére avec d'autant plus de lenteur, qu'il eſt plus privé de liquidité. Il déplace d'autant plus laborieuſement l'acide nitreux de ſa baſe. Mais au défaut de la mobilité, qui décroît à proportion de la diminution de la liquidité, rendez du mouvement à l'acide vitriolique, par l'augmentation de celui des particules ignées ; pouſſez le feu juſqu'au degré requis ; cet acide chaſſera entiérement ſon antagoniſte. Je remarquerai en paſſant, Monſieur, que la diſtillation ne finit pas, comme bien des Chymiſtes le diſent, avec l'écoulement des gouttes. Il ſort encore après quelques vapeurs, qui étant trop rarefiées, trop peu abondantes pour ſe condenſer en gouttes à la voûte de la cornue fort échauffée dans cet inſtant de l'opération, paſſent dans le récipient ſous leur premiere forme. Je fais ici cette remarque, afin qu'on ne ſoit pas ſurpris de trouver un reſte d'acide engagé dans la maſſe de tartre vitriolé, produite dans l'opération, ſi on l'a terminée auſſi-tôt que la diſtillation a ceſſé au bec de la cornue.

Aux conditions que je viens d'expliquer, & qui ſe ſuppoſent d'elles-mêmes, la maxime conteſtée devient une vérité irréfragable. Si tout l'acide nitreux peut être expulſé par le vitriolique, comme l'auteur n'en diſconviendra pas, la regle n'a rien perdu de ſa ſtabilité. On a été induit en erreur, par l'apparence cryſtalline qui eſt demeurée à la maſſe ſaline, formée par coagulation de la liqueur, tirée de la cornue. Mais pour compléter l'expérience, & rendre le rai-

ſonnement dont elle a été l'occaſion plus ſpécieux, il falloit tenter d'amener cette maſſe à une forme réguliere par la cryſtalliſation. Il falloit examiner ſi elle n'attiroit pas l'humidité de l'air, à raiſon de l'acide vitriolique concentré, & ſuperficiellement uni au nitre & au tartre vitriolé du mêlange, &c. En effet, c'eſt plutôt une mixtion confuſe de diverſes ſubſtances ſalines qu'un nouvel être, qu'un nouveau compoſé. Il s'en faut de beaucoup que l'expérience de ce Chymiſte ſuffiſe, comme il l'avance, pour faire conclure qu'il réſulte un ſel différent de l'union de deux acides, avec une ſubſtance alkaline quelconque. Ce n'eſt le plus ſouvent qu'un mêlange mal digéré ſuivant les diverſes proportions des acides qui y entrent. Mais je ne pourrois entrer dans les détails que demande la diſcuſſion de cette preuve, ſans m'abandonner à des écarts qui m'entraîneroient au-delà des bornes preſcrites à cet ouvrage.

Vous ſçavez très-bien, Monſieur, que quant à ce qui regarde le cryſtal minéral, ce compoſé ſalin ne doit point ſes propriétés à un léger excès d'acide, comme le prétend l'écrivain en queſtion. C'eſt ce dont on peut s'aſſurer facilement par le moyen du ſyrop violat. Si l'acide vitriolique, qui entre dans ſa compoſition, n'étoit pas étroitement uni à une baſe alkaline, il attireroit l'humidité de l'air. Il tendroit à rapprocher l'état de ce ſel de celui de la déliqueſcence : état dont il s'eſt préciſément éloigné par ſa formation. Le cryſtal minéral, à raiſon du tartre vitriolé qu'il contient, eſt plus ſec, moins enclin à la déliqueſcence que le nitre pur.

Ces premiers points diſcutés, il ne reſte à prouver que le tartre vitriolé ne doit ſon éné-

ticité, ni à quelque excès d'acide, ni à des parties martiales, comme on le prétend dans l'écrit allégué. L'Auteur a prétendu nous instruire de la possibilité de l'incorporation de deux acides dans une seule base : il a voulu nous apprendre que l'acide vitriolique déploie d'autant plus sa force expulsive qu'il est aidé d'un plus grand feu : S'étonnera-t-on de ce que ses *réflexions* ne l'ont pas conduit à penser que le tartre vitriolé, fait avec l'huile de vitriol, doit son éméticité, quand il a cette qualité, à des parties cuivreuses, enlevées dans la distillation de l'huile ? Mais cette inattention est pardonnable en lui. De plus profonds Chymistes ont manqué à faire cette observation. Cependant, je vous laisse à penser, Monsieur, de quelle conséquence elle est.

Il n'est pas difficile de prouver qu'il y a du cuivre dans l'huile de vitriol. La démonstration en est même aisée à faire. Il est déjà généralement reconnu qu'elle contient du fer. On l'y peut faire appercevoir, soit par l'extension de cette liqueur acide dans l'eau, soit par la précipitation avec l'alkali volatil. Eh bien ! ce même alkali volatil décelera le cuivre encore plus facilement par la couleur bleue qu'il fera prendre à l'huile de vitriol qui en contiendra.

Ce n'est pas ici une observation nouvelle. Urbain Hierne, dans ses Essais chymiques *, atteste & prouve la présence des corps métalliques dans l'esprit, & à plus forte raison dans l'huile de vitriol. Voici son expérience. Il verse de l'esprit de vitriol sur du plomb calciné ou du

* Urbani Hierne, act. Chemic. Holmi. tom. 1. pag. 161.

minium. L'acide fait ſentir ſon action à la chaux ; mais non pas de façon à quitter le métal qu'il tient étroitement renfermé dans ſon ſein. Il mêle de l'eſprit d'urine à l'acide, ſéjournant ſur le *minium*. A l'inſtant l'eſprit de vitriol ſe teint de couleur bleue : un ſédiment bleu ſe dépoſe ſur le *minium*. Une preuve que le cuivre n'étoit pas fourni par la chaux de plomb, c'eſt que dans une autre épreuve, faite ſur un eſprit, tiré d'un vitrol purement ferrugineux, où le même *minium* a vraiſemblablement été employé, le Chymiſte n'a point obtenu de couleur, ni de précipité bleus, mais ſeulement des flocons noirs.

Au reſte, cependant, on ne doit point regarder comme une regle exempte d'exception, la manifeſtation du cuivre, par l'alkali volatil, en toute ſorte de circonſtances. Ainſi il y a des cas où cette épreuve eſt inſuffiſante, & ne doit pas s'attirer trop de confiance de la part d'un Artiſte intelligent. La réalité du cuivre dans l'eſprit nitreux, qui a été tiré par diſtillation de la ſolution de ce métal, eſt très-certaine, & même très-apparente. La couleur verte de cet eſprit en eſt une indice inconteſtable. Cependant le cuivre y eſt dans un tel état d'atténuation & de ſubtiliſation, que l'alkali volatil ne peut le précipiter, ni par conſéquent l'excès de ce même ſel le diſſoudre, & former la couleur bleue.

Sur quoi je crois pouvoir établir ici une regle invariable, digne d'une attention ſinguliere. C'eſt que tout diſſolvant qu'on ſépare de la matiere de la diſſolution, entraîne avec lui dans ſa ſéparation, des particules de cette même matiere, qui l'en rendent participant. Ainſi

toutes les huiles de vitriol ne ſont pas certainement homogenes, quoique l'acide vitriolique ſoit de même nature pat-tout. Il y a des différences notables entre les huiles tirées du vitriol martial, du vitriol de venus, du vitriol de zinc, &c. L'eſprit de ſoufre même n'eſt exempt de toute adultération métallique qu'autant que le ſoufre d'où il a été tiré, étoit pur.

La diverſité qui ſe trouve entre le même acide, extrait de différents corps diſſous, n'eſt nulle part ailleurs mieux marquée que dans l'eſprit de nitre. Celui qui eſt tiré du fer, ou chaſſé par un intermede participant de ce métal, a une couleur jaune rouge. Celui qui eſt tiré du cuivre eſt verd. Celui qui eſt déplacé de ſa baſe par l'arſenic eſt bleu. L'occaſion de faire une remarque qui eſt échappée à des Chymiſtes, d'ailleurs habiles, ſe préſente ici naturellement. Je la ſaiſis avec avidité. On ignore communément la cauſe de cette couleur bleue de l'eſprit nitreux arſenical. Elle ne me paroît cependant pas difficile à trouver. L'arſenic qu'on nous envoie ici ſe tire du *cobolt* ou *cobalt*, minéral qui fournit en même temps la matiere du *ſafre*, *ſmalt* ou *bleu d'émail.* Il eſt donc clair que cette couleur eſt dûe à une petite portion de cette matiere colorante, que l'arſenic a enlevée dans ſa ſublimation. Elle n'étoit pas apparente dans l'arſenic ; mais l'acide nitreux qui a la propriété de développer, d'exalter les couleurs, la déploie, & la rend ſenſible à l'organe de la vue. L'acide nitreux même, tiré à l'aide des intermedes terreux, des bolaires, par exemple, en enleve quelques particules dans la diſtillation. Becher & Stalh ont remarqué que cet acide laiſſoit un réſidu ſec & terreux dans les rectifica-

tions. Je pourrois ici donner le dernier degré d'évidence à un ſentiment qui eſt commun à tous les habiles Chymiſtes, en parlant de la volatiliſation des métaux par l'acide marin ; mais ce ſujet eſt trop connu, & je ſuis trop preſſé de finir.

S'il eſt démontré que l'acide participe toujours du corps qui lui étoit uni dans l'état de neutralité, il faut donc conclure qu'il y a des précautions à prendre pour le dépouiller de cette impregnation étrangere. J'ai fait voir, du moins, par rapport à l'acide nitreux, que quand le métal n'eſt aſſocié à l'acide qu'en une certaine quantité, l'action précipitante des ſels alkalis volatils & fixes, n'eſt alors d'aucune reſſource. Il faut aller chercher la cauſe de ce phénomene dans la diſſolubilité des métaux par les ſels neutres, qui ſe trouve d'autant plus facilitée que leur atténuation prélable eſt plus grande. Si le métal adhérent à l'acide étoit dans une quantité un peu plus abondante, la répétition des filtrations, des cryſtalliſations à grande eau pourroit opérer leur ſéparation. Et c'eſt toujours une précaution néceſſaire à prendre, mais négligée pourtant quelquefois dans la préparation du tartre vitriolé, réſultant d'un mêlange d'huile de vitriol, & de nitre dont on a tiré l'eſprit nitreux.

Puiſque la préſence du cuivre peut même, en ſe dérobant aux yeux, ſe manifeſter d'ailleurs par ſes effets pernicieux, vous avouerez, Monſieur, qu'on ne ſauroit pouſſer trop loin le ſcrupule ſur la préparion d'un ſel ſi ſujet à l'infection de ce métal. Les moyens de remédier à cet inconvénient, ſont 1°. d'employer à la diſtillation de l'huile de vitriol, dont on veut former le tartre vitriolé, un vitriol purement ferru-

gineux, en le rendant tel, s'il ne l'étoit pas. 2°. Pour abréger de faire uſage tout de ſuite à l'aide de la précipitation, de vitriol uniquement martial, ſans avoir recours à une diſtillation préliminaire fort inutile. 3°. Enfin, comme le fer peut tenir du cuivre, de ſe ſervir d'alun exactement purifié. C'eſt là voie la plus sûre. Au reſte, cette préparation comme vous ſçavez, Monſieur, ne doit ſortir que de mains intelligentes. L'adminiſtration de ce remede en lui-même doux & benin, ſera redoutable toutes les fois qu'on n'aura pas recours aux Pharmaciens du premier ordre pour l'obtenir.

J'ai l'honneur d'être, &c.

Votre très-humble, &c.
P** de Ste * C*.

TABLE

TABLE
DES MATIERES
Contenues dans cette partie.

ARTICLE PREMIER.

I. *Consultation sur une affection mélancolique convulsive.*
Réponse à la Consultation.
II. *Observation sur une maladie convulsive répandue par tout le corps.*
Autre sur une attaque de rhumatisme.
Autre sur une hémorrhagie de matrice survenue à une fausse couche, & qui a duré plus d'un mois.
Autre sur de fâcheuses suites d'un accouchement heureux.
Autre sur une hémorrhagie de matrice, qu'eut une femme enceinte, le neuvieme mois de sa grossesse.
Autre sur deux faits rares.
III. *Consultation pour une personne attaquée d'une foiblesse & d'une dou-*

leur d'eſtomac, jointe à une intempérie d'entrailles.
2. *Autre pour un aſthme.*

ARTICLE II.

I. *Obſervation ſur une plaie de l'abdomen.*
II. *Mémoire ſur un accouchement dans lequel l'enfant a été trouvé dans la capacité du bas-ventre.*
III. *Obſervation ſur le cancer.*
IV. *Sur une ſuppreſſion d'un écoulement purulent.*

ARTICLE III.

I. *Lettre Critique, concernant la réflexion ſur les ſels neutres.*

Fin de la Table des Matieres du mois de Novembre.

JOURNAL
DE MÉDECINE, CHIRURGIE ET PHARMACIE.

SECONDE ÉDITION.

DÉCEMBRE 1754.

Tome I.

A PARIS,
Chez DIDOT, Libraire, Quai des Auguſtins.

M. DCC. LXXXIII.
Avec Approbation & Privilege.

RECUEIL
PÉRIODIQUE
D'OBSERVATIONS

De Médecine, de Chirurgie & de Pharmacie.

DÉCEMBRE 1754.

ARTICLE PREMIER,

Contenant quelques Observations de Médecine.

LETTRE

Sur l'Épilepsie, à M..., Auteur du Journal *de Médecine.*

I. » DANS le Volume du mois de Septembre, » en parlant de l'épilepsie, vous avez » ajouté, pag. 196 en note, que *quelques* » *Médecins prétendent que la saignée est plu-* » *tôt capable de rappeller les accès d'épilepsie* » *que de les prévenir.* A la vérité, vous » n'avez pas décidé cette question; mais il » semble par votre note que vous seriez de l'a-

» vis de ces Médecins, & que ce n'eſt que la
» crainte de heurter de front la pratique jour-
» naliere, qui vous empêche d'embraſſer ce
» ſentiment. Comme j'ai eu occaſion de voir
» & de guérir pluſieurs épileptiques par la mé-
» thode reçue, j'ai cru devoir vous faire part
» des remedes que je leur ai adminiſtrés, moins
» pour blâmer la méthode que vous ſemblez
» adopter, que pour tâcher d'éclaircir la ma-
» tiere, ſi vous jugez à propos de rendre pu-
» blic ce que je vous écris «.

Premiere Obſervation.

Un enfant, âgé de treize ans, fut frappé vivement par un homme au mois de Décembre 17..; la violence des coups le fit tomber; il ſentoit une douleur ſi vive à la tête, qu'il y avoit lieu de craindre qu'il ne s'y formât un abſcès. On ramena cet enfant dans ſa maiſon avec beaucoup de peine, parce qu'il craignoit extrêmement que ſon pere, qui étoit violent, & le maltraitoit ſouvent, ne le battît encore. Il lui prit une fievre ardente, il eut des mouvements convulſifs, des nauſées, & même il vomit. Il ſentoit des battements continuels dans la tête. Je le fis ſaigner les deux premiers jours trois fois du bras, & une fois du pied, & boire pour ptiſane une légere infuſion de vulnéraire; les mêmes accidents ſubſiſtoient à peu près dans la même force: c'eſt pourquoi après lui avoir fait prendre beaucoup de lavements, comme il vomiſſoit des matieres verdâtres, je le purgeai en deux verres, avec une once & demie de pulpe de caſſe, deux onces de manne, & trois grains de tartre ſtibié. Il fut un peu ſoulagé, & rendit

beaucoup par haut & par bas. Mais comme la douleur de tête, & les mouvements convulsifs, quoique moindres, subsistoient toujours, je lui fis prendre des bouillons avec les sucs de bourrache, bugloſſe & cerfeuil, & continuer les vulnéraires; & lorsque la fievre, qui ne dura que peu de temps, fut entiérement passée, je lui fis mettre sur la tête des fomentations avec le mélilot, la sauge, le thym & le romarin, que l'on renouvelloit de temps à autre; ces remedes firent évanouir la douleur de tête, il fut purgé plusieurs fois, l'appétit revint par degrés. Mais les mouvements convulsifs, qui dans le commencement lui prenoient quatre & cinq fois par jour, & qui me faisoient beaucoup craindre, parce que *ab ictu convulsio, aut stupor, malum*, continuoient toujours. J'imaginai pour lors qu'ils pouvoient être indépendants des coups que cet enfant avoit reçus, & que vraisemblablement on devoit les regarder comme autant d'accès d'épilepsie. Je m'informai avec soin, s'il n'en avoit point été attaqué précédemment, & ses parents m'assurerent que non. Cependant comme il en avoit tous les caracteres, qu'il écumoit, qu'il perdoit le sentiment & la mémoire, je ne balançai point à le traiter conséquemment : je le fis saigner une fois du pied, & lui prescrivis soir & matin de prendre un gros de l'opiate suivante, & sur chaque prise, je faisois ajouter un quart de grain de laudanum.

℞. racines de valeriane sauvage,
de pivoine mâle,
de crâne humain, *aa* ℥j
syrop de bétoine,
de stœchas; *aa* q. s.

faites suivant l'Art une opiate.

Il en continua l'uſage pendant ſix mois, & guérit enfin. Pendant tout ce temps, je le fis ſaigner d'abord tous les quinze jours, tantôt du pied, tantôt de la gorge; j'éloignois enſuite les ſaignées, & j'avois ſoin de le purger toujours deux ou trois jours après la ſaignée. Je lui fis prendre pendant ce temps pour toute ptiſane des eaux épurées de Paſſi, dont il buvoit même à ſes repas. Il obſervoit un régime exact, ſe modéroit ſur ſon appétit, & préféroit les aliments aqueux à tous autres. Par ce moyen, il n'a plus eu de rechûtes, & je recommandai, en le quittant, qu'on le fît ſaigner tous les trois mois pendant quelques années, & par la ſuite au Printemps & à l'Automne. J'ai ſçu que cela avoit été pratiqué avec ſuccès.

Seconde Obſervation.

Un jeune homme âgé de dix-neuf ans, d'un tempérament robuſte, mais mélancolique, ce qui eſt toujours d'un fâcheux préſage, ſur-tout dans les maladies chroniques, avoit depuis trois ans des mouvements convulſifs, légers à la vérité, auxquels on n'avoit fait aucun remede. On n'en connoiſſoit point la cauſe, on ne ſçavoit ſi l'amour, le vin, quelque paſſion vive, ou une peur les avoit occaſionnés; jamais le malade n'en voulut rien dire, ſoit qu'il l'ignorât lui-même, ou qu'il eût des raiſons pour le cacher, ce que je crois plus vraiſemblable. Quoi qu'il en ſoit, le 19 du mois d'Août 17.., il tomba deux fois dans l'après-midi dans des accès d'épilepſie violents; ſa reſpiration étoit gênée, il pleuroit, écumoit, & lorſqu'il revenoit de cet état, il ſe ſentoit la tête étonnée, friſ-

sonnoit, & ne se ressouvenoit de rien de ce qui lui étoit arrivé. On le transporta chez son pere, le Chirurgien le saigna à l'instant de la gorge. Le sang qu'on lui tira étoit fort épais, & très-rouge. Ayant été appellé, je fis réitérer la saignée de la gorge, parce qu'il lui avoit encore pris un accès cinq heures après la premiere saignée, & je lui prescrivis la potion suivante à prendre en trois fois dans l'espace de deux heures.

℞ de bétoine,		
eau de tilleul,	aa	℥iij
de fleurs d'oranges,		℥j
de canelle orgée,		℥j
syrop de stœchas,		℥ß
poudre de guttete,		
confection alkermès.	aa	℥ß

Le malade se calma, & dormit assez tranquillement, quoiqu'il eût un tremblement involontaire par tout le corps. Le lendemain, on lui donna un lavement purgatif avec le vin émétique, qui le fit beaucoup vuider : il ne survint point d'accès. Il prit trois fois par jour des bouillons avec les sucs de bourrache, de cerfeuil, de chicorée, & un demi-gros d'*arcanum duplicatum* sur chaque bouillon, avec des lavements émollients simples. Le 22 & le 23, il lui prit quelques accès fort légers. Le 24 du même mois, on lui donna un lavement purgatif, comme le premier, sans discontinuer l'usage des bouillons. Le 25, on le purgea en deux verres, ajoutant au dernier un grain de tartre stibié ; il évacua beaucoup, & je lui conseillai d'user de l'opiate décrite p. 405, où je fis ajouter une demi-once d'euphraise en poudre, & trois gros de nitre. Les accès furent moins fréquents

& moins forts; il la continua pendant quatre mois, & se purgeoit toutes les trois semaines.

Il guérit par ce moyen, en observant de se faire saigner tous les trois mois, & de se purger dans le même temps. Il s'est marié depuis, n'a eu aucun accès, & les enfants qu'il a eus ne se sont point trouvés attaqués de ce mal.

Troisieme Observation.

Un nommé *Rufé*, domestique de M. de St. C..., depuis trois ou quatre ans avoit de temps en temps des attaques légeres d'épilepsie, auxquelles il n'avoit rien fait : mais le 28 du mois d'Août de l'année 17.. il en fut attaqué si vivement que l'on craignit qu'il ne périt dans l'accès. Je le fis saigner les deux premiers jours deux fois du bras, deux fois du pied, & une fois de la gorge; je lui fis prendre par verrées une pinte d'eau dans laquelle on avoit fondu quatre grains de tartre stibié. Quoiqu'il eût beaucoup évacué, les accidents ne se calmoient point, & l'on craignoit beaucoup pour sa vie, tant les accès laissoient peu d'intervalles. Il lui survint une paralysie sur le côté gauche. Le 31 du même mois, comme j'avois désempli les vaisseaux par les saignées, & procuré une grande évacuation par l'eau minérale susdite, je lui ordonnai la potion suivante, pour en prendre la moitié toutes les trois heures.

℞	sel sédatif,	gr. xij
	de muguet,	
	eau de tilleul.	*aa* ℥iij

Les accès devinrent moins fréquents, quoique toujours aussi fâcheux, ce qui me détermina à ajouter une once de syrop de stœchas à la po-

tion susdite. Le 2 Septembre, sa tête revint assez pour lui faire recevoir ses sacrements ; il fut douze heures sans accès, on continua les lavements, une ptisane de chiendent avec le nitre, & la potion sédative : les mouvements convulsifs s'appaiserent, & on le purgea le 4 Septembre avec une médecine en deux verres dans une infusion de bétoine. Il fut beaucoup purgé, il remuoit plus aisément sa main & son pied gauche ; mais il étoit toujours tout étonné, *attonitus* *. Le 5, je lui permis deux petites soupes, qu'il mangea avec appétit. Le 6, il fut purgé comme le 4 avec un succès pareil, le bras & le pied gauche alloient de mieux en mieux, mais il avoit toujours l'air hébêté, & les accès, quoique moindres, reprenoient de temps à autre ; ce qui fit continuer l'usage de la potion sédative. Il étoit sans fievre, & ne dormoit point, il avoit appétit ; c'est pourquoi je lui permis un peu plus de nourriture. Sa tête se remettoit un peu : je lui prescrivis de prendre l'opiate ordonnée au premier malade, & de la même façon : je le purgeai encore deux fois ; & le 12 du même mois, il avoit sa tête fort à lui, son côté gauche étoit entiérement rétabli, & il étoit en état de faire son service accoutumé. Je le purgeai le 20, & lui permis de vivre à son ordinaire, en évitant cependant le vin, les femmes, & les ragoûts ; je lui fis continuer l'usage de son opiate pendant deux mois une fois par jour, & lui conseillai de se purger pendant un an tous les mois, & de prendre chaque mois, quatre jours avant sa purgation, & quatre jours après, un gros de l'o-

* *Nota.* Je me sers de ce mot latin, parce que je crois qu'il exprime mieux que le mot françois *étonné*.

piate le matin à jeun pour empêcher les rechûtes : je lui dis auſſi de ſe faire ſaigner tous les trois mois. Il exécuta tout ce que je lui avois preſcrit, & a été parfaitement guéri.

Quatrieme Obſervation.

Un enfant âgé de onze ans, fut attaqué au college, de foibleſſes, de convulſions, le 10 Juillet 17... On crut d'abord que ce n'étoit rien ; mais voyant les accidents augmenter, on le ramena chez ſon pere le 12, on me fit venir.

Il me ſembla que le mal commençoit par attaquer ſon eſtomac & ſon diaphragme ; ce qui étoit ſuivi de mouvements convulſifs dans les bras, dans les jambes, & de nauſées ; le malade pleuroit & heurloit : alors les convulſions ſe faiſoient ſentir par tout le corps ; les yeux étoient ouverts, fixes, & n'appercevoient rien, les membres qui étoient entrés dans le commencement en convulſions s'engourdiſſoient, & lorſqu'on les remuoit, ils reſtoient dans la ſituation où on les avoit mis ; le malade revenoit à lui au bout d'une heure ſans ſe reſſouvenir de rien, les yeux tout égarés. Ces accidents d'épilepſie & de cataplepſie ſe ſuccédoient tour-à-tour. Je m'informai s'il n'avoit jamais été attaqué de ce mal, on m'aſſura que non. J'avois vu la mere dans des accès de vapeurs qui avoient quelque rapport avec ceux d'épilepſie ; cet enfant d'ailleurs étoit neveu de celui dont il eſt fait mention dans la ſeconde Obſervation. Je crus qu'il pouvoit y avoir quelque choſe d'héréditaire dans cette maladie. La mere m'ajouta, qu'étant groſſe de cet enfant, elle avoit été fort effrayée par un homme qu'elle avoit vû tomber devant elle dans des

accès d'épilepſie. Quoique je ne penſe point que l'imagination des meres ait un auſſi grand pouvoir que l'on s'imagine ſur les enfants qui ſont renfermés dans leur ſein, quoique je croye que toutes ces prétendues envies ſont incapables de produire ces marques, que le vulgaire ne manque pas de leur attribuer; cependant, j'imagine que la diſpoſition de la mere avoit encore été aidée par ce qu'elle avoit vu. Quoi qu'il en ſoit, je crus que cette maladie étoit d'autant plus grave qu'elle me paroiſſoit héréditaire, & que l'obſervation a démontré conſtamment, que la guériſon des maladies de naiſſance eſt beaucoup plus difficile à obtenir, ſur-tout de l'épilepſie.

Je fis ſaigner dans un intervalle d'accès le malade du bras; il parut plus tranquille: le lendemain, 13 du mois, les accidents reparurent, je le fis ſaigner du pied dès le matin; je lui fis prendre pour ptiſane une infuſion de caille-lait à fleur jaune, des lavements émollients, & je recommandai qu'on obſervât une diete très-exacte. Les accidents n'en furent pas moins fréquents ni moins graves. Il ſembloit même qu'ils duroient plus long-temps, & que les ſymptômes de catalepſie ſe manifeſtoient plus diſtinctement encore. Je lui fis prendre dans un gobelet d'eau & de vin trente grains de racines de valeriane ſauvage, & j'ordonnai qu'on lui fît prendre toutes les demi-heures une cuillerée de la potion ſuivante:

℞ de tilleul,
eau de muguet, *aa* ℥iiij
ſyrop de ſtœchas, ℥j
poudre de guttete,
de racines de valeriane ſauvage, *aa* ℈j
eau de ceriſes noires. ℥j

Il dormit la nuit assez ttanquillement, & prit peu de cette potion par cette raison. Le 14 au matin, je lui ordonnai de prendre par verrées, d'heure en heure, une pinte d'eau dans laquelle j'avois fait fondre une once de manne, un gros de nitre, & quatre grains de tartre stibié; mais il n'en voulut boire qu'un gobelet par un entêtement qu'il ne fut pas possible de dompter: c'est pourquoi on fit fondre dans un bouillon deux grains de tartre stibié, & dans une pinte de sa ptisane, trois grains qu'il prit sans s'en appercevoir; on y ajouta même un peu de vin pour le tromper plus aisément. Il fut purgé copieusement, & rendit beaucoup par haut & par bas. Il n'eut qu'un seul accès le matin; l'après-midi il fut tranquille, & dormit presque toute la nuit. Le 15, on lui donna un lavement émollient qui lui fit rendre beaucoup de bile: comme il avoit grand appétit, je lui permis un œuf frais avec un peu de pain, & l'après-midi, il continua sa potion, sa ptisane, & on lui fit boire de l'eau de groseilles; il n'eut point d'accès, dormit la nuit, les lavements entraînerent beaucoup de bile, & le 16 il fut purgé avec une médecine ordinaire. Pour aider son action, on lui fit prendre par verrées deux grains de tartre stibié, & un gros de sel végétal fondu dans une pinte de sa ptisane. Il rendit beaucoup, se sentit soulagé: & comme il avoit grand appétit, je lui permis de vivre presque à son ordinaire, observant cependant de lui faire prendre deux lavements émollients tous les jours; ce qu'il fit le 17 & le 18. Mais ce jour-là même après son dîner, il eut un accès assez fort; on le purgea le 19, & la purgation fit beaucoup; les parents imaginoient sans raison que des vers

étoient la cauſe de tous ces accidents ; ayant été rappellé, & ayant ſçu que ce même jour il avoit eu deux violents accès : pour empêcher le progrès du mal, je lui ordannai de prendre matin & ſoir un gros de l'opiate décrite dans la premiere Obſervation, où je fis ajouter deux gros de rhubarbe, & autant de nitre purifié. La nuit & le jour ſuivant furent ſi fâcheux que je déterminai enfin les parents à une ſaignée du pied ; ce qui fut exécuté vers les quatre heures ; le ſoir on lui donna un lavement. Les accès revinrent la nuit, mais moins vifs. Le 21, il prit le demi-bain deux fois par jour, auſſi-bien que ſon opiate ; il eut ce jour-là un accès léger, il continua les mêmes remedes, & eut juſqu'au 24 tous les jours un accès. Le 24, il n'en eut point, il fut purgé le 26 ; il rendit beaucoup de matieres bilieuſes par haut & par bas. Il eut un accès léger, comme je l'ai obſervé depuis le 21. Il fit toujours les mêmes remedes, & n'eût d'accès que le 2, le 4 & le 6 du mois d'Août, toujours à la même heure : je fis ajouter à l'opiate ci-deſſus une once de quinquina en poudre, & je dis qu'il ne falloit plus le baigner qu'une fois par jour, mais qu'on devoit toujours continuer l'opiate. Le 9, les accidents reparurent avec force, & diminuerent en ſe faiſant toujours ſentir juſqu'au 12 d'Août, où je fis ceſſer le bain, & continuer l'opiate. Il n'eut preſque plus de reſſentiment de ſon mal ; je le purgeai le 22 & le 24 de ce mois : il eut une très-légere attaque le 12 Septembre, & guérit enfin ſans aucun retour, ayant ſoin de ſe purger tous les mois, en continuant ſon opiate pendant ſix ſemaines, & en ſe faiſant ſaigner tous les trois mois.

Tels ſont, Monſieur, les moyens dont je me ſuis ſervi avec ſuccès, fondé à ce qu'il me ſemble ſur la théorie la mieux reçue parmi tous les Médecins; je ne veux cependant point dire que dans tous les cas il faille ſaigner : quelquefois l'épilepſie vient d'épuiſement, comme dans ceux *qui venereis ſpeculationibus indulgent* pour me ſervir des termes de *Nenter*, pag. 381 : mais ordinairement je crois que l'indication que l'on doit remplir, ſe réduit à vuider les premieres voies, à diminuer la pléthore, à corriger la maſſe des humeurs, & quelquefois les organes deſtinés à la digeſtion; enfin à rétablir une diſtribution plus réguliere des eſprits animaux, & à calmer les agitations. Il me paroît impoſſible de remplir ordinairement ces vues ſans la ſaignée; je me ſoumets cependant volontiers à ceux qui m'apporteront des raiſons fondées ſur l'économie animale, & ſur la nature de cette maladie, aſſez fortes, pour me faire changer de ſentiment. J'ai l'honneur d'être très-parfaitement,

Monſieur,

Votre, &c. B. a. ſ. p.

P. S. Pendant que je vous écrivois, Monſieur, cette Lettre, un de mes amis, Docteur en Médecine de la Faculté de Paris, m'a confirmé dans ce que je penſois ſur le traitement de l'épilepſie. Il m'a dit qu'il s'étoit bien trouvé conſtamment de la méthode ſuivante, dont il modere la doſe ſuivant l'âge, l'état, la conſtitution du malade, & les différentes ſaiſons qui influent beaucoup dans toutes les maladies, & ſur-tout dans celles-là.

Il fait faire uſage au malade pour ptiſane d'une infuſion en forme de thé, de huit feuilles de

caſſis, d'une pincée de ſommités de *gallium luteum*, & d'une pincée de fleurs de millepertuis dans une pinte d'eau.

Il lui recommanda de ſe purger tous les mois avec une poudre faite de huit grains de coquilles d'huitre préparées, de dix grains de quinquina, de deux grains d'aloës hépatique, de quatre grains de cinabre, & de ſix grains de trochiques alhandal que l'on prend à jeun, en buvant immédiatement par-deſſus un verre tiede de la ptiſane ſuſdite.

Le lendemain de ſa purgation, il lui fit prendre un gros d'une opiate faite avec quatre gros de quinquina en poudre; racine de ſerpentaire, poudre antiſpaſmodique décrite dans le *codex* de la Faculté de Médecine de Paris, pag. 66, de chaque deux gros avec ſuffiſante quantité de ſyrop de ſtœchas. Il lui en fait continuer l'uſage pendant neuf jours de ſuite.

Il le fait ſaigner tous les trois mois du pied, quelquefois deux fois de ſuite, ſur-tout lorſqu'il y a plénitude, ou que la chaleur trop grande peut occaſionner une raréfaction dans les humeurs, toujours dangereuſe dans ces maladies.

Quant au régime, il faut qu'il ſoit des plus exacts : il lui défend la viande ſalée, les ragoûts, les fruits cruds, les acides, les ſalades, les légumes ſéches, la viande à ſouper, le vin pur, les ratafiats; il ne lui permet que des aliments aiſés à digérer pris en petite quantité. Pour faciliter la digeſtion, il lui fait prendre trois fois par ſemaine dans ſa premiere cuillerée de ſoupe à dîner & à ſouper, ſix grains de gros poivre entiers.

Il lui recommande de ſe garantir du froid, d'éviter les paſſions vives, le chagrin, la mé-

lancolie, & ſur-tout de faire beaucoup d'exercice.

Il m'a aſſuré par ce moyen d'avoir guéri pluſieurs épileptiques; ce que je ſuis d'autant plus porté à croire, que par cette méthode, il prévient la pléthore, facilite la digeſtion, corrige la mauvaiſe diſpoſition des humeurs.

OBSERVATIONS

Sur une Hydropiſie ſurvenue à la ſuite d'une fauſſe-couche, & guérie d'une façon ſinguliere, par M. B. d. m. p.

Une femme nommée Ph..... fit une chûte étant groſſe, qui fut ſuivie d'une fauſſe-couche. Les vuidanges ne coulerent que deux jours, & s'arrêterent enſuite tout-à-coup; ce qui produiſit une fievre violente, des douleurs vives dans la matrice, le tout accompagné de foibleſſes par intervalles. Ces douleurs dans la matrice déterminerent une ſaignée du bras, dans la crainte d'augmenter la diſpoſition inflammatoire de ce viſcere. La malade en fut un peu ſoulagée, & les accidents, quoique les mêmes, étant diminués de violence, on fit une ſaignée du pied. La reſpiration en devint un peu gênée, & il prit des envies de vomir à la malade qui la tourmentoient beaucoup. On lui fit faire uſage de bouillons rafraîchiſſants, de lavements, & de quelques cordiaux dans les inſtants de foibleſſe, mais ſobrement à cauſe de la douleur du bas-ventre, & ſur-tout de la matrice. Ce fut par la même raiſon, que malgré les rapports de bile qu'avoit la malade, on ne lui donna point de purgatif, imaginant que ſes nauſées n'étoient que ſymptomatiques.

tomatiques. Les accidens se calmerent, mais cette bonace ne dura pas long-temps, ils reparurent avec plus de vivacité, avec douleurs de tête, & toujours les mêmes envies de vomir; ce qui engagea à lui faire prendre une purgation en deux verres composée de casse, de manne, & de trois grains de tartre stibié. La malade en fut soulagée, & vuida beaucoup par haut & par bas. On répéta deux jours après la purgation, qu'on réduisit en un verre; on y ajouta le syrop de pommes composé, & on supprima le tartre stibié; l'évacuation fut copieuse par bas. La malade se trouva un peu mieux; mais elle sentoit toujours des douleurs sourdes dans le bas-ventre : on continua les mêmes remedes, on lui permit de prendre un peu plus de nourriture, la fievre étant alors dissipée, parce qu'elle se sentoit extrêmement affoiblie. Elle fut purgée une troisieme fois; & quoique cette troisieme purgation, & une quatrieme qu'on lui fit prendre, produisissent beaucoup d'évacuations, elle sentoit toujours un embarras dans le ventre.

Elle fut cependant assez bien pendant une quinzaine de jours, après quoi la quantité des urines ne répondit plus à celle de la boisson; le ventre se gonfla par degrés, il survint quelques mouvements de fievre. On tenta sans succès tous les remedes appropriés à cette situation : le ventre augmentoit toujours, il résonnoit comme un ballon, lorsqu'on le frappoit; on y sentoit cependant un peu de fluctuation. La malade amaigrissoit de jour en jour, & n'étoit soulagée que lorsqu'elle rendoit quelques vents par haut.

Enfin lassée de son état, découragée de l'inutilité de tous les remedes qu'elle avoit pris, elle

fit uſage d'un autre, que lui conſeillerent ſes amies & ſes voiſines, fait avec ſuffiſante quantité d'oignons blancs pilés groſſiérement, infuſés pendant vingt-quatre heures dans l'eau-de-vie. Elle appliqua ce cataplaſme ſur ſon ventre, & à la plante de ſes pieds.

Il rappella les urines, le ventre revint dans ſon état naturel; mais les pieds enflerent, & la reſpiration devint difficile : alors les regles reparurent pour la premiere fois en petite quantité, après quoi la malade ſe ſentit bien ſoulagée; on réitéra le cataplaſme à la plante des pieds, qui diſſipa l'enflure, & rendit libre la reſpiration.

Comme elle ſe ſentoit toujours du dégoût, la bouche amere, & qu'elle trouvoit mauvais ce qu'elle mangeoit, on lui conſeilla de ſe purger avec la caſſe, la manne & le ſyrop de pommes compoſé : cette médecine, quoique fort douce, rappella tous les accidents; le ventre, les jambes, les pieds s'enflerent comme auparavant, la reſpiration redevint gênée. On mit en uſage le même cataplaſme, qui diſſipa tout comme la premiere fois. Ce qui fit qu'abandonnant tout-à-fait la malade à un régime de vivre exact, on s'abſtint de tout purgatif, & elle guérit petit à petit en prenant de bonne nourriture.

Ce qu'il y a eu de plus ſingulier dans ce remede, c'eſt qu'ayant été tenté dans le même temps ſur des hydropiques, il ne leur a fait aucun bien; à la vérité, il n'a point augmenté leur mal. On lit dans le Journal de Trévoux de l'année 1718, pag. 157, qu'un homme âgé de quarante ans, hydropique, fut guéri en mangeant des oignons blancs cuits, & en en buvant en forme de tiſane; cette obſervation ne confirmeroit-elle pas celle que nous venons d'avancer,

quoique la maniere d'employer le remede ſoit abſolument différente.

AUTRE

Sur les pâles couleurs.

III. Une fille dont les regles avoient coulé toujours en petite quantité, & peu régulierement, avoit depuis huit ans les pâles couleurs, le viſage bouffi, une fievre lente & continue, avec des redoublements irréguliers, un œdeme par tout le corps, une laſſitude dans tous les membres, un abattement de forces prodigieux, & une triſteſſe involontaire. D'ailleurs, le peu de ſoulagement que lui avoient procuré les remedes ſans nombre qu'on lui avoit preſcrits, la dégoûtoient d'en prendre davantage. L'ayant trouvée dans cet état, je la déterminai quoiqu'avec peine, à ſe mettre à l'uſage d'une eau rouillée, & à prendre quatre fois par jour un gros de l'opiate ſuivante.

℞	écorce du Pérou,	℥j
	poudre apéritive, *	℥ß
	rhubarbe,	℥j
	jalap,	ʒß
	ſyrop d'abſynthe ;	q. ſ.

faites ſuivant l'art une opiate à prendre à la doſe preſcrite.

Elle en fit uſage pendant un mois : les dix premiers jours elle fut beaucoup purgée ; ce qui fit évanouir l'œdeme univerſel, la couleur livide, la fievre lente. La gaieté, les forces, le ſommeil, l'appetit revenoient ſenſible-

* *Nota.* On trouvera dans le *Codex* de la Faculté de Médecine de Paris, imprimé en 1748, cette poudre décrite ſous le nom de *pulvis de Chalibe*, p. 73.

ment ; les regles parurent auſſi, mais en petite quantité. Ce qui détermina à continuer le mois ſuivant la même opiate, dont on retrancha la rhubarbe & le jalap, pour y ſubſtituer un gros de ſel d'abſynthe & un demi-gros de ſafran ; & la malade n'en prit plus que deux fois par jour. Le meilleur état continua ; les regles vinrent au temps marqué, & un peu plus abondantes. Ce mieux engagea à ne plus prendre qu'une fois par jour de l'opiate ſuivante, que je crus plus convenable, par rapport à l'état où ſe trouvoit actuellement la malade.

℞ poudre *d'arum* compoſée, * apéritive, } *aa* ℥ß

ſyrop d'abſynthe ; q. ſ.

faites ſuivant l'art une opiate dont la doſe ſera d'un gros tous les matins à jeun, avec un verre d'eau rouillée par-deſſus.

On purgeoit de temps en temps la malade avec une tiſane laxative. Je lui conſeillai de continuer l'uſage de ces remedes pour prévenir les rechûtes ; mais ennuyée de la gêne que cela lui cauſoit, elle ceſſa de faire ce que je lui avois dit, & retomba au bout de ſix mois dans les mêmes accidents, dont elle ſe retira par l'uſage des mêmes remedes. Cette rechûte ne la rendit pas plus raiſonnable ; elle oublia l'état cruel où elle avoit été déjà deux fois, & retomba pour la ſeconde fois dans le même état, au bout de trois mois de la ſeconde guériſon. Devenue enfin raiſonnable à ſes dépens, & guérie pour la troiſieme fois, elle continua pendant long-temps, quoiqu'en ſanté, de prendre l'eau rouillée, & un gros de l'opiate ſuivante.

* *Nota.* La deſcription de cette poudre ſe trouve, *pag.* 73 de l'ouvrage déjà cité.

℞ poudre *d'arum* composée, apéritive, } aa ʒß
quinquina en poudre, ʒj
rhubarbe, ʒj
syrop de chicorée composé; q. s.
faites suivant l'art une opiate.

Elle en fit usage pendant long-temps, & ne la quitta que parce qu'elle devint grosse.

Sa grossesse fut assez heureuse, elle se fit saigner vers le quatrieme mois, parce qu'il lui vint un peu de fievre avec un rhume violent, qui étoit occasionné, parce qu'elle avoit le ventre fort resserré; quelques lavements dans le reste du temps de sa grossesse la garantirent de ces accidents. Elle accoucha à terme d'un enfant fort sain, quoique le travail eût été un peu long. Les lochies coulerent abondamment pendant trois semaines; cependant au bout de ce temps, elle fut prise d'une fievre vive, de vomissements, de coliques. On me fit venir, je craignis que la matrice ne fût attaquée d'inflammation, par rapport à la douleur qu'elle ressentoit lorsqu'on appuyoit la main dessus le bas-ventre, à cause des vomissements, des nausées, de la difficulté de respirer: je fis supprimer le vin & la viande, malgré l'opposition de la malade & des assistants: je lui fis prendre des lavements émollients; j'ordonnai des bouillons avec le veau, le cerfeuil, la chicorée, la pimprenelle, trois par jour, & toutes les trois heures un bouillon léger pour toute nourriture, avec parties égales de bœuf & de veau: sa tisane fut une eau de graine de lin; on lui fit des fomentations sur le bas-ventre. L'usage de ces remedes, pendant trois jours, calma les accidents; ce qui détermina à

purger la malade avec la médecine ſuivante.

℞	catholicon double,	℥j
	manne de calabre,	℥ij
	nitre purifié,	℥ß
	ſyrop de chicorée compoſé ;	℥j

faites ſuivant l'art une purgation pour une doſe dans ſ. q. d'une décoction émolliente.

Deux jours après cette premiere purgation, qui avoit beaucoup ſoulagé par l'abondance des matieres qu'elle avoit fait vuider, on la répéta : on ſupprima le catholicon double & le ſyrop, & l'on mit en place, caſſe mondée & tamarins, *aa* ℥ß, confection hamech, ℥ij.

Cette ſeconde purgation fit encore plus d'effet que la premiere, tant par haut que par bas ; la malade guérit enfin, ayant ſoin de ſe purger par intervalles, pour prévenir les rechûtes, qui, par leur fréquence auroient pû devenir fâcheuſes, & peut-être même mortelles.

CONSULTATION

Sur un aſthme.

IV. Les ſymptômes dont ſe plaint M. *** qui reviennent ſi fréquemment, & qui preſque toutes les ſemaines mettent ſa vie en danger, prouvent un aſthme, ou quelque affection tout-à-fait ſemblable à l'aſthme. La cauſe n'eſt pas une violente chaleur interne, puiſque le malade eſt le plus ſouvent ſans fievre ; ce n'eſt pas non plus une foibleſſe des organes, qui, à l'âge où il ſe trouve, ſont dans toute leur vigueur ; c'eſt plutôt un étranglement de la poitrine, & une mauvaiſe configuration du poumon qui lui ſont comme innés, & qu'il a contractés dès ſa pre-

miere formation dans le ventre de ſa mere, & du lait même dont il a été nourri. Cependant les ſymptômes ne déclarent, ni ulcere, ni tubercule à la ſubſtance du poumon, ni embarras, ni obſtruction dans les bronches, cauſée par des humeurs épaiſſes, viſqueuſes, coagulées ou endurcies.

La maladie de M.... vient donc de pluſieurs cauſes d'une foibleſſe naturelle des poumons, de ce que leur ſubſtance eſt trop tendre & trop molle, ou de leur mauvaiſe ſituation; (toutes circonſtances où il y a une diſpoſition très-prochaine à cette eſpece d'accident, dont M.... eſt attaqué) d'une intempérie & chaleur exceſſive des viſceres qui ſervent à la nutrition; d'une plénitude d'humeurs de toute nature, amaſſées & accumulées dans l'eſtomac & les inteſtins, d'où il s'éleve de continuelles fumées qui attaquent le cerveau, & deſquelles ce même viſcere ſe décharge ſur les parties qui lui ſont inférieures, c'eſt-à-dire, ſur les poumons mêmes. De-là ce mal de tête, & cet aſſoupiſſement, avant-coureurs de l'accès: car cette oppreſſion arrive ſouvent au commencement des accès de fievres. Mais la derniere, & ſelon nous, la principale cauſe, eſt la température de l'air que M.... reſpire, & qui, quoique natal, lui eſt fort contraire & fort dangereux, puiſqu'il a éprouvé pluſieurs fois que le changement de cet air rétabliſſoit auſſi-tôt ſa ſanté, & que lorſqu'il y revenoit, il tomboit dans l'étouffement, comme s'il eût été frappé d'un coup de foudre; ce qui fait voir qu'Hippocrate a bien eu raiſon de dire que la bonne ou mauvaiſe ſanté dépend autant des lieux & des climats, que des ſaiſons & des âges. Bien des gens ont cou-

nu, & notre malade l'éprouve, combien l'air influe ſur la ſanté & la vie des hommes. L'air natal de M.... a rendu juſqu'ici inutiles tous les ſoins qu'il a pris; ſon mal n'a cédé à la vertu d'aucun remede, quel qu'il fût, ni au régime le plus exact. Cela eſt ſans doute ſurprenant; car ordinairement la nature & l'habitude font ſupporter des choſes, qui ſans leur ſecours ſeroient intolérables: tous les peuples ſe font aux incommodités de leurs climats, & même les habitans des zones glaciales ou de la zone-torride, & c'eſt preſque toujours avec ſuccès que les Médecins renvoient au ſein de leur patrie, & dans leur air natal ceux qui ſont tombés malades dans des pays étrangers.

Venons préſentement à la curation. Cette maladie eſt périodique; elle revient à des temps déterminés, à ſçavoir toutes les fois que la matiere renfermée intérieurement eſt miſe en mouvement par un air froid ou humide, ou par quelqu'autre cauſe, & qu'elle ſe répand, étant alors dans une eſpece d'effervescence, ou lorſque la fievre ayant paru, & la fluxion ayant été excitée, une nouvelle humeur ſe jette ſur les parties de la poitrine plus foibles naturellement, & par accident devenues très-propres à recevoir les fluxions. D'où il faut conclure que la curation ne doit pas être la même dans le temps de l'accès que hors de l'accès, & quand le malade eſt dans un état de ſérenité.

Ce mal ſi preſſant, cet étouffement veut donc qu'on relâche le ventre par de fréquents lavements, qu'on faſſe une ou deux ſaignées du bras, & même une troiſieme, ſi le cas eſt urgent, tandis que le malade a encore des forces & de la vigueur, & cela afin d'appaiſer l'ardeur des

viſceres, d'éloigner & de dériver le torrent de l'humeur qui eſt en mouvement. M.... ne doit vivre que de bouillons, d'œufs frais & de gelée, & n'avoir pour bouillon que la tiſane d'une décoction d'orge ou de chiendent, ou de pommes; à quoi on pourra ajouter les ventouſes ou les véſicatoires, un liniment d'huile de violettes & d'huile de lys mêlées enſemble, des frictions par tous les membres; il faudra faire uſage de ces remedes juſqu'à ce que tous les ſymptômes ſoient calmés, & que le malade revienne dans un état de tranquillité. On doit ſurtout alors éviter les purgatifs même les plus légers, de peur que la fluxion n'augmente, & que l'humeur étant déjà en mouvement ne s'irrite davantage, & ne ſe jette toute entiere ſur les poumons.

Mais lorſque le malade ſe portera mieux, pour prévenir toute attaque, qu'il obſerve un excellent régime de vivre, ne mangeant que des choſes de facile digeſtion, & qui fourniſſent un bon chyle, ſoupant légérement, ſouvent avec un bouillon & deux œufs frais, ou très-peu de viande, & trois heures au moins avant le ſommeil; s'abſtenant de tous aliments poivrés, ſalés, fumés, viſqueux, groſſiers, de laitage, légumes & autres ſemblables; ne buvant que de la tiſane ou du cidre choiſi bien clarifié, & même trempé d'eau: s'il boit du vin (& il ſeroit beaucoup mieux qu'il s'en privât), nous lui recommandons de bien le tremper. Qu'il évite toute contention trop forte de l'eſprit, le froid, le chaud, l'ardeur du ſoleil de midi, la fraîcheur du ſoir, le ſerein, & entr'autres paſſions de l'ame, la colere, la triſteſſe & le chagrin, qui lui ſont très-contraires.

Au commencement du printemps, on lui fera une saignée du bras, après lui avoir donné un lavement, & le lendemain, on le saignera de l'autre bras : ensuite on le purgera ainsi une fois ou deux.

℞ séné, ℥iij
jettez dans l'infusion moëlle de casse fraîchement tirée, ℥ß
syrop de roses pâles,
ou,
syrop de fleurs de pêchés,
ou,
syrop de pommes composé. ℥j

Le malade aura soin de répéter cette purgation tous les mois, & le choix de l'un ou de l'autre des susdits syrops dépendra de son effet plus heureux & plus facile. Nous espérons que le lait d'ânesse, pris depuis le commencement d'Avril, ou un peu auparavant, jusqu'à la fin de Juin, lui fera beaucoup de bien, pourvu qu'il ne s'aigrisse ni ne se coagule, & que M.... prenne dans ce cas-là des purgatifs doux, pour emporter la saburre que le lait pourroit avoir causée. Au lait d'ânesse, il peut faire succéder dans les chaleurs de l'été le petit-lait, dont il boira tous les matins une chopine, deux heures avant que de prendre un bouillon ou quelqu'autre nourriture. Pendant ces mêmes chaleurs, il lui sera avantageux de prendre 7 à 8 jours de suite un demi-bain d'eau tiede, deux fois par jour, le matin, & à quatre heures après-midi, & de rester chaque fois dans la baignoire l'espace de deux heures, s'y frottant & s'efforçant de rafraîchir ses entrailles, & d'en calmer l'ardeur. Il prendra dans le bain, ou un bouillon, ou de l'eau de veau, ou du petit-lait clarifié. Le petit-

lait pris ainſi à propos produit de merveilleux effets chez les perſonnes attaquées de la même maladie que M...., pourvu qu'après le bain on prenne une ſeconde purgation; on peut prendre encore le bain quatre ou cinq ſemaines après; mais il faut ſe purger auparavant.

Aux approches de l'Automne, il ſera pareillement néceſſaire de faire une ſaignée du bras, & deux jours après une autre du pied, & de purger le malade deux ou trois fois, mettant quelques jours d'intervalle d'une purgation à l'autre. Enſuite, pendant tout l'Automne & tout l'hiver, il pourra faire uſage des purgatifs, du moins une fois le mois, pour enlever & chaſſer au-dehors la ſaburre & les impuretés de l'eſtomac & des inteſtins. Il ſera cependant plus utile & plus convenable pour ſa ſanté de ſe purger une ſeconde fois, ou avec les remedes ci-deſſus preſcrits, ou avec deux onces de manne délayée dans un bouillon, ajoutant une infuſion de deux gros de ſéné, & d'une demi-once de caſſe mondée. L'uſage du lait eſt moins bon, & moins ſalutaire en Automne & en Hiver: c'eſt pourquoi M.... pourra y ſuppléer par de l'eau de veau, dont il boira deux verres tous les jours le matin à ſon réveil, pour laver & rafraîchir ſes entrailles.

Il faut perſiſter long-temps dans l'uſage de ces remedes: pour détruire un mal ſi opiniâtre, & qui a tant de fois réſiſté aux médicaments convenables. M.... doit obſerver ſcrupuleuſement & conſtamment ce que nous lui preſcrivons pendant un an, ou même deux, s'il veut travailler à recouvrer une bonne ſanté. Mais ſi la maladie ne cede point aux remedes que nous jugeons les plus utiles & les plus né-

ceſſaires, il faudra qu'il cede lui-même à la maladie, & qu'il ſe tranſporte à quelques lieues de la ville dans un air plus pur, & dégagé de toutes vapeurs fuligineuſes, groſſieres & infectes. Si malheureuſement il éprouve que non-ſeulement l'air du lieu de ſa naiſſance, mais encore celui de toute la contrée lui eſt pernicieux, le dernier conſeil que nous avons à lui donner, c'eſt d'aller vivre dans tout autre climat, ou de s'attendre avec fermeté à tout événement. A Paris, le.... Nov. M.... G. P... P. h.... d. m. p.

MÉMOIRE

Sur une maladie ſinguliere de l'eſtomac.

V. De toutes les maladies qui nous attaquent, les plus difficiles à reconnoître & à diſtinguer, ſont celles de l'eſtomac; les plus ſçavants, & les grands praticiens ſe trompent ſouvent ſur la nature & le caractere de ces maladies.

M.***, âgé de cinquante-deux ans, d'un aſſez bon tempérament, & d'une bonne conſtitution, ſe plaignoit depuis trois ans d'une barre qu'il diſoit avoir à l'eſtomac, & qu'il l'empêchoit de digérer facilement, ſur-tout quand il avoit ſoupé en compagnie. Tous les matins, il prenoit cinq à ſix taſſes de thé pour achever la digeſtion de ſon ſouper; & lorſqu'il mangeoit plus qu'à l'ordinaire, il étoit ſûr d'avoir une indigeſtion qui ne ſe paſſoit qu'en lavant beaucoup, & faiſant diete pendant vingt-quatre heures.

Cette indiſpoſition a ſucceſſivement augmenté, de maniere que depuis ſix mois, pour peu

qu'il fît quelques excès en mangeant, deux ou trois heures après, il rejettoit le tout, ou la plus grande partie des aliments qu'il avoit pris. Il vomiſſoit ſans effort, ſans douleur, & facilement : ce vomiſſement étoit précédé ou annoncé par des rots ; il n'a jamais reſſenti aucune douleur à l'eſtomac : l'appétit ne lui manquoit pas ; au contraire, s'il ne s'étoit pas retenu, il auroit beaucoup mangé : ce qui lui arrivoit cependant quelquefois, ſans y faire attention, ſon appétit l'emportant alors ſur la réſolution qu'il avoit priſe de manger peu. Lorſqu'il s'obſervoit ſur le régime, il ne vomiſſoit point. Ses Médecins lui firent divers remedes. Les purgatifs, les eaux de Vichy, & le lait d'âneſſe ſoulagerent peu le malade. Les remedes chauds lui cauſoient une ſenſibilité douloureuſe à l'eſtomac. Les narcotiques & les calmants ſembloient empêcher les aliments de paſſer. Le ventre étoit pareſſeux ; il n'alloit à la garde-robe qu'au moyen des lavements ſimples. Cet état l'a ſucceſſivement amaigri. Le purgatif qui lui faiſoit le mieux étoit le ſel de ſeignette dans l'eau de Vichy.

Le 30 Janvier 1754, il ſe purgea avec un paquet de ſel de ſeignette dans ſix verres d'eau de Vichy. Ce purgatif n'agit point comme il avoit coutume de faire ; le malade vomit, pour ainſi dire, chaque verre, & depuis ce moment, il a rejetté toutes les liqueurs & tous les aliments qu'on lui donnoit.

Le 22 Février, le malade ſentant ſon mal augmenter, une perſonne que l'on conſulta, inſtruite que les remedes preſcrits juſqu'alors ne produiſoient aucun ſoulagement, que malgré leur adminiſtration le vomiſſement continuoit,

que ſelon les Médecins & le malade l'orifice inférieur de l'eſtomac étoit en partie ou totalement fermé, avant de rien preſcrire, crut devoir s'aſſurer de l'état du malade d'après ſon récit, d'après le rapport de ceux qui l'environnoient, & d'après les accidents. Elle fit les obſervations ſuivantes.

1°. Le malade ne ſouffre aucune douleur à la région de l'eſtomac, pas même quand on preſſe deſſus, ainſi que ſur toutes les parties & les viſceres, qui l'environnent.

2°. Il vomit aiſément, & avec facilité, ſans peine & ſans douleur.

3°. Les boiſſons priſes froides ou chauffées ne lui font aucune impreſſion douloureuſe ni fâcheuſe à l'eſtomac.

4°. Il ne rejette que lorſqu'il a ſucceſſivement pris de la tiſanne, du bouillon, de l'eau de poulet, de la gelée, & quelque cuillerée de riz au gras; ce qui peut faire au total pendant douze heures, une chopine & demie ou une pinte de liqueur. Alors il ſe trouve mal à ſon aiſe; il ſent un poids qui lui peſe en bas; de petits hoquets, & des rots ſuccedent; enſuite vient le vomiſſement.

5°. Il n'a pas plutôt rendu, qu'il ſe trouve à ſon aiſe; & à la foibleſſe près où cet état le réduit, il ſe ſent bien, & ſe trouve comme dans l'état d'une heureuſe convaleſcence. Après le vomiſſement, il eſt moins triſte, il ſe promene aiſément dans ſon appartement, il ſe diſſipe avec ſes amis & ſa famille par la converſation, & feroit même quelque petit jeu pour s'amuſer. Mais à meſure qu'il reprend quelques boiſſons pour ſe ſoutenir, il retombe dans la triſteſſe, & dans les mêmes ſymptômes qui le conduiſent au

vomiſſement. Malgré cette eſpece de bien-être, qu'il reſſent après avoir vomi, il ſent qu'il reſte au fond de ſon eſtomac quelque choſe qu'il ne peut rendre ; & ſur la fin du vomiſſement la matiere eſt glaireuſe, plus noire & plus porracée.

6°. La matiere du vomiſſement eſt non-ſeulement compoſée des liqueurs & des aliments que prend le malade, mais encore d'une quantité de matieres glaireuſes, porracées, griſes, brunes, & quelquefois même d'une couleur plus foncée. Les excréments qu'il rend, au moyen des lavements ſimples qu'on lui donne, ſont auſſi glaireux, moins porracés, mais plus bruns, & quelquefois plus jaunes.

7°. S'il vomit, par exemple, à minuit, il s'endort enſuite, & d'un ſommeil tranquille pendant 2, 3 & 4 heures de ſuite ; mais à meſure qu'il prend quelque choſe, le ſommeil n'eſt plus le même, il retombe ſucceſſivement dans les ſymptômes obſervés à la remarque 4.

Si l'orifice inférieur de l'eſtomac étoit libre, le malade ſeroit guéri.

Avant que de propoſer aucun moyen, ni aucun remede qui puiſſe procurer cet effet ſalutaire, la perſonne conſultée crut devoir examiner d'après les ſymptômes ci-deſſus obſervés, & d'après l'inefficacité des remedes ci-devant adminiſtrés, la cauſe de cette obſtruction du pylore de l'eſtomac.

Voici comme il raiſonnoit : » on a d'abord » penſé que cette obſtruction avoit pour cauſe » le ſimple reſſerrement ou la conſtriction du py- » lore. L'uſage des demi-bains, l'application » d'une veſſie pleine de lait ſur la région de » l'eſtomac, celle des flanelles trempées dans le » lait chaud, continuée long-temps, la grande » effuſion de ſang procurée par l'application de

» douze ſangſues ſur trois hémorrhoïdes, &
» d'autres remedes relâchans qu'on a fait pren-
» dre au malade devoient néceſſairement relâ-
» cher le pylore, & faciliter la liberté du paſ-
» ſage des liqueurs de l'eſtomac dans le premier
» des inteſtins. Tous ces remedes capables de
» relâcher une partie membraneuſe reſſerrée,
» n'ayant produit aucun effet, on en doit con-
» clure que l'obſtruction du pylore a une cau-
» ſe. Quelle eſt donc cette cauſe ? (Il faut enten-
» dre ici par la cauſe le vice local, c'eſt-à-dire,
» ce qui empêche les liqueurs contenues dans
» l'eſtomac de paſſer dans le premier des inteſ-
» tins.) On peut ſoupçonner, & même on doit
» juger qu'il y a à l'eſtomac, près le pylore,
» de petites éminences ou tubercules charnues,
» même variqueuſes, ſemblables aux petites
» hémorrhoïdes qu'on remarque à l'anus, qui
» par leur groſſeur ferment en partie, & peut-
» être même la totalité du paſſage du pylore.
» Ces éminences tuberculeuſes ne peuvent être
» formées que par quelques-uns des remplis
» de la membrane veloutée de l'eſtomac, qui,
» comme on ſçait, eſt fort lâche, & forme une
» grande quantité de rides dans toute l'éten-
» due de l'eſtomac, principalement vers ſon ori-
» fice inférieur, où ces rides ſont plus marquées.
» La valvule que l'on remarque au pylore,
» à l'embouchure de l'inteſtin *duodenum*, eſt-
» elle même formée par un repli ou allonge-
» ment de cette membrane veloutée.

» La probabilité & les ſymptômes qui accom-
» pagnent cette maladie, aſſurent la réalité de
» cette cauſe. S'il étoit poſſible de la nier, on
» ſeroit contraint de mettre tout ſur le vice des
» humeurs, & ſoutenir qu'une grande quantité

de

» de glaires épaiſſies, tenaces & gluantes s'eſt
» amaſſée & cantonnée dans l'orifice pylorique
» de l'eſtomac, qui, comme on ſçait, a la forme
» d'un entonnoir.

» Les matieres glaireuſes & porracées que le
» malade rend, dépoſent en faveur de cette
» cauſe, ſur-tout celles qu'il rend ſur la fin du
» vomiſſement. *Ce quelque choſe*, obſervé à la
» remarque 5, *que le malade ſent au fond de*
« *l'eſtomac* après avoir vomi, & qu'il ne peut
» rendre, confirmeroit encore ce ſentiment;
» car, *ce quelque choſe* doit néceſſairement
» être un corps, ou pluſieurs corps qui ferment
» l'ouverture du pylore. Mais, dira-t-on, ce
» corps ne ſeroit-il pas un amas de glaires épaiſ-
» ſies, tenaces & gluantes, puiſque le malade
» en rend de cette nature ſur la fin de ſon vo-
» miſſement?

» Si ce corps qui ferme l'ouverture du py-
» lore n'étoit autre choſe *qu'un amas de glaires*
» *épaiſſies*, *tenaces & gluantes*, tous les re-
» medes qu'on a adminiſtrés au malade les au-
» roient liquéfiées & emportées. L'inefficacité
» de tous les remedes démontre donc que le
» vice local, ou la cauſe de cette maladie, eſt à
» l'eſtomac même, & que ce n'eſt autre choſe
» que des éminences tuberculeuſes que j'ai ſup-
» poſé avoir leur ſiege à l'embouchure du py-
» lore. D'ailleurs, ces éminences peuvent être
» la cauſe occaſionnelle de ces glaires, leſquel-
» les glaires enduiſent & bouchent les petits in-
» tervalles que peuvent laiſſer entre elles ces
» éminences tuberculeuſes, & par ce moyen,
» fermer exactement l'orifice pylorique.

» Il n'eſt donc pas douteux qu'il y ait à la
» partie de l'eſtomac, qui forme l'entonnoir de

» ſon orifice inférieur, des tubercules, des émi-
» nences qui en ferment le paſſage conjointe-
» ment avec des matieres épaiſſies, tenaces &
» gluantes.

» On ne peut pas ſe flatter d'une cure radi-
» cale dans le traitement de cette maladie con-
» nue; c'eſt-à-dire, de diſſiper & d'emporter
» ces tubercules : il faut ſe contenter d'une cure
» palliative, qui conſiſte à trouver les moyens
» de faire paſſer les liqueurs & les aliments de
» l'eſtomac dans le premier des inteſtins. Pour
» y parvenir, il faut commencer par diviſer la
» tenacité de ces matieres épaiſſies & gluantes,
» les liquéfier & les expulſer, s'il eſt poſſible.

» Pour remplir cette indication, il convient
» de faire vomir le malade d'une façon paiſi-
» ble, s'il eſt permis de s'exprimer ainſi, en
» imitant le vomiſſement doux, qui redonne
» au malade cette tranquillité obſervée aux re-
» marques 5 & 7; & pour bien remplir cette
» indication, il faut commencer par le vomitif
» le plus doux, le plus diviſif, & conſéquem-
» ment le plus capable de liquéfier ces matieres
» épaiſſies & tenaces. Tous les Praticiens ſça-
» vent parfaitement que le vomiſſement, qui
» n'eſt pas cauſé par une irritation ou diſpoſition
» phlogiſtique de l'eſtomac, ſe guérit par le
» vomiſſement.

» La nature indique au malade le vomiſſe-
» ment; il eſt à ſon aiſe quand il a vomi, &
» il ſe perſuade qu'il ſeroit tout-à-fait guéri,
» s'il pouvoit *jetter ce quelque choſe qui reſte au*
» *fond de l'eſtomac, & qu'il ne peut rendre.*
» Remarque 5.

» De tous les vomitifs connus, il n'en eſt pas
» qui puiſſe mieux remplir les vues propoſées

» que l'eau tiede priſe par verrées. Outre la
» vertu vomitive de l'eau tiede, c'eſt ſans con-
» tredit le plus grand diviſif, le plus grand dé-
» layant qu'il y ait en Médecine.

» Pour procurer au malade ce vomiſſement,
» immédiatement après avoir vomi les liqueurs,
» & les aliments qu'il avoit dans l'eſtomac, on
» lui fera prendre par gradation des verrées
» d'eau tiede, à peu près la même quantité des
» liqueurs & des aliments qu'il vient de rendre.
» Ce ſecond vomiſſement, procuré par l'eau,
» ne peut pas être, ni plus laborieux, ni plus
» fatiguant que le premier. Donc il ne peut
» faire de mal au malade, & peut au contraire
» diviſer, liquéfier, expulſer ces glaires, &
» par ce moyen procurer la liberté du paſſage
» du pylore.

» Si l'eau ſeule ne produiſoit pas parfaitement
» l'effet qu'on doit en attendre, on pourroit
» quelques jours après faire vomir le malade
» avec l'huile d'amande douce mêlée dans l'eau
» tiede. Si le malade ſupportoit bien le remede
» indiqué, qu'il en tirât du ſoulagement, on
» éviteroit le vomitif, & on pourroit même
» augmenter ſa force ou ſa vertu, ſuivant les
» circonſtances.

» En ſuppoſant même qu'il n'y ait aucune
» glaire dans la partie de l'entonnoir qui ſe ter-
» mine au pylore, que *ce quelque choſe que le*
« *malade voudroit bien rendre, après qu'il a*
» *rejetté, & qu'il ſent au fond de l'eſtomac*, ne
» fût autre choſe que des éminences tubercu-
» leuſes, le remede ne ſeroit point contraire.
» L'eau tiede miſe dans l'eſtomac, par ſa vertu
» vomitive, fait contracter le viſcere; cette
» eau lave en même temps tous ces tubercules,

» les nettoie, liquéfie & diviſe les parties gé-
» latineuſes des aliments qui peuvent s'être at-
» tachées à ces tubercules. Ces particules divi-
» ſées & liquéfiées par l'eau, & expulſées par
» la contraction de l'eſtomac, ſoit par haut,
» ſoit par bas, il en doit réſulter que l'orifice
» de l'eſtomac ſera plus libre.

» L'uſage des remedes ſtomachiques forti-
» fiants, des anodyns & des calmants, n'a en
» aucune façon ſoulagé le malade. Tous les
» remedes adminiſtrés juſqu'aujourd'hui n'ont
» donc point agi ſur le fond de la maladie.
» Eh ! pourquoi dans cette circonſtance ne pas
» eſſayer un remede qui ne peut faire aucun
» mal au malade, & qui, au contraire, peut fa-
» ciliter le débouchement du paſſage du pylore.

» Pour faire connoître l'inutilité du moyen
» propoſé, on dira peut-être, comme on l'a
» avancé, que le ſiege de la maladie eſt au foie,
» que les canaux de ce viſcere ſont obſtrués,
» que la bile y eſt retenue, ainſi que dans la
» véſicule, que le ſéjour de cette bile la rend
» gluante, poiracée; & enfin, que la princi-
» pale cauſe du vomiſſement eſt l'augmentation
» d'un des lobes du foie, occaſionnée par cette
» obſtruction qui comprime l'eſtomac.

» Si on admet cette cauſe, le vomiſſement
» doux eſt encore à plus forte raiſon indiqué;
» il eſt non-ſeulement capable de faciliter le
» débouchement de l'orifice inférieur de l'eſto-
» mac, mais encore de mettre en mouvement
» la bile que l'on ſuppoſe s'épaiſſir dans le foie.
» Dans la ſuppoſition que ce ſoit-là la cauſe,
» le paſſage de l'eſtomac plus libre mettroit le
» malade en état de prendre enſuite les apéri-
» tifs doux, capables de diviſer la bile, de la
» faire couler, & de déſobſtruer le foie «.

Ce Mémoire remis au Médecin ordinaire du malade, le détermina à le faire vomir le 22 Février. Sur les quatre heures du matin, le malade ayant rendu à ſon ordinaire tous les aliments qu'il avoit dans l'eſtomac, immédiatement après, on lui fit avaler par gradation pluſieurs verres d'eau tiede qui le firent vomir, & lui occaſionnerent des brouillements dans le ventre; ce qu'il n'avoit point encore reſſenti depuis vingt jours: il fit enſuite contre ſon ordinaire une ſelle bilieuſe, jaune, & ſe ſentit ſoulagé au point qu'il ſe crut guéri. Avant ce remede, il vomiſſoit cinq à ſix fois en vingt-quatre heures, & ce vomiſſement ne vint que le lendemain ſur les neuf heures du matin, & il parut, par ce qu'il rendit, qu'il n'avoit vomi que le quart des aliments qu'il avoit pris.

Le bon effet qu'il avoit retiré de ce doux vomitif l'engagea à le réitérer le 23, immédiatement après le vomiſſement dont je viens de parler, en ajoutant & mêlant à chaque verre d'eau un peu d'huile d'amande douce. Le malade fut enſuite vingt-quatre heures ſans rejetter, & il continua de rendre des lavements teints de bile. Tout annonçoit que l'orifice de l'eſtomac ſe débouchoit, & permettoit le paſſage des aliments de l'eſtomac dans le premier des inteſtins.

Sur ces apparences de mieux, ceux en qui le malade avoit plus de confiance s'aſſemblerent; ils perſuaderent le malade que c'étoit donner dans l'erreur de penſer que le vomiſſement qu'on lui procuroit pût le guérir; que le mieux apparent qu'il croyoit en avoir reſſenti étoit trompeur; que les vues qu'on devoit avoir étoient de calmer & d'arrêter le vomiſſement plutôt que de le procurer; qu'il falloit en con-

ſéquence mettre en uſage les calmants, les narcotiques, &c. Cet avis prévalut, le malade s'y rendit. Les pilules de cynogloſſe, le ſyrop de diacode dans l'eau de laitue, & autres calmants furent continués ſans ſuccès pendant douze jours, & le malade mourut de foibleſſe & d'anéantiſſement.

A l'ouverture de ſon cadavre, on trouva l'eſtomac plein des boiſſons qu'il avoit priſes; en comprimant ce viſcere, la liqueur ne pouvoit paſſer par l'orifice inférieur, le foie avoit ſon volume ordinaire, d'une conſiſtance moins ferme, & d'une couleur plus pâle. Sa véſicule étoit dans l'état naturel. Le pancréas étoit ſchirreux, & ſembloit ne plus faire de fonctions depuis long-temps. La rate étoit d'une extrême petiteſſe. Tous les autres viſceres du bas-ventre & de la poitrine étoient dans leur état & ſituation naturels.

Pour mieux examiner l'eſtomac, où le ſiege de la maladie paroiſſoit avoir toujours été, il fut tiré du cadavre avec circonſpection. Son ouverture fit voir que la membrane veloutée de ce viſcere s'étoit conſidérablement épaiſſie vers l'entonnoir de l'orifice inférieur, & formoit des éminences tuberculeuſes dans pluſieurs points de la circonférence de cet entonnoir, qui en ſe touchant par leurs ſurfaces fermoient en partie le paſſage du pylore, de maniere qu'on put à peine y faire paſſer une ſonde de poitrine. Toutes ces éminences étoient enduites de matieres glaireuſes, épaiſſies, & tenaces qui rempliſſoient les petits intervalles que les éminences laiſſoient entre elles. Ces éminences au nombre de quatre étoient allongées, & par leur poſition & arrangement formoient entre elles des intervalles ſi-

lonnés dans chacun deſquels ſe logeoit une éminence. Cet épaiſſiſſement de la membrane veloutée avoit depuis le pylore quatre travers de doigt de longueur. Le reſte de l'étendue de l'eſtomac étoit ſain, & dans l'état naturel.

Ce vice local, & le peu de ſang trouvé à l'ouverture du cadavre, fit voir que ce malade étoit mort d'inanition, occaſionnée par l'obſtruction de l'orifice inférieur de l'eſtomac, & confirma ce qu'on avoit établi dans ce mémoire, ainſi que les moyens palliatifs qu'on y avoit propoſés.

DESCRIPTION

D'une Dartre ſinguliere, par H. M. Miſſa D. M. P.

VI. On m'appella dans le Fauxbourg Saint Antoine il y a environ un mois, pour une Dame d'un âge fort avancé. Une Patiſſiere de ſes voiſines en ayant été inſtruite, la vint trouver chez elle pour la prier de l'envoyer quérir lors de ma viſite; elle lui demanda auſſi la permiſſion d'apporter avec elle ſon enfant qu'elle étoit bien aiſe de me montrer, & pour lequel elle avoit deſſein de me conſulter ſur ce qu'il y auroit à faire pour le guérir d'une dartre ſinguliere, dont il eſt attaqué depuis le commencement de l'Eté dernier.

Voici en abrégé & au juſte les particularités qui m'ont le plus frappé. Elles ſont préſentées par ordre pour plus grande clarté, ſuivant la marche que j'ai gardée dans l'examen que j'en fis dans le temps.

Le nez de cet enfant n'eſt qu'une galle fort épaiſſe, de couleur cendrée, dure, ſéche & remplie de crevaſſes profondes, mais étroites, d'où ſuinte de temps en temps un peu d'humeur. Cette galle eſt ſi élevée ſur les cartilages, qu'en groſſiſſant le nez prodigieuſement dans cet endroit, elle le rend monſtrueux. Ajoutez à cela, qu'il eſt très-écraſé vers le haut, des plus évaſés à ſa pointe, & relevé par ſes bords en pied de marmite. Outre qu'il eſt toujours morveux.

La bouche eſt comme abſorbée entre deux gros ſillons dartreux, rouſſâtres & fort ſaillants, dont chaque levre eſt recouverte. Ils en excédent cependant la longueur de quelque choſe, ſont droits dans leur direction juſqu'à leurs extrêmités, qui vont en s'allongeant & ſe recourbant de chaque côté de la bouche, l'une vers l'autre, au point qu'elles ſe touchent mutuellement & ſe confondent enſemble. Comme cet enfant bave beaucoup & conſtamment, ces ſillons ſont ordinairement tout dégoûtants, bien qu'ils ſoient d'ailleurs d'une ſeule croûte, durs & ſecs de leur nature.

Une couronne de galle aſſez apparente, paſſablement réguliere, noirâtre, humide & malpropre fait une eſpece de corde autour du menton, ſes bords ont environ deux lignes de large, ſa circonférence n'approche pas mal de celle d'un écu de trois livres. La pointe du menton qui en forme le centre, eſt occupée par une roſette tout-à-fait ſéche, applatie, ſuperficielle, blanchâtre & taillée finement en molette d'éperon. Elle eſt auſſi légérement ridée en ſa ſuperficie : à l'égard de ſa largeur, elle équivaut au plus à celle d'une piece de ſix ſols.

Il s'éleve le long du gros des joues une paire de croiſſants rogneux des plus éminents, & parallele entr'eux, ils ſe regardent mutuellement, & ne ſont diſtants l'un de l'autre que d'un travers de doigt, ſur près de deux pouces de longueur. On voit de plus s'élever en cône dans leur milieu un bouton de même eſpece; ſon volume ſurpaſſe à peine par ſa boſſe la tête d'un cloud de girofle. Enfin, il paroît même plus ou moins échancré en ſes bords.

Mais ce qu'il y a d'étonnant, c'eſt que le reſte des joues ne ſoit aucunement défiguré; ou plutôt, c'eſt qu'il ſoit d'un beau rouge vermeil, & même des plus naturels & des plus appétiſſants. Il eſt vrai cependant qu'elles ſont un peu trop pleines & allongées.

Les paupieres ſupérieures ſont ſurmontées d'un gallon dartreux, dur, épais, aride & cendré, qui les recouvre en entier. Celui qui défigure la paupiere droite, a cela de particulier, qu'outre qu'il eſt moins ſaillant que l'autre, il eſt auſſi interrompu & partagé en trois morceaux d'inégale longueur.

Il ſort des angles des yeux ſans ceſſe & en abondance, une lymphe blanche, laiteuſe & aſſez douce pour ne cauſer aucune rougeur, ni douleur à ce petit miſérable. Elle eſt ſi viſqueuſe qu'on diroit de la crême, & ſi gluante qu'elle forme une ſorte de chaſſie qu'on ne parvient à détacher que très-difficilement. Elle ſemble couler en plus grande quantité la nuit que le jour. Quoique chaque angle des yeux lui donne iſſue, cependant l'angle interne en fournit la plus grande partie: celle que laiſſe échapper l'œil gauche a plus de conſiſtance, outre qu'elle eſt plus copieuſe & plus conſi-

nuelle que celle qui découle de l'œil droit. Si on examine les choſes de près, on trouve auſſi que cette même lymphe eſt plus fluide au ſortir des angles externes, qu'au ſortir des angles internes. De plus, pour peu qu'on les comprime avec le doigt, ſur-tout ceux qui ſont voiſins du nez, & entr'autres celui du côté gauche, l'écoulement qu'on provoque ainſi, devient beaucoup plus conſidérable. C'eſt un fait dont je m'aſſurai dans le temps, par les épreuves que j'en fis moi-même à diverſes repriſes.

Mais une autre obſervation également importante, que je ne fus pas moins attentif à ſaiſir, & que je ne penſe pas devoir paſſer ici ſous ſilence, eſt que l'œil gauche & ſes paupieres ont plus de volume, & ſortent bien davantage au-dehors, que l'œil droit & ſes dépendances. Au reſte, il louche auſſi à un point que la prunelle eſt preſque tout-à-fait renverſée du côté du nez, & qu'elle va ſe cacher à moitié ſous la partie ſupérieure de l'orbite. D'où il arrive que ce n'eſt qu'avec peine qu'on peut l'appercevoir, ſans parler du gonflement de ſon ſac lacrymal, qui n'eſt point un moindre obſtacle. Ce gonflement a tout le caractere d'une humeur inflammatoire; il eſt circonſcrit, rouge, douloureux, dur & rénitent: on diroit même que ſon principe ſe prolonge aſſez avant dans le conduit naſal qui eſt plus renflé & plus apparent que de coutume.

Les oreilles, d'un rouge clair, vif, luiſant & ſans aucun veſtige de gallon, jettent abondamment de toutes parts, principalement du dedans & par derriere une ſéroſité limpide, jaunâtre & très-diſſoute. Elle ne paroît jamais

plus abondante que la nuit & le matin au lever de l'enfant ; particularités dont j'eus ſoin de me convaincre de mes propres yeux, en me tranſportant pluſieurs fois dans cette vue chez le malade entre neuf & dix heures du ſoir, & entre ſix & ſept heures du matin. Je le conſidérai donc dans ſon lit à mon aiſe, pour vérifier la réalité de ce phénomene, que j'avois à cœur de conſtater. Les parents à qui je m'étois informé du moment & des jours auxquels les oreilles avoient coutume de ſuppurer le plus, en avoient déjà fait la remarque avant moi. Ils me l'avancerent dans le ſecond entretien que je liai avec eux pour le ſoulagement de leur fils. J'appris d'eux que c'eſt auſſi préciſément dans ces mêmes circonſtances que leur enfant ſe déchire de temps à autres à belles mains, & met en ſang toutes les parties du viſage & de la tête, qui ſont galonnées de dartre. Il faut être témoin, comme je le fus une fois avec étonnement, pour ſe perſuader la ſorte de rage & de dépit dans lequel entre ce petit furieux, lorſqu'il ſe livre tout entier à la cruelle envie qu'il éprouve de ſe gratter. Tout le décele alors, l'une de ces paſſions eſt peinte ſur le viſage, tandis que l'autre éclate dans ſes yeux. Et, en effet, rien n'eſt capable de l'arrêter, ni de le faire finir quand il eſt en train, que la cuiſante douleur qu'il reſſent à la ſuite de ce fatal exercice : preuve inconteſtable que l'humeur qui ſuinte de la dartre, eſt non-ſeulement des plus âcres & des plus actives ; mais même qu'elle réveille ſon action, ſur-tout dans ces occaſions-là.

Une croûte de lait relevée en boſſes irrégulieres recouvre exactement la tête de l'enfant,

Elle ſemble n'être que d'une ſeule piece, elle eſt fort dure, & ne donne paſſage à aucun cheveu, tant elle eſt épaiſſe, ſeche & ſerrée. Elle s'étend depuis le nez & le ſourcil en forme de calotte, juſqu'à la partie inférieure de l'os occipital. Lorſqu'elle eſt déchirée par l'enfant, il en ſuinte une humeur, partie ſanguinolente, partie huileuſe, partie gluante.

Cette croûte de lait devient plus forte ſur le milieu de la tête; il en part une eſpece de cordon de la groſſeur du petit doigt d'un adulte. Ce cordon regne le long de la partie moyenne & poſtérieure de la tête. Lorſqu'il eſt parvenu à la partie ſupérieure de l'os occipital, il ſe diviſe en deux petits cordons blanchâtres, durs & ſecs de la groſſeur d'un chalumeau, d'égale longueur. Ils gagnent les apophyſes maſtoïdes chacun de leur côté, & deſcendent le long de la partie latérale du col. Lorſqu'ils ſont parvenus dans cet endroit, ils s'applatiſſent inſenſiblement, & prennent la figure de bandelettes minces, écailleuſes, ſuperficielles, larges de deux pouces ou environ, découpées par leur bord interne en *feſtons* larges, profonds & arrondis. Le bord externe eſt tout uni & plus mince que l'interne. Elles ſemblent s'effacer dans quelques endroits de leur longueur. Ces bandelettes viennent ſe réunir ſous le col, enſuite s'écartent, & forment ſept eſpeces de loſanges ſur toute la partie antérieure de ſon corps. Le point de réunion eſt en ligne droite; & ce qu'il y a de ſingulier, c'eſt que dans tous les eſpaces intermédiaires la peau eſt dans ſon état naturel ſans aucune apparence de dartre : on obſerve ce même état de la peau à la nuque du cou, quoiqu'il y ait un cordon tranſverſal qui

réuniſſe les deux cordons dont nous avons parlé. On remarque indépendamment une petite bande dartreuſe en forme de bride, qui s'étend d'une oreille à l'autre, & paſſe par deſſous le menton.

Lorſque ces bandelettes ſont parvenues au nombril, elles ſe prolongent encore un peu, s'écartent & ſe perdent, en s'aminciſſant inſenſiblement à la partie ſupérieure des os innominés.

Les épaules & la partie ſupérieure de chaque bras ſont recouvertes d'une bande circulaire de la largeur de trois pouces; cette galle eſt fort épaiſſe, & ſuinte continuellement.

Les parents appellent, je ne ſçais ſur quel fondement, cette maladie qui n'eſt autre choſe qu'une dartre ſinguliere, ils l'appellent, dis-je, le *maſque* & la *braſſiere*, peut-être à cauſe des parties qui ſont affectées.

Les remedes que j'ai conſeillés paroiſſent ſoulager le malade & diminuer les accidents; j'aurai ſoin d'en faire part dans un des Journaux ſuivants.

SOLUTIONS DE QUESTIONS PROPOSÉES.

I.

Saigne-t-on après une ſueur critique qui a emporté la fievre ?

VII. Quand après une ſueur critique, on eſt délivré de la fievre, s'il y a une plénitude marquée, il eſt bon & même néceſſaire de ſaigner avant que de purger, & ſouvent même il faut répéter pluſieurs fois la ſaignée, s'il en eſt beſoin, d'autant plus que c'eſt la meilleure préparation à la purgation, *quæ in plenitudine non eſt tuta, niſi corpus fluidum ſit & perſpirabile.* Cette vérité eſt démontrée dans beaucoup de maladies, mais ſur-tout dans la rougeole, qui étant accompagnée ordinairement de toux violente, ne permet de purger qu'après une ou pluſieurs ſaignées, quoique la purgation réitérée ſoit indiſpenſablement néceſſaire à la fin de cette maladie.

II.

Quand faut-il purger une Femme accouchée.

Une femme accouchée ſoit naturellement, ſoit par l'effort de la fievre, quand bien même elle ſeroit ſans fievre, ne doit point être purgée avant le 14e. jour ou le 21e. de ſon accouchement : mais on doit faciliter l'évacuation des *lochies* par clyſteres, fomentations émollientes ſur le bas-ventre, demi-bains, fumigations : car alors il y a toujours une diſpoſition inflammatoire dans le bas-ventre, à cauſe de la dila-

lation prodigieuſe qu'ont ſouffert les vaiſſeaux de la matrice dans le temps de la groſſeſſe. C'eſt même une raiſon de plus pour reculer encore la purgation chez les femmes vigoureuſes, telles que les villageoiſes, & femmes de travail, qui ont peu de régles, à raiſon de la diſſipation qu'elles font, & du ton de leurs parties. Dans tous ces cas une purgation précipitée ne feroit qu'augmenter la diſſipation inflammatoire, & attirer une inflammation véritable, en irritant toutes les parties du bas-ventre, & ſupprimant quelquefois les vuidanges par l'augmentation du reſſort qu'elle occaſionneroit ; d'ailleurs il n'eſt *pas bien démontré*, qu'il faille néceſſairement purger une femme accouchée : on agit dans ce cas-là, comme dans bien d'autres, plutôt par routine que par principes.

III.

Quelle peut être la cauſe d'une extinction de voix qui prend tout-à-coup, & qui ceſſe de même.

Deux ſœurs ſont ſujettes à une extinction de voix ſinguliere par la façon dont elle leur prend : leur voix ceſſe ſubitement, & reprend ſans cauſe manifeſte, ſans toux ni oppreſſion de poitrine ; de ſorte qu'il eſt impoſſible de ſuppoſer une décharge d'humeurs, qui aient beſoin d'un degré de coction pour ſe mûrir peu-à-peu & faire ceſſer l'extinction totale de la voix. On demande quelle peut être la cauſe de cet accident.

Tout ce qu'on peut dire à ce ſujet ne peut

être que conjectural. Il n'y a que trois parties qu'on puiſſe en accuſer. Les cartilages du larynx, les muſcles de la même partie, & les nerfs récurrents : ſuppoſé, comme on l'annonce, qu'il n'y ait point de vice dans la reſpiration.

Les cartilages du larynx, & ſes muſcles ne pourroient cauſer cette extinction de voix que par la trop grande ſéchereſſe, comme on le voit dans les fievres ardentes, & dans les maux de gorge violents, ou par la molleſſe de ces mêmes parties imbibées d'une ſurabondance d'humeurs, comme on le remarque dans les fluxions ; mais ici on ne peut point attribuer cet accident à ces deux cauſes, puiſque l'extinction viendroit ſucceſſivement, & s'en iroit peu-à-peu, ſi le vice de ces parties la produiſoit. Il ne reſte donc plus que les nerfs récurants que l'on peut en accuſer, ſoit qu'il exiſte une matiere qui change la diſpoſition de ces nerfs, ſoit que naturellement ils ſoient aiſément ſuſceptibles d'altération. Ce ſentiment eſt fondé ſur l'expérience ; car ſi on lie à un chien, par exemple, les nerfs récurrents, ou ſi on les coupe, ſa voix ceſſe auſſi-tôt, ſi on ôte la ligature elle revient à l'inſtant : ici la même choſe peut arriver. C'eſt pourquoi pour faire ceſſer ces accidents, il faut ſaigner du pied, ſur-tout ſi les régles ſont peu abondantes ou retenues, *Mira ſi quidem eſt harum partium cum thorace, voceque ſympathia* : appliquer les ventouſes, ou même un cautere, principalement ſi elles ſont ſujettes aux fluxions ; & leur faire uſer d'une ptiſane ſudorifique légere, rendue purgative de temps en temps.

ARTICLE

ARTICLE II,

Contenant quelques Observations sur la Chirurgie.

Sur une fracture au crâne, avec des accidents considérables, dont la personne guérit sans le secours du trépan.

I. EN Décembre 1753, une petite fille âgée de neuf ans, revenant de l'école, fut blessée par la chûte d'une planche haute de douze pieds, large d'un pied, épaisse de deux pouces, qui, étant posée de champ par terre, glissa & tomba, en dédolant, par un de ces angles, sur la tête de cette petite fille : il y eut un tel déchirement de la peau qui recouvroit le pariétal droit, que presque tout cet os, & la partie postérieure de la partie écailleuse de l'os temporal se trouverent à découvert. L'enfant tomba du coup en poussant un très-grand cri, & fut tout de suite transporté chez sa mere, sans connoissance ni mouvement. M. D*** y fut mandé ; après avoir lavé la plaie, il reconnut, à la faveur de quelques petites cuissons, une fracture qui descendoit obliquement de la partie moyenne du pariétal droit jusqu'à la jonction de la future coronale avec la temporale ; en sorte qu'il y avoit un peu d'écartement de la future coronale, & aussi écartement dans la fracture ; le tout bien à découvert, il garnit la plaie de charpie brute : je saignai la petite malade du pied, elle étoit sans mouvement, sans connoissance,

saignoit du nez, avoit de fréquentes envies de vomir, & de temps à autre des mouvements convulsifs; six saignées du pied furent répétées dans les vingt-quatre heures, à la dose de deux palettes chaque fois, sans qu'il parut aucun changement dans l'état de la malade. Pendant ce temps, on faisoit ce que l'on pouvoit pour faire avaler à la malade quelque peu d'une infusion vulnéraire, aiguisée de quelques grains de tartre stibié; ce qui produisit quelques légeres secousses. On leva l'appareil au bout de vingt-quatre heures pour se déterminer sur le parti qu'on prendroit. M. D*** observa une humidité sanguinolente qui sortoit par la fracture, ainsi que par l'écartement de la future, & en pinçant le nez de la malade, il en sortoit davantage; on pansa la plaie en couvrant l'os découvert avec des plumaceaux imbibés de baume de *fioraventi*, & le reste de la plaie avec un mêlange de baume d'*arceus* & d'huile rosat, des compresses trempées dans de l'eau-de-vie, le tout soutenu du grand couvre-chef: le troisieme jour, mêmes accidents, même régime, mêmes pansements, & une septieme saignée du pied. La fievre augmenta, ainsi que les mouvements convulsifs. Le quatrieme jour, l'appareil du trépan étant disposé, M. D*** crut devoir temporiser, tant à cause du dangereux état où il trouva la malade, qu'à cause qu'il soupçonnoit commotion au cerveau *; & le peu d'espérance

* *Nota.* Est-il vrai que dans ce cas-là il soit inutile de trépaner? Ce seroit une question à discuter; il faudroit pour la décider établir ce que l'on entend par *commotion au cerveau*, & faire voir l'utilité du trépan alors, en comparant ses avantages dans les autres occasions.

qu'il avoit, ſuppoſé qu'il n'y eût pas commotion, étoit fondée ſur l'iſſue facile de la matiere épanchée, tant par la fracture que par l'écartement de la ſuture. Le cinquieme jour, la malade étoit dans un état ſi déſeſpéré par la foibleſſe, les ſueurs froides, les évacuations involontaires, tant par les ſelles que par les urines, qu'on ne lui donna que quelques gouttes de lilium de Paracelſe. Le ſixieme jour, le pouls concentré ſe releva, la chaleur de la peau & quelques mouvements convulſifs ſe firent appercevoir. On panſa la malade à l'ordinaire, la ſuppuration fut aſſez abondante, ainſi que la quantité de l'humeur épanchée ſortie par l'écartement des os; ce qui donnoit un peu d'eſpérance, d'autant que la malade avoit de temps en temps un peu de connoiſſance : la nuit fut très-orageuſe, la fievre ſe ralluma, les convulſions tourmenterent beaucoup la malade, je la ſaignai pour la huitieme fois du pied, & la panſai comme à l'ordinaire. Le ſeptieme jour, elle fut dans un aſſoupiſſement léthargique; on lui fit avaler une potion cordiale vulnéraire, aiguiſée de deux grains d'émétique; ce qui occaſionna quelques ſecouſſes, & des évacuations par haut & par bas dans quelques-unes deſquelles on tint la malade pour morte. Elle paſſa la nuit dans un état de foibleſſe extraordinaire, à laquelle ſuccéda une ſueur froide : on ne la ſoutenoit que par le moyen de quelques gouttes de lilium de Paracelſe. Le huitieme, le pouls ſe releva, il y eut quelques moments de connoiſſance, elle éternua cinq fois de ſuite, elle ſaigna du nez, je la panſai comme à l'ordinaire, & j'appercevois que le peu de matiere épanchée qui ſortoit par les écartements, ſuivoit les mou-

vements de la dure-mere *. Il eſt à remarquer que l'eſpace des écartements étoit tout au plus d'une demi-ligne. La nuit fut aſſez tranquille. Le neuvieme, la peau ſe réchauffa, le pouls ſe releva, les yeux qui avoient été égarés reprirent leur état naturel, la malade commençoit à ſentir ſon mal, ne pouvant ſe remuer ſans ſe plaindre, je la ſaignai comme à l'ordinaire, en préſence de M. D*** qui ſe diſpoſoit à appliquer le trépan, pour le peu qu'il ſurvînt le moindre accident; il penſoit que pour le préſent, l'humeur ſanguinolente qui ſortoit par les écartements pourroit ſuppléer à cette opération. La malade alla de mieux en mieux juſqu'au dix-ſeptieme, & fut panſée comme à l'ordinaire; ſa plaie fourniſſoit une abondante ſuppuration qui étoit de bonne condition, & l'humeur épanchée ſortoit de jour en jour plus librement par les écartements. Le dix-huitieme, on lui donna, par trop de complaiſance, deux pommes cuites; ce qui occaſionna la fievre, des friſſons, & une douleur conſidérable avec tenſion par tout le bas-ventre; elle fut ſaignée du bras, prit des lavements émollients. Dans le panſement, j'apperçus beaucoup moins de ſuppuration; en un mot, la plaie & les accidents annonçoient un reflux de matiere purulente. Le dix-neuvieme, M. D*** lui fit prendre une eau de caſſe aiguiſée, qui procura heureuſement une évacuation & une détente univerſelle. Je n'apperçus cependant pas grand changement à la plaie ce jour-là, mais le lendemain tout com-

* *Nota.* Il ne faut pas inférer de-là que la *dure-mere* a un mouvement; le contraire eſt démontré par des expériences inconteſtables: le mouvement dont il eſt ici queſtion vient du battement des arteres.

mença à mieux aller, & au quarante-deuxieme jour, les os furent preſque tous recouverts de bonnes chairs, à l'exception d'une portion d'os de la largeur d'environ un pouce qu'il fallut faire exfolier, parce que les chairs qui le recouvroient étoient mollaſſes & ſaignantes. M. D*** les détruiſit avec un peu d'alun calciné, & toucha l'os découvert avec le beurre d'antimoine. L'exfoliation en fut totalement faite le cinquantieme jour, les bourgeons charnues parurent, & formerent une cicatrice parfaite.

On voit par cette obſervation, 1°. que quelques ſignes qu'on ait de la commotion au cerveau, qui eſt un accident le plus ſouvent ſans reſſource, on peut cependant en eſpérer la guériſon par les ſaignées du pied qui diminuent, & peuvent détourner la quantité du ſang qui ſe porte vers le cerveau, ſur-tout ſi l'on aide l'effet des ſaignées par des remedes capables de redonner aux fibres de ce viſcere le reſſort qu'il a perdu par le coup, telles que ſont les infuſions vulnéraires aiguiſées d'émétique; 2°. qu'on peut quelquefois éviter l'opération du trépan dans les fractures du crâne où il y aura aſſez d'écartement * pour faciliter l'iſſue de la matiere épanchée, pourvu d'ailleurs que les accidents de l'épanchement ne preſſent pas trop.

J. J. R. Luzarche, éleve en Chirurgie à Paris, nâtif d'Orléans.

* *Nota.* Faut-il toujours trépaner, lors même qu'il n'y a point d'écartement ou d'ouverture, & y a-t-il des ſignes certains qui indiquent quand il faut trépaner, & l'endroit où il faut appliquer le trépan ? Ce ſeroit encore un ſujet qui mériteroit d'être traité avec ſoin.

OBSERVATION

Sur une Hydropiſie de l'ovaire.

II. En Mars 1754, je fus appellé, rue Simon-le-Franc, pour voir une femme, à qui M. F***, Médecin, avoit conſeillé de faire la ponction au bas-ventre, qui étoit extraordinairement & univerſellement tendu ; il y étoit préſent. Après avoir reconnu par les moyens ordinaires la fluctuation, je plongeai mon trois-quart dans le lieu ordinaire, & du côté droit ; & je tirai par la canule, au plus, trois-demi-ſeptiers d'une eau ambrée & très-claire. Quelque preſſion que je fiſſe, & quelque direction que je donnâſſe à la canule, en y paſſant le ſtilet pour la déboucher, au cas qu'elle le fût par des matieres glaireuſes, je ne pus en tirer davantage. La circonférence du lieu percé s'affaiſſa, mais le ventre étoit toujours très-tendu, & je ſentois toujours l'ondulation en frappant de part & d'autre : M. D***, Médecin, fut d'avis qu'on remît au lendemain le reſte de l'opération, & je m'y trouvai avec M. D*** Chirurgien ; il regarda cette hydropiſie comme enkiſtée, & plongea un coup de trois quarts, quatre bons pouces au deſſus du lieu que j'avois percé, en entrant vers l'épine antérieure de l'os des Iles ; il ſortit environ une pinte d'eau de la même nature, ce qui affaiſſa encore cet endroit. Il replongea l'inſtrument un demi-pied plus haut, en ſorte que les trois piquures faiſoient un triangle ; il en ſortit une chopine au plus, & par l'affaiſſement que produiſirent ces évacuations,

on n'appercevoit de détente qu'à la circonférence des lieux qu'on avoit percés ; le reſte du bas-ventre reſtant toujours tendu, on remit au lendemain : je plongeai du côté gauche, & à l'endroit ordinaire le trois-quart, & je tirai cinq demi-ſeptiers d'eau : nous fûmes d'avis de replonger l'inſtrument plus haut, en allant du côté de l'ombilic, & par cette ponction, je tirai trois pintes & demie d'eau, ce qui nous procura une notable détente du bas-ventre, & à la faveur de laquelle nous découvrîmes par le toucher pluſieurs tumeurs ſchirreuſes qui occupoient cette capacité. Comme on ſentoit encore par le toucher dans la région lombaire gauche un endroit où il y avoit épanchement, j'y plongeai le trois-quart, & j'en tirai une pinte d'eau : nous appliquâmes ſur le bas-ventre une flanelle imbue de décoction émolliente, parce que le ventre étoit reſté tendu & devenu douloureux, & à la faveur des ouvertures, il découloit continuellement une grande quantité d'une couleur rouſſâtre. M. le Médecin ordonna à la malade des cordiaux, lui fit faire des bouillons capables de lui réparer les forces ; mais elle mourut le cinquantieme jour dans un anéantiſſement & une ſuffocation conſidérables. Nous en fimes l'ouverture, & nous trouvâmes que l'ovaire gauche occupoit toute la capacité du bas-ventre ; que c'étoit différentes hydatides que nous avions percées dans les ponctions ; nous le peſâmes, & il peſoit cinq livres ſix onces, & étoit garni d'une infinité de véſicules qui contenoient chacune deux ou trois cuillerées d'une eau jaunâtre. Nous nous informâmes de ce qui avoit précédé cette maladie, on nous dit qu'il y avoit ſix mois que cette femme étoit accouchée, qu'au bout de

ſix jours, elle fut à pied à Arcueil, qu'elle eſſuya une pluie conſidérable, qu'elle s'en revint avec un friſſon & une fievre chaude, qu'on lui donna des roties au vin & au ſucre, que le lendemain elle ſe plaignit d'une douleur très-aiguë dans la région iliaque gauche, que cette douleur avoit toujours continué, qu'il étoit ſurvenu une tenſion douloureuſe au bas-ventre, que les Sœurs de la Charité l'avoient ſaigné deux fois, qu'elle avoit négligé tout autre remede, parce que la fievre avoit diminué par ces deux ſaignées, que depuis ce temps elle s'étoit toujours plaint de cette partie; que le ventre étoit reſté tendu, & avoit augmenté de plus en plus; & qu'enfin étant tombée dans un état d'oppreſſion & de foibleſſe où nous l'avons trouvée, elle s'étoit déterminée à appeller du ſecours.

L'expérience ne prouve que trop fréquemment quels déſordres le lait occaſionne dans différentes parties du corps, lorſqu'il reflue dans la maſſe du ſang. C'eſt pourquoi les femmes nouvellement accouchées ne ſçauroient trop prendre de précaution, tant qu'il n'eſt pas totalement diſſipé; il n'eſt pas douteux que la fievre qui ſurprit la malade étoit cauſée par le lait qui refluoit, lequel s'eſt dépoſé dans l'ovaire, s'y eſt épaiſſi, l'a engorgé & dilaté extraordinairement, & a cauſé l'hydropiſie; que ſi cette femme eût voulu ſe captiver à faire les remedes qu'on lui avoit propoſés, comme des ſaignées répétées, des apozêmes laxatifs, le ſel de *duobus*, &c., les fomentations émollientes, &c.; elle auroit pu éviter cette maladie, & conſéquemment la mort.

RÉFLEXIONS

Sur la ſaignée, par M. H. K. O.

La Médecine ſemble ſe vouloir débarraſſer tous les jours de ſes préjugés, elle adopte avec avidité tout ce qui peut l'enrichir, & rendre les maladies moins dangereuſes, elle paroît uniquement occupée du bien public; & l'on voit ſouvent de jeunes Médecins aſſez zélés pour oſer heurter de front la pratique la plus reçue, lorſqu'ils imaginent qu'elle peut être nuiſible au malade. La ſaignée doit être miſe au rang de ces erreurs accréditées par le Public Médecin; quelques gens, à la vérité, ſemblent vouloir lui ôter un peu de ſon pouvoir. C'eſt le même motif qui m'a déterminé à vous communiquer quelques réflexions que j'ai faites à ce ſujet, d'après pluſieurs converſations que j'ai eues avec de célebres Médecins de la Faculté de Paris.

Se déclarer contre la ſaignée, & ne la pas approuver par-tout, c'eſt s'expoſer à la diſgrace de beaucoup de Médecins & Chirurgiens, qui favoriſant le penchant du Public, en ont fait un remede preſque univerſel & infaillible. En effet, dans quelles occaſions ne ſaigne-t-on pas? La jeuneſſe, les tempéraments qu'on appelle *ſanguins*, & les maladies aiguës, inflammatoires, n'ont plus de privileges. L'on répand ſans ſcrupule le ſang des vieillards & des petits enfants: les perſonnes phlegmatiques ou bilieuſes ont trop de ſang, ou du moins l'ont trop

échauffé, & la guériſon des maladies chroniques ſeroit imparfaite, ſi la ſaignée ne frayoit le chemin aux autres remedes, qui ſans elles n'auroient qu'un ſuccès médiocre; en un mot, *l'ouverture de la ſcene eſt toujours enſanglantée.* Ce ſeroit donc une témérité que de vouloir ravir à la plupart des Médecins, & aux malades, un remede dont ils ſont en poſſeſſion depuis long-temps, & dont ils ſoutiennent les droits avec un zele infatigable; auſſi n'entreprenons-nous pas de décrier abſolument la ſaignée, mais de marquer ſeulement quelques cas où nous la croyons néceſſaire ou préjudiciable, & dire quelque choſe en faveur de la vérité, contre laquelle une erreur, quoiqu'accréditée, ne doit jamais preſcrire.

Les inflammations des parties internes ſont des maladies auxquelles l'on ne peut ſans injuſtice refuſer la ſaignée, ſur-tout ſi elles ſont conſidérables. L'on voit bien qu'alors le ſang qui doit paſſer par une partie, y rencontrant tout d'un coup un obſtacle inſurmontable, eſt obligé de ſe reculer avec une force & une précipitation qui ne lui permettent pas de ſe retirer dans pluſieurs vaiſſeaux éloignés où il ſeroit moins à charge. Il faut donc qu'il reſte dans les vaiſſeaux voiſins, & qu'augmentant la quantité du ſang qui y eſt déjà, il les gonfle extraordinairement, & les menace d'une rupture dangereuſe. Que faut-il faire alors, ſinon de déſemplir les vaiſſeaux éloignés de la partie embarraſſée, afin que ceux qui ſont ſurchargés puiſſent aiſément leur envoyer le ſang ſuperflu qu'ils contiennent, ce qui prévient des accidents très-fâcheux?

L'on ne doit cependant pas avoir tellement égard au ſymptôme de la maladie (qui, à la vérité, eſt quelquefois preſſant) qu'il faille pour cela en négliger la cauſe. Ne verroit-on pas à la honte de la Médecine, un Pleurétique noyé dans un fleuve de ſang, ſi l'on n'employoit que la ſaignée pour le guérir ? C'eſt une illuſion de croire que la douleur & la fievre aiguë, qui accompagnent la pleuréſie & toutes les maladies, ne ſont que l'effet d'une circulation de ſang interrompue ; il ne faudroit alors qu'en tirer très-peu pour la rétablir.

Nous croyons donc qu'il faut mettre de la partie une *lymphe viſqueuſe*, & ſemblable à de la colle, telle qu'on l'obſerve ſur le ſang des perſonnes ſujettes aux *pleuréſies* & aux *rhumatiſmes*, & qui par quelque occaſion que ce ſoit, s'arrêtant dans les vaiſſeaux de la *plevre* ou ailleurs, s'y épaiſſit davantage, s'y aigrit, s'y corrompt, & gâte le ſang avec lequel il eſt impoſſible qu'elle ne ſe mêle. Il faut donc adoucir, fondre & diſſiper cette humeur, qui, par ſon ſéjour, cauſe tant de déſordre. Il faut par conſéquent faire agir les *diaphorétiques* avec la ſaignée, mais il faut auſſi que ces remedes ſoient tempérés, ſi la fievre eſt violente, afin qu'agiſſant plus doucement, ils puiſſent plus aiſément pénétrer l'humeur pour la ſubtiliſer ſans aucun fracas.

L'apoplexie, les violents accès d'épilepſie, où le viſage paroît rouge, & le pouls élevé, les délires, les douleurs de tête inflammatoires ne ſçauroient preſque ſe paſſer de la ſaignée ; ce ſeroit même un crime d'épargner le ſang dans ces cas-là. Il eſt pourtant fâcheux pour les *Grands-Seigneurs* que dans ces maladies l'ex-

périence les oblige de recourir à d'autres remedes évacuants, comme les purgatifs dont l'effet n'eſt pas ſi prompt que celui de la ſaignée, mais beaucoup plus ſûr. Pourquoi plus ſûr ? C'eſt que les remedes purgatifs, pris en lavages, ſur-tout lorſque le corps eſt agité, attirent ſur les parties où ils agiſſent, non-ſeulement le ſang qui gonfle les vaiſſeaux du cerveau, mais font en même temps ſortir l'humeur particuliere qui lui donne ſouvent occaſion de ſéjourner. Après tout, la ſaignée & les purgatifs ne ſont pas incompatibles dans ces cas-là, où il s'agit de ſoulager promptement. La fréquente ſaignée eſt *une mauvaiſe reſſource dans les pertes de ſang*, & un moyen infaillible pour épuiſer bientôt un malade.

L'on ne ſçauroit déſapprouver la ſaignée du pied, quoique ſouvent inſuffiſante, lorſqu'il s'agit de faire couler les *regles* & les *vuidanges* qui ſe ſont arrêtées ſubitement, parce que le ſang qui ſort par l'ouverture de la veine ſe trouvant moins gêné ſe meut avec plus de viteſſe & de force ; & celui qui doit ſe remplacer accourant avec le même mouvement par les veines *iliaques* & *crurales*, & ſuivant le train de la circulation par les arteres de même nom, pouſſe auſſi plus fortement le ſang des *hypogaſtriques* qu'il rencontre, & qui allant à la matrice avec un ſurcroît de mouvement, peut aiſément ſurmonter les obſtacles qui s'oppoſent à ſon paſſage, pourvu que la cauſe de la maladie ne ſoit point une trop grande raréfaction du ſang & des humeurs : car alors, la ſaignée du pied ſeroit pernicieuſe.

Les fievres intermittentes, & ſur-tout celles d'Automne, ſaiſon où les corps ſont aſſez épui-

ſés par la chaleur précédente & les vaiſſeaux déſemplis, nous paroiſſent n'avoir pas grand beſoin de la ſaignée, à moins qu'on ne veuille les prolonger, & les faire dégénérer en *maladies chroniques* ſouvent incurables.

Pour ce qui eſt des fievres continues, où l'on n'eſt point menacé d'accidents fâcheux, comme tranſports au cerveau & autres, je crois que la ſaignée y eſt aſſez inutile, & même préjudiciable. En effet, qu'eſt-ce que la fievre, ſinon un effort que font ces vaiſſeaux & le ſang pour ſe dégager d'une humeur étrangere qui s'oppoſe au mouvement naturel ? Le ſang ſe gonfle, il eſt vrai, les vaiſſeaux travaillent, tout s'échauffe ; mais comment dompter & chaſſer l'humeur ſans cela ? J'avoue qu'il faut de l'eſpace pour le combat, & qu'un ſang actif & bouillant peut ſe trouver contraint dans ſes vaiſſeaux, & en forcer le reſſort ; alors il y auroit trop de hardieſſe à ne pas ſoulager les vaiſſeaux par la ſaignée, juſqu'à ce qu'il n'y eût plus de rupture & d'engorgement à craindre. Mais dans les vieillards & les petits enfants, dans les perſonnes phlegmatiques ou ſimplement bilieuſes ; en un mot, dans tous les cas où les vaiſſeaux ſont difficiles à rompre, & les liqueurs peu actives ; ce ſeroit retarder la coction de l'humeur & empêcher la criſe que de donner de l'air au ſang & le rafraîchir par la ſaignée. Il vaudroit donc mieux alors, ſi l'on vouloit ne pas aider la nature par quelque remede tempéré, la laiſſer agir toute ſeule que de la faire ſuccomber en l'affoibliſſant trop.

Qu'on ne diſe point que dans la fievre les vaiſſeaux ſanguins ſont toujours pleins, puiſqu'il ne ſe fait point de *ſécrétion*, & que les

humeurs mêlées avec le ſang en augmentent la quantité : nous l'avouons ſans peine : mais cette plénitude n'eſt-elle point néceſſaire pour bander davantage le reſſort des vaiſſeaux, qui ſans cela n'agiroit que languiſſamment contre un ſang plus abondant & plus épais ? De plus, cette plénitude n'eſt-elle pas une ſuite de l'épaiſſiſſement cauſé par l'humeur de la fievre, & auquel on ne peut croire ſans prévention que la ſaignée remédie ? Il faudroit autrement que la Médecine devînt populaire, & que le Médecin ne s'arrêtât pas plus à la maladie que le malade même qui n'eſt touché que du ſymptôme, & qui aime mieux être ſoulagé un moment pour ſouffrir davantage dans la ſuite, que de ſacrifier un ſoulagement paſſager à une guériſon parfaite & durable.

Mais à quoi bon tant déclamer contre la ſaignée ? Il faut la ſoutenir à quelque prix que ce ſoit, & bien loin de lui conteſter le titre de *meilleur évacuant de la Médecine*, on veut même lui donner place parmi les *altérants*. L'on prétend que la ſaignée change la mauvaiſe qualité du ſang & des humeurs, ſinon par elle-même, du moins en faiſant place à un *chyle* formé de bons aliments & bien conditionné, qui réparera avantageuſement la perte de ce qui ſera ſorti par l'ouverture de la veine, en corrigeant ce qui reſte de mauvais dans les vaiſſeaux.

Il eſt aiſé de répondre que la ſaignée tirant ce qu'il y a de bon & de mauvais dans les vaiſſeaux ne doit pas l'emporter ſur les autres évacuatifs, qui faiſant un triage des humeurs crûes & indigeſtes qui s'allient ordinairement avec la partie blanche du ſang, méritent par-là qu'on leur adjuge la préférence. Encore, ſi ce qui

reſte dans les vaiſſeaux après la ſaignée ne devenoit pas plus mauvais qu'auparavant, il y auroit moins lieu de ſe plaindre, puiſque la nature gagneroit d'un côté ce qu'on lui fait perdre de l'autre. Mais ſe peut-il que les vaiſſeaux étant déſemplis, le ſang qui reſte, ſemblable au vin, ne prenne pas plus d'air & ne ſe gâte pas davantage ?

Pour la maniére dont on veut que la ſaignée corrige le ſang, elle eſt plus propre à éblouir qu'à perſuader & à convaincre. En effet, comment veut-on que les meilleurs aliments ſe puiſſent bien digérer dans un eſtomac malade ? N'eſt-il pas ridicule de prétendre qu'il ſe peut former un chyle convenable dans une partie remplie & abreuvée d'humeurs, dont la ſource eſt corrompue, & même affoiblie par la ſaignée ?

Or, l'expérience journaliére fait voir qu'il eſt dangereux d'empêcher l'écoulement des *hémorrhoides* & des *menſtrues*; lorſqu'elles ne ſont pas immodérées, & que la ſaignée du bras ne peut ſouvent les arrêter. Il faut donc qu'il ſorte avec le ſang une humeur qui demande une iſſue particuliere, & qui étant retenue dans le corps, y cauſeroit de grands ravages. L'on ſe tromperoit groſſiérement, ſi l'on croyoit que le ſang qui coule avec l'humeur eſt mauvais de lui-même, & qu'il ſoulage la nature; puiſqu'au contraire elle s'en trouve quelquefois affoiblie, & que le ſang ne ſort que parce qu'il eſt contenu dans les vaiſſeaux qui touchent ceux où ſe ſépare l'humeur qui fait ouvrir les uns & les autres.

Concluons de tout ceci, *qu'il faut ménager le ſang*, comme *le principe de la vie*, & l'Au-

teur des criſes : que la ſaignée ſeule n'eſt pas un remede infaillible, & que l'uſage n'en doit être permis que dans certaines occaſions où l'on eſt forcé de négliger la cauſe de la maladie pour remédier à un ſymptôme preſſant : encore faut-il bien examiner ſi l'on ne peut point ſubſtituer à la ſaignée d'autres remedes, qui, agiſſant preſqu'auſſi promptement, produiront dans certains cas un beaucoup meilleur effet, tels ſont les lavements & autres, &c.

LETTRE

Sur une Conformation ſinguliere.

MONSIEUR,

IV. J'ignore ſi l'obſervation que je vous envoie n'a point été publiée dans quelque Journal ; mais dans l'incertitude où je ſuis à ce ſujet, j'ai cru devoir vous en faire part d'autant plus que j'ai peu vu d'obſervations ſemblables dans les accouchements monſtrueux.

Je penſe que l'ancienneté de cet événement ne doit pas l'empêcher de trouver place dans votre Ouvrage périodique, deſtiné à raſſembler toutes les obſervations dont on peut tirer quelque utilité.

Dans le village de Donremy, ſurnommé la Pucelle, ſitué ſur la Meuſe à trois lieues du Neuf-Château, à cinq de Veaucouleurs, la nommée Sébaſtienne Camus, femme d'Elophe Rouyer, Maçon, accoucha le 27 Décembre 1722 d'une fille double, d'une figure des plus extraordinaires. Cet enfant étoit compoſé de deux buſtes joints en droite ligne l'un à l'autre.

tre. Chaque buſte avoit une poitrine, deux tettons, deux bras, deux mains, une tête, une face, en un mot tout ce qui doit compoſer les parties ſupérieures. Au nombril, ces deux buſtes ſe réuniſſoient & ne formoient plus qu'un corps, qui avoit, comme à l'ordinaire, une cuiſſe, une jambe & un pied. De chaque côté, la partie qui diſtinguoit le ſexe étoit unique, auſſi-bien que celle qui ſert à la ſortie des excréments : elles étoient toutes deux communes aux deux buſtes dont nous avons parlé. Au côté oppoſé de ces cuiſſes & du nombril, ſortoit entre les deux buſtes une maſſe de chair en forme de moignon d'une cuiſſe juſqu'aux genoux, dont le bout paroiſſoit replié juſques environ trois doigts du *tibia*. Ce tronçon de cuiſſe avoit du mouvement ; ce qui devoit faire ſoupçonner que ce n'étoit en quelque façon qu'une ébauche de ce que la nature avoit voulu produire de l'autre côté, de cuiſſes, de jambes & de pieds, comme on les voyoit du côté oppoſé. Peut-être que quelque dérangement, ou un défaut de nourriture dans cet endroit avoit été cauſe que cet Ouvrage étoit reſté imparfait. On trouve dans Ambroiſe Paré un exemple aſſez ſemblable, & il y a quelques années que l'on montra à Paris un enfant mâle, qui étoit conformé de même, à l'exception que les jambes, les cuiſſes & les pieds exiſtoient de chaque côté.

Ce qu'il y a de plus ſingulier au double enfant dont il eſt ici queſtion, c'eſt que cet enfant a vécu juſqu'au 4 de Février de l'année ſuivante. Peut-être même ce double enfant auroit-il vécu plus long-temps, ſi la pauvreté du pere & de la mere n'avoit en quelque façon

contribué à ſa mort : car à meſure que ce double enfant ſe fortifioit, il avoit beſoin de plus de nourriture, & le tetton de ſa mere ſe trouvoit tari long-temps avant qu'il fût raſſaſié.

On a cru devoir adminiſtrer un double baptême ſur ce double enfant. Il eſt triſte qu'il n'ait pas vécu ; car comme chaque demi-corps avoit une circulation, une reſpiration, une tranſpiration, une nourriture & un mouvement qui lui étoient propres, il auroit été curieux d'obſerver ſi leurs inclinations & ſi leurs penſées ſe ſeroient rapportées. On a déjà quelques obſervations à ce ſujet, qui conſtatent que cette union intime n'établit pas pour cela un rapport dans la façon de penſer.

LETTRE

De Monſieur L. H. S. à l'Auteur du Journal périodique, en réponſe aux Réflexions de M. Maupilliers, ſur la Taille de M. le Cat.

MONSIEUR,

V. Je n'ai pu m'empêcher d'être ſurpris de ne trouver dans votre Journal du mois d'Octobre qu'une ſorte d'annonce de la replique que je faiſois aux réflexions de M. Maupilliers. L'impartialité dont vous faites profeſſion, en qualité de Journaliſte, vous engageoit cependant à me donner la même ſatisfaction qu'aux ennemis de M. le Cat. C'eſt dans cette idée que je vous adreſſe de nouveau la même replique que je vous avois déjà envoyée à ce ſujet,

& j'eſpère que vous voudrez bien l'inſérer en entier.

Etoit-il rien de plus ſimple, Monſieur, que le bulletin de la taille de M. le Cat, que je vous ai adreſſé, & que vous avez inſéré dans votre Journal d'Août ? Je ne vous ai rapporté que des faits qui ſe ſont paſſés ſous mes yeux & devant 40 témoins, dont aucun n'en a contredit, ni ne peut en contredire aucunes circonſtances. Comment ? Eſt-ce qu'il ne ſera permis qu'au frere Coſme de donner au Public l'hiſtoire de ſes tailles ? Pourquoi le jeune Chirurgien, partiſan du lithotome caché, vient-il eſſayer de répandre des incertitudes mal concertées ſur des faits inconteſtables ? Mais il va plus loin, puiſque ſes réflexions tendent à empoiſonner les meilleures choſes. Il fait un crime à M. le Cat de ſon habileté même. Il ne ſçauroit lui pardonner de tailler, en dix-ſept minutes, ſept ſujets, dont un ſeul eſt mort de champignons & d'une teigne rentrée : il crée un prodige exprès pour aggraver ce crime ; il veut que les accidents qui ont produit cette mort, ſoient l'effet de cette promptitude, & que comme les champignons de nos couches naiſſent en une nuit, ceux de la veſſie de ce taillé ſoient venus en une minute.

Eſt-il poſſible que des Chirurgiens oublient que la premiere condition eſſentielle à leurs opérations eſt la promptitude..... *Citò* ..... Ils oublient qu'une opération longue eſt appellée chez eux une opération laborieuſe, toujours cruelle, toujours dangereuſe ; & ils entreprennent de perſuader au Public qu'il vaut mieux être dans les tourments une heure qu'une minute.

Ils abuſent de ce principe que l'excès dans les meilleures choſes devient un mal ; que la promptitude à opérer peut dégénérer en violence ; mais où eſt ici la juſteſſe de l'application de ce principe ? Quand je vous ai annoncé, Monſieur, que toute la taille de M. le Cat s'étoit faite en dix-ſept minutes, je vous ai appris en même temps que tous les ſujets avoient été très-promptement guéris, à celui-là près qu'il étoit impoſſible de guérir. Quand on trouve dans le recueil de ce Lithotomiſte qu'en 1751 il a taillé dix ſujets en vingt-huit minutes, on y voit auſſi que tous les dix ont été guéris. Cette promptitude n'eſt donc pas accompagnée de cette violence meurtriere, dont notre jeune Critique voudroit ici accuſer M. le Cat. C'eſt une habileté à opérer, qui vient & de l'adreſſe du Chirurgien, & plus encore de ſa méthode auſſi expéditive que ſûre. Si M. Maupilliers avoit vu cette taille, comme moi, il trouveroit dans les cannelures des inſtruments de M. le Cat, dans la ſituation baſſe de ſon inciſion, & dans ſa forme évaſée au dehors, les cauſes évidentes de cette prompte facilité avec laquelle il opére ; & en comparant ces circonſtances avec celles qui ſe trouvent oppoſées dans la méthode du Lithotome caché, il verroit auſſi évidemment pourquoi les opérations du dernier durent 35, 40, 60 minutes & plus, ſelon l'aveu même de ſon auteur.

Vous ſentez par-là, Monſieur, combien il eſt important que la circonſtance du temps ne ſoit jamais oubliée dans l'hiſtoire d'une méthode. Ces Meſſieurs qui aiment à plaiſanter ſur les ſujets les plus graves, appelleront M. le Cat un Opérateur à la *minute*, à la *ſeconde*.

Mais il pourra les nommer à ſon tour des Lithotomiſtes à *l'heure.*

Pendant que je vous écris ceci, Monſieur, un ami me met ſous les yeux une lettre du frere Coſme aux Journaliſtes des Sçavants, Janvier 1754, que je n'avois point lue, & où je ſuis ſurpris de voir que ce Religieux diſe :

1°. Que deux des cinq lettres de M. le Cat, en réponſe au frere, *comme ſa ſixieme, ſont imprimées ſans approbation ;* le Public ſera étonné, Monſieur, qu'on ait avancé une pareille propoſition, quand il apprendra que cette ſixieme lettre eſt munie de l'approbation de dix perſonnes, dont huit ſont gens de l'art, & les deux autres des Académiciens diſtingués.

2°. Il répéte le reproche qu'il fait perpétuellement à M. le Cat, de n'avoir point donné un dénombrement de ſes cures, comme celui que ce frere a dépoſé chez des Notaires. Les gens raiſonnables ſentiront l'impoſſibilité où M. le Cat ſe trouve de le faire.

Il y a vingt-deux ans qu'il taille, n'ayant jamais eu des adverſaires tels que le frere Coſme, qui lui conteſtaſſent la bonté de ſa méthode & la vérité de ſes récits. Il n'a donc dû prendre aucune précaution pour conſtater les faits par des certificats. Eh, qui eſt le Chirurgien qui, dans le cours ordinaire de ſa pratique, ſe munit de cette authenticité ? Quand M. le Cat voudroit aujourd'hui réparer ces omiſſions, cela n'eſt plus poſſible ; par exemple, il lui eſt impoſſible de faire conſtater les cauſes de mort d'un taillé opéré, il y a 15 ou 20 ans ; car ou il n'y a plus de témoins de cette taille ; ou s'il y en a, ils en ont oublié les circonſtances, & ne peuvent les atteſter : or, ſans ces certi-

ficats, qui ne voit pas que ſa liſte deviendroit une ſource inépuiſable de chicanes. Il ne nie point l'authenticité des certificats du frere ; mais c'eſt par ces certificats mêmes que M. le Cat a démontré dans ces lettres les dangers annexés à l'uſage du Lithotome caché, & que ſes nombreux ſuccès ne ſont qu'autant de cas où ces dangers ont été évités, par les raiſons qu'on trouve très-bien expoſées dans ſon Recueil *in*-8°.

3°. Le frere Coſme avance que Madame l'Ecuyer taillée à Vernon par M. le Cat, & qui a été guérie en neuf jours, *n'a été en état de ſortir que deux mois après.* Vous ſentez bien, Monſieur, que cette derniere circonſtance eſt abſolument fauſſe, ſi Madame l'Ecuyer s'eſt trouvée guérie le neuvieme jour. Or je ſuis abſolument certain du fait, ayant en main deux lettres de cette Dame même qui l'atteſtent. Il peut être vrai cependant qu'elle ne ſoit pas ſortie de ſa chambre avant deux mois. Il eſt même très-vrai qu'elle n'eſt pas encore ſortie de ſa maiſon depuis qu'elle eſt taillée, quoiqu'aſſurément elle ſoit fort en état de le faire. Mais c'eſt qu'il y a là-deſſus, Monſieur, un petit ſecret que le frere a gardé au Public. Madame l'Ecuyer eſt Religieuſe, & l'on ſçait que ces perſonnes ne ſont jamais dans *l'état de ſortir* de leurs maiſons, ſans des néceſſités urgentes. Or Madame l'Ecuyer n'en a eu aucune de cette eſpece. Si donc cette Dame avoit été du monde, & animée du même zele que certains taillés du Frere Coſme, comptez, Monſieur, qu'elle n'auroit pas attendu au quatorzieme jour à ſortir. Elle l'auroit fait dès le neuvieme, & peut-être même avant.

Je viens de recevoir une lettre de M. Hau-

terre, Médecin de Vernon, qui atteſte *qu'elle ſe leva & marcha dans ſa chambre le* 11, *& que le* 14 *on la trouva en état d'aller à la meſſe.*

Au reſte, Monſieur, il eſt bon que vous ſçachiez que la cure de Madame l'Ecuyer faite en neuf jours n'eſt pas, à beaucoup près, la plus brillante des tailles de femmes que M. le Cat a faites. En voici une toute autrement heureuſe, & qui eſt encore plus authentique, la choſe s'étant paſſée à l'Hôtel-Dieu, & par conſéquent aux yeux du Public; j'en tire l'hiſtoire de la pag. 29 du *Recueil* in-8°. de ce Lithotomiſte, *concernant l'opération qu'on pratique ſur les femmes.* Après avoir donné l'obſervation d'une Magdelaine Marchand, à qui il avoit *tiré en* 1738, par ſon opération latérale, *une pierre des plus groſſes, & qui fut pareillement guérie en dix jours, il ajoute.* » Mais en voici une » (taille) dont la prompte guériſon vous ſur» prendra, parce qu'en effet elle eſt unique. » Marie le Comte de Diepdal près de Rouen, » eut une pierre de médiocre groſſeur; au bout » de trois heures (de l'opération), elle retint » ſon urine, & ne la rendit que volontairement. » Je crus que c'étoit l'effet aſſez ordinaire du » gonflement inflammatoire qui ſurvient ſou» vent après l'opération, & que la ſuppuration » auroit bientôt relâché ces parties & r'ouvert » la plaie. Je me trompois; il ne vint aucune » ſuppuration. Marie le Comte fit à ſon ordi» naire toutes les fonctions de cet organe, & » ennuyée au lit où on la retenoit malgré elle » en bonne ſanté, elle ſe leva le troiſieme jour, » & n'eut aucun accident.

Vous verrez, Monſieur, combien on a tort de faire ſonner ſi haut des guériſons opérées

en quatorze jours, n'y ayant rien de ſi commun dans toutes les eſpeces d'opérations latérales.

4°. Frere Coſme accuſe M. le Cat d'inexactitude, parce qu'il n'a pas publié les noms de quatre malades rapportés par le Frere, comme il a cité celui de Madame l'Ecuyer.

Le Public qui lit ce reproche, a droit de s'imaginer que ces malades ſont des pierreux que M. le Cat a taillés, & qu'il les a opérés, comme Madame l'Ecuyer en 1738. Point du tout, Monſieur, les uns, comme le Curé d'Anville, n'étoient pas pierreux, & n'ont jamais été taillés, & les autres l'ont été, il y a environ dix-huit ans, & ſont compris dans le dénombrement que M. le Cat en a donné dans ſa lettre quatrieme. Vous voyez, Monſieur, quel eſt l'art qu'on emploie pour décrier M. le Cat & ſa méthode. J'aurois bien à vous citer d'autres traits dont j'ai été le témoin oculaire & auriculaire; mais ceux-ci ſuffiſent pour mettre les gens ſenſés en garde contre la ſéduction. C'eſt le ſeul but de cette lettre que l'attaque de M. Maupilliers me force de publier: mais je vous prie, Monſieur, de l'inſérer toute entiere dans votre Journal, comme l'équité & le bien public l'exigent de vous.

J'ai l'honneur d'être, &c.

L. H. S.

A Paris, ce 8 Nov. 1754.

TABLE
DES MATIERES
Contenues dans cette partie.

ARTICLE PREMIER.

I. *LETTRE sur l'épilepsie.*
II. *Observation sur une hydropisie survenue à la suite d'une fausse-couche, & guérie d'une façon singuliere.*
III. *Autre sur les pâles couleurs.*
IV. *Consultation sur un Asthme.*
V. *Mémoire sur une maladie singuliere de l'estomac.*
VI. *Description d'une dartre singuliere.*
VII. *Solutions de questions proposées.*

ARTICLE II.

I. *Observation sur une fracture au crâne.*
II *Sur une hydropisie de l'ovaire.*
III. *Réflexions sur la saignée.*
IV. *Lettre sur une conformation singuliere.*
V. *Lettre en réponse aux réflexions de M. Maupilliers sur la taille de M. le Cat.*

TABLE GÉNÉRALE

Des Pieces contenues dans les six derniers mois de l'année 1754.

MEDECINE.

JUILLET.

LETTRE de M. Cantwel, Docteur Régent de la Faculté de Médecine, en réponse à M. le Camus, Docteur de la méme Faculté, page 5

Observation sur une maladie singuliere qui a duré sept ans, au bout desquels la malade a été guérie. 20

Consultation sur la goutte héréditaire 30

Lettre sur la transpiration, & sur la cause du flux menstruel des femmes, 60

AOUST.

Lettre au sujet de trois maladies différentes, 83

1°. *Sur une paralysie des parties internes,* 84

2°. *Ulcere scrophuleux & fistuleux avec carie des os du carpe,* 86

3°. *Sur une suppression d'urine causée par un ulcere aux deux reins,* 88

Consultation pour une affection scorbutique, 92

Maladie extraordinaire de la peau arrivée à une Dame dans le Royaume de Naples, & qui a été guérie par les soins de M. Charles Curzio, Médecin de la méme ville, 96
Observation sur un lait répandu, & autres suites d'un accouchement, 100
Autre sur une fievre putride inflammatoire survenue à une suppression subite de regles, 117

SEPTEMBRE.

Observation sur un vice singulier de conformation, par M. Missa, Docteur Régent de la Faculté de Paris, 164
Question sur la rage, 167
Consultation pour une personne attaquée de concrétions pierreuses dans les reins, 170
Autre pour une disposition catarrheuse, 174
Autre pour des urines sanguinolentes à la suite d'une suppression d'un flux hémorrhoïdal, 177
Autre sur un ulcere à la matrice, 180
Autre sur une maladie des yeux, 182
Observations sur différentes maladies survenues à la cessation du flux menstruel, 187
1° *Sur une hémorrhagie de matrice,* 188
2° *Sur la méme maladie,* 189

3° *Sur une hémorrhagie du nez, & sur une hydropisie, & sur l'ouverture du cadavre d'une femme,* 191
4°. *Sur une passion hystérique, ou plutôt sur une épilepsie,* 193
Consultation sur une affection mélancolique hypochondriaque, 198
Autre pour une phthysie accompagnée d'accidents scorbutiques, 201
Autre pour une suppression du flux menstruel, 205
Autre pour des palpitations, 208

OCTOBRE.

Suite de l'Observation sur un vice singulier de conformation, par M. Missa, 243
Lettre de feu M. Burette, Docteur Régent de la Faculté de Médecine, à M. Falconet, Docteur Régent de la même Faculté, au sujet d'un dormeur extraordinaire, 249
Extrait de la séance publique de l'Académie Royale des Sciences, Belles-Lettres & Arts de Rouen. 252
Lettre de M. Meyserey, Médecin ordinaire du Roi, au sujet des maladies épidémiques qui ont régné à Etampes pendant l'hiver dernier, & au commencement du Printemps, 262
Observation sur l'eau de Goudron, rapportée par une personne qui en a fait

uſage, 268
Obſervation ſur une fievre continue avec convulſion univerſelle, connue ſous le nom de tetanos, 274
Autre ſur la méme maladie, 278
Conſultation ſur une diſpoſition à la phthyſie, 281
Autre pour un homme attaqué de goutte erratique, 283
Autre pour un dérangement de regles 286
Autre pour une apoplexie & paralyſie d'une femme âgée de trente-cinq à quarante ans, 288

NOVEMBRE.

Conſultation ſur une affection mélancolique convulſive, 324
Réponſe à la Conſultation, 328
Obſervation ſur une maladie convulſive répandue par tout le corps, 332
Autre ſur une attaque de rhumatiſme, 337
Autre ſur une hémorrhagie de matrice ſurvenue à la ſuite d'une fauſſe couche, & qui a duré plus d'un mois, 341
Autre ſur de fâcheuſes ſuites d'un accouchement heureux, 346
Autre ſur une hémorrhagie de matrice, ſurvenue le neuvieme mois d'une groſſeſſe, 348
Autre ſur deux faits rares, 350
Conſultation pour une perſonne attaquée

d'une foibleſſe & d'une douleur d'eſtomac, jointe à une intempérie d'entrailles, 352
Autre pour un aſthme, 357

DÉCEMBRE.

Lettre ſur l'épilepſie. 403
Premiere Obſervation, 404
Seconde Obſervation, 406
Troiſieme Obſervation, 407
Quatrieme Obſervation, 410
Obſervation ſur une hydropiſie ſurvenue à la ſuite d'une fauſſe-couche, & guérie d'une façon ſinguliere, 416
Autre ſur les pâles couleurs, 419
Conſultation ſur un aſthme, 422
Mémoire ſur une maladie ſinguliere de l'eſtomac, 428
Deſcription d'une dartre ſinguliere par M. Miſſa, Docteur Régent de la Faculté de Paris, 439
Solutions de queſtions propoſées.
Saignera-t-on après une ſueur critique qui a emporté la fievre? 446
Quand faut-il purger une femme accouchée, ibid.
Quelle peut être la cauſe d'une extinction de voix qui prend tout-à-coup, & qui ceſſe de même? 447

CHIRURGIE.

AOUST.

Obſervation ſur un cancer aux mammel-

les, 140
Autre sur la même maladie, 146
Autre sur une gangrene à la jambe, 149
Lettre de M. L. S. Chirurgien à M. Pontardin le jeune, Chirurgien à Rheims, au sujet de la taille faite par M. le Cat, 153

SEPTEMBRE.

Extrait d'une Theſe Medico-Chirurgicale ſur la taille, dans les Ecoles de la Faculté de Médecine de Paris, par M. Macquart, Docteur en Médecine de la Faculté de Rheims, & Bachelier de celle de Paris, 211
Parallele de deux inſtruments qui portent le nom de Lithotome caché, 218
Réflexions de M. Maupilliers le jeune, Chirurgien, ſur la taille de M. le Cat. 231

OCTOBRE.

Obſervation ſur un coup de ſabre à la joue, par M. Deſtremeau, Chirurgien à l'Hôtel-Dieu de Paris, 291

NOVEMBRE.

Obſervation ſur une plaie de l'abdomen, 361
Mémoire ſur un accouchement dans lequel l'enfant a été trouvé dans la capacité du bas-ventre. Par M. Thibault de l'Académie des Sciences de Rouen 368
Obſervation ſur le cancer. 376

Autre sur une suppression d'un écoulement purulent, par M. Luzarche, Chirurgien.

DECEMBRE.

Observation sur une fracture au crâne, avec des accidents considérables, qui a été guérie sans le secours du trépan, par le même, 449

Autre sur une hydropisie de l'ovaire, par le même, 454

Réflexions sur la saignée, 457

Lettre sur une conformation singuliere, 464

Lettre en réponse aux réflexions de M. Maupilliers sur la taille de M. le Cat, 466

PHARMACIE.

JUILLET.

Lettre critique sur la Pharmacie moderne de M. Piraux, 66

Réflexions sur les Sels neutres, avec quelques conséquences utiles à la Médecine, 78

OCTOBRE.

Lettre en forme de Dissertation sur l'Analyse chymique, par M. P. de Ste. C. 295

NOVEMBRE.

Lettre Critique, concernant la réflexion sur les Sels neutres, par le même, 383

Fin de la Table.